

SCHOOL OF THEOLOGY AT CLAREMONT



10017054970



The Library
SCHOOL OF THEOLOGY
AT CLAREMONT

WEST FOOTHILL AT COLLEGE AVENUE
CLAREMONT, CALIFORNIA

*num of the author
Louis Browne
National Library
J. Humboldt
20/1/34*

ESSAI D'HISTOIRE

DE LA

Mission des Iles Marquises

TIRAGE A PART DE LA NOTICE

PARUE DANS LES *Annales des Sacrés-Cœurs*
DE 1905 A 1911.

Au Bureau des « Annales des Sacrés-Cœurs »,
16, rue Damien Deveuster, Braine-le-Comte (Belgique),
ou 35, rue de Picpus, Paris (12^e).

La Religion ou le Paganisme des Marquisiens, par le R. P. Siméon DELMAS, SS.-CC., missionnaire aux Marquises depuis 1886, — Ethnographie. Ouvrage honoré d'une subvention du *Bernice P. Bishop Museum* d'Honolulu, 1927. In-8^o raisin, 210 pages, 34 gravures. Prix : 20 fr. ; *franco*, 22 fr. ; étranger, 24 fr.

Réfutation des calomnies de M. Dejeante, député, contre la Mission des Iles Marquises, par le R. P. Ildefonse ALAZARD, SS.-CC. Une brochure in-8^o. 1905. Prix : 1 fr. 50 (monnaie française).

Le premier demi-siècle d'apostolat des Picpuciens aux Iles Gambier, par Georges GOYAU, de l'Académie française. In-8^o illustré, 1928. Prix : 4 fr. ; *franco*, 4 fr. 60 ; étranger, 5 fr. (monnaie française).

Les Missions catholiques des Iles Sandwich ou Hawaï, par les RR. PP. Frézal TARDIEU et Ildefonse ALAZARD, SS.-CC. In-8^o illustré. 1924. — Prix : 3 fr. ; *franco*, 3 fr. 60 ; étranger, 4 fr. 20 (monnaie française).

L'Ile-de-Pâques. Notice par le R. P. Hippolyte ROUSSEL, SS.-CC. Ethnographie. 1926. Prix : 2 fr. (monnaie française).

La Congrégation des Pères des Sacrés-Cœurs de Picpus, par le R. P. Vital JOURDAN, SS.-CC. In-12 illustré, faisant partie de la collection des « Ordres religieux », publiée par la librairie Letouzey, 1928. Prix : 5 fr. 25 ; *franco*, 6 fr. ; étranger, 7 fr. 25 (monnaie française).

Vie du P. Coudrin, fondateur de la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Picpus, par le R. P. Stanislas PERRON, SS.-CC., 2^e édition. In-8^o raisin illustré, 700 pages. Prix exceptionnel : 20 fr. ; *franco*, 25 fr. ; étranger, 30 fr. (monnaie française).

Annales des Sacrés-Cœurs, revue mensuelle illustrée, 32 p., in-8^o, publiant les lettres des Missionnaires de l'Océanie orientale (Iles Hawaï, Marquises, Tahiti, Gambier, Cook, Tuamotu, Tubuaï), de Haïnan (Chine), de Banka-Biliton (Indes néerlandaises orientales) et des OEuvres de l'Institut dans les deux Amériques. Prix de l'abonnement : pour la France et la Belgique, 10 fr. ; autres pays, 12 fr. (monnaie française).

BV
3680
M3
D4

ESSAI D'HISTOIRE

DE LA

MISSION DES ILES MARQUISES

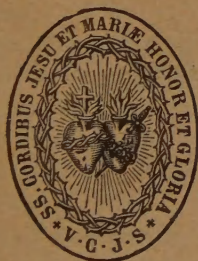
depuis les origines jusqu'en 1881

PAR

LE R. P. SIMÉON DELMAS

DE LA CONGRÉGATION DES SACRÉS-CŒURS (PICPUS)
MISSIONNAIRE AUX ILES MARQUISES

(Extrait des *Annales des Sacrés-Cœurs*, 1905-1911.)



AU BUREAU DES « ANNALES DES SACRÉS-CŒURS »

35, rue de Picpus, Paris (12).

16, rue Damien Deveuster, Braine-le-Comte (Belgique).

1929

NIHIL OBSTAT :

FLAVIEN PRAT, Sup. Gen. SS-CC.

Braine-le-Comte, 24 novembre 1929.

IMPRIMATUR :

Evreux, 9 décembre 1929.

MGR DAVID,
Vic. gén.

ESSAI D'HISTOIRE

DE LA

MISSION DES ILES MARQUISES

PAR LE

R. P. SIMÉON DELMAS, SS. CC., PROVINCIAL DE LA MISSION

INTRODUCTION ⁽¹⁾

Les Iles Marquises sont un petit et modeste archipel océanien qui n'a de prétentieux que le nom. Les petits et les humbles étant parfois dignes d'intérêt, beaucoup de voyageurs ont écrit sur ces îles comme nous essayons de le faire nous-même. Elles jouissent d'un climat tropical et offrent au visiteur l'aspect d'une végétation luxuriante, mais cela ne les empêche pas d'être pauvres. Le climat est très sain, et cependant bientôt on creusera la tombe du dernier enfant du pays ! De ce chef quelles graves questions se posent déjà devant nous !

Il y en a bien d'autres. Si nous exceptons les terres voisines du continent asiatique, les îles Marquises furent, en Océanie, les premières à recevoir les hérauts de l'Évangile, après l'archipel des Sandwich et celui des Gambier. Politiquement elles ont été le premier pied-à-terre de la France dans cette cinquième partie du monde, et tout ce qu'on y a tenté pour la civilisation semble n'avoir abouti hélas ! qu'à la pauvreté, la misère, la mort ! Quel crève-cœur pour tous ceux qui aiment cette pauvre race maorie ! Quels problèmes pour la philosophie et l'histoire !

Les missionnaires ont publié quelques récits de fêtes religieuses et des comptes rendus des travaux de leur apostolat ; ils se sont assez peu étendus sur les mœurs, et n'ont pas donné encore au public d'histoire suivie de la mission.

Les voyageurs ont davantage parlé des mœurs ; mais, en vérité,

(1) Tous droits de reproduction réservés.

quand on ne fait que passer à travers nos îles, peut-on recueillir beaucoup de renseignements précis? A côté de ces ethnographes, nombreux sont les touristes qui voyagent pour le prétexte d'écrire, et qui écrivent surtout pour intéresser. Pour y réussir tous les paradoxes sont bons, à la seule condition de s'affirmer carrément : *A beau mentir qui vient de loin!* Aussi a-t-on dit des Marquisiens tout le bien possible et tout le mal imaginable.

Au cours de cet essai d'histoire de la Mission des Marquises plusieurs de ces affirmations libres et hypothétiques se trouveront rectifiées; mais ce qui, nous l'espérons, ressortira de ce modeste travail, c'est la justification de la providence de Dieu sur ce petit peuple océanien.

Il n'entre pas nécessairement dans notre plan de faire la description et l'histoire complète du pays et des habitants, pas plus que de traiter de tout ce qui se rattache à l'ethnographie; cependant, les Marquisiens n'ayant pas d'histoire écrite, et les chansons de geste d'où l'on tire l'histoire des peuples qui n'en ont pas, faisant chez eux presque complètement défaut, puisqu'il y a si peu à dire sur eux, nous n'avons pas voulu, en passant tout à fait sous silence ce que l'on a pu conjecturer, frustrer la légitime curiosité des lecteurs; et dans un premier chapitre nous donnerons certaines solutions, les plus probables, sans nous arrêter, pour ne pas sortir de notre cadre, à les fortifier par les preuves d'une étude raisonnée.

Quant aux mœurs, un exposé d'ensemble serait certainement fastidieux, sauf pour de rares spécialistes. Elles apparaîtront d'ailleurs assez, au fur et à mesure, à la lumière de l'histoire, pour le but que nous nous proposons : montrer ce que Dieu a fait pour le peuple Marquisien, ce que des apôtres ont versé pour lui de sueur et de sang, et ce que le démon — l'ennemi de toute race et de tout peuple — a opposé de difficultés à vaincre et d'obstacles à surmonter.



CHAPITRE I

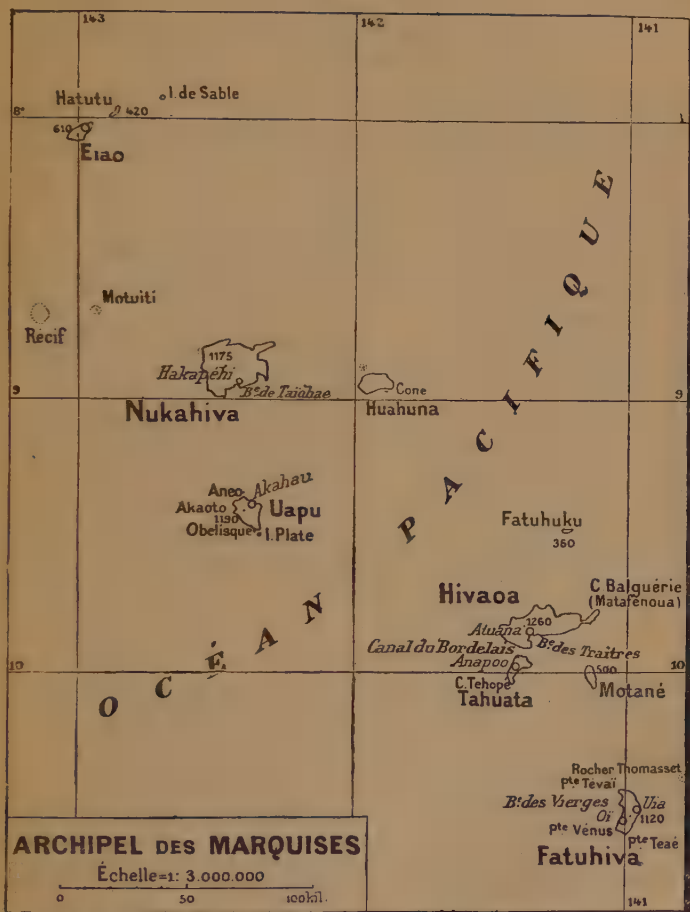
DÉCOUVERTE DES ILES MARQUISES. — GROUPE SUD-EST. — GROUPE NORD-OUEST. — GÉOGRAPHIE. — GÉOGNOSIE. — RÈGNE VÉGÉTAL. — RÈGNE ANIMAL. — CLIMAT. — PEUPLEMENT. — POPULATION PRÉSUMÉE. — MALADIES. — GOUVERNEMENT. — COUTUMES. — COSTUMES. — TATOUAGE. — INDUSTRIES. — RELIGION ET TRADITIONS RELIGIEUSES.

La foi, la soif de l'or, l'ambition sont de puissants moteurs qui activent les hommes. C'était pour donner des âmes à Dieu et des terres à son roi que Christophe Colomb jouait sa vie au hasard des flots à travers l'immensité de mers inconnues, et à peine touchait-il le sol nouveau que, tombant à genoux, la croix plantée en terre fut le premier drapeau de prise de possession au nom du roi catholique.

Le continent américain offrit sans doute aux Etats de l'Europe un vaste champ à exploiter et à l'Eglise bien des peuples à évangéliser. Mais nonobstant le nombre de ces peuples et l'immensité de ces richesses, la foi d'un côté, la cupidité de l'autre, ne s'en demandèrent pas moins jusqu'où se reculaient les bornes du monde, quelles mers, quels espaces les séparaient ou quelles terres les réunissaient.

Les Espagnols et les Portugais se disputaient à cette époque l'empire des mers. On sait comment, sous les auspices du pape Alexandre VI, en 1498, il avait été convenu que le méridien passant par la grande Canarie, serait la ligne de démarcation de leurs dépendances; toutes les terres découvertes à l'Ouest devaient être aux Espagnols, celles de l'Est aux Portugais.

Or, ceux-ci avaient poussé leurs explorations à l'Est jusqu'aux Moluques et les îles de la Sonde, et la richesse des épices qu'on



y trouvait faisait de ces îles, pour les deux peuples rivaux, l'objet des plus vives convoitises. Aussi les Espagnols, abandonnant la route de l'orient, cherchèrent-ils par l'Ouest un chemin vers les Indes, dans l'espoir que le méridien précisé de ces îles les classerait dans l'hémisphère qui leur était échu.

Longtemps du Nord au Sud, aux confins de l'Océan Atlantique, l'Amérique se dressa devant eux comme un infranchissable rempart.

Enfin en 1513, Balboa, du sommet d'une montagne du Panama, aperçut le premier les eaux immenses d'un autre océan. Il en prit possession au nom de Ferdinand le catholique, et grand fut dès lors le désir d'y pousser les explorations, pour enfin peut-être arriver aux Moluques.

Au mois d'octobre 1520, le Portugais Magellan, au service de l'Espagne, résolut le *secret du détroit* tant désiré en découvrant le passage qui perpétue et illustre son nom. Les naufrages, alors si communs dans ces parages inhospitaliers, n'empêchèrent pas de qualifier ce détroit *le plus beau du monde* : il ouvrait la route des Indes ! Les navigateurs s'y hasardèrent à l'envi, à la suite de Magellan qui, le premier, avait fait le tour du monde, en découvrant les Ladrões (îles Mariannes) et les Philippines (1520). Bougainville fut le premier des nôtres qui accomplit ce même voyage, deux cents ans plus tard, en 1767.

Les navires parcouraient en tous sens l'Océan Pacifique, *la mer des Dames* des Espagnols. L'adelantade Alvarado Mendana de Neyra, envoyé par le Marquis de Mendoza, vice-roi du Pérou, compléter la reconnaissance des Îles Salomon, déjà visitées en 1567, rencontra sur sa route, en juillet 1595, un groupe d'îles qu'il nomma *Marquises de Mendoza*, en l'honneur de son vice-roi. A quatre d'entre elles il donna les noms de *Santa Christina* (Tahuata), *San Pedro* (Motane), *Matarena* (Fatuiva), *Santa Dominica* (Hivaoa).

La flotille était composée du *Saint-Jérôme*, du *Saint-Philippe*, des *Sainte-Isabelle* et *Sainte-Cataline*, et portait environ quatre cents passagers des deux sexes et de tout âge. Elle s'approcha de l'île Fatuiva, aperçue la première. Aussitôt elle se vit entourée de nombreux indigènes venus sur des pirogues, des radeaux ou simplement à la nage. Les Espagnols admirèrent leur constitution forte, leurs membres robustes, leurs muscles vigoureux et leur

taille au-dessus de la moyenne. Leur corps était bien fait ainsi que tous les détails du visage. Les femmes, aux traits même délicats, portaient leurs cheveux flottants avec grâce sur leurs épaules; les enfants étaient très beaux, les hommes avaient le corps et la figure peints comme les Bissayas de Manille. Ils apportaient des cocos et des bananes, et, sur l'invitation qui leur fut faite, quarante d'entre eux montèrent à bord sans défiance. Il paraît pourtant qu'ils commirent quelque indécatesse, car bientôt on les en fit descendre en recourant à la force. Un vieillard fut blessé. Les sauvages s'attelèrent alors au navire amiral et entreprirent de le tirer à la côte; mais l'équipage ouvrit sur eux un feu de mousqueterie qui en tua cinq ou six, en blessa une dizaine et les mit tous en déroute. Le carnage eût été bien plus grand, si par hasard la poudre n'avait pas été mouillée.

L'amiral se dirigea de là vers les trois autres îles du groupe qu'il nomma, comme nous avons dit, et mouilla dans la baie de *Vaitahu* (île Tahuata) qu'il appela *Madre de Dios*.

Un des premiers soins de Mendana fut de faire célébrer à terre une messe solennelle, en présence des naturels, qui s'y tinrent aussi recueillis que les Espagnols. Mais pendant que ceux-ci dressaient l'acte de prise de possession et rendaient grâce à Dieu de leur découverte, des mésintelligences comme à Fatuiva, ne tardèrent pas à éclater entre les naturels et les étrangers qui eurent plusieurs fois recours à l'argument du fusil; les indigènes s'enfuirent dans les montagnes, suppliant leurs divinités tutélaires, pensent Vincendon et Desgraz, de les délivrer de leurs visiteurs et de les laisser rentrer en sûreté dans leurs cases abandonnées; de sorte que les rapports cessèrent, et on se tint à distance après effusion de sang. Nous ne jugeons pas si les Espagnols n'eurent recours aux moyens extrêmes que dans le cas de légitime défense ou de protection nécessaire, mais il est regrettable que le premier contact avec les Européens ait été fatal à ces pauvres sauvages plus ignorants que coupables, malgré leur confiance et leurs démonstrations de prime abord cordiales. L'explosion des armes à feu et leurs effets terrifiants, le spectacle imposant des vaisseaux dans le lointain, l'aspect des étrangers les jetèrent dans la stupéfaction et l'effroi.

Mendana leva l'ancre le 5 août pour continuer sa route, mais il laissa trois croix, plantées en terre, comme signe de son passage

dans cet archipel, avec la date de son arrivée gravée sur l'écorce d'un arbre.

La cupidité ne trouvant en ces îles ni or ni aromates précieux, elles tombèrent aussitôt dans l'oubli. Pendant deux cents ans aucun navigateur n'y a laissé trace de son passage, et, après Mendana, c'est Cook qui les visita le premier, en 1772; encore ne connut-il, comme son devancier, que les îles du Sud-Est, auxquelles il ajouta le rocher Hood (Fatuuku).

Quant aux îles du groupe Nord-Ouest, un américain, Ingraham de Boston et un français, Marchand, capitaine du navire de commerce « *Le Solide* » envoyé par la mission Baux, de Marseille, arrivés, le premier en mai 1791, et le second en juin de la même année, se disputent les honneurs de leur découverte. Il est certain du moins que Marchand s'arrêta dans ces îles, et en prit possession au nom de la France (1), tandis que Ingraham ne fit que les voir et se borna à en indiquer la position (2). C'est donc à Marchand que nous devons la connaissance de Uapou, Nukuhiva, Uauka, les îles Masse (Eiao) et Chanal (3).

Les deux groupes sont situés d'une part entre 7° 50' et 10° 30' lat. Sud, et d'autre part entre 140° 45' et 143° 5' long. Ouest du méridien de Paris à 250 lieues Nord-Ouest de Tahiti.

Toutes ces îles sont de hautes terres, hérissées de crêtes et de pics. Nukuhiva atteint une hauteur de 1,178 mètres; Hivaoa 1,260 mètres; Uapou 1,190 mètres; Fatuiva 1,120 mètres; Tahuata 1,000 mètres.

Nukuhiva mesure 32 kilomètres dans sa plus grande longueur de l'Est à l'Ouest, 19 du Nord au Sud. Hivaoa a 39 kilomètres de l'Est à l'Ouest et 19 dans sa plus grande largeur du Nord au Sud. Ce sont les deux îles principales.

Le système orographique de chaque île est simple : c'est une arête principale de laquelle partent les arêtes secondaires qui se

(1) Une pierre remarquable, évidemment commémorative, plantée à Taiohaë sur le rivage, portant autrefois, dit-on, une inscription, était attribuée à Marchand. Des capitaines y amarraient avec une haussière leur navire mouillé en rade. Mais elle vient de casser sous un coup de violence et ce souvenir a disparu.

(2) Malte-Brun : *Géographie Universelle*.

(3) *Voyage autour du monde* par Etienne Marchand, Paris, imprimerie de la République, an VI, III addition : *Marqueza de Mendoza*.

subdivisent elles-mêmes en se rendant à la mer, et divisent ainsi chaque île en autant de baies profondes, à riche végétation. Chaque baie a un petit cours d'eau qui devient torrent à l'époque des fortes pluies (1).

* *

Parmi les géologues, d'aucuns ont voulu voir en ces îles et autres nombreuses de l'Océanie les épaves d'un continent submergé. Mais cette opinion ne tient pas debout. L'aspect tourmenté du sol, les nombreuses roches évidemment éruptives, et la présence des scories et des basaltes proclament leur origine plutonienne.

Sans entrer dans aucun détail, je voudrais dire, à l'encontre de l'opinion du continent submergé, que la pauvreté du règne végétal est extrême, moins encore cependant que celle de la faune. Comme mammifères les premiers navigateurs ne trouvèrent que le porc, le chat et le rat. Encore, d'après la tradition, les deux premiers ont-ils été introduits, et on sait si l'autre s'introduit clandestinement.

Rienzi cite une tradition que nous trouvons encore vivante aujourd'hui, d'après laquelle, il y avait de cela vingt générations, le dieu Haii (un navigateur inconnu) leur aurait apporté et déposé à Haatuatua les cochons et les oiseaux. En comparant le mot *puaka* des canaques au *puerco* des espagnols, quelques-uns en ont conclu que ce navigateur devait venir d'Espagne (2).

Quant au lieu d'origine des populations de la Polynésie et en particulier des Marquises, on a émis comme en une question philosophique, les opinions les plus diverses. Ces peuples viennent de l'Amérique, disent les uns les : vents généraux et les courants conformes les ont amenés. Mais quels espaces à franchir du continent américain aux premières îles océaniques !

D'autres, avec plus ou moins de bonne volonté, trouvent des mots malgaches dans les idiomes maoris et en conséquence les veulent voir venir de Madagascar. D'après ce système, on les peut faire venir de partout. Labarthe voit en eux des africains.

Une autre opinion, plus plausible et plus scientifique, les fait émigrer d'Asie. M. Lesson, il est vrai, a grande pitié de ces ethno-

(1) Pour d'autres détails voir : *Géographie Picquenot*, Paris, Aug. Chalamel.

(2) Voir : *A propos du peuplement de la Polynésie*, par Henri Jouan.

graphes, qui ont la faiblesse de ne pas vouloir contredire aux données de la Bible. Véritables victimes d'idées préconçues, ils sont dupes de leur mentalité religieuse! Mais lui s'élance seul à la recherche de la vérité et aboutit à cette merveilleuse découverte qui a fait éclater le rire sur nos lèvres : c'est le sol très fertile de la Nouvelle-Zélande qui a donné naissance à la race d'hommes qui, de là, s'est répandue dans la Polynésie tout entière et notamment aux Marquises!... La Nouvelle-Zélande! mais il n'y a pas trace de mammifères terrestres vivants ou fossiles! il faudrait donc admettre que l'homme y est sorti de terre tout parfait? N'importe, arrangez la chose comme vous voudrez : rien n'empêche d'affirmer que, le sol étant très fertile, l'homme a pu jaillir tout à coup du sein de cette terre merveilleusement féconde, ou à défaut de cette explication, il n'en coûte pas davantage d'admettre qu'il a pu provenir de la métamorphose d'un oiseau ou d'un poisson. Evidemment à quoi bon se gêner? Tout de même il est clair qu'on s'embarrasse beaucoup quand on veut à tout prix échapper aux indications les plus nettes de nos Livres Saints; mieux vaudrait cependant être un peu raisonnable...

Je ne veux pas faire parade d'une science que je n'ai pas. Il me suffira, après avoir cité ces diverses opinions, de me ranger à l'avis du plus grand nombre et surtout de ceux qui ont écrit les derniers. Avec eux je dirai que le continent Asiatique essaima vers l'Océanie le trop plein de sa population. Les peuples des îles de l'Est conservent le souvenir d'un nom *Havaii* ou *Saraii* qui paraît être celui du lieu de leur origine immédiate. Cette île se trouve aux Samoa. A partir de ce méridien, c'est Bourou, plus ou moins défiguré, près des Célèbes, qui est tenu pour lieu d'origine. Ce serait la première métropole (1).

*
*
*

Quelle fut au maximum la population des Marquises? C'est ce qu'il y a de moins certain. D'après Porter, un des premiers navigateurs, elle atteignit 200.000 habitants. Le Dr Tautain s'efforce d'expliquer l'erreur de ces chiffres et croit qu'elle ne fut jamais plus grande que lors de l'arrivée des missionnaires, époque où elle

(1) Henri Jouan, *loco citato*.

ne dépassait pas 25.000 âmes. Entre ces deux nombres la vérité pourrait trouver place. Car Taiohaë avait par exemple 5.000 habitants en 1839. A raison de cette densité on aurait bien 25.000 à peu près au total. Mais on avait le souvenir très net d'une grande famine qui avait fait périr, à Nukuhiva, peu avant l'arrivée de Porter, les deux tiers de la population. Rien ne nous dit que les autres îles ne furent pas aussi éprouvées. Il est certain que les famines n'étaient pas rares; le souvenir en est vivant. Cook nous laisse entendre que son devancier avait laissé des ferments de maladies nouvelles; Krusenstern nous dépeint ce peuple sous des traits misérables et on sait l'influence des maladies nouvelles sur des populations encore neuves! Comment aussi admettre que des hommes, comme ces deux amiraux, aient pu commettre une si formidable erreur d'appréciation, si jamais la population n'a été plus dense qu'au temps où on parlait de 25.000 âmes (1)? Le témoignage de la tradition indigène, le nombre des pavés qui marquent l'emplacement de cases disparues, les restes considérables d'anciens travaux exécutés sur divers points de l'archipel, nous inclinent à penser qu'à une certaine époque de son histoire cette population fut réellement très nombreuse, sans qu'on puisse arriver cependant à un chiffre précis.

A part Krusenstern et Waldegrave, les navigateurs des premiers temps firent grand éloge des Marquisiens. « Ils sont braves, dit Porter, généreux, honnêtes, bienveillants, fins, spirituels et intelligents ». Mais il ne faut pas juger des indigènes d'autrefois par ce qu'ils sont aujourd'hui. « Les Nukahiviens, dit Rienzi, en 1836, ont plutôt perdu que gagné dans leurs rapports avec les Européens, et surtout avec une classe (marins) dont les mœurs sont bien loin d'être exemptes de reproche. Les abus à leur égard leur ont fait perdre leur naïveté et leur empressement de jadis. Aujourd'hui la violence et l'abus de la force n'y sont pas plus inconnus qu'ailleurs ».

Les indigènes disent que jadis ils mouraient par suite d'accident ou seulement de vieillesse. Les maladies vénériennes, la phthisie, leur auraient été importées; mais ils auraient toujours eu la lèpre qui d'après eux ne se communique pas et n'empêche pas de vivre

(1) L'un écrit 17.000 âmes et l'autre 57.000 pour la seule île Nukuhiva, ce qui, dans les proportions de la population actuelle, donnerait 68.000 et 228.000 pour tout l'archipel.

longtemps. Krusenstern crut être le premier à découvrir l'anthropophagie parmi eux. Il faut au moins en conclure qu'on a bien tort d'attribuer leur dépérissement à la lèpre ou à la suppression du mets substantiel qui, d'après certaine école, soutenait leur vigueur, la chair humaine. La lèpre évidemment devait être rare, et la chair humaine n'était pas, tant s'en faut, le plat quotidien.

* * *

« Les chefs Marquisiens, dit Porter, sont des patriarches dont l'autorité est celle d'un père bienveillant pour ses enfants. On ne voyait pas à quoi tenait leur autorité; et, au reste, ils en faisaient rarement usage. Elle n'en était pas moins souveraine et sacrée; aussi, ils étaient ponctuellement obéis. » Il est à croire qu'en hommes pratiques ils commençaient par incliner les sujets à l'obéissance, et ne leur commandaient qu'à coup sûr. Des chefs actuels et des plus influents nous donnent des exemples remarquables de cette habileté dans le commandement. Ajoutons que d'ordinaire les sujets n'auraient pas impunément résisté à la volonté de leur chef.

Les filles ne se mariaient pas avant dix-huit ou vingt ans. Jusque là, disent les navigateurs, elles étaient fort licencieuses; les canaques soutiennent au contraire que la jeunesse d'autrefois était infiniment plus réservée que celle d'aujourd'hui. On serait tenté de les croire; car, s'il en eût été comme de nos jours, on n'aurait jamais obtenu la nombreuse population dont nous avons parlé. Ils eurent à souffrir, comme tant d'autres peuples Océaniens, du dévergondage éhonté des aventuriers et coureurs de l'Océan qui, ne voulant voir en eux que des sauvages, se crurent tout permis à leur égard. Si ces enfants de la nature étaient peu passionnés, ils étaient par contre très avides des bagatelles étalées à leurs yeux, et bien vite ils comprirent que la monnaie courante pour se les procurer, c'était la prostitution. Ainsi furent-ils de bonne heure perdus de mœurs.

Le costume était simple. Les enfants étaient déjà grands avant de porter aucun habit; mais les hommes se ceignaient les reins pour couvrir leur nudité, et les femmes s'enveloppaient du *tapa* comme d'un châle; les uns et les autres en maintes circonstances

se débarrassaient de tout pour vaquer plus facilement à leurs travaux, mais le principe de la pudeur existait, on ne le violait que par exception, par aisance, par passion, ou même par un motif religieux, car le démon était arrivé à se faire adorer sous la forme et le nom de quelque divinité. Cependant il y avait bien un costume qui, une fois revêtu, ne se quittait plus jamais, le tatouage, dont il sera question en son lieu.

Nous avons des preuves de l'industrie des Marquisiens dans leurs instruments de pêche, de navigation, dans leurs armes de guerre, leurs maisons et autres constructions, et leurs articles de toilette ou d'habillement. Nous pourrions en reparler dans le courant de cette étude.

Les naturels des Marquises étaient profondément religieux, mais pour eux aussi tout était Dieu, excepté Dieu lui-même. Tous leurs grands chefs, après leur mort, étaient élevés aux honneurs de l'apothéose, ce qui, de leur vivant, ne contribuait pas peu à rehausser le prestige de leur autorité. Il y avait à ce Panthéon de la place pour tous. Il y avait des dieux bons et des dieux méchants, mais ceux-ci étaient les plus nombreux et les plus honorés : ils devaient être apaisés.

CHAPITRE II

PRINCIPAUX NAVIGATEURS QUI ONT VISITÉ LES MARQUISES. — ESSAIS DE MISSION PROTESTANTE ANGLAISE. — TENTATIVE COLONIALE DE PORTER. — FONDATION DE LA MISSION CATHOLIQUE.

Voici, par ordre chronologique, la liste des premiers visiteurs des Marquises :

1595. — DON ALVARO MENDANA DE NEYRA, qui voyageait sur le *Saint-Jérôme*, suivi de trois autres navires, est le premier de tous les navigateurs qui soient passés aux Marquises; il mouilla à *Vaitahu* (île Tahuata).

1772. — Cook, le second, arriva à bord de *La Résolution*, et jeta l'ancre au même lieu en son *deuxième voyage autour du monde*. On lui attribue l'introduction du chat à Tahuata, où il ne s'arrêta que trois jours. Dans un différend il tua un indigène.

1791. — En mai, INGRAHAM de Boston, passe, sans s'arrêter, sur le *Hope* (L'espérance), près du groupe Nord-Ouest.

1791. — 21 juin : MARCHAND, à bord du *Solide*, navire de commerce de la maison Baux, de Marseille, visite le groupe Nord-Ouest, et en prend possession au nom de la France. Il mouille à *Hakahétou* (île Uapou).

1792. — 22 mars : HERGEST, lieutenant de Vancouver, chargé de lui porter des vivres, sur le *Dædalus*, s'arrête à *Vaitahu* et relève les îles du groupe Nord-Ouest.

C'est vers cette époque que les navires balciniers commencent leurs escales aux Marquises, où ils laissent trop souvent l'écume de leurs équipages.

1792. — En mars, passage du *Prince William-Henry* venant d'Angleterre.

1792. — Quelques mois après Hergest, BROWN, commandant le *Butterworth*, traverse l'archipel, sans s'y arrêter.

1792. — JOSEPH ROBERTS, capitaine du *Jefferson*, navire américain, se donne à son tour pour le découvreur des îles du groupe Nord-Ouest.

1797. — WILSON, commandant *Le Duff*, vient semer sur nos plages océaniques, et en particulier aux Marquises, ses nombreux ministres protestants anglais. Nous en reparlerons.

1798. — Passage du *Betsy*, navire américain, commandé par FIRMING.

1804. — KRUSENSTERN, amiral russe, visite l'archipel et fait présent d'une chèvre à un cheffesse de Hakauï, qui, par affection, la rend immédiatement *tapu*, sacrée. Personne n'y touche, et grâce à cette mesure et au climat qui lui est favorable, l'animal se multiplie dans les montagnes comme le poisson dans la mer.

1813. — L'amiral américain PORTER arrive et reste quinze mois à *Taiohaë* (île Nukuhiva). C'était, disaient les vieillards en 1839, le sixième navire qu'on eût vu dans cette baie.

1825. — PAULDING, commandant le *Dolphin*, jette l'ancre à *Hoomi* (île Nukuhiva).

1829. — *Le Vincennes*, navire de guerre américain, se montre à *Taiohaë*, ayant à son bord le ministre protestant Stewart. Le capitaine aide sans succès le jeune Témoana, fils du chef de l'île, à s'emparer de l'autorité suprême nonobstant sa minorité.

1830. — WALDEGRAVE touche aux Marquises sur le *Seringapatam*.

. .

De tous ces noms, deux seulement méritent d'être retenus, après ceux toutefois des auteurs de la découverte, ce sont ceux de *Krusenstern* et de *Porter*, le premier parce qu'il est devenu un nom illustre, le second à cause de son expédition aux Marquises, encore un peu vivante dans la mémoire de nos vieillards.

On ne peut lire Krusenstern sans constater que les mœurs aux Marquises étaient déjà bien changées depuis sans doute le passage des baleiniers. Une centaine de femmes, dit-il, nagèrent pendant cinq heures autour de son navire et jusqu'au coucher du soleil, sollicitant qu'on leur accordât l'objet de leur désir, l'accès du bord. Loin de concevoir, comme les anciens navigateurs, une idée favorable de ces naturels, il les peint comme des êtres perfides et féroces, dans la dégradation morale la plus complète. Il leur donne le nom de *sauvages*, comme étant l'épithète qui représente l'homme dans la plus basse condition, celle qui le met à peine au-dessus de la brute. Enfin il nous fait connaître les deux premiers blancs, qui aient séjourné quelque temps dans l'archipel, les deux premiers colons des Marquises, un anglais *Roberts*, et un français *Cabry*.

Il semblerait qu'au milieu d'un peuple dont le mode d'existence est si dur, le seul instinct de leur conservation aurait dû faire naître une étroite union entre ces deux hommes civilisés. Il n'en était rien. Se détestant réciproquement, réfugiés dans deux vallées différentes, chacun excitait sa tribu à faire la guerre à celle de son voisin, jetant ainsi de nouveaux brandons de discorde au milieu de ces peuplades assez portées par elles-mêmes à s'entre-déchirer.



Une famille marquisienne mangeant la *popoï*.

Roberts montait un des nombreux canots qui entourèrent le navire de Krusenstern à son arrivée. Comme Cabry, il s'était fait tatouer, vivait, s'habillait à la manière des indigènes, dont il se distinguait à peine. Cabry était de Bordeaux. Embarqué sur un navire baleinier anglais, il avait fait naufrage près de Nukuhiva. Sur le point d'être mangé, la fille du roi avait demandé sa grâce et l'avait épousé. Devenu grand guerrier, il ne mangeait pas de prisonniers, mais les échangeait pour des cochons. Krusenstern l'emmena en Russie. De là il rentra en France, fut présenté à Louis XVIII et au roi de Prusse; il se montra pour quelques liards au cabinet des illusions à Paris. Il mourut hydropique à

42 ans, à Valenciennes. Douai fit d'inutiles efforts pour avoir son corps et le mettre dans son musée.

Porter, qui arriva huit ans plus tard, trouva la colonie un peu plus florissante. Trois Européens s'y étaient fixés, dont deux pour la récolte du bois de sandal, marchandise précieuse que l'on écoulait du côté de la Chine; quant au troisième, un nommé Wilson, c'était un maraudeur anglais qui inspira d'abord de la méfiance au navigateur américain, mais finit par lui rendre quelques bons offices en servant d'interprète auprès des indigènes.

A cette époque l'Angleterre et l'Amérique étaient en guerre. L'amiral américain se fixa à Taiohaé pour de là rayonner et harceler les navires ennemis. Il eut affaire avec d'autres que les anglais. En débarquant, il vit sur la crête des montagnes les *Happas*, peuplade voisine, menaçant de descendre dans la vallée de Taiohaé où ils avaient déjà fait des incursions et des ravages. Il leur envoya dire que, s'ils osaient descendre autrement que pour lui vendre des provisions, ils auraient à faire à des forces bien supérieures aux leurs. Ensuite il alla saluer le chef de Taiohaé, Kéatonui, qui en lui rendant sa visite à bord, sollicita son appui contre les importunités des *Happas*. Porter le lui promit au cas d'une descente de ces derniers.

L'occasion ne se fit pas attendre; les ennemis, ayant repris leurs incursions, Porter forma un camp sur la plage et donna une pièce de canon que les indigènes hissèrent adroitement sur une haute montagne. Il avait débarqué le 25 octobre 1813, à Taiohaé; le 28 son lieutenant Donnes débusqua les *Happas* et leur tua cinq hommes; la paix fut faite et scellée par des présents.

Les tribus environnantes se rapprochèrent aussi. Quatre ou cinq mille indigènes se réunirent pour construire le village de Madissonville et un fort à Tuhiva, sur lequel fut arboré le drapeau de l'Union.

Porter rédigea un acte par lequel il prenait possession de toute l'île au nom des Etats-Unis, le fit placer dans une bouteille et l'enterra au pied du fort de Tuhiva.

Pourtant les Taïpi n'avaient pas suivi la soumission générale. Porter leur signifia de choisir entre la paix avec la soumission ou bien la guerre. Les vaillants Taïpi lui répondirent par les mots : *lâches, lézards blancs*, etc. L'amiral essaya inutilement de les effrayer par un déploiement de forces considérables. Il fallut en

venir aux armes, et le 3 novembre il réunit à l'entrée de Taïpivaï deux frégates, dix canots, et en tout 5.000 hommes. Un premier échec essuyé par les américains inspira tout d'abord un sentiment de crainte aux alliés, mais le lendemain 200 hommes choisis dans les équipages des deux frégates — l'*Essex* et l'*Essex-Junior* — attaquèrent si vigoureusement l'ennemi, qu'il dut s'enfuir dans ses retranchements. Porter y admira beaucoup un mur de défense de 46 mètres de long sur 2 de large. Les Taïpi étant vaincus, leur chef Timéa-Taïpi promit de payer un tribut annuel et une rançon de 400 cochons. Porter estimait que les tribus réunies de Nukuhiva pouvaient mettre sur pied 20.000 guerriers. L'estimation paraît exagérée.

Le Père Gracia a entendu cent fois, de la bouche même des guerriers, le récit des exploits de ces intrépides Nukuhiviens. Comme les chouans Vendéens, dont l'héroïsme nous a été si suavement raconté par Madame de La Rochejaquelein, les Taïpi, voulant s'emparer des canons de Porter qu'ils avaient entendu tonner avec épouvante, couraient vaillamment vers les pièces, se couchaient à terre au moment de la flamme, puis se levaient et s'élançaient avec une nouvelle ardeur jusqu'à ce qu'un boulet les arrêtât en chemin. Sur la plage, le fils de Porter trouva la mort, et son lieutenant eut la jambe brisée par une pierre de fronde.

Croyant son œuvre affermie, Porter quitta Nukuhiva le 10 décembre, n'y laissant que trois navires pris aux anglais avec vingt-deux hommes sous les ordres du lieutenant Gamble. Mais sous l'impulsion de l'anglais Wilson, interprète de l'amiral, les naturels refusèrent bientôt de payer le tribut. Gamble n'était même pas obéi de ses soldats qui finirent par le charger de fers à fond de cale, hissèrent le pavillon anglais et partirent sur un navire, sauf dix hommes restés fidèles à leur chef. Bientôt Gamble partit lui-même et fut pris aux îles Sandwich par les anglais. Le fameux Wilson fit massacrer par les indigènes les hommes restés au fort, à l'exception d'un seul qui se sauva à la montagne.

Kaétonui resta donc chef autorisé de l'île Nukuhiva et Témoana, son fils, hérita de ce titre plus ou moins nominal, vu les fréquentes insubordinations des tribus.

Un curieux souvenir du passage de Porter, ce sont les créneaux qu'il fit percer à la crête de la montagne, à Muaké, sur les hauteurs de Taiohaé, pour y placer des canons et de là maîtriser l'île entière.



Guerrier Marquisien.

Nous signalerons, plutôt à titre d'originalité que de grande gloire nationale, le passage à Nukuhiva du baron de Thierry, en 1835. Déjà « chef souverain de la Nouvelle-Zélande », il se proclama « roi de Nukuhivà ». Sans doute il perçut durant sa courte apparition quelque tribut en cochons ou en fruits, et en remercia royalement son bienfaiteur le chef Vavanua. Il le déclara même son ami, par acte écrit en anglais, quoi qu'il fût lui-même français. Voici la traduction de l'original que le P. Dordillon vit, en 1847, entre les mains du chef dénommé :

Nous, Charles, baron de Thierry, chef souverain de la Nouvelle-Zélande, roi de l'île Nukuhiva, chef de Portua (on se demande à quel pays ce nom travesti se rapporte) déclarons que Vavanua est l'ami des Européens, et qu'il s'est toujours conduit à notre égard avec décence et bienveillance. En conséquence de quoi nous le recommandons aux bons soins des navigateurs qui peuvent demeurer ici en toute sécurité.

Donné à Port-Charles (Anne-Marie), île Nukuhiva, le 23 juillet 1835.

CHARLES, BARON DE THIERRY.

Par le roi,

Ed. Fergus, colonel, aide-de-camp.

* *

Avant d'aller plus loin, il y a lieu de montrer les efforts nombreux que l'anglicanisme a tentés pour s'implanter aux Marquises. On sait déjà que le *Duff*, envoyé par la Société des missions protestantes de Londres, avait déposé deux premiers ministres à Vaïtahu (île Tahuata), en 1797 : MM. Crook et Harris. Celui-ci, victime d'une étrange aventure qui avait failli le rendre fou, s'était réfugié presque aussitôt à bord d'un navire d'où il fut impossible de le ramener à terre.

Crook, plus courageux, s'était lié au chef Tinaï qui l'avait fait son ami. Cette protection toutefois ne l'avait pas mis à l'abri de toutes les misères. Un italien déserteur, qui attisait la guerre dans la peuplade afin de s'y rendre influent, en était venu à le menacer de mort. Après être resté inutilement à Tahuata, du 8 juin 1797 au 8 janvier 1799, le prudent ministre s'en alla à Nukuhiva, où son apostolat ne réussit pas mieux. Il quitta les Marquises pour se rendre un peu plus tard à Tahiti.

En 1825 il revint, amenant quatre catéchistes protestants, qui

se fixèrent à Vaïtahu et à Hanatéténa (île Tahuata), mais n'y obtinrent aucun résultat et repartirent bientôt après.

En 1827, quatre nouveaux *teachers* essayèrent de s'établir à Vaïtahu et à l'île Uapou, mais l'insuccès les découragea et ils repartirent.

En 1833 nous en voyons trois autres quitter la grande île Nukuhiva : MM. Tinker, Witney et Alexandre. Pendant quinze mois ils y avaient souffert toute sorte de vexations. Leurs dames, par trop peu respectées, les avaient suppliés de les éloigner d'un peuple où leur honneur avait tout à craindre. On leur vola tous leurs effets au moment du départ.

En 1834 la Société biblique de Londres envoya deux nouveaux ministres à Vaïtahu : MM. G. Stallvorty et Rodegerson. Celui-ci dut bientôt se retirer pour mettre en sûreté l'honneur de sa femme. Stallvorty n'était pas marié. Il resta sept ans sans faire aucune conversion; mais il avait acquis une situation pas mal avantageuse, ayant une belle maison entourée d'arbres d'agrément et beaucoup de bêtes à cornes, courant çà et là à la montagne. Il était plus que le roi. Rendons lui cette justice qu'il se montra accueillant pour les prêtres catholiques et les aida en plusieurs rencontres.

D'après Desgraz, Rodegerson parlait ainsi des Marquisiens : « D'un caractère guerrier, voleurs, d'une liberté morale sans limite, ils ne supportent pas la morale religieuse. On volait mes livres, mes habits, on me refusait la nourriture, on se moquait, mais on n'en vint pas à des voies de fait. Les ministres, mariés surtout, n'y peuvent tenir. *Donnez-moi de la poudre et je vous écouterai*, semble dire le canaque au ministre méthodiste ». Ajoutons qu'en 1829 les ministres Pritchard et Simpson, visitant les Marquises, ne firent que se convaincre de la réalité des obstacles qui avaient fait avorter les entreprises précédentes; c'en fut assez pour leur ôter toute envie d'essayer eux-mêmes.

La même année un ancien prédicant des îles Sandwich, devenu chapelain de la marine américaine, Stewart, vint, à bord du *Vincennes*, étudier le pays et les mœurs, et engager les chefs à ne plus recevoir comme par le passé les nombreux matelots qui désertaient les navires. Le commandant et le ministre s'élevèrent avec raison contre l'usage trop commun de procurer aux indigènes, en échange de provisions de bouche, de la poudre et des fusils, et

contre les brutalités des capitaines baleiniers, qui, faisant en bloc des prisonniers pour suppléer aux bras des matelots à leur bord, gardaient les plus robustes d'entre eux et forçaient les autres à se jeter à la mer à quinze ou vingt milles de la côte.

Enfin ils usèrent de toute leur influence pour faire reconnaître le jeune TÉMOANA, seul chef de toute l'île Nukuhiva, comme nous l'avons dit plus haut. N'y ayant pas réussi, ils l'emmenèrent, pensant qu'une longue absence engendrerait l'amour et qu'un voyage lointain rehausserait son influence en lui donnant du prestige.

. . .

A cette époque, 1838, la France ne possédait encore aucun pied-à-terre en Océanie, tandis que ses missionnaires s'y étaient établis sur plusieurs points et y poursuivaient courageusement leur œuvre civilisatrice.

Par lettre du 27 novembre 1825, le Pape Léon XII avait fondé la Mission des îles Sandwich, confiée à la Congrégation des Pères des Sacrés-Cœurs de Picpus.

Par bref du 20 mai 1833, le Saint-Père avait confié à la même Congrégation toute l'Océanie orientale, pour servir, au besoin, de refuge aux missionnaires des Sandwich persécutés et expulsés par les méthodistes; il avait nommé en même temps M^{gr} Rouhouze, évêque de Nilopolis, vicaire apostolique de l'Océanie orientale, avec le R. Père Chrysostôme Liausu pour préfet apostolique de la partie méridionale, dont le centre était aux Gambier.

Trois ans plus tard, en 1836, les Pères Maristes obtenaient une grande portion de ce nouveau champ d'apostolat. Leurs premiers missionnaires, parmi lesquels était le R. Père Chanel, premier martyr de l'Océanie, arrivèrent dans ces parages en 1837. Bien édifiés, en passant aux Gambier, de ce qu'ils virent dans cette chrétienté naissante, ils continuèrent leur voyage par Tahiti jusqu'aux îles qui leur étaient assignées. Vavau fut la première de ces îles où ils purent descendre; mais là régnait le roi Georges Tupou (*si ce n'était pas le révérend Thomas, ministre Wesleyen, qui y régnait par lui*). Le pays parut trop petit à l'un et à l'autre pour y recevoir les prêtres catholiques; et ceux-ci, obligés de s'éloigner, trouvèrent un meilleur accueil à Wallis. Ils s'y établirent et cette terre devint catholique et française. Les ouvriers apostoliques,

tous Français, commençaient à être nombreux en Océanie. La France s'implantait avec eux, car ils introduisaient sa langue, ses usages, la faisaient connaître et disposaient à l'aimer. Au reste, remarquent les *Annales Maritimes* de 1843, une foule de missionnaires, Américains et Anglais, dont les ambitieux efforts ne semblent avoir eu encore d'autre résultat que d'assurer dans les archipels la prépondérance politique du pays qui les avait envoyés, en détruisant avec une épouvantable rapidité les populations qu'ils étaient venus convertir, couvraient l'Océanie. C'est pour entrer dans cet esprit, dit un officier de marine, que le Gouvernement de Juillet songea à occuper les Marquises. Il ne s'abusait guère sur la valeur de l'archipel et ne nourrissait aucune illusion sur sa richesse coloniale.

Le 24 janvier, à la Chambre des Pairs, Mathieu de la Redorte, repoussant le projet d'adresse au roi pour approuver la prise de possession des Marquises en vue de cultures et d'avantages industriels, s'écriait : « Jamais on n'a obtenu un travail utile des sauvages qu'en les réduisant à l'état de servitude, et personne sans doute ne voudrait aujourd'hui recourir à un pareil moyen ; et on n'est jamais parvenu à former un établissement sur le travail européen entre les tropiques. » Ce que voulait le gouvernement, c'était d'établir dans ces parages lointains et souvent inhospitaliers une force militaire, qui prévint les catastrophes, dont nos baleiniers avaient parfois été victimes, qui refrénât l'insubordination et la turbulence des équipages pêcheurs, livrés à eux-mêmes, pendant de longues campagnes, qui contint l'intolérance dont les missionnaires méthodistes ou épiscopaux avaient fait preuve envers les nôtres, en particulier aux Sandwich, à Tahiti, à Vavau ; ce qu'il voulait surtout c'était créer un centre aux Missions françaises, et faire rayonner de ce centre les salutaires enseignements du christianisme (1).

Mais avant de fixer le choix sur les Marquises pour le lieu de la future colonie, Dupetit-Thouars, alors lieutenant de vaisseau, avait été les reconnaître. Parti de Valparaiso le 28 avril 1838, ayant à son bord les RR. PP. Dosithée Desvaut et Louis de Gonzague Borgella ainsi que le Frère Nil, tous trois de la Congrégation des Sacrés-Cœurs de Picpus, il tourna le 1^{er} août la

(1) MAX RADIGUET, *Les derniers sauvages*, p. 9. — *Annales maritimes*, 1843

côte sud de Fatuiva, le 3 il longeait la côte nord de Hivaoa et le 5 il mouillait à Vaïtahu. Il écrit lui-même dans son *Voyage autour du monde en 1836-1838* :

« Le roi de Sainte-Christine (île Tahuata) me montrant des dispositions très bienveillantes, je lui proposai, pour établir des relations plus suivies entre nous, de lui laisser deux missionnaires. Le roi se montra très empressé d'accueillir ces Messieurs, et il m'offrit une partie de son palais pour les loger jusqu'à ce qu'ils eussent une maison à eux. Il me donna également un terrain assez grand pour la bâtir et pour faire un jardin convenable. Les RR. PP. Desvaulx et Borgella, dont l'intention était de se fixer aux Marquises, ne pouvaient, en effet, rencontrer une occasion plus favorable de s'établir. Ils s'empressèrent donc de profiter de ces bonnes dispositions, et commencèrent dès le 6 à s'installer à terre dans la partie de la maison du roi qui fut mise à leur disposition. »

Le 9, la *Vénus* leva l'ancre, doubla la pointe sud de Tahuata, descendit le canal, s'approcha de Uauka, alla voir l'île Masse, revint sur Uapou, alla longer la côte nord de Nukuhiva et s'éloigna des Marquises sans avoir mouillé ailleurs qu'à Vaïtahu, où elle avait déposé nos deux missionnaires.

Les RR. PP. Desvaulx et Borgella, comme le disent Vincendon-Dumoulin et Desgraz, éprouvèrent un serrement de cœur réel en voyant le pavillon national fuir à l'horizon. Seuls désormais au milieu de cannibales dont ils ne connaissaient pas le langage, ils ignoraient le sort qui leur était réservé et avaient besoin de tout leur courage pour surmonter les regrets d'une pareille séparation ; mais les deux apôtres, en dépit de tous les obstacles et de toutes sortes de privations, se mirent à l'œuvre, puisant dans la foi, le courage dont Vincendon-Dumoulin et Desgraz semblent ignorer la source.

Avant de voir à l'œuvre les nouveaux missionnaires, il convient de s'arrêter à des considérations un peu générales sur ce qu'avaient déjà fait les catholiques et les protestants pour l'évangélisation en Océanie et sur l'état d'esprit des indigènes Marquisiens en particulier. Pour cela nous nous attacherons à l'expédition de Dumont-d'Urville dont la magnifique relation historique nous a conservé jusqu'aux notes des simples officiers, compagnons du célèbre navigateur.

CHAPITRE III

PASSAGE DE DUMONT D'URVILLE. — ADMIRABLES RÉSULTATS DE LA MISSION DES GAMBIE. — DOULOUREUX CONTRASTE DE L'ARCHIPEL DES MARQUISES. — PREMIÈRE MESSE A VAITAHU. — PREMIÈRE CHAPELLE A NUKUHIVA. — ARRIVÉE DE NOUVEAUX MISSIONNAIRES. — CEUX DE NUKUHIVA SE RÉFUGIENT A UAPOU ET DE LA AUX GAMBIE OU AILLEURS.

En 1827, deux missionnaires de Picpus, les Pères Alexis Bachelot et Patrice Short, avaient pénétré aux îles Sandwich pour y porter la foi; mais les méthodistes américains qui les y avaient devancés, les en avaient expulsés peu après, en leur faisant violence. Sept ans plus tard, trois autres Pères étaient venus fonder un poste aux Gambie pour servir de refuge au besoin à leurs confrères des Sandwich, encore exilés en Californie. Un nouveau renfort d'ouvriers apostoliques étant arrivé en 1836, les Pères Caret et Laval, de la mission des Gambie, en profitèrent pour se rendre à Tahiti où ils débarquèrent dans les derniers jours de novembre de la même année. Les récits merveilleux, publiés par les voyageurs sur cette *Nouvelle Cythère*, y avaient attiré une trentaine de ministres protestants, envoyés par la *Société des missions de Londres*, en 1797. Ces Messieurs, qui avaient acquis une grande influence dans les îles de la Société, en redoutaient fort le déplacement par suite de l'arrivée des prêtres catholiques. Aussi, le Révérend Pritchard, qui n'entendait pas déchoir de sa haute situation, arracha-t-il aussitôt à la reine Pomaré, l'ordre de faire arrêter les nouveaux venus, et, quinze jours après leur arrivée, il les fit brutalement réembarquer, pieds et mains liés, le 12 décembre, sur le navire qui les avait amenés, en dépit des protestations du capitaine, qui

menaçait de les envoyer mourir de misère et de privations dans quelque île déserte (1).

Dupetit-Thouars, chargé de défendre les intérêts français aux Sandwich, avait imprudemment conclu à la reconnaissance de l'expulsion des Pères Short et Bachelot (2). Dumont d'Urville, au cours de son voyage d'explorations, se trouva aux Gambier en 1838, peu de temps après les faits qui précèdent. Regrettant les conditions consenties aux Sandwich et plein d'admiration d'ailleurs pour les résultats obtenus aux Gambier par les missionnaires catholiques, il résolut d'aller aux Marquises, où Dupetit-Thouars devait avoir déposé des Pères depuis peu, prêt à les aider, à les protéger s'il eût été nécessaire, contre les indigènes, et à Tahiti pour y venger les deux Pères si inhumainement éconduits par Pritchard. Son expédition comprenait deux navires : l'*Astrolabe* qu'il commandait lui-même, et la *Zélée* sous les ordres du capitaine Jacquinot. Parti des Gambier le 15 août 1838, il arriva le 25 à Taïohaë.

..

L'éloge de l'œuvre des Pères aux Gambier n'est plus à faire. Marescot, après avoir vu, l'admire sans réserve. « Il est donc vrai, dit Roquemaurel, que trois missionnaires français, sans autres armes que la douceur, sont parvenus à donner des mœurs douces et hospitalières à ces peuples, hier encore sauvages et intraitables. » — Rien de touchant comme les adieux, écrit Duroch : « Si c'est aux missionnaires qu'on doit d'avoir donné ces sentiments aux indigènes, actions de grâce leur soient rendues » ; mais il préfère l'attribuer au bon naturel des sauvages. — Des mœurs aussi anthropophages, continue Desgras, honorent les missionnaires qui ont osé les braver ; il trouve ensuite inconvenant que deux d'entre eux aient tenté d'aller porter leur zèle à Tahiti. — Dubouzet entonne un chant lyrique en l'honneur de ces pionniers de la civilisation. — Hombron, plus enclin à critiquer qu'à louer, rend hommage « au désintéressement des missionnaires, seuls pauvres

(1) Cf. *Les colonies Françaises*, par ordre du Sous-Secrétaire d'Etat aux Colonies. Maison Quantin, Paris. — *Annales des Sacrés-Cœurs*, 1^{re} série, année 1876, p. 330.

(2) Il avait simplement obtenu que les PP. Short et Bachelot résideraient dans l'île, sans être inquiétés, jusqu'à ce qu'ils trouvassent une occasion de se rendre ailleurs.

de leur troupeau ». Les uns ou les autres louent encore la modestie des femmes, l'esprit de travail, les industries enseignées et apprises, la cessation du vol, la culture. Comme le disait le Père Cyprien à Montravel, la mission se donnait le double but d'enseigner la religion et de procurer aux indigènes la plus grande somme de bien-être possible. Au dire des officiers, elle y avait réussi, et ce peuple n'avait plus rien à désirer que sa conservation en cet état, sans le contact dangereux avec les gens, venus de pays civilisés. A cet effet Roquemaurel allait jusqu'à désirer la disparition de la nacre, dont la plonge attirait des étrangers d'une mauvaise foi démoralisatrice. Montravel défie de ne pas être ému en faisant la comparaison, peu à notre avantage, de notre civilisation avec ses vices cachés sous les habits dorés, avec celle d'un peuple simple et vertueux comme les premiers chrétiens. Desgras ajoutait : « plus strictement religieux qu'aucun peuple d'Europe (1) ».

Volontiers nous dirons les restrictions que faisaient quelques-uns : Marescot eût souhaité qu'on employât les naturels à un travail plus profitable que la taille des pierres pour la construction d'une église. Demas eût préféré le travail à la prière et regrette le changement de mœurs. Avec Roquemaurel et Jourdin, il croit que la modestie des femmes n'a pas été obtenue sans inspiration d'une note de défiance pour tout ce qui est européen et surtout militaire. Duroch prend en pitié des canaques qui vont à la messe, et continue à fumer. Mais il entend chanter, se rend malgré lui à l'office, *comprend la machine*, s'éloigne moins attendri qu'en se rendant et reprend son cigare. Il a eu en pitié également le roi qui, *pauvre sot*, préfère un habit à un fusil. Tout le monde pourtant ne peut pas avoir inventé la poudre ! Il continue avec ironie : « Les missionnaires peuvent être contents de leurs salutaires avis. Leurs principes ont parfaitement germé. Je ne crois pas qu'il existe au monde un pays, où les femmes soient si chastes qu'elles le sont devenues dans ces îles maintenant peuple d'élus ». Coupvent déplore l'introduction par les missionnaires des habits qui couvrent la nudité : « Ne vaut-il pas mieux, dit-il, le sauvage, combattant Beechy que l'indigène à pantalon court ou chemise sale?... »

(1) *Société Foi et Lumière de NANCY*, p. 221 et suiv.

Voyage (de DUMONT-D'URVILLE) au pôle sud, III, chap. 21 et 22.

Que le lecteur ne se scandalise pas ! L'hommage aux missionnaires n'aurait pas été complet, si nous n'eussions dit les honteuses détractions infligées à leur œuvre admirable. Eux ne désiraient rien tant que d'aller faire aux Marquises ce qu'ils avaient fait aux Gambier. Mais l'entreprise était ardue. Je n'ose décrire la situation. Il faut pourtant en dire quelque chose et fixer le point de départ pour savoir plus tard le chemin parcouru. On voudra bien pardonner à l'historien la vérité des choses.

Hombron s'en prend aux visiteurs qui s'appliquent avec engoûment à décrire, par un beau choix de mots, dans les femmes marquisiennes des Eve d'opéra et des nymphes au bain. Il ne voit pas les choses sous ce beau jour. « Le dénûment de cet étroit séjour, dit-il, maintient les indigènes de ce groupe dans l'état de la plus complète barbarie. Les hommes reçoivent de leur misère une empreinte triste et sauvage et les femmes sont généralement petites, lourdes, et quelquefois marquées du sceau de l'abrutissement ». Il peut avoir exagéré, comme d'autres, et s'être aussi trompé en ne voyant pas de maladies aux Marquises, car Vincendon-Dumoulin dit avoir vu beaucoup d'indigènes avec des plaies hideuses, sans soin pour s'en guérir.

Roquemaurel s'explique mieux (1) : « Les filles sont maîtresses de leur corps et se donnent sans idée de pudeur, de chasteté, sans motif d'amour, de besoin, d'intérêt, se conduisent comme si elles étaient créées et mises au monde pour le péché!!! Qu'on juge d'après cela ce qui devait se passer à bord de nos corvettes!!! » Ma plume tombe des mains. On ne peut suivre ce témoin oculaire; et il faut avoir un peu plus de pudeur que ces Nukahiviennes. « O mœurs de Nukahiva, s'écrie-t-il, qui osera entreprendre la tâche de renverser ce culte abominable ? »

Dubouzet constate également ce triste état de choses (2). « Les habitants de Nukahiva n'ont pas conservé leurs mœurs primitives et ce qu'elles avaient de bon au milieu de leurs licences. Elles ont été modifiées considérablement par le contact d'Européens, sans garantie de moralité, qui n'apportent que leurs vices. Les indigè-

(1) *Aux Mers du Sud*, Tom. iv, Note 2, p. 277.

(2) *Aux Mers du Sud*, Tom. iv, Note 3, p. 276.

nes adoptant avec ardeur ce triste accompagnement de la civilisation, tombent dans un état de dégradation bien au-dessous de l'état sauvage, sans être arrêtés ni par l'exemple d'une vie régulière, ni par le frein d'une morale et d'une religion qui aurait quelque effet sur eux, pour peu qu'il leur en fût enseigné, ni par le règlement de la société civile, dont les bienfaits leur restent inconnus. *Les Européens, qui seuls ont quelque effet sur eux, applaudissent au contraire à tous leurs excès, leur fournissent tout ce qui peut les entraîner à de plus grands; et les effets de leur séjour parmi eux sont déjà marqués en caractères funestes. On leur a apporté d'affreuses maladies qui, incurables sans le secours des médecins, ont déjà altéré la constitution de beaucoup d'entre eux, et contribuent, comme partout, à dépeupler ces îles et à remplacer les belles générations actuelles par une race infirme, languissante et abâtardie.* Nous en vîmes se livrer, quoique enfants, au libertinage..... » Nous lisons, en effet, que l'*Astrolabe* et la *Zélée* donnaient chaque soir un coup de canon, qui servait de signal. Une foule féminine de 12 à 18 ans et même de 8 à 10, rarement au-dessus de 20, se rendait à bord pour y passer la nuit, et pour des riens, voire pour une chique, ces pauvres indigènes y vendaient leur honneur, leur santé. Si on tient compte que de 12 à 16 baleiniers faisaient chaque année une longue escale à Taiohaé, et que d'autres ports de l'archipel étaient tout aussi fréquentés, on songe avec effroi à l'état moral de ce pauvre peuple. Nous pourrions continuer les citations. Nous n'avons pas épuisé le récit des officiers de l'expédition Dumont d'Urville, et l'*Univers pittoresque* nous en fournirait encore, mais c'en est même déjà trop!.....

. . .

Telle était la situation des Marquises, un mois juste avant que Dupetit-Thouars vînt déposer à Vaitahu les RR. Pères Dosithée Desvaut et Louis de Gonzague Borgella, avec le Frère Nil. Ils célébrèrent leur première messe dans l'archipel le 15 août 1838, huit jours après leur arrivée.

Les premiers temps furent employés à apprendre quelques mots de la langue des insulaires, à en saisir les expressions, à en deviner les secrets : chose spécialement difficile pour une langue dont le génie est si particulier, qu'elle se parle par figures, par les

yeux, les mouvements de la tête, les gestes, à peu près autant que par la bouche. Il fallait aussi apprendre les usages, les coutumes, s'initier aux croyances religieuses, aux formes du culte. Il fallait souffrir, sans le dire, les importunités des visiteurs, leurs nombreuses indiscretions, en un mot il fallait se faire en apparence comme eux, avant de les faire comme soi. Ce qu'il fallut souffrir ne se conçoit pas. Sans doute des semaines et des mois se passèrent avant qu'on pût s'ouvrir sur le but de la mission; nous ignorons la date du premier baptême au poste de Vaitahu. Si trace en reste, elle nous est inconnue.

Le 3 février 1839, Mgr Rouchouze, accompagné de six Pères, arriva à Tahuata, venant des Gambier sur *The Friends* (Les amis). Il laissa à Vaitahu les RR. Pères François de Paule Baudichon et Ernest Heurtel, et repartit le 6 pour se rendre à Nukuhiva où il déposa les RR. Pères Mathias Gracia, Saturnin Fournier et Potentien Guilmar, chargés de fonder un nouveau poste. Après dix jours passés à Nukuhiva, Sa Grandeur alla visiter Hivaoa avec le R. Père Caret qu'elle laissa à Vaitahu peu après, lors de son départ pour les Gambier. Mais ce Père alla bientôt, avec un autre prêtre détaché de Taïohaé, fonder la mission de Uapou en la baie de *Hakahu*.

Les détails sont rares sur les débuts de la mission de Vaitahu. Pour Taïohaé le Père Gracia nous en a conservé quelques-uns dans ses lettres (1).

Débarqués le 9 février, ils eurent hâte d'aller voir la principale cheffesse Paétini qui les reçut très bien et leur offrit un terrain pour construire une case. Cette bonne réception était due à celle que la princesse marquisienne avait reçue elle-même à bord des deux navires français *l'Astrolabe* et *la Zélée*.

La presque complète nudité des sauvages qui entouraient le navire affecta profondément les missionnaires, non moins que leur avidité à se procurer de la poudre et des fusils. Allaient-ils aussi bien accepter la parole de vérité qui fait vivre éternellement? Ce qui peinait d'abord, écrit le P. Gracia, c'était ce premier contraste. Mais combien ne fûmes-nous pas affectés d'un sentiment plus pénible encore à la vue de cette foule de déserteurs européens et américains, rôdant de tous côtés dans ces îles, et corrompant

(1) *Lettres* du Père MATHIAS G* sur les *Iles Marquises*, 1843.

le reste des bonnes qualités physiques et morales de ces peuples ! Dès lors nous pressentîmes que ce serait la source la plus féconde des obstacles insurmontables que nous rencontrâmes en effet plus tard.



Hutte canaque.

Pour ne pas vivre sous un même toit avec les naturels, afin de conserver dans leur estime l'idée de supériorité qu'ils avaient des blancs, et que malheureusement trop de matelots s'efforçaient de leur faire perdre en allant s'avilir avec eux, les Pères se disposaient à construire eux-mêmes une case sur le terrain que la bonne Paétini leur avait donné, quand, par hasard, ils trouvèrent à en acheter une qu'abandonnait un matelot américain. A Vaïtahu, après trois mois d'un séjour forcé dans la case royale, où ils avaient été exposés à mille avanies, les premiers Pères avaient fini par se construire eux-mêmes une misérable cabane ; ils avaient en outre semé quelques graines de légumes dans un terrain débroussé à cet effet.

A la difficulté du logement s'ajoutait celle de la nourriture : par nécessité et par vertu, les missionnaires vécurent à la manière indigène, quoiqu'il leur en dût coûter. Comme leur divin Maître, ils faisaient leur nourriture de l'accomplissement de leur œuvre. Qu'ils fussent assis chez eux, dans leur case, occupés à recevoir les nombreuses et importunes visites des naturels, où qu'ils voyageassent péniblement de vallée à vallée, d'île à île, sans cesse ils avaient devant les yeux le but de leur apostolat, et tout en s'efforçant d'apprendre quelques mots nouveaux de la bouche de leurs interlocuteurs, ils épiaient l'occasion de leur enseigner à leur tour la céleste doctrine qui devait les sauver.

Mais que de difficultés pour abattre au pied de la croix tant d'idoles physiques et morales, assises sur les passions les plus chères au pauvre cœur humain ! C'est bien là ce que pensaient les déserteurs de toutes nations établis parmi ce peuple. Considérant la bonne tournure que semblait prendre notre mission, écrit un Père, voici quelles armes ils tournèrent contre nous : *Y pensez-vous*, disaient-ils aux sauvages ? *Songez donc que, si vous vous convertissez à la religion de ces nouveaux missionnaires, le vol, l'adultère, et mille autre choses tant de votre goût vous seront interdites ?* Même langage de la part des matelots protestants anglais, américains, tahitiens. Et les pauvres sauvages, encore pleins de leurs passions et abusés par les suggestions de ces hommes, suppôts de l'enfer et rebuts de la terre, refusaient d'écouter la doctrine de vérité qui eût été la vraie route du bonheur, en leur apprenant à combattre des vices trop longtemps aimés.

Ces obstacles retardaient naturellement les conversions en masse, mais plusieurs indigènes demandaient le baptême à l'article de la mort. Voici le premier exemple : Un jeune chef de 26 ans, neveu d'un grand chef et aussi fameux cannibale qu'intrépide guerrier, s'informa de notre doctrine, raconte le Père Gracia, sans que nous le connussions personnellement. Un jour, pris d'anévrisme, il nous fit appeler et demanda le baptême que nous nous empressâmes de lui donner le 31 mai 1839. La crise passée, ce premier néophyte, Pukutuava, que nous avons appelé Pierre, confirma publiquement sa foi et sa renonciation aux idoles, en présence des chefs et des prêtres païens. Pendant 15 jours on mit tout en œuvre pour le ramener au paganisme : ce

fut inutile; une nouvelle crise l'emporta le 15 juin. Sa mère et sa sœur suivirent son exemple.

Tout semblait faire croire qu'un élan général vers la foi se préparait. « Encore une fête pour nos dieux et puis nous prierons », disaient les canaques. Les matelots résidents et les prêtres des idoles ne le désiraient pas ainsi.



TÉMOANA, d'après les *Iles Marquises* par un capitaine au long cours, Paris, 1843.

Sur ces entrefaites une fâcheuse conjoncture vint faire évanouir toutes ces espérances. Le 3 décembre 1839 une guerre terrible s'alluma à Taïohaé à l'occasion de l'arrivée du jeune roi Témoana et du ministre Thompson. Celui-ci, âgé seulement de 22 ans. ministre presbytérien écossais, avait déjà parcouru l'archipel des Navigateurs, et prétendait obtenir un grand succès aux Marquises, appuyé qu'il était sur la protection du jeune roi Témoana qu'il ramenait d'un long voyage.

*
* *

Nous avons vu le jeune prince, lors du passage du *Vincennes* et sous les menées habiles du ministre Stewart, poser ses revendications de chef de l'île entière. Blessé dans le refus obstiné qui lui fut alors opposé, il était parti, menaçant de revenir avec des

alliés des pays étrangers, et de faire payer cher à ses compatriotes l'injure qu'il en avait reçue d'abord. Formé à l'école calviniste de Rarotonga, il avait ensuite voyagé au loin pendant cinq ans, avait vu l'Angleterre, ses navires, ses soldats, Sandwich, Tahiti... De loin, il avait vu la France. Agé maintenant de 17 ou 18 ans, il rentrait plein d'ardeur, aussi fier de son protecteur Thompson, le ministre presbytérien, que celui-ci de son protégé.

Il somma donc toutes les peuplades de le reconnaître pour roi de Nukuhiva et d'adopter sa religion. Les tribus lui répondirent les armes à la main, et durant six mois ce ne furent que batailles et combats dans toute l'étendue de l'île. Tout le zèle des missionnaires se trouva paralysé, car pendant ce temps il était défendu d'écouter leur parole, et même, dans la première bataille, une de leurs maisons fut brûlée. N'étant plus sûrs ni de leur vie ni de leurs effets, plusieurs d'entre eux s'en allèrent fortifier le poste de l'île Uapou, placé sous le vocable de la *Divine Providence*.

« Le malheureux Thompson, écrit le Père Gracia, après avoir contribué à exciter cette guerre par ses conseils et les vaines promesses d'un grand et prompt secours d'Angleterre, avec un nombre considérable de missionnaires protestants, partit rejoindre son confrère Talwoty à Vaïtahu, nous laissant sous le feu qu'il avait allumé. Six mois nous fûmes témoins de scènes atroces, impuissants encore alors d'empêcher l'assommement des prisonniers ». Tous les Taïpi luttèrent contre les Téii, au milieu desquels les Pères se trouvaient. Les femmes et les enfants de cette peuplade campèrent un long mois sur le rivage, attendant le sort de la lutte, près de pirogues toujours prêtes à les conduire en haute mer en cas d'irruption de l'ennemi. Il fallait entendre les vieillards se lamenter ! Plusieurs s'étaient fait transporter dans les antres et les cavernes, les autres ne pouvaient que se résigner à être mangés. Mais les guerriers ne dormaient pas et gardaient toutes les issues par lesquelles on pouvait tomber sur eux du haut des montagnes. Jamais les alertes ne furent plus vives qu'en la nuit du 31 décembre de l'année 1839. Les missionnaires s'embrassèrent, pensant que ce devait être le dernier jour de leur vie. La Providence ne le voulut pas, mais l'enclos de la mission fut pris et la maison convertie en arsenal.

Avant le commencement de cette guerre atroce, le Père Gracia avait fait un contrat, le 13 juillet 1839, pour la construction d'une

modeste chapelle que les entrepreneurs, des Sandwichois, eurent achevée le 23 décembre suivant. Il tardait certainement de pouvoir célébrer en ce lieu plus que modeste, mais en tout cas plus convenable que le coin de hutte dont on s'était servi jusqu'à ce jour. La guerre empêchait d'inaugurer le nouvel oratoire. Mgr Rouchouze venant à passer sur la goélette la *Clementine*, vers la fin du mois d'avril 1840, il est à croire qu'il le bénit, car la première messe y fut dite le 3 mai. Pour le reste, il ne put que plaindre ses pauvres collaborateurs en les encourageant à pratiquer la patience, la grande vertu des apôtres. Puis, il emmena avec lui aux Sandwich les Pères Dosithée Desvault et Ernest Heurtel, tandis que le Père Louis de Gonzague Borgella retournait à Valparaiso : les deux fondateurs de la mission passaient à de nouveaux champs de bataille. Le surlendemain du départ de Mgr Rouchouze, le brick français le *Pylade*, commandant Bernard, en route pour visiter les établissements des missions catholiques, arriva fort à propos le 5 mai pour s'interposer au milieu des belligérants.

« J'allai moi-même, écrit le Père Gracia, avec le lieutenant Duvaux sur la chaloupe du bord, à Hakauï, pour ramener le roi et les chefs de ces peuples ennemis. « Que puis-je craindre d'aller à bord, dit le roi, ami des missionnaires? Ne sont-ce pas des amis? » La paix se fit à bord du brick avec les chefs Téii qui s'y étaient aussi rendus. Le commandant en profita pour obtenir quelques réparations aux pertes de la mission. Les chefs Téii promirent tout ce qu'on voulut, tout en s'apprêtant à confisquer le navire et à mettre à mort le commandant, son état-major et les missionnaires. Leur complot, dans lequel trempaient plusieurs résidents étrangers, fut heureusement découvert et déjoué. La paix fut conclue, mais une paix boiteuse que viciait la mauvaise foi des Téii, et surtout de leur chef Pakoko. La situation devint si mauvaise, le ministère si difficile, la vie des missionnaires si menacée, que vers la fin de 1840, les Pères de Taïohaé allèrent rejoindre ceux de Uapou, au poste de la *Divine Providence*, à Hakahau, d'où ils visitaient les vallées voisines, notamment Hohoï, qui forma bientôt un poste secondaire.

Par le passage du *Pylade* se trouve close la liste des navires qui offrent quelques détails intéressants. Avant de venir à Taïohaé, il avait touché à l'île Tahuata et le 2 mai, l'équipage étant descendu

à terre pour y fêter la Saint-Philippe, on posa la première pierre de l'établissement des Missions, sous le nom de la *Reine Amélie de France*. Une messe fut célébrée en plein air (1). Le chef Iotété disait en *mourir d'admiration*. Cependant sa foi était faible, si elle n'était pas nulle et, flottant entre les missionnaires Anglais et Français, il paraissait se borner à recevoir leurs cadeaux, sans se soucier beaucoup de leurs généreux efforts pour le convertir sincèrement. Il ne croyait plus à ses dieux, mais n'en voulait point d'autres. Mahéono, son fils adoptif et chef de la vallée de Hanaté-téna, paraissait plus attaché au culte catholique. On disait de ses sujets qu'ils vivaient comme des religieux. Sans doute que tout est relatif.

A Uapou, nous dit Vincendon-Dumoulin, Héato avait accueilli favorablement les missionnaires et de plus il les avait nourris et logés. Une maison venait d'être achevée sur les plans qu'ils avaient donnés et le commandant du *Pylade* leur acquit, moyennant six livres de poudre, cinquante-six toises carrées de terrain autour de leur demeure.

En somme les résultats n'étaient guère merveilleux dans aucun des trois postes : en mai 1841, nous dit le Père Caret, on n'avait fait en tout que 43 baptêmes.

Vers cette époque, 1840, un capitaine baleinier américain, venu à Taïohaé par complaisance pour apporter des lettres aux missionnaires, se rendit de là à Hatihéu avec un pilote anglais, Charles Lowel. Il acheta des cochons chez les Puhioho. Les Atikéa qui prétendaient lui en vendre, furieux de se voir méprisés, se saisirent de lui et le gardèrent quatre jours, pieds et mains liés, menaçant de le tuer, s'il ne leur faisait livrer 40 fusils et 4 barils de poudre. Des femmes des Puhioho étant allées à bord, l'équipage les prit pour otages, ce qui augmenta la confusion, car les Puhioho étaient ennemis jurés des Atikéa. Enfin un jeune résident liménien le sauva. Ce fut la bonne œuvre de ce dernier : car le malheureux fit d'autre part tant d'espégleries, que les canaques, fatigués, le tuèrent à Hakapa de deux coups de lance pour avoir soustrait et

(1) Max Radiguet a trop vite conclu de là que l'humble maison des missionnaires avait été bâtie par l'équipage d'une corvette française. L'Etat-Major du *Pylade* a rendu bien des services à la mission, mais il ne lui a pas construit l'établissement de Vaïtahu; il a simplement assisté à la pose de la première pierre.

vendu un de leurs petits dieux. D'après un roman écrit en français par un de ses amis, Manu Tavaïé, *Oiseau-Blanc*, le seul nom connu de cet aventurier, serait un Français obligé de quitter son pays et échoué à Taïohaé après de nombreux exploits au Pérou : il serait mort à Hoomi en faisant la guerre contre les Français dans le camp des canaques.

* *

A Vaïtahu la mission, établie sous le nom de la *Mère de Dieu*, eut moins à souffrir qu'à Nukuhiva. Tallwoty n'y était pas hostile aux missionnaires. Thompson, qui était allé le rejoindre en février 1840, fuyant la guerre qu'il avait excitée à Nukuhiva, se montra bien à l'égard des prêtres catholiques, ce qu'il avait été à Taïohaé, mais il se retira pour toujours des Marquises avec son coreligionnaire, le 3 décembre 1841. Quant aux Pères, ils avaient quelques adeptes et s'efforçaient d'en augmenter le nombre par l'instruction et toutes sortes de procédés bienveillants. Lors de son passage en 1840, Mgr Rouchouze avait écrit : « Les étrangers ont appris aux indigènes que la religion n'est qu'un sujet de raillerie; et les gens de Tahuata sont les esprits forts de l'Océanie. Il ne faut rien moins que la foi et la puissance de la grâce pour espérer convertir des gens qui vivent d'une si sensuelle existence. » En débarquant dans cette île, Sa Grandeur avait trouvé la plage déserte; à l'île Uapou, on l'avait reçu à la lueur des flambeaux.

Mais, hélas ! la persécution qui avait chassé les missionnaires de Taïohaé, allait bientôt les obliger à quitter aussi leur refuge d'Uapou. Le 15 août 1841, peu de temps après leur arrivée, 12 catéchumènes avaient été inscrits. Le roi Héato se montrait bienveillant. Malheureusement, un voyage à l'île Tahuata produisit sur lui la plus fâcheuse impression. Le 26 septembre, la tribu des Atipaa étant venue le féliciter de son heureux retour, les Pères Saturnin, Caret, et les priants se virent tout à coup cernés dans le presbytère d'Hakahau par une multitude furieuse qui réclamait leur tête et menaçait d'incendier l'établissement. Les Pères sortirent de la maison et s'offrirent avec sang-froid à la foule qui demeura interdite. Ils eurent le bonheur, le 2 octobre et le 1^{er} novembre suivants, de baptiser cinq néophytes menacés de mort.

Le Père Caret, qui avait abandonné sa petite chrétienté d'Hana-

téténa, pour venir partager les travaux et les périls de ses confrères d'Uapou, reçut vers cette époque la visite du Père Colomban Murphy, accourant de Tahuata pour lui demander l'autorisation d'essayer encore une fois de pénétrer à Tahiti. C'était le 21 décembre 1841. Juste, une lettre arrivée de cette île invitait le Père Caret à s'y rendre lui-même au plus tôt. En présence des difficultés sans cesse renaissantes à Nukuhiva et à Uapou, il crut recevoir un ordre de la divine Providence, et immédiatement le départ fut résolu. On fit de nombreux présents au roi Héato pour l'engager à faire respecter les meubles et objets qu'on allait abandonner pour quelque temps. Celui-ci promit tout. Mais à l'heure du départ, les indigènes saccagèrent la maison, tandis que le roi, faisant d'abord passer chez lui les malles qu'on portait au rivage, substituait des pierres aux objets qu'elles contenaient. Ce fut une perte de 5.000 francs. Les néophytes auraient bien voulu suivre les Pères, mais ce fut impossible. Arrivé à Tahiti, le Père Caret écrivit à son Supérieur Général : « A Uapou on persécute les catéchumènes et même on leur refuse la nourriture. Ce sont les Naïki qui sont hostiles ». Les autres Pères durent s'en aller aussi pour échapper à la mort. Ils se réfugièrent aux Gambier, non pas toutefois sans esprit de retour. Nous ne connaissons pas d'une manière certaine les motifs d'hostilité des indigènes d'Uapou ; une tradition dit qu'à Hohoi, les Pères ayant coupé, pour faire un oratoire, quelque arbre sacré, les naturels s'étaient imaginés que les dieux allaient ruiner leurs terres, et ils se vengeaient.

Ainsi donc, pendant près de quatre ans, les missionnaires n'avaient guère fait autre chose que souffrir. A leur arrivée à Taiohaé, ils étaient tombés au milieu d'une population en délire qui venait de diviniser les deux grands *taua* (prêtres des idoles) *Tuakohu* et *Tia* décédés. Le petit-fils de ce dernier ayant été fait prisonnier par les Taïoa, cinq d'entre eux furent égorgés sur les autels païens pour consoler sa famille. Le Père Gracia assure que la première année de son séjour à Nukuhiva, la seule peuplade de Taiohaé immola au moins une vingtaine de victimes humaines. Ces victimes quoique nombreuses n'étaient pas égorgées par pure férocité : tous ces sacrifices humains avaient une fin politique ou religieuse. Les missionnaires, témoins impuissants de toutes ces horreurs, avaient beaucoup à craindre pour eux-mêmes, n'ayant pour sauvegarde que la Providence et une

crainte religieuse spéciale que leur vouaient les naturels, avec un peu de respect du nom français.

D'autre part, la guerre multipliait aussi le nombre des victimes. La vallée d'Hakapéhi, qu'on assurait avoir été une des plus peuplées et des plus fertiles, où d'ailleurs Porter avait bâti son village, était déserte et stérile en 1839. Quelques broussailles et deux ou trois troncs d'arbres, c'était tout ce qui restait. Il avait suffi de quelques années de guerre pour tout anéantir; les vainqueurs avaient brûlé toutes les maisons et coupé tous les cocotiers et arbres à pain. Une parole qui peint bien le caractère de ce peuple à cette époque, c'est cette réponse du roi de Tahuata aux missionnaires : « Si vous voulez me convertir, remplissez d'abord ma maison de poudre et de fusils ».

En dehors du temps de la guerre, la vie canaque était un pur sensualisme. Aussi n'étaient-ils pas naturellement disposés pour une religion qui commande la retenue des sens et la contrainte des passions. Et puis l'exemple était là : « Mais nous ne sommes pas si méchants que les Anglais et les Américains, disaient-ils, et nos guerres pour nos dieux sont bien plus excusables que les guets-apens que ceux-là se tendent par pure haine ». Dououreux contraste qui portait Max Radiguet à estimer les Nukuhiviens d'alors « moins sauvages peut-être par le cœur que beaucoup de gens civilisés ».

A part toutes ces amertumes les plus cruelles pour les missionnaires, il y avait les vols, dont ils étaient continuellement victimes. A Vaitahu, ils se plaignaient au roi lotété, et celui-ci de leur répondre : « Amenez-moi le coupable, et demain je le mangerai !.. »

CHAPITRE IV

PRISE DE POSSESSION DES MARQUISES PAR LA FRANCE (1842). — POSTES MILITAIRES DE VAÏTAHU ET DE TAÏOHAË. — GUERRE DE VAÏTAHU. — SERVICES ÉMINENTS RENDUS AUX FRANÇAIS PAR LE R. P. FRANÇOIS DE PAULE BAUDICHON.

Tandis que les missionnaires s'épuisaient ainsi en efforts trop souvent stériles, le capitaine Dupetit-Thouars était allé rendre compte au gouvernement français de sa reconnaissance des Marquises, et le gouvernement avait décidé qu'il fallait en prendre possession. Le commandant de la *Vénus* fut aussitôt promu au grade d'amiral et chargé de réaliser ce dessein. Parti de Valparaiso dans les derniers jours de mars 1842, il se dirigea secrètement vers l'archipel marquisien à la tête d'une flotte de neuf navires de guerre : la *Reine-Blanche* sur laquelle il avait arboré son pavillon, l'*Atalante*, la *Thétis*, l'*Embuscade*, la *Boussole*, la *Triomphante*, le *Camille*, l'*Adonis* et le *Bucéphale*, en tout 260 canons et plus de 3.000 hommes ! Quatre navires de commerce chargés de matériel allaient arriver un peu plus tard.

Le 27 avril l'amiral passa en vue de Fatuiva, le 28 il jeta l'ancre à Vaïtahu, principal port de l'île Tahuata. Le R. P. François de Paule Baudichon, supérieur de la mission, se rendit immédiatement à bord de la *Reine-Blanche* pour le saluer ; il y retourna le lendemain en compagnie du roi Iotété et servit d'interprète. Le roi marquisien accepta sans peine de reconnaître la souveraineté de S. M. le roi Louis-Philippe et d'arborer notre drapeau tricolore. La cérémonie de la prise de possession fut fixée au 1^{er} mai.

Elle eut lieu solennellement à terre, en présence des deux états-majors de la division et de la frégate. Le Père François de Paule

en expliqua tous les détails aux chefs réunis au pied du mât de pavillon. Ensuite tout le monde se dirigea vers l'enclos des missionnaires où les étamines du bord abritaient un autel. Le Révérend Père célébra la messe; puis on se rendit à la maison du roi pour la signature de l'acte : Iotété et Mahéono signèrent ensemble.



IOTÉTÉ, roi de Tahuata, d'après les *Iles Marquises*
par un capitaine au long-cours, 1843.

Quel fut au juste le sentiment de ces deux chefs à cette heure décisive? Il est sans doute bien difficile de le deviner. On prétend que Iotété avait la tristesse peinte sur le visage. Qu'aurait-il pensé, le pauvre roi, s'il avait pu soupçonner qu'un jour viendrait où les successeurs du brave amiral qui lui paraissait si loyal, si généreux, si juste, proclameraient que le gouvernement français est *propriétaire de tout le sol des Marquises*? C'est en effet ce que soutiennent aujourd'hui quelques hommes, ignorant sans doute cette déclaration faite à la Chambre des pairs au moment de la prise de

possession : « La France n'a pas manqué au droit des nations. *Elle n'a pas dépossédé les indigènes en les chassant de leurs territoires, mais en traitant avec eux de leur plein gré.* » (*Annales maritimes*, 1843, p. 162) (1).

Moins sauvage peut-être qu'il paraissait ou qu'on affectait de le croire, Iotété sentait que le brillant habit, offert au nom de Louis-Philippe, ne compensait pas, pour lui, le déplacement de l'autorité supérieure au bénéfice des nouveaux venus. Cependant, comme il l'avait promis, il chercha un bon endroit pour la fondation du poste français, et les constructions s'y élevèrent tout de suite. Dès le 22, les travaux paraissant en bonne voie, l'amiral donna l'ordre d'appareiller pour continuer l'expédition à travers les îles. Mais un incident le retint quelques jours de plus. Un indigène du nom de *Panau* avait menacé de tuer, d'abord un espagnol, puis un anglais, qui servaient au poste en formation. Dupetit-Thouars, voulant assurer le respect de ses subordonnés, avait invité Iotété à punir le délinquant; Iotété n'en avait rien fait; il avait même absolument refusé de se rendre auprès de l'amiral : il s'y rendit pourtant, conduit par le R. P. François de Paule qui, en cette circonstance comme en beaucoup d'autres, aida puissamment le représentant de la France à remplir sa mission patriotique. Aussi, en levant l'ancre, le chef de l'expédition eut-il soin de garder le missionnaire à son bord. Il s'en explique en ces termes dans son rapport au ministre :

« En partant de Vaitahu nous emmenâmes avec nous le R. Père Supérieur de la Mission, qui depuis plus de quatre mois était sans nouvelles des missionnaires de Nukuhiva et de Uapou, qu'il savait d'ailleurs très exposés aux brutalités des indigènes de ces deux îles. Il désirait vivement savoir ce qu'ils étaient devenus, et d'un autre côté j'étais convaincu, par l'influence morale qu'ont déjà acquise nos missionnaires parmi les naturels, que la présence de M. François de Paule à bord de la frégate ne pouvait qu'être très favorable au succès de la mission que j'avais à remplir; et en effet

(1) Le R. P. Siméon Delmas fait allusion au Décret du 31 mai 1902, donné pour organiser la propriété foncière aux Marquises; en réalité il la supprime en bon nombre de cas, par exemple quand il s'agit de biens utiles à la religion. Ce décret est basé sur cette erreur historique et sociale, que le gouvernement français, en prenant possession des Marquises, a absorbé tous les droits de propriété.

je ne me trompais pas, comme le verra bientôt Votre Excellence par les détails qui vont suivre.

« La prise de possession de Nukuhiva fut décidée à bord le 1^{er} juin, du consentement des chefs Téii et Taioa qui firent la paix du même coup, et ces derniers promirent de rendre à Témoana sa femme qui s'était envolée, disaient-ils, qu'ils lui avaient volée, soutenait Témoana. La cérémonie fut fixée au lendemain sur le mont Tuhiva, où l'acte authentique fut signé séance tenante ».

Mais les Taioa n'exécutant pas vite leur promesse de rendre Tahiaoko, la femme de Témoana, ce qui était une condition de paix et une clause de la prise de possession, l'amiral alla lui-même le 9, avec le R. P. François de Paule à Hakaui pour tâcher d'amener l'épouse volage. Après avoir dit en son rapport au ministre ses efforts inutiles pour vaincre le cœur de cette femme, et le résultat plus heureux du Père François de Paule, il ajoute : « Cet événement, dont le succès est dû à notre Révérend missionnaire, est en lui-même extrêmement heureux, en ce qu'il consolide la paix entre les Taioa et les Téii, dont Témoana est le roi; de plus il assure également la paix de toute l'île, car la princesse, Taïpi par naissance, est, chez les Taïpi, l'héritière du pouvoir suprême par l'adoption qu'elle a faite du fils du chef de cette tribu ».

La *Triomphante* arriva le 4 juin à Taïohaé, venant de Valparaiso, avec escale aux Gambier. « Les officiers, écrit l'amiral, racontent des choses merveilleuses de ces îles, où, en effet, il paraît que les efforts de nos missionnaires ont été couronnés du succès le plus complet ».

La *Triomphante* portait un détachement d'artillerie qui fut partagé entre Taïohaé et Vaïtahu.

Le *Jules-César* arriva à Taïohaé le 7, avec des vivres pour la garnison, et la *Triomphante* partit le 11 pour Vaïtahu. Elle ramenait à son poste le R. P. François de Paule, « dont le dévouement, dit l'amiral, nous a été si utile jusqu'à présent ». Elle dut en passant s'arrêter devant Uapou pour prendre les prosélytes, qu'y avaient faits les Pères avant de partir, afin de les emmener à Vaïtahu et les soustraire du milieu des païens, où leur vertu, sans soutien, aurait été trop exposée. Ils étaient une douzaine, y compris une vieille prêtresse des idoles.

Peu de jours après, arrivèrent la *Boussole* et l'*Embuscade*, qui devaient rester pour protéger les garnisons, composées chacune

de deux cents hommes, et le *Bucéphale* chargé de vivres et de matériel. Vers le 15 août, la garnison de Taïohaé était en état de se défendre; la *Reine-Blanche* alla faire une petite escale à Vaïtahu, où elle trouva les choses en assez mauvais état, mais elle repartit presque aussitôt, sans avoir pu y remédier. Les deux postes militaires restaient : à Vaïtahu, sous les ordres du Gouverneur HALLEY, à Taïohaé, sous ceux du commandant COLLET : ils avaient à se défendre et à se suffire. La France, enfin, possédait un coin de terre en Océanie. Deux ans auparavant, elle avait tenté de s'établir à Akaroa dans l'île du sud de la Nouvelle-Zélande; l'Angleterre, grâce à ses pasteurs, l'y avait devancée. La revanche commençait, en attendant qu'elle fût plus complète, par la prise de possession de la Nouvelle-Calédonie, ce que préparaient les Pères Maristes en y étendant leur mission, commencée à Wallis.

La présence d'un si grand nombre d'étrangers à Vaïtahu avait notablement changé la face des choses dans cette petite localité, et les intérêts pour y être mis en commun n'en étaient que trop souvent froissés ou lésés. Ainsi il fallait du bois pour construire les bâtiments du fort. L'arbre à pain qui fournit le fond de la nourriture indigène est aussi le meilleur bois de construction. Il paraît bien que le Gouverneur Halley n'en prenait pas sans offrir de payer, mais à ce prix Iotété devait toujours céder. Or, même à titre de vente, il ne pouvait pas se résoudre, sans grande peine, à voir exterminer complètement du bas de la vallée cet arbre précieux. Ainsi en était-il des cochons et des cocotiers. A chaque demande, à chaque offre de paiement : « Ce n'est pas moi qui gouverne, disait le roi, c'est Halley ». En outre, deux cents hommes de plus dans une si petite vallée mettaient dans une infériorité énorme les représentants de l'autre sexe. Voulant couper court à de plus grandes difficultés, Iotété feignit d'être malade et se retira, suivi de tout son peuple, dans le fond de la vallée, sur le haut des montagnes : les Français se virent bientôt seuls sur le bord de la mer. Cette solitude ne plut pas au Gouverneur. Il fit sommer le roi de redescendre vers le rivage, avec menace de le destituer s'il refusait. Ce fut en vain. Iotété fut donc déclaré déchu de son titre, et les chefs réunis nommèrent MAHÉONO pour lui succéder. Cet acte d'autorité ne changea nullement les esprits; les canaques continuèrent à se tenir au loin.

Alors le Gouverneur négocia le retour d'un frère de Iotété, qui

vivait à Taaoa. Il l'invita à venir habiter avec ses gens le sol abandonné par le rebelle, et fit savoir à ce dernier, qu'à l'arrivée de son frère, il serait impitoyablement chassé de la vallée. Cette menace produisit une vive impression sur le chef détrôné, qui députa immédiatement sa fille auprès du Gouverneur pour le supplier de le laisser mourir tranquille sur sa terre. Au lieu de céder, le Gouverneur affecta de croire que Iotété se préparait à lui faire la guerre, et il résolut de le devancer le lendemain, 17 septembre 1842.

Le lendemain donc on se mit en colonnes pour aller chercher les canaques. Ceux-ci étant venus à la rencontre de la première troupe, crièrent à Halley : TAPU, c'est-à-dire *n'approche pas*. Pour toute réponse, Halley épaula et déchargea son fusil : mais, à l'instant même, il tombait frappé de deux balles au front et cinq de ses hommes roulaient à ses côtés. Lafon de Ladebat, lieutenant de vaisseau, qui étudiait, de derrière un arbre, la position de l'ennemi, s'étant découvert une seconde pour donner ses ordres, tomba également frappé à mort. Le commandant du *Bucéphale*, venu en promeneur, ordonna aussitôt la retraite. La situation devint critique. La chaloupe en fut porter la nouvelle à Taïohaé; et, le 23, la *Boussole* arrivant au secours réconforta les courages d'un côté et ôta de l'autre tout espoir de succès. Le R. P. François de Paule se chargea alors d'amener Mahéono à bord chez le commandant Laferrière, pour mettre fin aux hostilités. La paix fut conclue : les vallées de Vaïtahu et d'Anamiai, passèrent aux Français en toute propriété avec tout ce qu'elles renfermaient; Mahéono fut de nouveau proclamé chef, et Iotété fut autorisé à séjourner à Hapatoni.

Pendant que ces événements ensanglantaient Vaïtahu, l'amiral Dupetit-Thouars s'occupait des intérêts français, religieux et politiques à Tahiti. Il revint à Vaïtahu vers la fin de 1843. Un officier du bord traduit ainsi l'impression que lui fit la visite du poste à cette date : « Quelques modestes tombes, quelques cases détruites et la vallée déserte, tels sont les seuls résultats visibles de cette guerre! »

Le poste de Taïohaé n'eut pas maille à partir avec les naturels de Nukuhiva, grâce surtout à l'esprit de justice du commandant Collet.

Le personnel de la mission se trouvait singulièrement réduit par

le départ des Pères de Taïohaé et de Uapou. Mais vers la fin de 1842 arrivèrent les RR. PP. Orens Fréchou et Amable Petithomme. Au début de 1843 trois autres Pères et deux Frères apportèrent encore leur précieux concours. C'étaient les RR. PP. Siméon Dumonteil, Vincent-Ferrier Duboise et Alphonse Escoffier avec les FF. Vital et Victorien. Les PP. Amable et Dumonteil restèrent à Tahuata, le P. Duboise se fixa à Taïohaé, les PP. Orens et Alphonse allèrent à Uapou, avec les FF. Ladislas et Vital.



HACHETTE OCÉANIQUE.

CHAPITRE V

LE GOUVERNEMENT FRANÇAIS S'ENGAGE A SOUTENIR LA MISSION. —
CONVENTION AVEC LE SUPÉRIEUR GÉNÉRAL DES PÈRES DE PICPUS,
3 MARS 1843. — ALTERNATIVES DE BIEN ET DE MAL A UAPOU,
TAHUATA ET NUKUHIVA. — LE CANNIBALE PAKOKO.

Le missionnaire catholique français est assurément un des agents les plus efficaces de l'influence française à travers le monde. Chez les sauvages surtout il personnifie le pays d'où il vient. Avant de demander quelle doctrine il apporte, l'indigène saura qui il est, quelle terre, quelle famille, quelle nation, quel roi il a quittés. Vienne ensuite un navire de France : le pavillon tricolore, déjà connu, est sincèrement aimé, car l'apôtre s'est fait aimer ; et l'affection qu'ils ont pour lui, les naturels l'ont étendue à tout ce qui le touche : l'officier, le soldat, le matelot, qui le visiteront, qui parleront sa langue, seront donc toujours accueillis avec bonheur ; amis du missionnaire, ils seront aussi les amis des néophytes.

Ainsi l'avaient compris le comte de Damas et le comte d'Hauteville, l'un ministre, l'autre directeur des affaires étrangères, lorsqu'en 1827, ils promettaient leur appui moral et pécuniaire à l'établissement de la mission catholique aux îles Sandwich. Ainsi l'avait compris Louis-Philippe, lorsqu'en 1837 il envoyait aux insulaires des Gambier des vêtements et d'innombrables outils pour favoriser le développement de l'œuvre admirable de nos missionnaires. Ainsi l'avait également compris l'amiral Dupetit-Thouars, lorsqu'en 1838, débarquant à Vaïtahu les deux premiers missionnaires destinés à la fondation de la mission des îles Marquises, il leur fit donner par le roi Iotété le premier terrain qui devait servir à la réalisation de leur dessein. Quatre ans plus tard, il récoltait au centuple ce qu'il avait semé. Non seulement le R. P. François de Paule l'aidait activement dans sa délicate mis-

sion de la prise de possession de l'archipel, mais grâce au missionnaire, pouvons-nous dire, la garnison de Vaitahu fut tirée d'un mauvais pas où elle avait été imprudemment engagée. Aussi l'amiral s'empressait-il de demander et d'obtenir pour le vaillant religieux la croix de la Légion d'honneur. Et de plus en plus persuadé que, pour gagner ces îles à la France, il n'y avait qu'à les gagner à la foi, il supplia le gouvernement français de s'entendre avec le supérieur général des Pères de Picpus pour augmenter immédiatement le personnel de la mission.

L'amiral Roussin, ministre de la marine, demanda à Mgr Bonamie, supérieur général de notre Institut, s'il ne lui serait pas possible de porter à *huit* le nombre des ouvriers apostoliques du nouvel archipel français. Mgr Bonamie répondit en ces termes :

Monsieur le Ministre,

Vous désirez savoir si notre Société consentirait à pourvoir les îles Marquises de huit prêtres dont six devraient y être envoyés, puisque deux seulement s'y trouvent présentement : vous me demandez aussi, à quelles conditions ces huit prêtres consentiraient à desservir les trois ou quatre chapelles qu'on se propose d'ériger aux Marquises.

J'ai l'honneur de répondre à Votre Excellence : 1^o Que nous consentons à procurer huit prêtres aux îles Marquises en comprenant dans ce nombre les deux qui s'y trouvent déjà, et ceux qui pourraient y avoir été envoyés récemment. 2^o Que les conditions auxquelles nous pouvons fournir ces huit prêtres sont :

1^o Que tous les dits prêtres dépendront entièrement, quant à la juridiction, de Mgr le Vicaire apostolique de l'Océanie Orientale qui aura toujours le droit de les déplacer ou de les remplacer, quand il le jugera convenable.

2^o Que les dits prêtres resteront habituellement au moins deux ensemble pour desservir le même poste sans qu'on puisse les obliger à se placer isolément.

3^o Que dans chaque poste qu'ils devront desservir il leur sera fourni par l'Administration, outre la chapelle ou l'église dans laquelle ils devront faire l'office divin, une maison assez vaste pour qu'ils puissent y loger avec les hommes de service qui leur seront nécessaires. L'ameublement des églises restera à la charge du Ministère de la Marine.

4^o Que chacun des huit prêtres susdits recevra, sur les fonds du département de la marine, un traitement fixe et annuel de deux mille francs; que si plus tard les besoins des services confiés à ces prêtres exigeaient que leur nombre fût augmenté et que cette augmentation fût

jugée nécessaire par l'administration locale, dans ce cas chaque prêtre ajouté au nombre fixé dès à présent, jouirait aussi d'un traitement de deux mille francs et du logement nécessaire.

5^o Que les frais d'entretien des maisons occupées par les dits prêtres de Picpus, ainsi que les dépenses nécessaires pour les approprier à cette destination, seront supportées par le budget du département de la Marine.

6^o Qu'il sera accordé sur les mêmes fonds de la marine à chaque prêtre susdit une somme de mille francs pour frais de trousseau et d'ameublement. Dans le cas d'une augmentation de prêtres dûment autorisée par M. le Ministre de la Marine, une pareille somme serait accordée, au même titre, à chaque nouveau prêtre.

7^o Que le passage gratuit à bord des bâtiments de l'Etat sera également accordé aux prêtres de Picpus qui se rendront aux Marquises, soit de France, soit de Valparaiso, soit des autres lieux où ils se trouveraient; ils auront droit en outre au transport gratuit pour les objets destinés à leur usage.

Les huit prêtres résidant aux îles Marquises seront sous la dépendance d'un Supérieur qui aura avec la principale autorité du lieu les rapports nécessaires pour le bon ordre, la bonne intelligence et la prospérité morale de cet archipel.

Telles sont, Monsieur le Ministre, les conditions qui me paraissent devoir être établies pour l'envoi et le maintien aux îles Marquises d'un clergé destiné à porter dans cet archipel la connaissance de notre religion et, avec elle, la civilisation qui en est la suite nécessaire. Si d'après cette note Votre Excellence avait quelques explications à me demander, je la prierais de m'en donner avis, et je m'empresserais de les lui transmettre soit verbalement soit par écrit.

J'ai l'honneur d'être avec respect, Monsieur le Ministre, votre très humble serviteur.

† PIERRE-DOMINIQUE, arch. de Calédoine, Sup. génér.

Paris, rue de Picpus n^o 9, ce 24 janvier 1843.

Après un échange de vues entre M^{sr} Bonamie et l'amiral Roussin, une décision ministérielle intervint, le 3 mars 1843, pour arrêter définitivement les clauses de cette convention bilatérale, dont l'importance n'échappera à personne. Elle prouve au moins que le Gouvernement français n'ignorait pas la Congrégation des Sacrés-Cœurs, puisqu'il traitait avec elle, ni la mission des Marquises, puisqu'il se préoccupait d'augmenter le nombre de ses prêtres.

MINISTÈRE DE LA MARINE
ET DES COLONIES

Direction des Colonies

BUREAU

de Législation & d'Administration

*Extrait d'une décision ministérielle
du 3 mars 1843 concernant les prêtres
missionnaires destinés au service du
culte dans les îles Marquises.*

*pour Mgr l'archevêque de
Calédoine.*

1^o Le nombre des prêtres missionnaires à attacher au service des îles Marquises est jusqu'à nouvel ordre fixé à huit ;

2^o Ces prêtres resteront sous la juridiction de Mgr le Vicaire apostolique de l'Océanie Orientale, lequel aura toujours le droit de les déplacer et de les remplacer quand il le jugera convenable, en se concertant à cet égard, avec le Gouverneur de la nouvelle colonie.

3^o Chacun d'eux recevra sur les fonds du Département de la Marine, un traitement fixe de 2000 francs par an, qui courra, pour les prêtres venant de France, du jour de leur débarquement aux îles Marquises, et pour ceux qui se trouvent déjà sur les lieux, du jour où ils auront été mis à la disposition du Gouverneur.

4^o Il sera alloué, en outre, aux uns et aux autres une indemnité de mille francs à chacun pour frais de trousseau et d'ameublement.

5^o Des frais de route seront payés, sur le pied de trois francs par myriamètres, à ceux qui seront envoyés de France pour se rendre du lieu de leur résidence au port d'embarquement, et ils seront nourris à la table des officiers pendant leur séjour à bord.

Les prêtres missionnaires qui seraient dirigés sur les îles Marquises, soit de Valparaiso, soit de tout autre point hors d'Europe, en vertu de dispositions précédemment arrêtées par l'association, auront droit, comme ceux qui sont envoyés de France, au passage gratuit à bord des bâtiments de l'Etat, ainsi qu'au transport des objets destinés à leur usage.

6^o Chacun de ceux-ci pourra être accompagné d'un frère convers qui n'aura droit qu'au passage, à la ration, et ne recevra aucun traitement.

7^o Les prêtres missionnaires résideront habituellement au moins deux ensemble, pour desservir le même poste, sans qu'on puisse les obliger à se placer isolément.

8^o Dans chacun des postes qu'ils seront appelés à desservir, il sera mis à leur disposition, outre l'église ou la chapelle dans laquelle sera célébré l'office divin, une maison assez vaste pour qu'ils puissent y loger avec les hommes de service qui leur seront nécessaires.



M^{sr} BONAMIE, archevêque de Calcédoine, deuxième supérieur général de la
Congrégation des Sacrés-Cœurs (Picpus).

L'ameublement des églises et chapelles sera à la charge du Département de la marine.

9^o L'installation et l'entretien des maisons ou logements occupés par les prêtres missionnaires auront également lieu au compte de l'Etat, d'après ce qui sera réglé pour les autres fonctionnaires de la Colonie.

10^o Les prêtres composant le clergé des îles Marquises y seront sous la dépendance d'un supérieur particulier, nommé par Mgr le Vicaire apostolique de l'Océanie orientale, et qui sera chargé d'entretenir avec l'autorité locale, les rapports habituels qui intéresseront le service...

Des reçus et autres pièces authentiques font foi que cette décision ministérielle n'est pas restée lettre morte. Les missionnaires cependant ne tardèrent pas à s'apercevoir qu'ils devaient compter plutôt sur la Providence que sur le budget de la marine. Le 26 janvier 1845, quatre d'entre eux n'avaient pas touché le second semestre de leur traitement, Il y eut bien d'autres lacunes plus considérables encore. Le 11 septembre 1861, le Gouverneur leur annonça que toute subvention leur était supprimée, faute de ressources...

Peu importe, abandonnés aux soins de la Providence, ils n'en poursuivirent pas moins leur œuvre civilisatrice dans les trois îles Uapou, Tahuata et Nukahiva. Mais partout ils semaient dans les larmes avant de pouvoir récolter dans l'allégresse.

* * *

La reine Taiapéu s'était déclarée contre nos Pères à Uapou, et il n'est pas de tracasseries qu'elle ne leur suscitât. Elle leur retira les terres qu'elle leur avait d'abord données; elle laissa piller leur maison chaque fois que ses sujets le désirèrent; à tout propos elle faisait consulter les dieux sur leur compte, et les dieux répondaient toujours qu'il fallait les fuir ou les chasser. Ils n'auraient pas résisté longtemps à ces persécutions, si Dieu n'avait disposé en leur faveur plusieurs chefs de guerriers qui les protégèrent contre le mauvais vouloir de leur souveraine.

Vers la fin de 1844, elle perdit son mari, le roi Héato; et, suivant la coutume païenne, il fut jugé digne d'entrer dans l'Olympe océanien. Toute l'île se mit en frais pour célébrer les fêtes de son apothéose. Les dieux réclamèrent dix victimes humaines; on décida que les missionnaires feraient les frais du festin avec quelques matelots de l'*Anna* qui venait d'arriver à Hakatau. Mais quand les cannibales essayèrent d'exécuter leur dessein, ils trou-

vèrent à qui parler en la personne du commandant Dubuisson. L'énergie de ce capitaine les déconcerta et ils cherchèrent ailleurs. Ils s'abattirent en masse dans la vallée de Pauméa, et bientôt ils en emmenèrent les dix victimes réclamées. Parmi elles se trouvait un enfant de dix ans. Les missionnaires firent tout ce qu'ils purent pour arriver jusqu'à lui et le baptiser; la chose fut impossible, car il était gardé par plus de cinquante prêtres païens!

De l'excès du mal Dieu tira encore une fois le commencement du bien. La terre de Uapou devint tellement *tapu* (sacrée) à l'occasion de l'apothéose du roi défunt, que c'est à peine si sa veuve, la reine Taiapéu, pouvait trouver un endroit où allumer son feu. L'enclos de la mission était un des rares endroits à l'abri du *tapu*. La reine aurait bien voulu y entrer, mais comment s'y faire admettre après tout le mal qu'elle avait fait aux missionnaires? Ceux-ci devinant son embarras, allèrent au devant de ses désirs et mirent à sa disposition une bonne partie de leur terrain. Elle y vint journellement préparer sa nourriture; et bientôt sa fureur se calma, peu à peu les dieux commencèrent à dire du bien sur leur compte, et enfin la veille de la grande fête de l'apothéose, Héato lui-même, du fond de sa tombe, fit entendre une parole d'amitié : il engagea la reine à les traiter comme s'ils étaient du pays et à leur donner à manger s'ils avaient faim. Le résultat de ce changement fut la conversion et le baptême d'une dizaine de néophytes, à la tête desquels se trouvait une princesse du nom de Vaéupoko; 21 août 1845.

* *

A l'île Tahuata, les entraves ne furent ni moins nombreuses ni moins pénibles. Les Français, comme nous l'avons dit, s'étaient emparés de toute la vallée de Vaïtahu, et les indigènes s'étaient répartis dans les autres villages de l'île, principalement à Hanaté-téna où la mission établit un poste. Les missionnaires crurent que, pour arriver plus facilement à la conversion des sujets, il fallait tout d'abord gagner le roi, et Mahéono, qui avait succédé à Iotété en qualité de grand chef, fut l'objet d'un soin tout spécial. Mahéono répondit à leurs avances, il écouta leurs instructions, apprit à prier, renonça aux idoles et demanda le baptême qui lui fut conféré solennellement ainsi qu'à sa femme le 25 décembre 1844. La cérémonie eut lieu en présence d'une grande multitude de natu-

rels accourus de tous les points de l'île et même de l'île voisine, Hivaoa. Le roi prit le nom de *Grégoire* en l'honneur du Pape Grégoire XVI, alors régnant, et la reine celui de *Catherine*. Un festin somptueux fut servi à tous les assistants.

Pourquoi faut-il que le représentant du pouvoir civil soit venu presque aussitôt ruiner les espérances que cette conversion avait mises dans l'âme des missionnaires? Le commandant Clérière gouvernait à cette époque à Vaïtahu. Il fit savoir au nouveau converti que ses trop fréquentes visites à la mission ne lui plaisaient pas. Mahéono comprit. Il cessa de voir les missionnaires, cessa également de prier et revint à ses passions. Au lieu d'une femme, il en eut dix; l'ivresse devint son passè-temps habituel, il ne s'arrêtait que lorsqu'il roulait à terre; alors les soldats le ramassaient et le transportaient à sa maison sur un brancard. Sa femme l'imita. Avec lui elle se mit à apprendre des chants licencieux pour les débiter aux grandes fêtes païennes. Rien n'égalait cependant la brutalité et la cruauté de son maître qui, pour un rien, la battait et ne parlait à chaque instant que d'assommer, de tuer, d'immoler. Qu'on nous pardonne la laideur de ce trait, mais il est caractéristique de l'homme, et aussi hélas! jusqu'à un certain point de la race. Mahéono apprit un jour que, dans la baie de Motopu, il y avait un nouveau-né qui n'était pas encore arrivé à l'éjection de ses premiers excréments! — *Deux victimes*, cria-t-il, *pour consacrer ces prémices!* Et à l'instant deux individus furent assommés et offerts en sacrifice aux faux dieux!...

Devant de tels exemples, on devine ce que pouvaient faire les sujets. Les meurtres se multiplièrent. On mangea de la chair humaine. Le roi en faisait manger lui-même à de tout jeunes enfants, pour les y habituer. Et puis on commença à se moquer des Français et à préparer une attaque en règle contre le poste de Vaïtahu. Tous les guerriers de l'île se montrèrent en armes — non pas avec leurs vieilles lances ou leurs casse-tête — mais avec des fusils : « Il n'est pas un seul indigène, disait Dupetit-Thouars, qui n'ait deux ou trois fusils à sa disposition. »

Le commandant Clérière s'imagina alors que les missionnaires donnaient de mauvais conseils à Mahéono, et il les surveilla de très près. Naturellement il ne découvrit rien, mais comme le pauvre roi devenait de plus en plus fou et ses guerriers de plus en plus menaçants, il se le fit amener et, après lui avoir reproché son

ingratitude, sa déloyauté, sa débauche, sa barbarie, *il le menaça, s'il ne s'amendait, d'être condamné à brûler éternellement dans le feu de l'enfer!* Il parlait donc religion à son tour...

Il eût mieux valu, pour lui et pour la colonie, de n'avoir pas éloigné le sauvage monarque de la foi, que d'avoir à l'y ramener.

Le commandant LAVIGNE, qui lui succéda, agit plus sagement



TATOUAGE MARQUISIEN, d'après les *Iles Marquises*,
par un capitaine au long cours, Paris, 1843.

sans doute en montrant une pleine confiance dans les missionnaires, et en se rendant, tous les dimanches, à la messe avec un détachement de soldats. Ce bon exemple devait porter ses fruits.

. . .

A Taiohaé, le R. P. Siméon Dumonteil avait, au milieu de ses peines, cette même consolation, de célébrer en petit, tous les dimanches, une messe militaire, à laquelle assistaient des soldats du fort et des matelots des équipages en rade. C'était quelque chose, mais pour une âme d'apôtre, c'était trop peu. Le revers de la médaille était lamentable. La présence de nos troupes, si elle donnait une certaine sécurité, était par ailleurs une source constante de désordres au point de vue moral. Chaque soir, le fort et

les navires étaient le théâtre de scènes que nulle plume honnête n'essaiera de décrire. Les choses en vinrent à un tel excès que pour y mettre un terme, le commandant et Témoana, d'un commun accord, déclarèrent *tapu* toute la rade de Taiohaé et défendirent ainsi l'accès des navires aux femmes du pays. Le chef Pakoko, grand cannibale de la région, ne voulut tenir aucun compte de la défense pour lui et pour les siens, et 26 femmes de sa tribu, dont deux étaient ses filles, se dirigèrent comme par le passé vers l'une ou l'autre des corvettes à l'ancre. Des gardes les saisirent et les mirent aux fers pour 48 heures : cette peine alors était très infamante aux yeux des naturels.

Pakoko en devint furieux, d'autant plus, qu'au dire de certaines gens, les prisonnières avaient été mises au cachot, sans habits, c'est-à-dire telles qu'on les avait arrêtées, et c'était là un nouvel outrage. Il jura donc de se venger. Le 28 janvier 1845, accompagné de quelques-uns des siens, il fondit à l'improviste sur une petite troupe de soldats occupés à laver leur linge dans un ruisseau, il en tua cinq et leur coupa la tête qu'il emporta en guise de trophées.

La nouvelle de ces atrocités jeta l'indignation dans le camp de nos compatriotes. Immédiatement M. Porteu, lieutenant d'artillerie, s'élança avec une troupe armée à la poursuite des assassins. Il retrouva les troncs de nos soldats mutilés, mais Pakoko avait déjà franchi la crête des montagnes. Il était onze heures du soir. Porteu, rejoint par M. Tricot, lieutenant d'infanterie, et suivi d'une soixantaine d'hommes, continua sa battue jusqu'au lever du soleil; ce fut sans résultat. Peut-être même la campagne eût-elle mal tourné pour lui, si finalement les tribus ne se fussent déclarées contre le chef des cannibales. Si Pakoko était extrêmement redouté des différentes peuplades de l'île, il en était encore plus sincèrement détesté. Il n'était pas de vallée qui n'eût à venger quelque crime, quelque victime. Le grand guerrier ne trouva asile nulle part; une prêtresse des idoles annonça que les dieux frapperaient le peuple de famine si le coupable n'était livré. Celui-ci préféra se livrer lui-même, et il envoya un messenger traiter de sa soumission. On lui promit qu'il ne serait pas *tué*, disent les uns, qu'il ne serait pas *mangé*, disent les autres. Quoi qu'il en soit, il promit de se rendre dans un délai de 24 heures, qui lui fut accordé.

Le lendemain, fidèle à sa parole, il se remit entre les mains des Français qui, sur le champ, le jugèrent et le condamnèrent à mort. Ses cinq complices furent seulement condamnés à l'exil. Invité à sortir pour aller au lieu du supplice, il s'avança vers ses juges, les salua de son éventail avec un énergique *Kaoha!* (adieu), mais s'offensa qu'on voulût lui lier les mains et lui bander les yeux. On lui épargna cette humiliation. Il se rendit d'un pas ferme sur le terrain de l'exécution, présenta courageusement sa poitrine aux balles du peloton chargé de le fusiller, et tomba frappé de dix balles, laissant nos soldats émus de tant de fierté et de son mépris de la mort (1845). Les Français confisquèrent à leur profit toute la vallée dont il était le chef. La justice aurait voulu qu'un terrain de cette vallée, acquis par les missionnaires à leur arrivée dans l'île, fût expressément exclu de l'acte de confiscation. Il n'en fut rien, et nos Pères se virent enlever par des compatriotes ce qu'ils tenaient d'un chef sauvage.

Il en avait été de même à Vaïtahu au moment de la soumission des rebelles qui avaient tenu tête à la garnison commandée par Halley et Lafont de Ladébat. On se souvient que le R. P. François de Paule s'était interposé pour emmener les chefs canaques jusqu'auprès du commandant Laferrière et faire conclure la paix. Pour ce service et tant d'autres qu'il avait rendus à la cause française, on lui avait décerné la croix de la Légion d'Honneur. Mais en même temps, on confisquait toute la vallée de Vaïtahu qui appartenait aux rebelles, et on englobait dans cette confiscation l'établissement de la Mission, fondé cependant quatre ans avant que Dupetit-Thouars eût arboré notre pavillon sur les îles!

Autre fait non moins digne de remarque. L'administration céda plus tard aux missionnaires différentes parcelles de terre à titre de concessions pour la mise en valeur. Dès qu'elles se trouvèrent bien défrichées, plantées, clôturées, elle les leur enleva pour les passer à d'autres! Le système est peut-être commode : on ne peut pas dire qu'il soit encourageant, car tout le monde se lasse fatalement de voir réaliser en soi ou dans ses œuvres le vers célèbre du poète :

Hos ego feci, tulit alter fructus!

CHAPITRE VI

NAUFRAGE DE MGR ROUCHOUZE ET DE SES COMPAGNONS. NOUVEAU RENFORT DE MISSIONNAIRES. NOMINATION DU PREMIER VICAIRE APOSTOLIQUE DES ILES SANDWICH. LE R. P. FRANÇOIS DE PAULE EST NOMMÉ COADJUTEUR DE MGR ROUCHOUZE ET ADMINISTRATEUR DU VICARIAT DE L'Océanie orientale. SON SACRE A SANTIAGO. SON RETOUR AUX MARQUISES. PROGRÈS DE LA MISSION A L'ILE TAHUATA.

Un grand malheur venait de frapper la Congrégation des Sacrés-Cœurs et les missions d'Océanie. Mgr Rouchouze, vicaire apostolique de l'Océanie Orientale, après avoir visité les Gambier, les Marquises et les Sandwich, s'était rendu en Europe pour y faire connaître l'état de sa vaste mission et recruter de nouveaux ouvriers. Le 15 décembre 1842, il repartait de France, emmenant avec lui sept missionnaires, sept frères catéchistes, neuf religieuses des Sacrés-Cœurs (1).

Il s'était embarqué à Saint-Malo sur le *Marie-Joseph*, navire acheté et frété au nom de la mission, et avait fait voile d'abord vers les côtes du Brésil, pour de là descendre jusqu'à la pointe la plus méridionale de l'Amérique du Sud et passer dans le Pacifique en doublant le cap Horn.

« Le 13 mars 1843, écrit un voyageur, nous vîmes le navire de Mgr Rouchouze par 51° de latitude et 62° de longitude ouest, en

(1) Voici les noms des Pères et des Frères : Les RR. PP. Romain Lannes, Marie-Xavier Daniel, Laurent Roynet, Ignace Gonet, Grégoire Saunier, Gabriel Ciron, Stéphane Souffrain. Les FF. Séverin Coulonges, Lucien Coulonges, Achille Bessy, Génulphe Gibergues, Marie de la Croix Ouen, Anselme Hujol et Cécilien Roconières.

cape. Après 21 jours, nous sûmes à Desterro que Sa Grandeur avait enterré une sœur au cimetière du village Saint-Michel, et un sandwichois à celui de Desterro, chef-lieu de Ste-Catherine (1), tous deux morts à bord. »

Pendant de longs mois on attendit vainement l'arrivée de la goëlette à Valparaiso; plusieurs navires, entre autres un vapeur, furent envoyés à sa recherche dans les parages de Magellan : ce fut sans le moindre résultat. Le commandant de la *Boussole*, M. Vrignaud, en fit la déclaration formelle vers la fin de l'année, et alors tout le monde conclut à un triste naufrage. C'est en voulant doubler le Cap Horn qu'il a péri, dirent les uns; non, prétendirent les autres, c'est plutôt en plein Océan Pacifique; quelques-uns même songèrent à faire échouer le bateau sur les rochers de l'Île-de-Pâques, où équipage et passagers auraient été massacrés et mangés par les naturels.

Pour réparer cet immense désastre, Mgr Bonamie envoya le 4 mai 1843 trois autres prêtres et trois autres frères, que nous avons vus arriver aux Marquises avec les RR. PP. Siméon Dumonteil et Vincent-Ferrier Duboize; puis, deux ans plus tard, dix missionnaires, quatre frères de chœur et huit frères convers.

La Congrégation des Sacrés-Cœurs se saignait à blanc pour soutenir ses missions; le Saint-Siège de son côté ne voulut pas les laisser longtemps sans premier pasteur. Tout d'abord il érigea l'archipel des îles Sandwich en vicariat distinct et lui choisit le R. P. Vincent-Ferrier Duboize comme Vicaire apostolique; il nomma en même temps le R. P. François de Paule Baudichon évêque titulaire de *Basilide* avec la charge d'administrer le Vicariat apostolique de l'Océanie orientale, c'est-à-dire toute l'Océanie orientale, moins les îles Sandwich, en qualité de *coadjuteur de Mgr Rouchouze*, dont la mort, quoique trop certaine, hélas! n'était cependant pas encore officielle (1844). Le R. P. Duboize déclina l'insigne honneur qui lui était fait. Le R. P. Louis-Désiré Maigret fut alors désigné à sa place. Quant au R. P. François de Paule Baudichon, obéissant à la voix du Saint-Siège, il se rendit immédiatement au Chili pour y recevoir la consécration épiscopale. Il arriva au port de Valparaiso en même temps que les vingt-deux Pères ou Frères qui étaient partis de Brest le 20 juillet 1845 à bord

(1) Petite île sur la côte du Brésil, non loin de Rio de Janeiro.

du navire français le *Crisquar* (1). Et c'est, entouré de cette belle couronne d'ouvriers apostoliques, qu'il fut sacré, le 21 décembre, dans la cathédrale de Santiago, par Mgr Etura, évêque de la République Argentine. Le lendemain, il montait sur le *Crisquar*, accompagné d'une quinzaine de Pères ou de Frères, et faisait voile directement pour Taiohaë, qu'il atteignit le 23 janvier 1846. M. Bermond, capitaine de la corvette *La Fortune*, mouillée en rade, lui dépêcha immédiatement son canot pour le recevoir et le porter à terre, où sa première visite fut pour M. Brunet, lieutenant de vaisseau, commandant particulier des Marquises. En accueillant Sa Grandeur, M. Brunet lui communiqua une lettre du Gouverneur de Tahiti, M. Bruat, qui mettait à sa disposition la goélette de la station, à la seule condition que le service de l'établissement n'eût pas à en souffrir.

Monseigneur accepta avec reconnaissance, et après avoir solennellement confirmé deux matelots du *Crisquar*, — pour cette cérémonie il dut se servir d'une crosse de bois revêtue de calicot rouge — après avoir fait ses adieux à une dizaine de Pères et de Frères qui continuaient leur route vers Tahiti et les Sandwich; après avoir célébré, le 28 janvier, un service avec les honneurs militaires pour les cinq soldats tués l'année précédente par le cannibale Pokoko, il s'embarqua sur la goélette la *Papeïti* pour l'île Tahuata qui, d'après le P. Orens, lui réservait une riche moisson. Il arriva à Vaïtahu le 7 février, accompagné des RR. PP. Orens et Dordillon, du Sandwichois Jules, et des Frères Alexis et Ladislas.

Sa Grandeur avait à peine mis pied-à-terre, que la clochette, fixée au pignon de l'ermitage qui allait lui servir de palais, en porta la nouvelle à tous les néophytes de l'endroit, et bientôt une centaine d'entre eux se trouvèrent réunis pour recevoir sa première bénédiction. Le lendemain Mahéono, suivi de tout son cortège royal, vint lui rendre hommage. Obligé de se retirer tout de suite pour une visite qu'il avait promis de faire à l'île Fatudiva, Mahéono

(1) Ces nouveaux venus sont : Les RR. PP. Ildefonse Dordillon, Honorat Mouret, Modeste Favens, Chrysostôme Holbein, Jean-Baptiste Hébert, Dominique Fournon, Charles Pouzot, Michel Coulon, Florentin Jaussen, Pierre Moreno. Les FF. de chœur Jean-Marie Gabriac, Félix-Marie Migorel, Eudoxe Vallée, Marcien Darteil. Les FF. convers Elisée Prévost, Hugues Delpech, Alexis Gueric, Barthelemy de Arriola, Paulin Dumas, Martin Darque, Basile André et Aquilée Carbonnier.



Mgr BAUDICHON, premier vicaire apostolique des îles Marquises

assura le Prélat que son absence serait de courte durée, et que dans quatre semaines au plus tard il serait à ses ordres.

Monseigneur en profita pour faire le tour de l'île avec ses missionnaires. Il fut bien accueilli partout : en certains endroits on choisit l'emplacement de la chapelle à contruire, mais beaucoup de gens attendaient pour « prier » que le roi lui-même vint leur en donner l'exemple. Cela ne devait pas tarder. Au bout de quatre semaines, Mahéono rentra de son voyage, et Monseigneur l'invita à dîner ainsi que la reine. Vers la fin du repas, Sa Grandeur lui demanda s'il voudrait l'accompagner à la baie d'Hanamiäi, dont les habitants n'attendaient que son exemple pour écouter la parole évangélique.

— Tout de suite, répondit le roi, et s'étant chargé d'un énorme ballot de livres de prières, il ouvrit la marche avec la reine, les gens de sa maison et deux filles du chef d'Hanamiäi. L'évêque et les missionnaires n'avaient qu'à les suivre.

Arrivés au village, ils s'assirent sur le pavé destiné aux conférences, et aussitôt accoururent de tous côtés les habitants pressés de rendre hommage à leur grand chef. Si Mahéono fut sensible à ces témoignages de respect, il le fut davantage encore au tabac que lui offrirent ses sujets. Il alluma sa pipe, et en tira quelques bouffées, puis la présenta à la reine qui en fit autant et la passa à d'autres et ainsi de suite, jusqu'à ce qu'enfin prenant la parole il appela chacun des assistants par son nom, en disant : *un tel, voilà ton livre !* Et il lui remit un des livres de prières qu'il avait apportés. Livre fermé, sans doute, puisque personne ne savait encore lire, mais signe convenu qu'en acceptant le présent, on promettait de se faire instruire. Personne ne refusa.

Vers la fin cependant, une vieille femme, qui croyait avoir à se plaindre des enfants de l'école, déclara qu'il ne fallait pas marcher trop vite dans la voie nouvelle, et qu'il y avait lieu de continuer à observer les *tapu*, de crainte que les dieux n'en tirassent vengeance. Une jeune chrétienne de seize ans, lui répliqua que les *tapu* étaient finis, et qu'elle irait sans la moindre appréhension aux endroits les plus *sacrés*, car les dieux n'avaient absolument aucun pouvoir. En disant ces mots elle s'élança vers un lieu sacré et s'assit tranquillement sur le pavé *tapu* en criant : « Pour nous qui écoutons la vraie parole, il n'y a plus de lieu *tapu*. » Tous les yeux étaient fixés sur elle, la plupart des gens tremblaient, mais

ils se rassurèrent un peu quand elle reparut au milieu d'eux, saine et sauve, et lorsqu'ils entendirent Mahéono leur dire en riant : « Vous connaissez le pavé *tapu* qui est devant ma maison à Hapatoni ? Et bien, femmes, enfants, hommes, tout le monde mange dessus sans nulle crainte, et je vous assure que c'est une grande joie pour moi de les y voir ainsi réunis ». Le roi proposa ensuite à Monseigneur d'aller répéter dans les onze autres baies de l'île ce qu'ils venaient de faire à Hanamiaï. La proposition fut acceptée et mise à exécution successivement, en sorte que bientôt tous les indigènes de Tahuata, moins une douzaine d'obstinés, commencèrent à écouter la parole de Dieu. Le roi ne se contentait pas des instructions publiques. Quand Monseigneur ou le missionnaire avait fini ou que le monde s'était retiré, il suivait le prêtre dans sa pauvre case, et se couchant à ses côtés, il lui posait de nombreuses questions sur les vérités de la foi. Le lendemain, à la réunion des catéchumènes, il faisait part aux autres de ce qu'il avait ainsi appris. Que la vanité ne fût pour rien dans ce zèle apostolique, nous sommes loin de le prétendre ; mais enfin, mieux valait cette ardeur, même imparfaite, que l'indifférence mortelle de tant d'autres.

Un jour il avait remarqué que les néophytes mangaréviens emmenés aux Marquises se mettaient à genoux pour prendre congé de l'évêque. Devant partir lui-même pour une baie voisine, il s'approcha de Monseigneur et lui dit :

— Qu'as-tu fait, tout à l'heure, lorsque les cinq jeunes chrétiens des Gambier se sont mis à genoux devant toi ? Ne leur as-tu pas donné ta bénédiction ?

Et sans attendre la réponse, il se mit à genoux en disant : « Je te prie de me bénir ». Monseigneur le bénit, et il partit tout fier. Cette scène se renouvela bien des fois.

Parmi les auditeurs les plus assidus du village royal d'Hapatoni, il y avait une princesse du nom de *Mahakatau-héipani*, qui étonna beaucoup les missionnaires par le récit de certains songes qu'elle avait eus longtemps auparavant. Chassée de Tahuata par le roi Iotété en guerre avec sa tribu, elle s'était enfuie à l'île Hivaoa. Là elle avait vu un *feu tournoyant* qui lui avait demandé si elle croyait au vrai Dieu ? elle avait répondu affirmativement. Puis elle avait vu des hommes habillés de noir qui lui donnaient un livre dans lequel elle lisait avec eux, enfin un autre homme portant une

robe violette qui flottait au vent, qui semblait être le chef de tous les autres. Cinq mois avant l'époque où nous sommes arrivés, Mahéono, de passage à Hivaoa, l'avait rencontrée, et lui avait dit que des missionnaires étaient à Hapatoni, mais que, seul avec sa femme, il croyait à leur parole, et qu'elle ferait bien de se joindre à eux. Elle le fit avec empressement; d'autant plus, disait-elle, qu'elle croyait déjà, sans avoir vu les apôtres du vrai Dieu.

Quoiqu'il en soit, la princesse Mahakatau suivait bien l'instruction et y attirait les autres. L'ardeur, du reste, était générale et les progrès de la foi étaient des plus consolants. Déjà même une heureuse transformation se manifestait dans les âmes. On ne lira pas sans édification le récit que le R. P. Dordillon nous a laissé de la visite que Mgr Baudichon fit avec lui peu de jours après, au village d'Hanamiaï, le premier où le roi avait accompagné Sa Grandeur.

« Nous arrivâmes vers les 5 heures du soir, quelques instants avant le souper de nos néophytes, ce qui me procura le plaisir d'être témoin de leur repas. Ce spectacle m'a tellement édifié que je ne puis me dispenser de vous en dire quelque chose. Il n'y a que peu de jours encore, non seulement chaque famille mangeait sa *popoï* et son poisson, sans inviter sur son pavé la famille voisine, qui également n'admettait à cet honneur que les passants et les étrangers; mais, de plus, les hommes regardaient comme une honte d'admettre à leur table soit leurs femmes, soit leurs filles. La nourriture préparée par les hommes était même *tapu* pour les femmes, auxquelles néanmoins on avait laissé le privilège onéreux d'en préparer pour les hommes. Aujourd'hui les choses sont bien changées à l'avantage des uns et des autres : tous mangent au même plat; la terre ne produit plus de fruits interdits aux femmes, et la mer ne nourrit plus dans son sein de poissons destinés seulement aux étrangers. Tous ceux et toutes celles qui n'avaient point été privés de se rendre à la prière, et il n'en manquait guère, étaient déjà accroupis sur le pavé, quand nous parûmes. Dès qu'on nous vit, l'air retentit aussitôt des cris de joie accoutumés : *Kaoha, Epikopo*, salut, Evêque! *Kaoha, motua*, salut. Père! *Kaoha, hakaiki*, salut, chef! *amaï, amaï*, venez, venez!

« Arrivés au lieu de la réunion, nous nous dirigeâmes, sans dire mot, vers la place qui nous était indiquée sur le pavé, mais avant de nous asseoir, il fallut attendre que le chef, qui s'empressait de nous recevoir de son mieux, eût disposé lui-même convenablement le siège d'honneur réservé à Monseigneur, et que je devais partager avec lui. Ce siège, magnifique pour le pays, où le roi lui-même est ordinairement assis par terre, était loin d'avoir l'élégance des trônes qu'on a coutume d'impro-

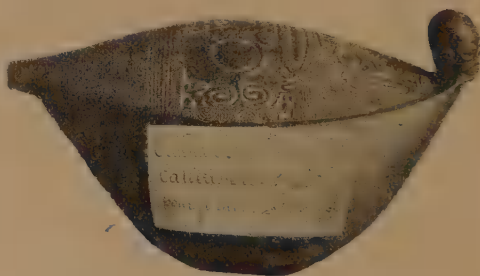
viser dans nos villes, et même dans nos campagnes de France, pour recevoir Nos Seigneurs les Evêques, lors de leurs visites pastorales. Le trône dont il est ici question, n'avait de trône que le nom que je lui donne. Qu'on se représente, en effet, une espèce d'auge, d'environ un mètre de long sur quinze centimètres de haut, sur laquelle était étendue une feuille de cocotier, pour empêcher que nos soutanes ne fussent tachées par la *popoï* qu'on venait d'y battre, et on aura une idée de la manière dont se trouve le plus souvent assis, dans nos îles, un évêque au milieu de son troupeau. C'est de là que nous pûmes considérer à notre aise nos chers sauvages, que la présence des étrangers, des chefs, et même de celui qu'ils appellent le grand chef *Hakaïkinuï* ne trouble nullement dans leurs opérations.

« Toutes les familles confondues se trouvaient indistinctement rangées par groupes autour d'un plat de *popoï*. Cependant, comme personne ne mangeait, j'en cherchais le motif, lorsque j'aperçus une jeune princesse occupée avec une autre personne, à partager le poisson entre tous les groupes. Le partage se fit le plus tranquillement du monde; et, ce qui me surprit extrêmement, c'est que, quand il fut fait, il se fit encore : je veux dire que ceux qui avaient reçu, loin de trouver qu'ils n'avaient pas assez, donnaient à leurs voisins, qui, eux-mêmes, partageaient avec d'autres. Un jeune homme, trouvant que la portion qui lui était échue, était plus que suffisante, et n'ayant qu'un mauvais morceau de bambou pour la diminuer, se servit de ses dents pour hâter l'opération, et séparer le morceau qu'il voulait remettre au distributeur. Le poisson, qu'on se partageait de la sorte, était venu de la mer sur le pavé sans passer par le feu. Nous avions diné; en conséquence, nous ne pûmes accepter de diner une seconde fois; mais il nous fut impossible de refuser un jeune homme qui, comme un écureuil, grimpant dans un cocotier qui s'élevait à plus de cinquante pieds au-dessus de nos têtes, vint nous présenter, quelques secondes après, deux jeunes cocos, dont il avait eu soin d'enlever l'écorce avec ses dents.

« Enfin le moment de la prière arriva. Alors chacun prit en silence sa place accoutumée; et tous prièrent avec une telle ferveur et un tel accord, qu'il eût été difficile de distinguer plusieurs voix. La prière finie, l'instruction commença. Monseigneur raconta l'histoire de la création et de la chute de nos premiers parents. Pendant qu'il parlait, tout le monde tenait les yeux fixés sur lui. Je suis presque certain que pas un mot sorti de sa bouche n'a été perdu. Quand nous vîmes à l'inspection de ma montre, qu'il était 8 heures et demie, Monseigneur annonça qu'il continuerait le sujet une autre fois. Aussitôt on cria de toutes parts qu'il n'était pas tard. Cependant un homme qui se trouvait près de moi, et qui nous avait vus consulter notre montre, répondit tout haut, comme pour prendre notre défense : *Vous dites, vous autres,*

qu'il n'est pas tard, les chefs le savent aussi bien que vous, puisqu'ils viennent d'interroger le soleil sur leur montre. Son opinion prévalut, et nous les quittâmes à leur grand regret; nous étions déjà à plus d'une portée de fusil, que nous entendions encore les adieux pleins d'affection qu'ils nous adressaient. Quel changement! me disait Monseigneur. Autrefois quand nous passions dans cette baie, on nous chargeait d'injures; aujourd'hui, on nous comble de bénédictions, tous paraissent nous aimer. Il en était de même dans toute l'île... » (1).

(1) Lettre du R. P. Ildefonse Dordillon, 24 juin 1846.



Calebasse océanienne

CHAPITRE VII

NOUVEL ÉLAN DE LA POPULATION DE TAHUATA POUR LA VRAIE RELIGION.

— SPLENDIDES FÊTES DE CATÉCHUMÉNAT. — PREMIERS BAPTÊMES SOLENNELS. — PREMIÈRES COMMUNIONS ET CONFIRMATIONS, 1846.

La ferveur des néophytes de Tahuata augmentait avec leur nombre : partout on se préparait avec ardeur au catéchuménat, dans chaque baie on travaillait à élever une chapelle : bien que l'île fût encore païenne et idolâtre, elle n'était plus reconnaissable, elle était chrétienne de cœur.

A Vaïtahu spécialement, le peuple, excité par le roi, construisit une chapelle en roseaux et en feuilles. Dans cette cathédrale, Mgr Baudichon officia pontificalement pour la première fois le saint jour de Pâques, 12 avril 1846, et il y bénit 29 catéchumènes qui vinrent prononcer au pied de l'autel, deux à deux, l'acte de leur premier engagement avec le Seigneur. Laissons parler le Père Dordillon.

« Dès le matin du saint jour de Pâques, notre jardin était rempli d'indigènes, venus de tous les points de l'île pour assister à la fête. Tous étaient parés de leurs plus beaux habits. Le roi et la reine y paraissaient eux-mêmes avec tous les ornements de la royauté. M. Lavigne, commandant particulier, qui, ainsi que son épouse, partageait toutes nos joies et nos espérances, et s'efforçait même de les augmenter, voulut rendre la solennité aussi complète que possible. Toute la garnison était sur pied en grande tenue. A huit heures, le canon annonce que Monseigneur quitte sa chétive demeure pour se rendre à la chapelle où l'attendaient la troupe et l'état-major. Bientôt après, une deuxième salve annonce que la messe commence. Jamais je n'avais vu tant de canaques réunis. La chapelle était remplie jusqu'au pied de l'autel, la garnison avait dû rester à la porte. Seul l'état-major

était à l'intérieur et occupait au chœur la place qui lui avait été préparée. A l'élévation et à la fin de la messe, le canon se fit encore entendre et tout se passa, à quelque chose près, comme en France, aux grandes solennités. L'office terminé, la cérémonie du catéchuménat commença et immédiatement après eut lieu le repas d'usage en pareille circonstance. Onze gros cochons, du poisson, des bananes, de la *popoi*, le tout en grande quantité, furent offerts aux convives sur le pavé, dans notre jardin; et ceux qui firent les frais du diner n'eurent, comme à l'ordinaire, que les honneurs de faire le partage (1). »

Rapportons encore le récit de la fête de *Hanatéténa*. Le Père Dordillon, en l'écrivant, ne pouvait pas songer à l'impression qu'on éprouve en le lisant un demi-siècle plus tard, alors qu'il ne reste que douze habitants dans cette vallée.

« Huit jours après la fête de catéchuménat de *Vaïtahu*, les gens d'*Hanatéténa* députèrent deux messagers pour nous inviter à la leur. Deux bien beaux hommes que les deux hérauts, chargés de ce message auprès de nous et de toute la colonie! Sur la tête ils portaient, en forme de panache, une belle barbe de vieillard (*pavahina*). Leur front était ceint de la couronne ducal, diadème en écaille de tortue, artistement travaillé (*paé kaha*). A la main ils tenaient un caducée ou long bâton de dix à douze pieds orné de *tapa* de diverses couleurs, attachées avec des feuilles de cocotier tressées. Une longue *tapa* blanche étendue sur leurs épaules et nouée par devant retombait en forme de manteau. Lorsqu'ils nous eurent, en peu de mots, exposé le motif de leur visite, ils allèrent dans la vallée faire d'autres invitations.

« Le dimanche 19 avril, à 9 heures du soir, nous partions par mer pour *Hanatéténa*. Outre notre embarcation, venait aussi le grand canot équipé en guerre et monté par les officiers qui devaient assister à la fête. Nous arrivâmes vers trois heures du matin, mais l'obscurité de la nuit ne nous permettant pas de débarquer sans danger, deux de nos hommes se jetèrent à la mer pour porter dans le haut de la vallée la nouvelle de notre arrivée. Entre temps le grand canot que nous avions perdu de vue annonça sa présence par deux coups de canon, auxquels les canaques, pour la plupart encore endormis, répondirent par deux maigres coups de fusils. Alors on pensa moins à prendre les armes de guerre qu'à s'armer de torches pour venir à notre rencontre. En quelques instants toute la montagne parut en feu. Chaque canaque avait sa torche à la main. Quand ils furent vis-à-vis de notre embarcation, les feux se multiplièrent si bien qu'ils dissipèrent complètement les

(1) Lettre du R. P. Dordillon, du 24 juin 1846.

ténèbres : il n'y avait pas que des torches, des feux couvraient encore le rivage. A la faveur de ce jour artificiel, nous descendîmes facilement à terre, et le grand canot annonça notre débarquement par cinq coups de canon, ainsi qu'en avait décidé M. Lavigne. Nous attendîmes sur l'herbe la lueur du jour.



Préparatifs d'un grand repas canaque.

« Aux premiers rayons du soleil, nous nous rendîmes sur la place publique, où nous attendaient les guerriers en armes, et une décharge de mousqueterie des mieux conditionnées se fit entendre au milieu des sons rauques des conques marines, pour saluer Monseigneur. Le grand canot répondit par sept coups de canon. Toutes les femmes, silencieuses, étaient assises en rond, habillées de leurs plus belles *tapas* blanches. Nous nous assîmes sur un lit de parade, espèce de sofa, recouvert encore de *tapa*, et c'est là que Monseigneur reçut les hommages du roi arrivant à la tête des peuplades d'Hapatonî et d'Hanatéo, marchant sur deux rangs, les hommes d'un côté armés de fusils, et les femmes de l'autre, parées de tous leurs plus beaux ornements. Les canaques de la baie ajoutèrent une décharge de tous leurs fusils, et quelques instants après, sur la demande du roi, commença la prière. Ensuite on distribua la nourriture aux trois cents personnes réunies pour la fête. Quarante énormes cochons rôtis en entier, étaient là étendus, ornés de *tapa* et de feuillage. D'un côté se trouvaient le *hëikaï* et le poisson, de l'autre quantité de bananes. La *popoï*, contenue dans des pirogues, était dis-

tribuée en abondance sur la place publique aux convives, groupés par vallées. Aussitôt que le chef assignait à chaque peuplade sa part de victuailles, la conque marine soulignait sa proclamation. Nous ne fûmes pas oubliés, pas plus que MM. les officiers.

« Vers 10 heures, sur l'invitation de Monseigneur, je fis la bénédiction de la chapelle, élevée sur un pavé, au lieu même où naguère on adorait le démon. Uniquement l'œuvre des indigènes, cette chapelle ne rappelait aucun ordre spécial d'architecture, mais elle n'était pourtant pas sans art. Suspendue sur le lieu sacré à la hauteur de la place publique, elle mesurait 15 mètres de long sur 6 mètres de large. Le sanctuaire seul était couvert de feuillage. L'autel formé de branches d'arbres, attachées les unes aux autres, et adossé sur un fond de verdure, faisait un effet charmant. Une seule marche y conduisait du sanctuaire, qui était au niveau du chœur et de la nef. Une balustrade à hauteur d'appui entourait toute la chapelle et séparait le chœur de la nef. Elle était en bois d'hibiscus, dépouillé de son écorce, de grosseur uniforme et couleur d'ivoire. De distance en distance elle était ornée de feuillage et de bandelettes de *tapa* blanche comme la neige et également surmontée d'une vingtaine de caducées, semblables à ceux que nous avons vus au mains des messagers. De gros rondins, disposés horizontalement et ne laissant entre eux aucune distance, formaient le parquet de cette magnifique basilique, dont je ne poursuivrai pas plus loin la description (1). »

Le lendemain matin Mgr Baudichon officia pontificalement, et à la suite de l'office eut lieu la cérémonie du catéchuménat auquel furent admises 83 personnes. Tandis que chacun prononçait l'acte de son engagement, le roi, pour les hommes, et la reine pour les femmes servaient de souffleur. Une décharge de mousqueterie couronna la cérémonie, comme elle avait aussi honoré Jésus-Christ à l'élévation et à la fin de la messe.

Le roi donna à cette occasion une nouvelle preuve de son mépris pour le culte ancien. Le parquet du temple se trouvant en partie élevé sur un pavé *tapu*, il y fit entrer des femmes, ses parentes et se mit à le fouler dans tous les sens, manifestant ainsi publiquement qu'il ne tenait plus aucun compte de la plus sévère prohibition du culte des faux dieux. Il fit aussi apporter un porc au même endroit, le distribua aux oncles et tantes de son fils et les invita à en manger, ce qu'ils firent gaiement. La violation de ce *tapu* était un bien heureux progrès.

(1) Lettre du R. P. Dordillon, 24 juin 1846.

Le mouvement donné ne s'arrêta pas de si tôt, mais les fêtes qui se suivirent étant toutes à peu près semblables, il n'y a pas lieu d'en faire la description : nous allons simplement les énumérer.

Le 15 mai, catéchuménat à *Hanatuuna* : 24 personnes y sont admises.

A l'Ascension, 21 mai, à *Vaitahu*, baptême de 25 personnes ; et le soir, baptême de 3 enfants de parents chrétiens. Ce furent les premiers baptêmes solennels, depuis le commencement de la mission.

Le 31 mai, saint jour de la Pentecôte, Mgr Baudichon donna la confirmation à *Vaitahu* à 37 personnes, et le Père Orens dit la première messe qu'on ait célébrée à *Hanamiaï*.

Les fêtes de catéchuménat se succédèrent ensuite rapidement. Le 7 juin, à *Hanamiaï* (45 personnes), le 9 à *Haoïpu* ; le 15 juin à *Hapatonî* ; le 15 juillet, à *Ivaïva* ; le 27 à *Hanapoo* ; le 15 août à *Vaitahu* (30 personnes) ; le 27 à *Vaïoumi*.

Le 4 septembre, un nouveau catéchuménat fut célébré à *Ivaïva*, en présence de M. Lavigne. Après la cérémonie, les néophytes se rendirent sur les lieux tapu et en renversèrent les idoles pour professer qu'ils n'y croyaient plus. Le 29, à *Hapatonî* on en voulut faire autant. Je passe outre ; à vouloir tout dire, ce serait à n'en pas finir.

Lè bruit de ces fêtes se répandit jusqu'à *Fatuïva*, d'où les chefs vinrent demander des missionnaires à Monseigneur. Malheureusement il n'y en avait pas à leur donner, mais pour leur laisser l'espoir, Mgr Baudichon alla visiter leur île.

Je dois encore citer la première communion générale qui eut lieu à *Vaitahu*, le 1^{er} novembre 1846, et l'arrivée en juin 1847, au même lieu, de deux Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, pour y tenir l'école. Mais de toutes ces fêtes, de cet élan général vers la prière, il ne faut pas conclure qu'il ne poussait que des roses en cette île fortunée. D'abord la plupart des conversions en masse se faisaient par entraînement, et les chefs du mouvement avaient été gagnés plus encore par des cadeaux, des vêtements surtout, que par le raisonnement peu accessible à ces intelligences. Le procédé n'est que louable. Les Pères se dépensaient sans mesure ; les exemples, les bonnes attentions, tout était mis en œuvre pour attirer les insulaires, les instruire et les faire prier ; la grâce devait faire le reste. C'était bien le chemin pour arriver à la foi. Malheureusement la masse, pactisant avec l'ennemi du salut qu'elle trouva sur

sa route, n'alla pas jusqu'au bout. Mais laissons les affaires à Tahuata, où l'année 1846, en somme, a été un commencement brillant; et passons à Uapou, où les choses marchent bien autrement.



Pu, conque marine, servant comme trompette de guerre.

CHAPITRE VIII

GUERRE A L'ÎLE UAPOU. — INTERVENTION DU PÈRE DORDILLON. —
MGR BAUDICHON ET M. BRUNET FONT CONCLURE LA PAIX. — LES
CONVERSIONS COMMENCENT, 1846.

Au moment où Mgr Baudichon et les missionnaires de Tahuata commençaient à recueillir le fruit de leurs sueurs, voilà que soudain le R. P. Alphonse Escoffier arrive de l'île Uapou et annonce que la guerre vient d'éclater parmi les insulaires confiés à sa sollicitude. Le P. Dordillon part avec lui, et le 11 juin 1846, il débarque à Hakahau, où pendant deux mois il ne devait pas goûter une minute de repos, exposé qu'il était jour et nuit aux balles des deux belligérants, les Naïki et les Atipapa. Ceux-ci en effet semblaient s'être entendus pour concentrer leur feu sur l'enclos de la mission. Chaque matin et parfois même la nuit, le Père était obligé de s'enfuir sur la montagne, emmenant avec lui tous les néophytes et tout le peuple faible d'Hakahau. Quand il redescendait, quelque chose avait disparu de son enclos : aujourd'hui c'était une pièce d'étoffe, demain une baleinière, après-demain la volaille, un autre jour les porcs... Et les auteurs de ces vols, ce n'étaient pas les ennemis, les Atipapa d'Hakamouï, mais bien les prétendus amis, du missionnaire, les Naïki, qui faisaient mine de le protéger afin de mieux le piller.

N'y tenant plus, il résolut de tout tenter et même d'exposer sa vie pour réconcilier les deux peuples. Il annonça donc aux Naïki qu'il allait se rendre auprès des Atipapa pour les inviter à cesser la lutte, et, malgré toutes les instances de ses néophytes et les menaces des guerriers lui annonçant qu'il serait tué en chemin, il partit pour Hakamouï. Le Fr. Victorien l'accompagnait. A chaque pas, une balle pouvait l'abattre, mais il ne cessait d'invoquer le Dieu de paix pour lui et son compagnon, et il arriva sain et sauf

jusqu'aux premières sentinelles ennemies. Il se fit conduire chez la reine Tahiapéu, qui passait pour être l'unique auteur de la guerre; mais celle-ci, entrant immédiatement dans ses vues, l'assura qu'elle était toute prête à faire déposer les armes à son peuple, si les Naïki voulaient faire de même. Pour preuve de ses bonnes dispositions, elle lui offrit un cochon qu'un de ses sujets reçut l'ordre de porter à Hakahau en le reconduisant jusqu'à son enclos. Telle était la terreur de cet homme en pénétrant dans la vallée des Naïki, qu'à chaque pas on l'entendait gémir en disant : « Hélas! ce soir je serai tué, ce soir je serai rôti, ce soir je serai mangé! » A peine arrivé à l'enclos de la mission, il y jeta lestement son fardeau, et s'enfuit à toutes jambes, s'imaginant que tous les habitants de la vallée allaient se lancer à sa poursuite.

Ceux-ci du reste étaient bien capables de tout. Ils ne voulurent pas croire aux assurances de paix que leur apportait le missionnaire, et bien loin de lui savoir gré d'avoir exposé sa vie pour eux, ils continuèrent à le molester et à guerroyer comme auparavant.

Un jour, réfugié sur la montagne et mourant de soif, il demanda une gorgée d'eau à une femme qui en avait plus que son nécessaire. « L'eau est *tapu* », lui répondit-elle. Obligé de fuir sur un monticule plus élevé, il entendit siffler à ses oreilles une balle qu'un misérable Naïki lui envoyait en témoignage de gratitude. Il n'y avait rien à faire qu'à s'abandonner aux soins de la divine Providence.

Le 3 juillet, l'*Arche d'Alliance*, passant en vue d'Uapou, promit de faire connaître la situation au poste militaire de Tahuata. Le P. Dordillon sentit renaître sa confiance. Il fit entendre aux plus batailleurs qu'un navire de guerre allait bientôt venir et tirerait vengeance de leur obstination. Les premiers jours, la menace fit de l'effet, mais le navire n'arrivant pas, les hostilités reprirent de plus belle.

Enfin, après une attente désespérée, le 7 août, une lettre de Mgr de Basilite annonça qu'il allait arriver à bord de la *Papeete*, dont le commandant avait ordre de rétablir la paix à tout prix.

En effet, le 13 du même mois, on aperçut à l'horizon nos trois couleurs qui se dirigeaient vers la baie d'Hakahau. Aussitôt les sauvages Naïki qui continuaient à se battre, cessèrent le feu et se portèrent précipitamment au bord de la mer pour y recevoir l'évêque et le commandant. Témoana était à bord; il annonça aux

guerriers le but de la visite, et les convoqua pour le lendemain, dans l'enclos de la mission, où on discuterait les conditions de la paix.

Le lendemain, 14 août 1846, tous les chefs et guerriers des deux peuplades accoururent en armes à la réunion. La discussion fut courte : personne ne voulait avoir déclaré la guerre, tout le monde se repentait de l'avoir faite. Là-dessus on rédigea l'acte suivant qui fut signé séance tenante :



Ile UAPOU. — Chemins.

⚡ Chapelles.

« Aujourd'hui, quatorzième jour du mois d'août 1846, la paix a été conclue entre les baies de Hakamouï, Pauméa, Hohoï, Hakatao, Hikéu, et les baies Hakahau, Hakahétau, Haakuti et Hakaotu, en présence des chefs et de tout le peuple, par la médiation de M. Brunet, commandant particulier de la station militaire de Nukuhiva, et de Mgr de Basilite, vicaire apostolique de l'Océanie Orientale, aux îles Marquises, avec la seule clause suivante : M. le commandant promet secours au peuple injustement attaqué ».

Le commandant repartit le soir même avec son navire et Monseigneur resta encore huit jours; mais il quitta l'île sans apercevoir encore l'aurore de la conversion. Néanmoins c'était un progrès que les chemins fussent ouverts et les cœurs accessibles. Les Pères pouvaient visiter chez eux les indigènes auxquels ils n'étaient plus suspects. Le P. Dordillon, profitant de ces dispositions, fit venir de Taiohaé des cadeaux (des vêtements surtout), qu'il y

avait laissés pour les tenir loin du lieu de la guerre et les préserver du pillage. L'usage qu'il en fit lui valut la réputation d'un grand chef, et d'un grand chef généreux. Le chef des guerriers, Hokatini, reçut un miroir et deux boutons. Sa joie fut telle qu'il prit le P. Dordillon pour son bienfaiteur et pour son *fi*ls. Le fait est que, celui-ci, sans aucune marque d'adhésion de sa part, passa dès lors pour le *frère* de la fille de ce chef. Celle-ci en vint à demander le baptême et le missionnaire ne crut pas le lui devoir refuser. Le 8 septembre fut le jour choisi pour cette solennité. Rien ne fut épargné pour frapper l'imagination et donner une haute idée de ce sacrement, pas même une salve de mousqueterie, commandée par le père de la baptisée, encore païen, au moment où l'eau sainte coula sur le front de l'enfant.

L'effet fut tel que deux jours après, la reine des Atipapa elle-même envoya dire qu'elle voulait prier. Tahiapéu fut admise au catéchumanat le 4 octobre, avec une trentaine d'insulaires.

Un mois et demi plus tard, Mgr Baudichon présidait en personne le baptême solennel du chef Kiriuta et d'un certain nombre de néophytes (22 novembre). D'autres chefs demandèrent également à s'instruire. Parmi eux se trouvaient Hokatini et la princesse Tahiakoétoua, fille adoptive du feu roi Héato, dont l'admission au catéchuménat fut célébrée avec beaucoup d'allégresse (28 novembre).

« Voici, écrit le P. Dordillon, les expressions dont se servit le premier page de la princesse en offrant les présents pour le repas des invités : « Dordillon, dit-il d'une voix solennelle et assez forte pour être entendu de tout le peuple assistant, voilà pour toi un éventail offert par la princesse Tahiakoétoua, voilà pour toi un *taavaha* offert par la princesse Tahiakoétoua, voici pour toi deux cochons offerts par la princesse Tahiakoétoua ».

« Voici maintenant la manière non moins solennelle, dont se fit la distribution d'un cochon que j'avais fait tuer la veille pour cette même occasion. Le grand maître des cérémonies, qui est un des principaux néophytes, tient dans ses mains au-dessus de sa tête un quartier de l'animal, et de toute la force de ses poumons il crie : « Pour Tahiakoétoua et son peuple qui prie; » — et il en fit autant pour les chefs Louis-Philippe, Kiriuta, Hokatini et Vikaitéé, et termina en disant : « Pour ceux qui sont venus voir la fête », de telle sorte qu'il ne resta plus rien, ni pour celui qui avait crié,

ni pour celui qui avait fait crier. Telle est ici l'étiquette : les jours de fête, pour ceux qui les donnent sont des jours de jeûne ».

La fête de Hokatini était fixée au lendemain de celle-ci. Tout se fit d'une manière digne du chef des guerriers Naïki, mais par malheur ceux-ci ne partageaient pas les sentiments de leur chef. Vivement humiliés de le voir prier et fraterniser avec ceux que quelques mois auparavant il jurait de détruire, et peut-être de dévorer encore palpitants, on les entendit sur les montagnes, ainsi que d'autre part le peuple de la princesse Tahiakoétoua, décharger leurs fusils en signe de deuil. Mais Hokatini ne se démentit pas, au contraire il sollicita et obtint de venir fixer son domicile dans l'enclos, près de l'église, pour lui et pour ceux des siens qui voudraient prier.

Naturellement le démon travaillait ces peuples qui semblaient vouloir se soustraire à sa tyrannique domination. Mais la grâce aussi faisait son œuvre. Les gens de Hakahétou voulurent avoir leur chapelle en bois et en feuilles. Elle fut bénite le 18 février 1847 et dédiée à N.-D. de Paix (1). L'attachement aux missionnaires était sincère. Le P. Dordillon ayant dû faire une absence de huit jours, son départ et son retour furent salués par 40 coups de fusil. Ces salves marquaient, selon les circonstances, la joie ou la tristesse. A son retour, il traça le plan de la future église en pierres à Hakahau et, après un *sub tuum*, il ouvrit lui-même, le 26 avril 1847, la tranchée destinée à recevoir les fondations. Le frère Victorien continua, aidé par des enfants. Le cœur du missionnaire était donc à l'espérance. Les chefs se convertissaient, quelques-uns de leurs sujets suivaient leur exemple, les autres étaient ébranlés... Nonobstant cette situation, nous allons voir que Uapou fut momentanément abandonné pour permettre aux missionnaires peu nombreux de concentrer leurs efforts sur Nukahiva et Tahuata. Revenons à cette dernière île, la première qui avait reçu la visite des missionnaires.

(1) Nous ignorions ce détail quand, il y a quatre ans, nous avons béni la chapelle actuelle sous le même vocable.

CHAPITRE IX

OBSTACLES A TAHUATA. — FAIBLESSE DU ROI MAHÉONO. — EVACUATION DU POSTE MILITAIRE DE VAÏTAHU. — ARRIVÉE DE DEUX SOEURS DE SAINT-JOSEPH-DE-CLUNY. — MAHÉONO S'EXILE A TAÏOHAÉ. — GUERRES ET CONVERSIONS. — DÉPART DE MGR BAUDICHON ET DES SOEURS DE SAINT-JOSEPH, 1847-1849.

Tahuata, nous l'avons vu, avait donné de grandes consolations aux missionnaires. Il est presque impossible d'énumérer les admissions au catéchuménat, les baptêmes, les confirmations, les communions, les renversements d'idoles, les violations de *tapu* et autres triomphes de la foi qui avaient marqué l'année 1846. C'était un élan général, mais ce beau mouvement ne devait pas durer. Il y avait à Vaïtahu un détachement de soldats qui ne songeaient guère à favoriser l'œuvre moralisatrice de la mission. Leurs mauvais exemples, leurs sollicitations, leurs sarcasmes, déconcertèrent des néophytes encore faibles dans la foi et dont les passions avaient peine à se contenir. Il en résulta de nombreux désordres, dont le moindre ne fut pas la tentative de se procurer de nouveau des victimes humaines.

La station militaire qui remplissait si imparfaitement son rôle de civilisatrice fut alors supprimée, et voici dans quelles circonstances.

A cette heure-là même, il se passait à Tahiti des événements qui tenaient en éveil les gouvernements de l'Europe.

Au mois de décembre 1836, les PP. Caret et Laval avaient été brutalement expulsés de Tahiti. Chargé de venger l'injure faite à des sujets français, le commandant Dupetit-Thouars fit signer à la reine Pomaré IV une convention qui accorda aux Français de toute profession « le droit de séjourner et de commercer dans l'île » (4 septembre 1838). Mais le principal auteur de l'expulsion, Prit-

chard qui, au dire de M. Dubouzet, était à la fois ministre protestant et consul anglais, boucher et brocanteur, éluda la clause en faisant défendre aux Français d'acquérir des terres et d'enseigner. Le 20 juin 1839, le commandant Laplace vint mettre les points sur les i, en stipulant que les Français catholiques jouiraient du libre exercice de leur culte et des mêmes privilèges que les protestants. Pritchard partit alors pour Londres avec des projets d'annexion. Libres de ces menées importunes, la reine et les chefs se tournèrent vers la France et présentèrent à l'amiral Dupetit-Thouars une demande de protectorat que le gouvernement français ratifia le 25 mars 1843. Sur ce, Pritchard revint à Tahiti. Furieux de ce qui s'était passé, il souleva une partie des indigènes contre la France. Dupetit-Thouars le fit arrêter et, pour mettre fin au conflit, prit possession de l'île. Mais le cabinet de Londres s'émut, et notre ministre Guizot, mal inspiré par ses amitiés protestantes, commit la lourde faute de désavouer les actes de l'illustre amiral. Celui-ci fut obligé d'amener le drapeau français pour y substituer celui du protectorat. Ce désaveu maladroit encouragea la rébellion, et en fin de compte il fallut soumettre l'île par la force des armes, ce qui fut fait le 17 décembre 1847. Cinq mois plus tard, la reine Pomaré IV accepta la situation qui lui était faite, et le pays se trouva pacifié (1).

Dès lors l'attention de la France se porta sur Tahiti et se détourna peu à peu des Marquises. On commença par supprimer le poste militaire de Vaïtahu : la *Sultane* enleva en deux fois, mars et juin 1847, les 77 hommes de la garnison ; les bâtiments du poste furent mis à la disposition de la mission et le troupeau de bêtes à cornes qui s'y trouvait lui fut donné en cheptel.

Un mois après l'évacuation du poste, deux religieuses de Saint-Joseph-de-Cluny arrivèrent de France : on les logea dans une partie des bâtiments abandonnés, et elles ouvrirent immédiatement une école pour les filles de Vaïtahu.

Sur ces entrefaites, les Supérieurs ayant décidé de ne plus laisser un missionnaire seul dans une île, et le petit nombre des prêtres ne permettant pas de maintenir tous les postes établis, on résolut d'abandonner momentanément celui d'Uapou pour travailler avec plus de suite dans ceux de Tahuata et de Nukuhiva.

(1) *Colonies françaises*, par ordre du Sous-Secrétaire d'Etat.

Le P. Dordillon fut donc appelé à l'île Tahuata et le P. Orens alla rejoindre le R. P. Dominique Fournon qui se trouvait seul à l'île Nukuhiva.

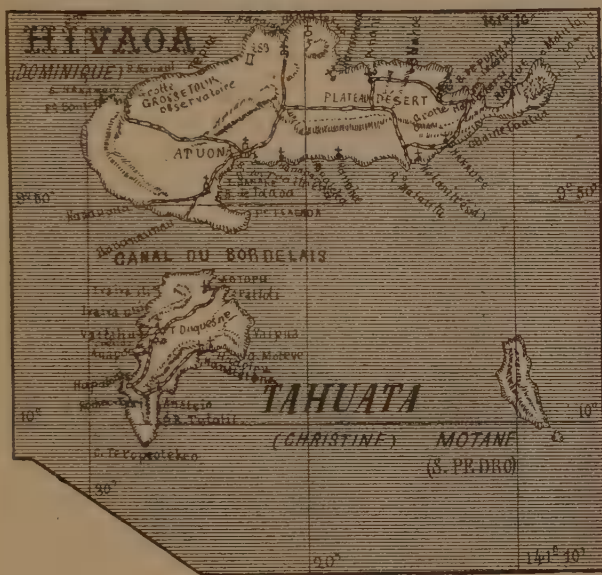
Le départ de la garnison de Vaïtahu fut suivi d'événements assez graves. Le peuple se souleva contre le chef Mahéono qui lui avait été imposé à la place de Iotété.

Pourchassé de partout, le pauvre roi trouva d'abord un refuge auprès de Mgr Baudichon, puis, accompagné d'une quinzaine de partisans, il s'enfuit précipitamment jusqu'à Nukuhiva. Comme toujours, l'évêque s'interposa pour faire cesser la guerre, il recueillit dans son enclos un certain nombre de vaincus, et puis il invita à sa table les 7 principaux chefs vainqueurs et leur demanda de consacrer leur victoire par la générosité envers les vaincus et une équitable distribution des terres, car telle était la coutume que les vainqueurs s'emparaient de toutes les propriétés des vaincus. Sa parole fut écoutée. Au sortir de table, il parcourut toute l'île, accompagné des trois principaux chefs, et annonça partout que la paix était conclue et l'ordre rétabli.

Mais Mahéono supportait mal son éloignement de Vaïtahu. Un mois à peine après s'en être sauvé sous les menaces de mort, il y reparut tout-à-coup, en compagnie du P. Dordillon, du commandant particulier de Nukuhiva et de M. Buisson, capitaine de la *Sultane*. On réunit immédiatement tous les chefs pour connaître leurs intentions ; tous furent d'accord pour condamner le roi déchu au bannissement perpétuel ; ils ne lui permirent même pas d'accepter de la nourriture, et il dut repartir avec son fils Téapéhu et son ministre Puhé. Il se réfugia à Taiohaé.

Mais quelques mois plus tard, il faisait encore une deuxième et suprême tentative. Mgr Baudichon était à bord du navire qui le portait ; il consentit à se faire son intercesseur auprès des chefs. C'était au lendemain d'une nouvelle guerre. « Puisque Mahéono est revenu, dit un grand chef, il nous est difficile de le renvoyer ; qu'il reste donc à Vaïtahu avec les chefs Panau et Kaatahaa, s'ils y consentent : nous ne lui ferons pas la guerre. Mais s'il était resté à Taiohaé, il y serait mort avant qu'aucun de nous eût songé à aller l'y chercher ». Mahéono descendit à terre, il entra dans le lieu de la réunion, s'assit à côté de Takata, son adversaire, puis, après quelques instants de silence : « Me voici, dit-il, c'est à vous, chefs, de décider de mon sort. Si vous me dites de rester, je

resterai; si vous me dites de m'en aller, je m'en irai à Tahiti. Après y être resté longtemps, je reviendrai, afin que vous décidiez de nouveau sur mon sort. Si vous me dites alors de rester, je resterai; si vous me dites de m'en aller, je m'en irai en France. Après y être resté longtemps, je reviendrai encore ici, afin que vous décidiez de nouveau sur mon sort. Si vous me dites enfin de rester, je resterai. Si vous me dites de m'en aller, je m'en irai errer par le monde; et lorsque je reviendrai, alors, vous autres, probablement, vous ne serez plus en vie ».



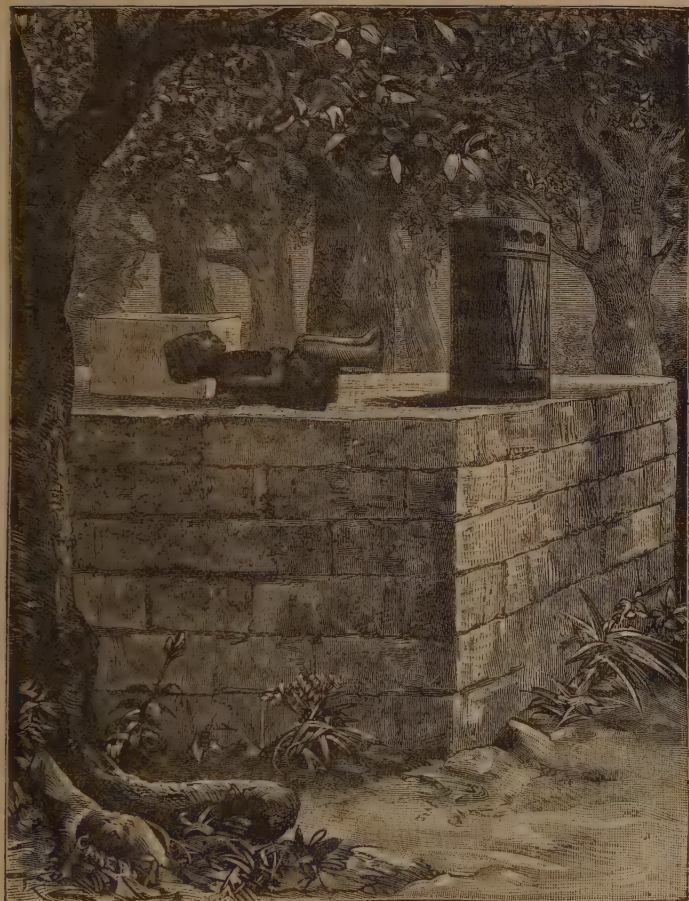
Quelque attendrissant que fût ce discours, les chefs ne lui répondirent que ces mots : « Si tu étais resté à Nukuhiva, nous n'aurions pas été te chercher, mais puisque tu es revenu ici, tu peux rester ».

Mahéono s'attendait à mieux, néanmoins il se résigna : il resta, vécut en simple particulier, se consolant de son infortune auprès de Mgr de Basilite qui l'admettait journellement à sa table, faveur dont il se rendit indigne en allant un jour chercher des victimes humaines à Hivaoa, et en détournant de la prière une bonne partie de la population de Vaïtahu.

Ces événements politiques n'avaient pas empêché la mission de poursuivre son œuvre. Hapatoni avait été le village royal de Tahuata. Immédiatement après le premier départ de Mahéono, les gens de cette vallée étaient venus demander à Monseigneur de leur apprendre à prier, 12 août 1847. Sa Grandeur se rendit volontiers à leurs désirs, et à la fin du mois eut lieu une très belle fête de catéchuménat, qui fut suivie du renversement des idoles. D'un commun accord, presque tous les gens de la vallée s'élancèrent sur un lieu sacré, en abattirent les dieux de bois, dont plusieurs furent brûlés sur place, d'autres, au contraire, furent emportés pour être brûlés ailleurs avec plus de solennité. On fuma la pipe allumée au feu de l'incendie, on mangea des fruits cueillis sur les lieux sacrés ou cuits au feu de ces objets *tapu*. Quelques catéchumènes se firent couper les cheveux sur la porte de la chapelle, afin que les femmes les foulassent aux pieds, ce que, d'après leurs superstitions, elles n'auraient pas pu faire sans devenir lépreuses. Une natte fut placée au-dessus de la porte du palais du roi, et chacun passait et repassait dessous sans la moindre crainte de la vengeance des dieux. Enhardis par ces premiers exploits, les néophytes parcoururent les environs et renversèrent tout ce qu'ils trouvèrent de simulacres superstitieux, déclarant solennellement que la loi du *tapu* avait cessé dans l'île. Elle n'avait pas cependant complètement quitté tous les esprits, car une idole ayant été placée sur la porte de la chapelle, plusieurs, pour en sortir, préférèrent s'ouvrir un passage à travers les bambous de la muraille, que de passer sous l'image d'une divinité dont ils craignaient encore de provoquer le courroux.

Au milieu de ces travaux, on apprit l'exaltation de Pie IX au suprême pontificat, et on se prépara à gagner le jubilé donné à cette occasion au monde entier. La fête en fut fixée au mois de janvier 1848, jour où devait avoir lieu le baptême de la princesse Kahumano (2000 habits), de ses deux sœurs et de plusieurs autres personnes. Pour en fixer davantage le souvenir dans l'esprit des naturels, on fit une croix gigantesque qui fut portée en procession par 22 jeunes gens, à travers des chemins qui avaient été tracés exprès pour la cérémonie. Le défilé eut lieu au chant des cantiques, et il parut si beau que les canaques demandèrent à le renouveler. Parmi les résultats de cette pieuse manifestation, il faut en noter deux : les jeunes gens demandèrent à aller à l'école, afin de

pouvoir lire et chanter *à livre ouvert* le premier cantique venu, sans être obligés de les apprendre tous par cœur. En second lieu, le chef Panau, qui jusque là avait été rebelle à la grâce, se déclara



ILES MARQUISES. — Maraé, idole, tambour des sacrifices.
(D'après un dessin du R. P. Berchmans Velghe).

vaincu, et voulut appartenir à une religion si touchante et si grandiose en ses solennités. On célébra la fête de son catéchuménat le 23 février 1848, en présence des gens d'Hapatonî. Monseigneur les

reçut et leur distribua un bœuf, un âne, 13 cochons, une baleine (probablement du genre cachalot), 120 régimes de bananes, du poisson et de la popoï en quantité.

Malheureusement ce peuple ne pouvait jamais rester longtemps en paix. La guerre éclata tout à coup entre une partie de l'île Tahuata et l'île voisine Hivaoa. Les guerriers de cette île étaient fort redoutés, et on supplia le P. Dordillon de s'enfuir à la montagne avec tous les enfants et les deux religieuses de Saint-Joseph, car les ennemis avaient juré de les massacrer. Le missionnaire ne crut pas devoir se conformer à ces avis. Se confiant en la Providence, il attendit la suite des événements et en fut quitte pour cinq ou six jours de mortelles angoisses. Mais la foi de ce peuple n'était pas très robuste. Un rien le ramenait à ses vieilles coutumes de licence et de superstition. C'était à recommencer chaque jour au milieu de guerres sans cesse renaissantes. Mgr de Basilite se sentit ébranlé dans ses espérances de conversion, et comme sa juridiction s'étendait non seulement sur les îles Marquises mais sur toutes les îles rattachées à Tahiti, il résolut de se rendre à cette dernière île, désormais ouverte à la foi. Le 15 septembre 1848 il s'embarqua à bord du *Cincinnati*, emmenant avec lui les deux sœurs de Saint-Joseph-de-Cluny, qui n'avaient donc fait qu'un séjour d'un an à Vaïtahu.

Arrivé à Tahiti, Monseigneur profita du départ d'un navire pour se rendre en France où il voulait faire connaître l'état de sa mission ; mais des événements assez compliqués l'y retinrent au delà de tout ce qu'on avait pu prévoir. Du reste, à cette heure-là même, il n'avait déjà plus de juridiction sur Tahiti, car le Saint-Siège, par un décret du 9 mai 1848, avait créé un troisième vicariat dans l'Océanie orientale, le *Vicariat de Tahiti*, comprenant Tahiti, les Tuamotu, les Gambier, les îles Cook, les îles Penrhyn, les Tubuaï, l'Île de Pâques, etc., et il en avait confié le gouvernement à Mgr ETIENNE JAUSSEN, nommé évêque d'Axiéri, qui devait devenir si populaire dans toute l'Océanie sous son nom tahitien de « Mgr Tépano ».

Mgr de Basilite étant parti, le R. P. Dordillon, supérieur de la mission, voulut se rendre compte de la situation de l'île Nukuhiva. Il y fit un voyage au mois de novembre 1848, et visita l'une après l'autre presque toutes les vallées de l'île. Il était accompagné du F. Alexis. Ce voyage fut fertile en incidents curieux, en privations

nombreuses et en périls de mort. Dans une vallée, on s'imagina qu'il apportait la guerre dans son bréviaire; dans une autre, on consulta les dieux pour savoir s'il n'était pas un être surnaturel; en un endroit on lui refusa toute nourriture; à Hatihéu on décida sa mort et on se mit en embuscade pour le saisir avec son compagnon de route; à deux reprises, il se vit escorté de jeunes gens armés de baïonnettes, qui ne songeaient à rien moins qu'à lui faire honneur; mais en plus d'un village il trouva un accueil favorable. Ce que voyant, il résolut d'abandonner Tahuata pour venir travailler sur cette terre encore neuve.

« Nous n'étions alors que quatre missionnaires dans tout l'archipel, écrit-il, deux dans le groupe Sud-Est, à Vaïtahu : les RR. PP. Dordillon et Jean Lecornu, nouvellement arrivé; et deux dans le groupe Nord-Ouest, à Nukuhiva : les RR. PP. Dominique et Orens. Quoique le nombre des priants à Tahuata se fût élevé à 150 chrétiens et 200 catéchumènes, et que le reste des habitants eût renoncé au paganisme, considérant d'un côté que ce malheureux peuple s'étant laissé séduire par l'ennemi de tout bien, était retourné au paganisme ou du moins à ses infâmes passions; voyant que notre présence en cette île était inutile, et pensant qu'elle serait plus avantageuse à l'île Uapou, que notre petit nombre nous avait obligés de quitter momentanément, nous abandonnâmes le groupe Sud-Est pour nous réunir au groupe Nord-Ouest et nous établir à Nukuhiva et à Uapou, qui donnaient des espérances fondées de se soumettre aux saintes lois de l'Evangile. En conséquence, je nommai le R. P. Dominique Fournon, supérieur à Uapou, et j'envoyai avec lui le R. P. Jean Lecornu avec les Frères Vital et Victorien ».

Le 28 février 1849, le P. Dordillon quitta Vaïtahu pour Taiohaé, emportant une partie des effets de la mission. Le 7 mars, le P. Orens alla achever l'évacuation du poste, emmenant avec lui à Taiohaé 22 néophytes qui n'avaient pas voulu se séparer des missionnaires. Et ce même jour, le R. P. Dominique partait pour Uapou.

CHAPITRE X

SUPPRESSION ET RÉTABLISSEMENT DU POSTE MILITAIRE DE TAÏOHAÉ.
— GUERRILLAS ET MENACES DE GUERRE. — PEUPLADE DE PRIANTS A
TAÏOHAÉ. — LE BRAVE ROI TÉMOANA. — LE COMMANDANT BOLLE S'IMA-
GINE ÊTRE PROVOQUÉ ET BOMBARDE LE VILLAGE ROYAL. — COMMENCE-
MENT DU RÉCIT DE LA REINE VAÉKÉHU (1849-1853).

L'administration civile qui avait donné l'exemple de la retraite, en supprimant le poste militaire de Tahuata, sembla abandonner tout plan sur les Iles Marquises, et en vint jusqu'à évacuer complètement l'archipel par la suppression du poste même de Taïohaé. Le 17 décembre 1849 la troupe se réunit au fort, salua la terre de 21 coups de canon, amena le pavillon, et tout le monde se rendit à bord. Le lendemain toute la garnison partait pour Tahiti, sur trois navires : *L'Alcmène*, la *Syrène* et la *Papeete*. Le *Coccyte* qui avait apporté l'ordre de ralliement avait continué sa route.

Les soldats ne sont pas les auxiliaires nés du héraut de l'évangile. Cependant il ne faut pas oublier que, chez un peuple sauvage surtout, la crainte est le commencement de la sagesse, et que la présence des troupes dans l'archipel était au moins une garantie contre les entreprises d'une population essentiellement turbulente. Moins de six mois après leur départ, la guerre éclatait à Taïohaé, entre Témoana et Hopévéhiné, et de nouveau à Uapou, entre les Naïki et les Atipapa.

Une autre conséquence du départ des Français, fut la mise de l'hôtel du gouvernement à la disposition de la mission, à titre de *prêt*, disait la lettre de M. Noury, commandant particulier du poste de Taïohaé, et chargé par M. le Gouverneur de faire la transmission. Ce cadeau devait être fécond en désagréments pour la mission, car les Français partis revinrent, repartirent, revinrent bien des fois, et les Pères furent souvent invités à déménager.

Ainsi cinq mois après la première évacuation, 22 soldats revinrent aux Marquises, mais ne restèrent qu'un an.

Ces questions matérielles n'étaient que secondaires pour nos apôtres, préoccupés avant tout du salut des âmes. Si leurs premiers résultats furent modestes, ils n'étaient pas au moins tout à fait nuls. A Taïohaé, l'année 1850 s'ouvrit par l'admission de quatre personnes au catéchuménat; sept reçurent le baptême à Pâques. Le 10 janvier de l'année suivante toute la peuplade de Havao embrassa la prière, et le P. Orens, qui avait permuté de poste avec le P. Jean Lecornu, alla s'établir au mois de juin 1851, au poste d'Hatihéu, côté Nord de Nukuhiva. Ce fut pour cette île un beau et consolant progrès.

A Uapou la grâce touchait aussi quelques âmes. Six personnes reçurent le baptême à Hakahau (17 mai 1850); et la fête de l'Assomption revêtit l'éclat d'une grande solennité, à l'occasion du baptême du prêtre des idoles Huiputona, qui postulait depuis longtemps déjà, et qui fut régénéré dans les eaux baptismales avec neuf autres indigènes. En même temps une chapelle s'élevait à Hapatéki, île Uapou, et on commençait à Taïohaé l'église de Patoa.

Durant tout ce temps la paix ne fut troublée que par la crainte d'une guerre qui fut sur le point d'éclater pour un rien. Le sous-lieutenant Bonnon, commandant le poste rétabli de Taïohaé, avait fait tuer par les soldats deux porcs appartenant aux canaques. Témoana alla s'en plaindre et demanda 50 francs, qui lui furent accordés sur le champ. Nonobstant cette satisfaction toute conforme à ses désirs, au sortir même de la salle, il avait signifié par un geste expressif qu'il ferait jouer le fusil. Le lendemain 9 octobre 1850, il allait en effet envoyer le *pae vii*, messenger de guerre, lorsque sa femme l'en dissuada. Le fait ébruité porta la préoccupation au poste, et le commandant informa immédiatement le P. Dordillon que la guerre était déclarée.

« Quoique Témoana ne priât pas encore, a noté celui-ci, j'allai de suite le trouver pour concilier l'affaire. Il était seul avec sa femme et deux de ses gens. Il me dit qu'il n'avait nullement intention de faire la guerre aux Français, mais qu'il était indigné qu'ils lui eussent tué deux cochons. Comme je lui disais que cette affaire était terminée, il me répondit : « Je suis fatigué des reproches que me font les canaques sur la conduite et les tracasseries des Français ». Sa femme paraissait toute désolée et attribuait

tout à la boisson. Je cherchai à apaiser Témoana qui me dit brusquement : « J'ai l'intention d'envoyer mon fils en France, quand il sera grand, car Dupetit-Thouars m'a recommandé d'être toujours bien avec les Français ». J'allai de là au fort pour faire part de ma démarche. Le 10, après le déjeuner, je retournai chez Témoana qui consentit à aller avec moi au fort pour arranger l'affaire. Il vint me prendre à 10 heures. Nous trouvâmes au fort le commandant du poste, M. Bonnon et M. Pasqué, commandant le *Kamehauehe* en rade. La conduite de ces messieurs me parut noble et sage : tout en penchant pour la clémence, ils soutinrent l'honneur de la France. Témoana regretta d'avoir parlé de guerre, quoique l'ayant fait sans être maître de lui. On convint que la bonne intelligence règnerait comme par le passé ».

Les Français néanmoins continuèrent à se tenir sur leurs gardes, car Témoana paraissait homme de caractère. Le *Messenger de Tahiti*, en son numéro du 24 mars 1866, a écrit de lui, sous le titre : **Variété**.

« Quelques années avant l'arrivée des Français à Nukuhiva, dans la baie de Taiohaé, les naturels des deux sexes avaient l'habitude de se rendre à bord des navires, qui venaient mouiller dans la baie, pour se procurer par des échanges, les objets dont ils avaient besoin. Aussi chacun était-il en mouvement pour son propre intérêt, dès qu'un navire apparaissait à l'entrée du port. Ici, les hommes poussaient leurs pirogues à la mer, là, jeunes garçons et jeunes filles s'élançaient à la nage, et à peine l'ancre tombait que le pont était déjà envahi. Le chef Témoana était alors en Angleterre, où il avait été conduit dès son jeune âge, et c'est son oncle Piunaïki qui, en qualité de régent, jouissait de l'autorité suprême. Homme de sens avant tout, Piunaïki laissait aux siens une grande latitude. Cet état de choses changea aussitôt que Témoana fut de retour. Ce jeune chef donna au *tapu* (1) une extension très grande et même abusive : il planta ses bâtons tapus tout le long de la plage pour empêcher les jeunes filles d'aller librement à bord des navires ».

(1) *Tapu* se traduit : sacré, défendu, interdit. On peut dire que c'était la base de toutes les lois marquisiennes. Il appartenait aux prêtres et aux chefs de le porter, à ceux-là comme interprètes des dieux, à ceux-ci comme destinés à l'apothéose après leur mort. Il était économique, religieux ou révérenciel. La superstition était toujours à la base, parce que sa transgression impliquait toujours le courroux des dieux ; et c'est ce qui rendait l'autorité des chefs patriarcale et sacrée.

Comme le dit la feuille tahitienne, Témoana n'approuvait pas tous les désordres dont sa baie était le théâtre, et, quoique sauvage, il eût mérité parfois d'être mieux compris, qu'il ne le fut,



La Reine Vaékéhu, de Nukuhiva (Marquises) (1890).

des hommes civilisés. La petite guerre qu'on va lire en sera un exemple. Nous en donnons le récit de la bouche même de la reine Vaékéhu, épouse de Témoana. La simplicité en fait le charme et peint cette femme, dont jamais personne n'a dit, ni pu dire que du bien.

« Un jour l'italien Motto, alors interprète du gouvernement, conduisait à bord d'un navire en rade une embarcation pleine de femmes de Taiohaé. Mon mari s'y opposa si fortement qu'il obligea ces femmes à rester à terre. M. Motto humilié de cette leçon, en garda rancune au lieu d'en profiter. Quelque temps après, il alla chercher une pleine embarcation de femmes à Hooumi pour les conduire à bord d'un autre navire en rade à Taiohaé. Mon mari s'en était aperçu, il s'y opposa fortement et fit de vifs reproches à M. Motto, qui se fâcha et dit : « Quand vous plantez des cocotiers, vous les plantez tout petits, et bientôt ce sont de grands arbres : telle aussi sera ma vengeance ».

« L'occasion ne tarda pas à se présenter. M. Bolle, alors commandant particulier à Taïohaé, voulait se procurer des cochons. Il s'adressa pour en avoir à mon mari, et lui demanda ceux que les Atitoka, peuple d'Aakapa, nourrissaient pour faire une fête en l'honneur de Pakautotéii père de Témooana. « Il est vrai, dit Témooana, que les Atitoka nourrissent des cochons pour faire une fête en l'honneur de mon père, mais ces cochons ne m'appartiennent pas pour cela. Je sais qu'ils ont mis un *ahui* (2) sur ces cochons, afin que personne n'y touche, et je suis persuadé qu'ils ne voudront pas les céder ». M. Bolle crut que Témooana y mettait de la mauvaise volonté et fut très mécontent. Les chefs des Aakapa vinrent à ce sujet chez le roi et lui dirent que l'*ahui* ayant été mis sur les cochons, leur intention formelle était de les garder pour la fête de Pakautotéii. Ces chefs en s'en retournant passèrent chez les Hapaa mes sujets, et chez les Téavaaki, sujets de Témooana. M. Motto fit croire à M. Bolle que Témooana les avait envoyés dans ces baies pour les soulever contre les Français et leur dire de se préparer à la guerre. M. Bolle, ainsi trompé par son interprète, qui en voulait à Témooana, eut le malheur de se laisser persuader ; mais la guerre n'éclata pas encore ».

(On est obligé d'en passer, ne serait-ce que pour abrégé). Qu'il nous suffise de dire que Témooana un jour se crut offensé, en une affaire délicate, et « sous l'impression du moment, continue la reine, il alla trouver le commandant et lui reprocha hautement ses démarches auprès de moi, ce qui irrita M. Bolle. Le bruit de cette triste affaire se répandit rapidement dans la vallée et ailleurs. M. Motto, profitant de cette circonstance pour satisfaire sa rancune, alla faire la cour à M. le commandant, et lui représenta que Témooana était un très mauvais chef, qu'il chassait dans l'ivresse tous les canaques qui allaient chez lui, et, calomnies sur calomnies, il ajouta qu'un jour — c'était le jour où il conduisait à bord la baleinière pleine de femmes — Témooana avait

(1) Synonyme de *tapu*, mais sans revêtir beaucoup le caractère superstitieux : *tapu économique*.

failli le tuer; qu'il comprenait fort bien, d'après les chants guerriers qu'on chantait dans la vallée, que les canaques se disposaient à faire la guerre aux Français. Le chef Hopévéhine, ennemi de Témoana, qui l'avait vaincu depuis peu dans une guerre, alla à son tour le calomnier près du commandant, et Tuhukakua, autre chef, gagné celui-ci par Motto, en fit autant. M. le commandant se laissa persuader et ce fut le commencement de la guerre contre mon mari, qui n'avait parlé de guerre à personne.

« Le Père Dordillon fit bien tout ce qu'il put pour éclairer M. le commandant, mais tous ses efforts furent inutiles. Vers 9 heures du soir, M. le commandant envoya chercher mon mari, qui se rendit chez lui sans la moindre résistance. A son arrivée à l'Hôtel du gouvernement, il trouva un lit préparé dans le salon, et M. le commandant lui dit : « Tu vas coucher ici cette nuit ». Le roi se coucha sans résistance, après avoir déclaré qu'il ne s'agissait nullement de guerre de sa part, ni de la part des canaques. Quatre soldats le gardèrent à vue toute la nuit : l'un se mit à sa tête, l'autre à ses pieds, et les deux autres gardaient les deux grandes portes du salon. Ayant appris par Imahéa que Témoana était en prison, j'allai le lendemain matin prier le Père Dordillon de m'accompagner jusque chez le commandant, car je n'osais y aller seule, quel que fût mon désir de voir mon mari. Il est inutile de dire que je pleurais à chaudes larmes. M. Bolle consulta M. Vincent, commandant du port, pour savoir s'il croyait qu'il y eût du danger à permettre à Témoana de retourner dans sa maison. M. Vincent qui était un brave homme, comme M. Bolle, du reste, mais qui ne partageait pas sa manière de voir, lui dit : « Je connais parfaitement Témoana et je ne vois pas le moindre inconvénient à lui permettre de retourner dans sa maison ». Il nous fut donc permis de retourner chez nous; mais à notre départ, M. le commandant nous prévint qu'il allait nous faire la guerre pour prévenir celle que les canaques préparaient contre les Français. Nous retournâmes dans notre maison et les Français se préparèrent à nous assaillir ».

CHAPITRE XI

SUITE DU RÉCIT DE LA REINE VAÉKÉHU. — LA GUERRE DU COMMANDANT BOLLE. — EXIL DU ROI ET DE LA REINE A TAHITI. — LEUR INNOCENCE RECONNUE PAR M. LE GOUVERNEUR PAGE. — LEUR RETOUR AUX MARQUISES. — DÉPORTATION DE 3 CONDAMNÉS POLITIQUES DANS L'ARCHIPEL. — POSTE MILITAIRE (1852-1853).

Les Atitoka, ayant appris l'arrestation de Témoana, craignirent d'en être la cause par leur refus de vendre des cochons, et immédiatement ils en apportèrent un bon nombre par la montagne, mais c'était trop tard et peine perdue : la guerre allait éclater. Ils se sauvèrent bien vite ; le peuple de Hoata et de Méau se réfugia du côté des Français ; pour nous, après avoir conduit notre fille aveugle, Tikiahutini, et Eri Vavéka, au fond de la vallée, chez le chef de Haavao, nous restâmes dans notre maison, tous les deux seuls dans un pays désert. Ce jour-là les Français construisirent des forts et donnèrent des armes aux canaques de leur parti, ceux-ci devaient porter au bras un morceau de *tapa* blanche en signe de ralliement. Celui qui n'aurait pas eu ce signe aurait été considéré comme ennemi des Français.

Le lendemain, à 9 ou 10 heures du matin, les deux navires qui étaient dans le port commencèrent leurs mouvements. Celui de M. Vincent vint s'emboîser devant notre maison et assez près. Tous les soldats français et canaques furent échelonnés sur la route : pensez si nous étions à notre aise ! J'improvisai un pavillon tricolore avec un peu d'étoffe bleue, un mouchoir rouge et un morceau d'une robe blanche. Voyant qu'on ne tirait pas encore, bien que les deux navires eussent pris leurs positions depuis longtemps, j'allai prier le Père Dordillon de me conduire de nouveau chez M. Bolle, pour lui demander à quelle heure le bombardement de notre maison devait commencer. Il me fut répondu : à midi juste, un coup de canon en sera le signal, Témoana et moi, nous devons nous éloigner bien vite si nous ne voulions pas être tués. Comme je pleurais à chaudes larmes, M. Bolle s'apitoya sur mon sort et essaya de me retenir ; mais je refusai, tenant à tout prix à

partager le sort de mon mari. Je me retirai, et le Père Dordillon me reconduisit jusqu'à moitié chemin. Lorsqu'il m'eut quittée, je voilai ma face pour ne pas apercevoir les soldats en armes, dont la seule vue m'effrayait; mes jambes tremblaient, plusieurs fois je faillis tomber sur la route. Arrivée enfin près de Témooana, assis devant la porte de notre maison, je lui dis que nous devions nous éloigner parce que le bombardement allait commencer. Témooana me répondit : « Puisque les Français nous font la guerre sans raison, mourons ici tous les deux ». A mesure que midi approchait, mes angoisses redoublaient et mon cœur battait de plus en plus fort. M'armant de courage, je pris mon mari par la main et, à force de le tirer, je parvins à le conduire derrière le pavé, sur lequel notre maison était bâtie. Après nous être assis là un instant, je le tirai de nouveau, et il alla s'asseoir sur le monticule où il est maintenant enterré (4).

Sur ces entrefaites arrive Tutaékivi, le grand-père de Témooana. Il entraîna comme de force mon mari jusqu'au milieu de la vallée de Hoata. Nous y arrivions quand le premier coup de canon, qui devait servir de signal, se fit entendre. Témooana et Tutaékivi coururent planter mon pavillon sur l'éminence appelée Taahaaaki, pour affirmer que nous étions les amis des Français et que nous ne voulions nullement leur faire la guerre. Aussitôt que du navire de M. Vincent on aperçut notre drapeau, le pavillon rouge du bord fut amené et remplacé par le drapeau tricolore. Nous crûmes que le bombardement n'aurait pas lieu, mais l'interprète Motto ayant dit à M. Bolle que notre démonstration n'était qu'une ruse de guerre, le bombardement commença. Plusieurs cocotiers tombèrent sous les boulets autour de notre maison; la toiture en feuilles reçut plusieurs projectiles sans s'écrouler.

Le bombardement fini, soldats et canaques se livrèrent au pillage de nos cochons et de tout ce que nous avions. Tout, absolument tout disparut.

Ce même soir, l'interprète Motto vint chercher Témooana de la part de M. Bolle. Témooana lui dit : « Aoé au e hopo i te Ferani. E hopo anaiho au i te enana. E noho au, na te mea mea nui tu u hakaika ». Ce qui signifie : « Je n'ai pas peur que les Français me fassent du mal. Je craindrais bien plutôt du mal de la part des canaques. Je resterai cependant ici, à cause de la grande honte que j'ai de paraître devant M. le Commandant ».

Mon mari n'alla donc pas de suite chez M. Bolle. L'interprète s'en retourna chez M. le Commandant et lui dit malicieusement : « Témooana a dit qu'il ne craint pas les Français et qu'en conséquence il ne viendra

(4) Ce monticule est à quelques pas de la maison, un peu à gauche, en regardant de la mer.

pas vous parler ». M. Bolle crut que Témooana se moquait de lui et, fort indigné, il lui envoya de nouveau l'interprète Motto. Cette fois Témooana se rendit chez M. Bolle. Le P. Dordillon l'accompagnait. Quand Témooana arriva, M. Bolle lui dit : « Témooana, es-tu vaincu ? » — « Oui, M. le Commandant, je suis vaincu ; mais je vous déclare de nouveau que jamais je n'ai eu l'intention de faire la guerre aux Français. Au contraire, je me suis ressouvenu des avis de M. l'amiral Dupetit-Thouars, qui m'a recommandé d'être toujours bien avec les Français ».

Le P. Dordillon eut beau donner la traduction exacte des paroles de Témooana, lui faire voir qu'un vaincu et un suppliant ne pouvait tenir le langage arrogant qu'il lui supposait, que les circonstances elles-mêmes le lui auraient interdit, tout fut inutile, et M. le Commandant persista à croire aux mauvaises dispositions de Témooana à l'égard des Français. M. Bolle fit réparer notre maison et y mit un gardien.

Le P. Dordillon, ayant dit à M. le Commandant qu'il répondait de nous, nous allâmes nous réfugier chez lui, et il nous fut interdit de sortir de la mission : à peine si nous osions sortir de la chambre qui nous fut assignée. Quelques chefs de Hapaa nous apportèrent un peu de *popoi* en signe d'affection. C'en fut assez pour que Motto inventât une nouvelle histoire. Il persuada à M. Bolle que les Hapaa, mes sujets, et les Tavaaki, sujets de Témooana, devaient venir à la faveur des ténèbres se cacher dans le cimetière (non loin de l'Hôtel du gouvernement) et se précipiter de là sur les Français pour les massacrer pendant la nuit. Il fallait ne point connaître du tout les canaques pour ajouter foi à pareille imposture ; mais M. Bolle ne les connaissait pas, et il y crut. La guerre fut dès lors décrétée contre les Tavaaki, et la *Durance* commandée par M. Vincent partit pour aller bombarder leur vallée de Hoomi. M. Motto avait fait croire à M. Bolle que les Taïpivaï, peuple voisin de Hoomi, devaient se tenir sous les armes pour aider les Français à vaincre les Tavaaki. Mais lorsque les Français arrivèrent à Hoomi, ils ne virent pas un canaque, pas même les Taïpivaï, qui d'après Motto devaient se tenir sous les armes. Pour se tirer d'embarras, il dit à M. Bolle : « Commandant, je viens d'entendre un coup de fusil, c'est un signal, il annonce que les Taïpivaï se tiennent prêts à voler à votre secours, sitôt qu'il en sera besoin ». Les Français bombardèrent donc Hoomi, et l'*Hydrographe*, capitaine Parchap, arrivant sur ces entrefaites, prit part au bombardement. Aucun habitant ne fut ni tué ni blessé. Personne ne voulant faire la guerre aux Français, tous les habitants avaient fui sur le haut des montagnes.

Après la guerre de Hoomi, M. le Commandant Bolle nous exila à Tahiti (8 octobre 1832). Mais M. le Gouverneur Page, nous trouvant innocents, nous reçut très bien et nous fit reconduire, dix jours après, à Nukuhiva.

De retour à Taiohaé, nous allâmes encore loger chez le P. Dordillon, qui se fit un plaisir de nous donner l'hospitalité. Nous ne restâmes chez lui que quelques jours, car M. le Gouverneur Page arriva le 22 janvier 1853 et nous rétablit dans tous nos biens. M. Motto perdit sa fonction d'interprète pour avoir trompé M. Bolle, mais nous ne lui en gardâmes aucun ressentiment ».

C'est ainsi que Vaékéhu termine le récit de cette guerre, dont nous n'avons retranché que quelques lignes par décence : il en faut même en histoire.

M. le docteur Tautain a écrit (1) : « En 1853, Témoana le grand chef de Nukuhiva, ou pour être plus exact, le chef que nous affection de considérer comme le chef général de l'île, ayant fait diverses sottises, le Commandant particulier le fit arrêter et enfermer au Fort-Collet ». Si le brave docteur s'était mieux renseigné, il est probable qu'il n'aurait fait aucune allusion à cette affaire, ou il l'aurait jugée un peu différemment.

M. Jouan, qui entendait les choses de plus près (puisqu'en 1857, de retour en France, il avait déjà passé 5 ans dans les parages des Marquises), a écrit avec plus d'exactitude et de discrétion : « En 1853 et plus tard (1857-1858), il y eut bien encore de notre part quelques velléités guerrières, difficilement justifiables!... » (2).

Pour nous, il nous suffit d'admirer avec quelle sagesse la Providence tire le bien du mal. Avant cette guerre, Témoana vivait en bonne intelligence avec le P. Dordillon, mais c'était tout : il restait païen. Homme de cœur et de hauts sentiments, il sut apprécier les services rendus, et il ne resta pas ingrat. Lui et sa famille furent dès lors gagnés à l'œuvre de Dieu, et nous allons voir l'appui qu'il va prêter à la mission.

Pendant ce temps, en France, un vote de l'Assemblée nationale de 1851 avait désigné les îles Marquises pour la déportation des condamnés politiques. Trois des hommes les plus compromis dans l'insurrection de Lyon y furent débarqués par la *Moselle*, l'année suivante avec leurs femmes et quatre enfants. Ce sont MM. Gent, qui devint plus tard gouverneur de la Martinique, Hode et Langomazino, père du défenseur actuel de Papeete. Ils furent graciés en 1854, mais, en attendant, leur présence aux Marquises fit

(1) L'Anthropologie, tom. VII, p. 452.

(2) Mémoires de la Société nationale de Cherbourg, tom. xxxvii, p. 206.

reprendre le poste militaire déjà supprimé plusieurs fois. Les équipages de la *Moselle* et de l'*Artémise* réparèrent le fort Collet et construisirent deux blockaus; on traça la route de la plage avec celle qui va de *Avao* à la crête des montagnes. L'établissement comprit une compagnie d'infanterie, dix ouvriers d'artillerie, 12 gendarmes et un navire en station, commandé par un capitaine de frégate. La Nouvelle-Calédonie ayant été choisie bientôt après comme lieu de déportation, l'archipel des Marquises fut de nouveau soumis à un système d'occupation pour ainsi dire *nominal*. Toutefois les instructions de la métropole recommandaient à la marine d'y entretenir un petit poste militaire avec un petit bâtiment et de continuer à y faire flotter notre pavillon « pour couvrir et protéger la mission catholique fondée à Nukuhiva depuis quelques années, disait le *Moniteur Universel*, par les courageux et persévérants apôtres des Sacrés-Cœurs » (1).

En 1855, il ne restait plus qu'un lieutenant de vaisseau, commandant la goélette de la station, et, à l'unique poste d'Hakapéhi, 20 soldats, un officier, 4 gendarmes, 2 ouvriers d'artillerie, et un agent aux subsistances. Cela suffisait, dit Max Radiguet, pour l'ordre à Taiohaé. Les instructions disaient de ne pas s'occuper des autres vallées et même de ne pas sortir du périmètre de cette peuplade.

(1) *Moniteur Universel*, n° 84, 25 mars 1854. Par erreur ce journal donne aux missionnaires des Marquises la dénomination « d'apôtres du Sacré-Cœur de Marie ». Cette erreur a été copiée par plusieurs écrivains.

CHAPITRE XII

CONVERSION ET BAPTÊME DU ROI TÉMOANA ET DE LA REINE VAÉKÉHU. — NOMBREUX BAPTÊMES A NUKUHIVA. — FONDATION ET ABANDON DU POSTE D'OMOA A L'ÎLE FATUHIVA. — FONDATION DU POSTE DE PUAMAU DANS L'ÎLE HIVAOA (1853-1856).

A leur retour de Tahiti, Témoana et Vaékéhu songèrent sérieusement à embrasser notre sainte religion. Le 8 mai, ils assistèrent émus au baptême solennel d'un de leurs vassaux, le chef Takiéhitu, et de tout son peuple d'Hikoéi. Leur désir du baptême s'en accrut aussitôt, et le 29 juin 1853 se leva comme le plus beau jour peut-être de la mission des Marquises. Le roi et la reine, suivis du chef Hoata, de tous les membres de leurs familles et de quelques autres indigènes, soixante-deux personnes en tout, reçurent à la fois le sacrement de la régénération, en présence des autorités françaises et des peuples de Nukuhiva et d'Uapou. Quatre-vingts énormes cochons durent être immolés pour rassasier cette multitude accourue de toutes parts. La fête fut des plus consolantes pour le cœur des missionnaires. Il est vrai que, pour la marquer du sceau de la croix, Dieu enleva ce jour-là même à la mission un de ses bons ouvriers : le Frère Vital s'éteignit doucement au milieu de toutes ces réjouissances, allant recevoir au ciel la récompense de ses pénibles travaux. On l'enterra au cimetière français d'Hakapéhi.

Témoana prit le nom de Charles, et Vaékéhu celui d'Elisabeth. Leur exemple et surtout la sincérité de leur conversion devaient amener bien des âmes à Jésus-Christ. Ecrivant au Conseil de la *Propagation de la Foi*, pour résumer les événements de 1853 à 1866, M^{gr} Dordillon s'exprimait ainsi :

Sans entrer dans tous les détails, nous pouvons corroborer par quelques faits ce rapport, cité ici par anticipation. Trois mois après le baptême de Témoana, le chef de Havao se fit baptiser avec dix-huit personnes de sa famille ou de ses sujets. Le 12 avril suivant, Hopévéhiné reçut aussi le baptême avec une partie des siens. Celui-là était chef de Méau, et celui-ci de Haunia. Toutes les peuplades de Taiohaé furent bientôt chrétiennes dans leur ensemble. Le P. Orens Fréchou, qui s'était fixé à Hatihéu, sur la côte nord de l'île Nukuhiva, ne passait pas une seule grande fête, Noël, Pâques, la Toussaint, sans inscrire de nouveaux baptisés sur ses registres. Il en était de même du P. Dordillon et du P. Jean Lecornu.

La moisson levait, et les bras allaient manquer pour la recueillir, quand heureusement, le 8 octobre 1854, un nouveau renfort de missionnaires vint permettre d'étendre encore le champ de l'apostolat. Voici les noms de ces nouveaux venus :

1^o Le R. P. FULGENCE POUET, homme de foi, de prière, de charité, d'humilité, d'abnégation, que son intrépidité devait faire surnommer le grand *Toa*, le grand marcheur, et qui mérite mieux que cela, car il fut, dans toute la force du terme, un *venator animarum*. Il devait travailler pendant 35 ans à la conversion des Marquisiens, et mourir en 1889 avec la charge d'Administrateur du vicariat, après la mort de M^{gr} Dordillon (1).

2^o Le R. P. HYPOLITE ROUSSEL, qui, après avoir débuté aux Marquises, devait aller vivre en héros à l'île-de-Pâques et finir sa longue carrière dans l'archipel des Gambier en 1898 (2).

3^o Le Frère SÉVÉRIN LETOURNIER qui, après avoir connu des jours bien critiques, devait s'éteindre pieusement à Atuona, à l'âge de 72 ans (3).

4^o Le Frère NICOLAS HAUDECOEUR (4), un saint typique, jaloux des humiliations et des mépris autant que des travaux et des souffrances. Chose étrange, il devait passer 37 ans dans la mission en *religieux modèle*, sans avoir fait profession, déguisant sa folie de la croix jusqu'à faire douter peut-être de sa persévérance. Mais sa

(1) Né à Gers (Manche), en 1823.

(2) Né à La Ferté-Macé (Orne), en 1824.

(3) Né à Mauriac (Morbihan), en 1818.

(4) Né à Bellec-Vallée (Ardennes), en 1822.

vertu se trahit manifestement, et il prononça ses vœux en 1891. Jusqu'à sa mort, arrivée sept ans plus tard, le dernier couché de la maison le laissait prosterné au pied de l'autel, la face contre terre, et le lendemain le premier levé le retrouvait à la même place. Aucun estomac ne se fût soutenu avec la nourriture qu'il prenait; aussi voulait-il toujours manger seul. Il n'acceptait d'autre vêtement que ceux dont l'usure pouvait l'aider à être un sujet d'abjection. Quoique d'une santé faible, il travailla étonnamment. Son application et ses aptitudes permirent de l'employer à toutes sortes de travaux : il aurait voulu, par esprit de pauvreté, tout faire et le bien faire avec des riens.

5^e Enfin le Frère FLORENT FORGEOT (1), qui vient de célébrer le cinquantième anniversaire de son arrivée aux Marquises. Il a été, comme plusieurs autres, un héros de charité, lors de l'apparition de la petite vérole dans l'archipel en 1863. Laissons-le achever paisiblement sa carrière.

Ce nouveau renfort permit d'entretenir le feu sacré parmi les peuplades de Nukuhiva et d'Uapou et de commencer l'évangélisation des îles Fatuhiva et Hivaoa. La première, la plus méridionale de l'archipel, avait déjà été visitée en 1846 par M^{re} Baudichon qui, à son grand regret, n'avait pu y envoyer de missionnaire, faute de personnel. Durant l'année 1853, des ministres protestants Sandwichois, étant venus s'y établir, à la demande plus ou moins sincère d'un certain Matuunui, chef de la vallée d'Omoa, que les hasards de la navigation avaient conduit jusqu'aux Sandwich, trois chefs de cette île Fatuhiva partirent immédiatement pour Taiohaé en vue d'obtenir des missionnaires catholiques.

On les appela les *trois rois mages*. Le R. P. Dordillon, touché de leurs prières, fit alors le voyage de Fatuhiva, et satisfait de l'accueil des naturels, il y envoya le R. P. Jean Lecornu, qui s'établit à Omoa, avec le Frère Alexis, tout auprès des ministres protestants : avril 1854. Quelques mois plus tard, l'arrivée des nouveaux missionnaires permit de renforcer le poste par l'envoi du R. P. Fulgence Pouet; mais on y resta peu de temps. L'île Hivaoa, de son côté, commençait à réclamer la lumière de l'évangile. Le chef de la grande vallée de *Puamau*, Mato, ne cessait de demander un prêtre. Chargé de se rendre compte des dispositions de la peuplade,

(1) Né à Fontrannes (Aube), en 1825.

le R. P. Jean Lecornu y fit un premier voyage d'exploration, dont le résultat fut tel que le R. P. Dordillon, après avoir mûrement pesé la chose devant Dieu, prit la résolution suivante, qu'il a lui-même motivée en ces termes :



R. P. Jean Lecornu SS. CG.

« Nous étant assuré par nous-même, que les ministres protestants ne faisaient rien à la Madeleine (Fatuhiva), et que nous n'y faisons pas beaucoup plus, nous quittâmes cette île le 2 août (1855) et nous allâmes nous fixer à *Puamau*, baie beaucoup plus importante, où il n'y avait pas eu encore de missionnaire, pas plus que dans toute l'île, où elle est située. Au départ d'Omoa nous y laissâmes 24 chrétiens ou catéchumènes. Les RR. PP. Jean, Fulgence et le Frère Alexis allèrent résider à Puamau. »

CHAPITRE XIII

CONSTRUCTION DE CHAPELLES. — VISITE DE MGR TEPANO JAUSSEN. —

LE P. DORDILLON NOMMÉ VICAIRE APOSTOLIQUE DES ÎLES MARQUISES
AVEC LE TITRE D'ÉVÊQUE DE CAMBYSOPOLIS. — SITUATION DE LA
MISSION A SON DÉPART POUR LE SACRE (1854-1857).

A mesure que des peuplades demandaient à s'instruire ou à prier, il fallait bien construire un abri pour le missionnaire et une hutte quelconque pour les réunions. A Taiohaé on entreprit de faire un peu plus dignement. Le 21 février 1854, on procéda à la bénédiction de la première pierre d'une cathédrale, que les Français se proposaient de bâtir comme église de la colonie. Elle fut dédiée à Notre-Dame, avec saint Charles pour patron secondaire. On n'a pas oublié que Témoana avait pris le nom de Charles au baptême. Les soldats du génie y travaillèrent quatre mois, puis l'escadre franco-anglaise réunie à Taiohaé étant partie pour la Crimée, les travaux furent interrompus et les murs restèrent à un mètre au-dessus du sol (1).

Le P. Dordillon, n'osant pas trop compter sur l'achèvement prochain de cette cathédrale, fit construire à la même époque une chapelle en clayonnage et chaux, à *Patoa*, dans l'enclos de la Mission, afin de remplacer le trop petit oratoire, qui avait servi jusque là. Cette nouvelle chapelle fut bénite le 29 novembre 1854

(1) Vers 1896, l'Administration fit prendre quelques pierres des fondements pour faire les culées d'un petit pont; en cherchant les monnaies qu'on supposait cachées dans la pierre angulaire, on chavira tout sans pouvoir rien découvrir. A la première ondée le pont fut emporté avec les culées, et la largeur du lit de la rivière doublée, de sorte qu'il ne reste plus rien, ni église, ni pierre angulaire, ni pont. Je me trompe, on a fait plus tard le pont Taupo : M. l'Administrateur, mieux inspiré, en demanda la bénédiction, un 14 juillet, mais il en tomba en disgrâce et fut relevé. Le pont tient encore (1905).

ou 1855. Nous croyons qu'elle fut dédiée à l'Immaculée-Conception.

Le R. P. Dominique, de son côté, élevait une nouvelle chapelle à Puamau. « Aussitôt après notre arrivée à Puamau, île Hivaoa, 5 mars 1866, écrit-il, nous avisâmes de construire une chapelle plus grande et plus convenable que celle que nous y trouvions, quoique réduits à nous contenter des ressources du pays : bois d'arbres à pain avec les feuilles du même arbre pour toiture, chaux que nous fournissait la mer, les bras des canaques et les nôtres. A la fin de 1856 elle était presque terminée, grâce au concours du bon frère Nicolas que nous envoya le Vice-Provincial : le R. P. Dordillon ! (1).

Enfin le 3 septembre 1856, les Pères de Uapou firent à *Hakahau* leur entrée dans leur nouveau presbytère en clayonnage et chaux, et le R. P. Dordillon s'y trouva pour bénir les fondements, commencés depuis 9 ans, de la première église qui ait été construite *en pierres* aux Marquises. Elle fut dédiée à saint Etienne, du nom de Mgr d'Axiéri, vicaire apostolique de Tahiti : il était devenu administrateur apostolique des Marquises, depuis que Mgr Baudichon, rentré en France, avait donné sa démission de vicaire apostolique de ces îles.

Suffisamment absorbé par les affaires de son propre vicariat, Mgr Jaussen n'eut guère le temps de s'occuper des Marquises. Cependant, au cours d'un voyage dans l'archipel en 1856, répondant à une consultation sur des usages marquisiens douteusement entachés de superstition, il décida qu'il les fallait défendre aux chrétiens, ou tout au plus ne les leur permettre qu'en les obligeant à en écarter toute circonstance païenne, cela provisoirement, en attendant qu'une étude plus approfondie le mît à même de se prononcer d'une façon plus catégorique. Au reste, il garda peu de temps la charge d'administrateur de la Mission des Marquises. Informé par lui-même du bien qui s'opérait dans ces îles et de la difficulté qu'il y avait de les gouverner de Tahiti, le Saint-Père estima plus avantageux de leur donner un nouveau vicaire apostolique, et le 7 décembre 1855, il confia cette charge

(1) Les feuilles du toit remplacées par des bardeaux, elle a servi — quoiqu'on n'osât plus y entrer à la fin de peur de la voir s'effondrer — jusqu'au 9 janvier 1906, jour où nous avons béni une autre chapelle en bois. (*Annales des Sacrés-Cœurs*, 1902, p. 256.

à celui que tout le monde désignait depuis longtemps, le R. P. Dordillon, dont la vertu, la science, le tact et le dévouement avaient déjà rendu d'inappréciables services à l'archipel depuis le départ de Mgr de Basilithe (1).

Elu le 7 décembre 1855, le R. P. Ildefonse Dordillon ne reçut la nouvelle de sa nomination que le 14 septembre de l'année suivante. Aussitôt, il chargea le R. P. Jean Lecornu de le remplacer à Nukuhiva, et il partit le 9 octobre pour aller se faire sacrer à Valparaíso, emmenant avec lui le prince Stanislas Moanatini, fils du roi Témoana, et Eriko, fils du chef de Havao. Le premier devait rester à Valparaíso pour y faire son éducation au collège des Pères des Sacrés-Cœurs.

Comme le sacre de Mgr Dordillon, évêque de Cambysopolis, est digne de faire époque dans cette histoire, nous rapporterons ici un résumé de tout le passé, tel que nous l'a donné Sa Grandeur elle-même :

Commencée le 5 août 1838, la mission des Marquises ne comptait encore en janvier 1846, lors du retour de Mgr de Basilithe en ces îles, que 112 chrétiens, presque tous morts, à l'exception d'une vingtaine, qui, avec un égal nombre de catéchumènes formaient tout notre petit troupeau, dispersé en deux îles : Tahuata et Uapou. Nous n'avions plus alors de néophytes à Nukuhiva : les 25 indigènes qui y avaient été baptisés, étaient morts.

De 1846 à 1848 nous avons eu 104 baptêmes, tant d'adultes que d'enfants, et depuis 1848, époque du départ de Mgr de Basilithe pour la France, jusqu'à ce jour (9 octobre 1856), le nombre des baptêmes s'est élevé jusqu'à 986, ce qui forme un total général de 1202 baptêmes, sans parler d'un grand nombre de catéchumènes, qui n'ont pas persévéré. Je dois ajouter que près des trois quarts de nos chrétiens sont morts. Lors de notre départ de Tahuata en 1849, presque toute l'île était chrétienne ou catéchumène, mais à cette époque, et quelques mois avant, ce peuple qui nous avait donné la satisfaction de le voir entrer dans le divin bercail de Jésus-Christ, s'étant laissé séduire par l'ennemi de tout bien, était retourné au paganisme ou du moins à ses infâmes passions.

En partant pour Valparaíso (octobre 1856), je laissais 5 prêtres missionnaires, ainsi répartis dans l'archipel : deux à Nukuhiva, un à Uapou et deux à la Dominique, et de plus quatre frères convers. Nous comptons alors environ 200 néophytes dans l'île Nukuhiva, autant à peu près dans l'île Uapou, 20 seulement dans l'île de la Dominique. Le

(1) Mgr Dordillon est né à Sainte-Maure (Indre-et-Loire), le 11 octobre 1808.

nombre de nos maisons d'habitation et de nos chapelles s'élevait en tout à une trentaine, sans compter celles de Tahuata et de la Madeleine que nous avons été obligés d'abandonner.

Voici encore un exposé succinct de la situation particulière de la Dominique, dû, celui-ci, au R. P. Dominique Fournon :

La mission de la Dominique fut commencée le 15 février 1855, dans la baie de Puamau, par le R. P. Jean Lecornu. Le poste de la Madeleine y ayant été transporté le 9 août 1855, les RR. PP. Jean et Fulgence vinrent s'y établir d'une manière fixe. Mais ces deux Pères ayant été rappelés (18 janvier 1856) pour évangéliser l'île Uapou, nous fûmes désignés, le R. P. Roussel et moi, pour les remplacer. Partis de Taiohaé le 2 mars, nous arrivâmes le 5 à Puamau. Le Frère Séverin nous accompagnait.

Notre première excursion apostolique fut pour les Hatua. Le chef Mato, de Puamau, avait demandé des missionnaires catholiques, dans l'espoir, peu surnaturel, que les Français viendraient le venger de ses ennemis, les Hatua. Il fit tout ce qu'il put pour nous détourner d'aller les visiter, nous les dépeignant comme de très mauvaises gens, qui nous tueraient infailliblement si nous allions chez eux.

Malgré les craintes de Mato, nous allâmes les visiter en cérémonie. Ils nous reçurent bien, et parurent contents de la confiance que nous leur témoignions.

Nous avions alors une vingtaine de néophytes. Quelques mois avant notre arrivée il y en avait davantage, mais le R. P. Jean, qui espérait leur faire violer solennellement les *tapu*, ayant fait placer une natte au-dessus de la porte de la chapelle, afin qu'ils la profanassent avant leur entrée, un bon nombre d'écoutants refusèrent de faire ce grand pas, pour la violation des *tapu*; retenus par l'orgueil, ils craignaient d'être ensuite méprisés par leurs compatriotes.....

Pour avoir abandonné Tahuata, les missionnaires ne perdaient pas de vue cette pauvre île. Le P. Dordillon y fit un voyage peu après la suppression du poste. Il trouva la situation fort triste, bien que le chef Panau, du plus loin qu'il l'aperçut, fit sonner la cloche à toute volée. « Mon voyage, dit le Père, ne fut pas inutile, car j'eus occasion de baptiser deux personnes. Mais il n'était pas possible d'y faire rien de sérieux pour le moment ».

Telle était donc la situation en 1856, quand le R. P. Dordillon partit pour son sacre. Elle n'était pas brillante, mais elle était meilleure qu'elle n'avait jamais été. De 1838 à octobre 1856, il avait été administré 1202 baptêmes. Apprécient l'œuvre des

missionnaires, M. Jouan, commandant particulier dans l'archipel en 1855, a écrit avec non moins de justice que d'exactitude :

Le peu de succès de la mission doit s'attribuer à l'inconstance et à l'indifférence des indigènes, non au défaut de zèle des Pères. Partout où il y a un missionnaire, la population est plus honnête, plus traitable, meilleure en un mot... Les Pères se sont attiré le respect des habitants et la considération d'étrangers d'une communion différente. Quelques-uns, pour accomplir leur mandat, se soumettent à une existence, dont l'idée seule donne le frisson. Mal logés, mal nourris, plus mal souvent que les indiens, au moins habitués à ce régime dès leur enfance, seuls au milieu de populations sinon hostiles du moins défiâtes, on ne peut qu'admirer leur dévouement et la foi qui les soutient dans cette épreuve d'isolement, sans communication avec les hommes de leur espèce. Les missionnaires des Marquises honorent la France et l'humanité (1).

(1) H. Jouan, *L'Archipel des Marquises*.

CHAPITRE XIV

SACRE DE MGR DORDILLON. — IMPRESSIONS DE LIVRES MARQUISIENS.
— RETOUR A TAIOHAÉ. — GUERRE DES TAÏPIVĀI. — VOYAGE
D'HIVAOA. — L'EAU-DE-VIE DE COCO. — TENTATIVE INFRUCTUEUSE
DES MINISTRES PROTESTANTS A PUAMAU, 1857.

Mgr Dordillon arriva à Valparaiso le 21 janvier 1857. Il y fut sacré le 8 février, mais ne put rentrer dans sa mission que quatre mois plus tard. Il profita de son séjour au Chili pour faire imprimer son *Livre de cantiques*, et la *Vie de Notre Seigneur* en langue marquisienne, puis surtout sa *Grammaire de l'idiome des îles Marquises*. Fruit de onze années de patientes études, ce dernier ouvrage était peut-être le plus nécessaire de tous, destiné qu'il était à lever le premier obstacle qui, pendant de longs mois et même des années entières, mettait les nouveaux missionnaires dans l'impossibilité absolue d'exercer utilement leur apostolat dans l'archipel. Monseigneur aurait voulu pouvoir éditer à la même époque son *Dictionnaire de la langue des îles Marquises*. Le travail était déjà fort avancé, mais ne le jugeant pas suffisamment complet, il en retarda la publication, qui ne vint qu'en 1904, seize ans après sa mort.

Enfin le 10 mai 1857, le nouvel évêque des Marquises montait à bord de la *Provençale*, et après escale au Callao, il arrivait à Taiohaé, le 25 juin. « Que de larmes n'avait-on pas versées sur son départ ! raconte le R. P. Jean Lecornu. Que de soupirs n'avait-on pas fait entendre pendant son absence !

« Dès qu'on fut informé de son arrivée, tout le monde se prépara à le recevoir. M. le Commandant particulier de Nukuhiva donna ses ordres : M. le lieutenant réunit ses soldats sous les armes. De mon côté je fis prévenir le roi Témoana qui convia son peuple, et, à 1 heure, tout le monde se trouvait au débarcadère.

« Au signal donné, Monseigneur descend de la *Provençale*, revêtu du surplis et de la mosette; il était accompagné du commandant et de l'état-major du navire. Lorsqu'il eut mis pied à terre, nos néophytes lui offrirent un chant composé en son honneur, et tous se prosternèrent pour recevoir sa bénédiction. Il se dirigea ensuite vers les autorités françaises qui l'attendaient, et



Mgr René Ildefonse DORDILLON,
vicaire apostolique des îles Marquises (1870).

leur exprima toute sa reconnaissance et toute sa satisfaction de les revoir. Puis, après les compliments d'usage, il revêtit ses ornements pontificaux, et la procession se mit en marche. Il serait difficile de décrire l'enthousiasme des français et des canaques. Quelle piété! quel recueillement! quelle joie surtout! Arrivé à la modeste chapelle (en bois et chaux), qui devait servir de cathé-

drale, Monseigneur nous adressa une allocution pathétique qui fit verser des larmes à nos indigènes. Après la bénédiction pontificale, tout le monde se retira profondément impressionné.

« Le dimanche 28, il y eut messe pontificale. Quel étonnement ! quelle admiration ! quelle allégresse de la part des canaques ! Comme ils étaient heureux, et nous aussi ! Tout annonçait et promettait le bonheur. Nos espérances ne devaient pas être trompées » (1).

Trois peuplades, en effet, se décidèrent à écouter la parole évangélique, les autres devaient peu à peu suivre ce bon exemple. Mais, comme toujours, l'œuvre des missionnaires sera mainte et mainte fois arrêtée par de subites déclarations de guerre.

L'amiral Lujol, que Monseigneur avait salué au Callao, était venu lui rendre sa visite à Taiohaé le 16 août. La relâche touchait à son terme, quand soudain on apprit que le 22 août, deux jeunes filles des Hapaa avaient failli être prises pour victimes par des guerriers Taïpivaï, aux portes mêmes de Taiohaé. L'amiral donna aussitôt des ordres pour le châtimement des coupables. Le commandant Rosenweig fit une apparition jusque dans la peuplade compromise, en vue d'obtenir satisfaction, mais ce fut en vain, et on décida la guerre. Elle commença le 27, à 11 heures. Témoana s'y distingua par son intrépidité, et mérita d'être cité au rapport avec les commandants Rosenweig et Coupevent-des-Bois. Toutefois l'amiral n'eut pas la patience d'attendre la fin de la campagne. Il partit le 29 sans que les Taïpivaï se fussent déclarés vaincus. Monseigneur qui craignait la prolongation des hostilités, envoya le 4 septembre, les Pères Orens et Hippolyte jusqu'au sein de la peuplade rebelle pour l'engager à mettre bas les armes. Vingt des principaux guerriers consentirent à les accompagner jusqu'au poste du commandant pour y faire leur soumission. Le 7, on alla chercher les autres qui se laissèrent également persuader. Ils livrèrent tous leurs fusils, et la paix fut conclue à la satisfaction générale.

(1) Mgr Dordillon amenait deux beaux chevaux qui ont formé une très belle race ; il apportait aussi une voiture, qui attend des routes pour pouvoir rouler.

En 1839, les missionnaires avaient aussi introduit le bœuf. Cette race s'est si bien développée que la production a été supérieure à la consommation. La race bovine est devenue sauvage, et finalement elle forme avec les chèvres, les moutons et les porcs, le seul gros gibier des Marquises.

Monseigneur partit alors, à bord du *Kamehameha* pour visiter la chrétienté naissante de Puamau, dans l'île Hivaoa. Il y bénit le 23 septembre, la chapelle que le R. P. Dominique Fournon y avait élevée; il admit 42 personnes au catéchuménat, et, suivi de quelques chefs, il alla porter des propositions de paix à la peuplade d'Hanaupe toujours en guerre. Il eut le bonheur de réussir. Deux chefs de la peuplade l'accompagnèrent à bord du *Kamehameha* où la paix fut conclue. Heureux de tous ces bons résultats, il rentra plein d'espérance à son centre d'action, à Nukuhiva, ne se doutant pas qu'à cette heure-là même, deux hommes introduisaient dans ces îles une industrie meurtrière qui devait être aussi fatale à son œuvre qu'à celle de la civilisation, et à la vie même du peuple marquisien. Deux matelots américains, deux déserteurs, s'étaient réfugiés à l'île Hivaoa, dans la baie de Nahoé, dont les habitants montraient les meilleures dispositions pour la prière. Ces dispositions furent de courte durée. Les deux étrangers qu'ils avaient accueillis parmi eux leur apprirent à s'enivrer avec le « jus de coco », ou plus exactement avec la sève du cocotier, qu'ils recueillaient, en coupant les jeunes cocos à leur naissance, et en mettant à leur place divers récipients où coulait, goutte à goutte, la liqueur destinée à la formation et au développement des jeunes fruits. Cette liqueur, une fois fermentée, était comparable à l'eau de vie la plus violente. Les canaques se mirent à en boire avec excès. Ce fut le commencement de maux sans fin. Les missionnaires qui étaient venus construire une chapelle à Nahoé, n'eurent qu'à s'éloigner de ce village qui ne retentissait plus que des cris des ivrognes et du bruit des batailles et des orgies nocturnes.

Evincés de cet endroit, ils ne furent pas peu surpris de voir les ministres de l'erreur venir leur disputer le poste de Puamau. Nous avons dit au chapitre XII qu'une douzaine de ministres protestants sandwichois étaient venus s'établir à l'île Fatuhiva en 1853. Ils étaient là, ne faisant pas grand chose, sous la direction d'un ex-charpentier de Sidney, le sieur Brignel, qui trouvait beaucoup plus commode de vivre aux dépens de la société calviniste des Sandwich, que de gagner son pain en équarrissant le bois. Apprenant que les missionnaires catholiques commençaient à récolter les fruits de leurs sueurs dans la vallée de Puamau, il se sentit tout à coup l'inspiration d'aller tenter fortune auprès d'eux, et un

beau jour, il arriva dans le village, suivi du ministre sandwichois Tekena.

« Ils vinrent tous deux nous faire une visite de cérémonie, écrit le R. P. Dominique Fournon. Le cœur me battait fort, en voyant l'opposition arriver ainsi au milieu d'une mission à peine commencée. Nous nous trouvions entourés d'un grand nombre d'indigènes que la curiosité avait amenés.

« Brignel me salua en me disant : *He mihi tatou*, ce qui signifie « vous et nous sommes missionnaires », c'est pourquoi nous venons vous saluer. Son premier mot étant de la polémique, je lui répondis en conséquence et lui montrai, à lui ou plutôt à tous ceux qui nous écoutaient, que nous autres nous étions bien des « missionnaires », mais non pas eux, les sandwichois ; pour lui, il prétendait n'être pas même ministre. Tout le monde écoutait en silence, mais lui tremblait à la vue de tous nos néophytes.

« Voyant qu'il n'était pas sur un terrain avantageux, il changea de conversation, et me dit sur un ton triomphant : *He manihii tatou*, c'est-à-dire « Vous et nous sommes des étrangers ». — Vous autres, lui répondis-je, c'est vrai, vous êtes des *étrangers* ; mais nous autres français, qui sommes sur une terre *française*, nous ne sommes point étrangers ici. Il n'échappa point aux indigènes que son menton et ses lèvres tremblaient étrangement.

— Eh bien, me dit-il, je viens pour m'arranger avec vous : Divisons la vallée en deux, un côté sera pour vous, et l'autre côté sera pour moi. — Nous sommes venus pour évangéliser *tout le monde*, lui répondis-je, conformément au précepte de Notre Seigneur qui nous a dit : *ite docete omnes gentes*, et nous ne faisons exception de personne.

« Voyant les indigènes rire de plus en plus de sa peur et de sa défaite, il tourna les talons avec Tekena, suivi des moqueries et des huées de tous les assistants, que je m'empressai de rappeler à l'ordre ».

CHAPITRE XV

PROGRÈS DE LA MISSION A NUKUHIVA ET UAPOU. — ÉCOLE A TAIOHAÉ.

— LE FILET ROYAL ET LA PÊCHE MERVEILLEUSE. — SENTENCE DE LA MISSION CONTRE LES FÊTES PAIENNES ET PRATIQUES SUPERSTITIEUSES.

— ELLE EST SOUTENUE PAR LE COMMANDANT CAILLET. — TAPUS ET LIEUX SACRÉS. — NOUVELLE ÉVACUATION DU POSTE MILITAIRE, 1858.

De retour de sa visite à Hivaoa, Mgr Dordillon trouva à Taiohaé trois demandes de missionnaires de la part de trois peuplades de Nukuhiva : les Atitoka, les Taioa, les Taïpivaï. Après avoir baptisé une douzaine de néophytes et admis une vingtaine de personnes au catéchuménat, il visita ces moissons jaunissantes et y installa lui-même les ouvriers chargés de les conduire à maturité. Il donna le R. P. Fulgence aux Taïpivaï, 3 novembre 1857, et poursuivit sa course apostolique jusqu'à l'île Uapou, dont les habitants venaient de bâtir au poste d'Hakahau la première église en pierre de l'archipel. L'église fut bénite le 12 novembre et dédiée à saint Etienne. Puis, ayant confirmé huit chrétiens, Sa Grandeur alla bénir une seconde chapelle à Hakatao, dans la même île, et elle rentra à Taiohaé où le peuple célébra avec allégresse le premier anniversaire de son sacre (13 décembre). Le 6 janvier 1858, une vingtaine de chefs étant réunis à sa table, à l'occasion du baptême d'un fils de chef, Monseigneur en profita pour plaider devant eux la cause de l'éducation de l'enfance. Ses paroles furent comprises. Le 11 janvier une école s'ouvrit au centre de la mission, et le commandant Rosenweig la déclara *obligatoire* pour tous les jeunes canaques de Taiohaé. Elle fut immédiatement fréquentée par 44 élèves.

Encouragé par ces bonnes dispositions, l'évêque songea à procurer à ses îles le bienfait d'une communauté religieuse pour l'éducation des filles. Il en écrivit à la Supérieure générale des

religieuses des Sacrés-Cœurs, mais les exigences particulières de la vie de cet institut, surtout l'obligation de l'adoration perpétuelle, ne permirent pas de donner suite à ce projet.

Cependant, Sa Grandeur était continuellement en route pour inaugurer la prière, présider les fêtes de catéchuménat, baptiser des néophytes. Au mois de janvier il en baptise une quinzaine et va recevoir les premiers engagements des catéchumènes des tribus



Chapelle de Hakatao, île Uapou.

Haumia, Haata et Pakiu. Durant les mois de février et mars, il inaugure la prière et l'instruction chez les Hakapuaë, Hakapaa, Matahua et Vaïhi, fractions de la grande peuplade des Hapaà.

L'élan pour le bien est général et tout arrive à point pour le maintenir et le développer.

Vers la fin de février une centaine de canaques de l'île Uapou étaient arrivés à Taiohaë sur une dizaine d'embarcations. On n'était plus à l'époque des guerres fratricides. Aussitôt les peuplades de Nukuhiva font assaut de gentillesse envers les visiteurs. De tous les points de l'île on accourt pour leur offrir de la nourriture. Ainsi firent les Hapaa, les Naïki, les Tataiéva, les Matahua, les Atitoka, les Pua. Il y avait donc en ce moment un nombre

considérable d'indigènes à Taiohaé, d'autant plus qu'un chef de la Dominique s'y trouvait également avec un chef de Fatuiva. Le roi Témoana, sans avoir prévu cette circonstance, avait fait faire un grand filet qu'il désira essayer à cette occasion. Or, d'après les usages païens et les idées superstitieuses de ce peuple, cette opération était entourée d'une multitude de *tapus*. Ainsi, tant que durait la pêche, les femmes ne pouvaient ni causer, ni manger; les pêcheurs ne devaient emporter en mer ni eau douce pour se rafraîchir, ni popoï pour manger, encore moins du tabac pour fumer. Le roi, sincèrement chrétien, annonça à tout le monde que la pêche aurait lieu sans tenir compte des anciennes coutumes et que même on affecterait de violer toutes les défenses du paganisme. Le cœur du missionnaire battait bien un peu, quand l'*upéna* fut jeté à la mer, car si le poisson eût manqué, qu'en aurait-il résulté pour la foi naissante de tant de néophytes? Dieu voulut bien se donner à lui-même le témoignage du succès. Quand l'*upéna* fut retiré des flots, il apparut tout plein d'une quantité prodigieuse de beaux poissons « Jéhovah est le Dieu puissant! » s'écrièrent les naturels. Six jours de suite, l'expérience fut renouvelée, et chaque fois la pêche fut des plus abondantes. On devine l'impression produite sur tout le peuple, et comme les étrangers s'empressèrent d'en porter la nouvelle dans tout l'archipel.

Un autre événement tout aussi avantageux fut l'arrivée des deux Pères Géraud Chaulet et Eleuthère Sneppé, que le *Kamehameha* déposa à Taiohaé le 25 mars, fête de l'Annonciation. Le premier de ces deux intrépides ouvriers devait surtout fournir une longue et bienfaisante carrière apostolique, sous le modeste nom de *Père Pierre*, que nous lui donnerons désormais dans la suite de cette histoire. Ils venaient fort à propos tous les deux, car Monseigneur et les autres missionnaires ne pouvaient suffire à l'immensité de leur tâche. Sa Grandeur fit aussitôt une nouvelle distribution des postes. Il appela près de lui, à Taiohaé, le R. P. Dominique Fournon, confia le poste de Puamau, que celui-ci délaissait, aux Pères Hippolyte et Adrien, envoya le R. P. Fulgence à l'île Uapou, d'où il retira le R. P. Jean pour le fixer parmi les Taïpivaï, installa le R. P. Pierre Chaulet à Aakapa, dans l'île Nukuhiva, et laissa le R. P. Orens à Hatihéu où tout le monde priait. Malheureusement, le 17 juillet, il dut renvoyer le Fr. Alexis à Valparaiso pour cause de maladie.



Tatoueur marquisien, traçant sur le corps d'un indigène les figures indélébiles du principal ornement polynésien.

Chacun se dépensait avec ardeur et se félicitait des bonnes dispositions du peuple quand, soudain, la fête du 15 août, la grande solennité impériale, faillit devenir funeste à une œuvre si péniblement commencée.

Le jour où Temoana avait jeté son fameux coup de filet en foulant aux pieds les lois du *tapu*, un chef des Pua était venu dire à Mgr Dordillon qu'il était décidé à prier avec tout son peuple, mais pas tout de suite, après seulement qu'il aurait célébré une dernière grande fête païenne : avant de quitter les dieux, c'est-à-dire ses passions, il demandait de pouvoir une dernière fois les satisfaire. Monseigneur l'engagea naturellement à renoncer de suite à cette fête qu'il ne pouvait en aucune manière approuver. Témoana et la reine Vaékéhu parlèrent en ce sens avec tant de conviction, que le chef, à regret sans doute, promit de s'abstenir, à la condition toutefois que les autres chefs imiteraient son exemple. La plupart des chefs en effet dressaient l'oreille, prêts à profiter de la moindre condescendance de l'évêque ou du roi pour revenir à leurs amusements licentieux. Leur conversion était loin d'être complète, ils auraient volontiers associé le culte du vrai Dieu avec celui de Baal.

Cet incident obligea les missionnaires à étudier de plus près l'ensemble des coutumes et usages canaques, afin de discerner les pratiques superstitieuses ou immorales de celles qui étaient purement exotiques ou ridicules. Après un long et minutieux examen dans leurs postes, ils se réunirent à Hatihéu, le 15 juillet, sous la présidence de l'évêque, et d'un commun accord ils déclarèrent qu'on ne pouvait permettre aux néophytes ni le tatouage, ni les *mau* (festins païens), ni les *pahu* (onctions), ni les *komunu* (canti-lènes obscènes), ni les parfums et ornements provocateurs à l'usage des *Kaïoi* (personnes adonnées à la débauche).

« Quelques personnes, écrit le capitaine Jouan, ne connaissant pas les mœurs des habitants, ne sachant pas que la superstition des *tapu* est mêlée à tous les actes de la vie, ont cru que les missionnaires pouvaient, en laissant leurs adeptes se tatouer à leur gré, ne rien faire d'incompatible avec le dogme qu'ils prêchent. Il n'en est cependant pas ainsi; des pratiques religieuses, des parures, des interdictions diverses accompagnent le tatouage, et de plus, quand il s'agit d'une femme, il faut qu'elle soit pendant un certain temps la propriété du tatoueur. » Il aurait pu

ajouter que le tatouage d'une cheffesse ne se terminait pas d'ordinaire sans une ou plusieurs victimes humaines. On conçoit dès lors que les missionnaires l'aient absolument défendu aux néophytes.

Quant aux fêtes et aux livrées du libertinage, le roi Mahéono, en mesure de s'y connaître, déclarait aux Pères qu'ils *reprenaient hors de propos les filles libertines, s'ils ne commençaient pas tout d'abord par leur défendre l'usage des ornements, onctions et parfums, signes caractéristiques du désir et de la pratique de la débauche.*

La sentence des missionnaires fut bientôt connue de tous les néophytes, et le roi Témoana s'employa de toutes ses forces à la faire respecter. Le nouveau commandant particulier, M. Caillet, arrivé le 25 mars pour remplacer M. Martin qui avait lui-même succédé à M. Rosenweig (18 février), en eut certainement connaissance. Comment se fait-il alors qu'il ait donné ordre à la peuplade des Taioa de venir célébrer *à la païenne* la grande fête nationale du 15 août, les invitant à venir à Taiohaé avec leurs tambours, leurs ornements superstitieux, pour chanter, danser, etc., sous les yeux des néophytes?... Le 14, en effet, ils arrivèrent en masse, portant triomphalement ces livrées du libertinage qu'on venait de condamner. Monseigneur ne put y tenir. Il courut immédiatement chez le commandant et le supplia au nom de la civilisation, au nom de la France, au nom de sa propre situation de résident, d'arrêter cette horrible fête, dont il lui prédit les conséquences désastreuses : les orgies, les assassinats, le désordre dans toute l'île, la ruine du peu de bien qu'on avait fait jusque-là; il lui représenta en outre l'inconvenance qu'il y avait pour un Français, pour un chrétien, d'encourager des scènes abominables, dont il ne pourrait s'empêcher de rougir; enfin il l'assura que le gouverneur de Tahiti, dont il connaissait bien les sentiments, ne manquerait pas de le désapprouver.

M. le commandant, il faut lui rendre cette justice, n'avait pas entrevu toutes ces choses. Il avait cédé à un mouvement de curiosité malsaine, comme feront hélas! tant de gouverneurs et de résidents pour le plus grand mal de ces îles, mais il n'avait pas eu un seul instant la pensée de troubler les esprits; aussi s'empressa-t-il de réparer son erreur, et avec une grandeur d'âme vraiment touchante, il contremanda la fête païenne. Il alla même plus loin; en vertu d'une ordonnance du 16 août 1858, il défendit

le tatouage, les *tapu*, les fêtes païennes et l'ivrognerie dans toutes les peuplades où la majorité des habitants commençait à prier.

On ne saurait trop louer un pareil acte de sagesse. Trois semaines plus tard, le 10 septembre, pour en assurer l'exacte observation dans tous les districts, le roi Témoana adressa à tous les chefs de l'île Nukuhiva une circulaire où la prohibition de l'eau-de-vie de coco nous fait supposer que l'incendie allumé par les deux déserteurs de Naohé s'étendait déjà à l'île Nukuhiva. Et de fait, deux jours après, trois hommes de Hatihéu étaient surpris en flagrant délit de fabrication de cette liqueur énivrante, et ils allaient expier leur faute dans la prison de Taiohaé.

Monseigneur, rassuré par l'ensemble de ces mesures, crut pouvoir se rendre à l'appel des Pua et des Atitoka qui désiraient vivement être admis au catéchuménat. Il fut chez ces derniers le 28 novembre; il y baptisa huit enfants et reçut tous les adultes au nombre des catéchumènes. — Le roi Témoana et la reine Vaékéu l'accompagnaient dans presque toutes ses courses apostoliques. — « La cérémonie fut suivie comme de coutume d'un grand repas, écrit le R. P. Chaulet. Après le repas, les néophytes, sur l'invitation de Sa Grandeur, du roi Témoana et de son épouse, allèrent rendre profanes les lieux sacrés. Dès qu'on était arrivé sur ces lieux qui avaient inspiré tant de terreur, on récitait le *Credo*, on chantait un cantique, on renversait les idoles et on mettait le feu aux broussailles qui le couvraient. Aucun lieu sacré ne fut respecté, pas même ceux qui se trouvaient au fond de la vallée ou sur les hauteurs. » Même cérémonie chez les Pua le 29. Le 30, Sa Grandeur obtint que la princesse Putohipu rendit profanes les poules et les cochons de Hatihéu qui jusque-là avaient été *tapu*.

Sur ces entrefaites, l'*Infatigable* vint jeter l'ancre dans le port de Taiohaé. Il avait à son bord M. de Kermel qui venait prendre l'administration de l'archipel. Il était aussi chargé de faire l'évacuation du poste militaire de nouveau supprimé. « Je laisse à la mission la complète jouissance du pavillon des officiers et des jardins de l'Etablissement », disait le gouverneur Saisset dans sa lettre de faire part de cette mesure à Mgr Dordillon. Soldats et officiers du 2^e régiment d'infanterie de marine quittèrent l'archipel le 15 décembre. Les Frères Nil et Victorien partirent par la même occasion pour Valparaiso.

CHAPITRE XVI

UNE NOUVELLE ÉCOLE. — CONTINUATION DE LA PROFANATION DES TAPU ET DES LIEUX SACRÉS. — LA GUERRE SAINTE DES TAIOA, 1858-1859.

Après le départ des soldats, rapporte le R. P. Chaulet, une école fut ouverte à Taiohaé pour femmes et jeunes filles. La reine Vaé-kéhu se mit à la tête des écolières et les leçons furent données deux fois par jour, le matin et à midi. Tandis que la reine veillait à l'insiruction des personnes du sexe, le roi Témoana pressait l'exécution des réglemens de l'administration coloniale. Plusieurs chefs ayant essayé de faire de l'eau-de-vie de coco, il les rappela énergiquement au devoir, et tout rentra dans l'ordre.

Les notes de Monseigneur sont à cette époque empreintes de la plus douce joie.

« La veille de Noël 1858, écrit-il, j'eus la consolation de baptiser quatre personnes adultes. A la messe de minuit, il y eut un grand concours de canaques, une dizaine de néophytes s'approchèrent de la Sainte Table. Les indigènes étaient émerveillés de notre brillante illumination. Après la troisième messe, tous les chefs vinrent déjeuner chez nous. Le soir, au salut du Très Saint Sacrement, il y eut pareillement grande affluence.

« Le dimanche 26, nous allâmes avec tous nos enfants chez le chef Tuhukakua pour profaner son lieu sacré qui avait été épargné en 1852. Apprenant qu'il restait encore un lieu sacré en cet endroit, le roi avait dit : « Demain, nous irons y manger un cochon, et toutes les filles y monteront. »

« Le paganisme océanien, comme du reste tous les autres paganismes, était on ne peut plus cruel pour la femme, sur laquelle il faisait peser une multitude de défenses aussi ridicules que vexatoires, et cela sous les peines les plus sévères. Elles ne pouvaient ni monter sur le pavé réservé aux hommes, ni manger à leur table, ni goûter les mets qu'ils avaient préparés, etc...

« Toutes les femmes et filles sont montées sur ce lieu redoutable, remarque Sa Grandeur, et elles y ont mangé avec nous. Vers la fin du repas, Témoana fait apporter un *Kooka*, plat sacré dont il avait eu soin de se munir en partant de sa maison. Cet ustensile était tellement *tapu* que, non seulement on n'aurait pas trouvé jadis un seul indigène assez osé pour y porter la main et y prendre de la nourriture, mais qu'on n'aurait même pas eu le courage de passer par les endroits arrosés de son eau. Les temps étaient bien changés. Le roi fait remplir le plat de *popoi*, un homme en distribua à toutes les femmes et filles présentes, et toutes en avalèrent une bouchée pour prouver qu'elles renonçaient hardiment à leurs défenses superstitieuses sans la moindre crainte de la vengeance des faux dieux.

« Encore un triomphe pour la religion ! *Sit nomen Domini benedictum ex hoc nunc et usque in sæculum !* »

Le bon exemple est contagieux : « J'apprends, par une lettre du P. Orens, continue Sa Grandeur : 1^o Que les Puhioho ont rendu profanes les cochons *tapu* et que les femmes en ont mangé ; 2^o Que les petites princesses Puhioho sont venues à la prière ; 3^o Que le dernier païen de Hatihéu est venu hier à la prière ; 4^o Que les bonnes dispositions des chefs se maintiennent...

« *Non nobis, Domine, non nobis*, conclut le pieux Évêque, *sed Nomini tuo da gloriam !* »

Et vraiment, pendant quelques jours, il n'a que des choses consolantes à enregistrer. Passons par dessus les fêtes du premier de l'An, et arrivons à celles qui avaient une signification plus religieuse.

« Le 2 janvier 1839, reprend-il dans son journal, après la messe, nous nous rendons tous, avec les femmes et les filles, sur la place publique de Méau. Un grand déjeuner nous y avait été préparé par les chefs qui avaient eux-mêmes battu la *popoi* pour les femmes. Six gros cochons rôtis tout entiers étaient disposés à l'endroit où se donnait le repas. Avant le déjeuner, les femmes et les filles montent sur le lieu sacré nommé Tatuéhiné. Nous y chantons des cantiques, nous récitons des instructions, puis on déjeune. Le repas fini, Témoana prend la parole pour féliciter les chefs et tous les assistants de ce qu'ils ont fait, et les engage fortement à ne plus revenir à leurs *tapus*.

« Le chef Tamatiia propose alors de monter sur les autres lieux sacrés du village, en particulier sur celui de Taula Vékétu. Nous y allons et chemin faisant nous profanons cinq pavés sacrés. Arrivés au haut de la montagne et vers le milieu de la vallée, au fameux lieu *tapu* qui était censé la résidence des grands dieux Taula Vékétu et Taula Tiia, toutes les femmes s'y précipitent au chant des cantiques, et nous

ne l'abandonnons qu'après l'avoir complètement détruit par le feu.

« Le lendemain, nouvelle guerre aux *tapus* à l'inauguration d'une maison de Témœana à Viihénua. Vers midi, un messager royal nous invite en disant : *Venez à la fête du roi Témœana, tout est prêt.* Nous nous y rendons et nous dinons avec les chefs sous la véranda, tandis que le peuple mange devant la maison. Le menu comprenait 10 cochons et une grande quantité de poisson, de canne à sucre, de bananes, de *poke*, de *Kaaku*, de *Koehi*, etc. Un cigare fut offert à tous les chefs, et tout le monde se retira on ne peut plus satisfait, surtout les femmes qui ne savaient comment exprimer leur joie et leur reconnaissance de n'être plus enfin systématiquement exclus des repas des hommes. Maintenant que ces Messieurs battent la *popoi* à leur place, elles commencent à respirer. »

Obligé de visiter fréquemment les différentes vallées de Nukuhiva et les autres îles du groupe, Monseigneur avait acheté, pour 1.200 francs, une petite goélette qui devait lui faciliter ses voyages par mer. Il la baptisa solennellement le 6 janvier 1859 sous le nom de *Te Fétu o té Tai* « Étoile de la mer ». En ayant confié la manœuvre à trois indigènes des Sandwich, Louis, Barnabé et Joseph, il s'en alla visiter l'île de la Dominique (Hivaca), emmenant avec lui une douzaine de néophytes. Parmi eux se trouvaient le catéchiste sandwichois *Timéone* et sa femme qui devaient commencer la mission à l'île Uauka. Il descendit à Puamau, y conféra longuement avec 17 chefs qui promirent de seconder l'œuvre des RR. PP. Hippolyte Roussel et Adrien Snappé, et il mit fin à la guerre qui venait d'éclater depuis quelques jours à l'occasion d'un meurtre commis dans la vallée. Il visita ensuite la baie d'Hanaïapa, puis celle de Vaitahu, et enfin l'île Uauka où il laissa Timéone et sa femme Bibiane pour instruire les habitants. Cette petite peuplade d'Uauka se montra des plus dociles; le P. Dominique alla plus tard parfaire l'œuvre des deux braves néophytes sandwichois. Il apprit aux insulaires à travailler le bois, et construisit avec eux une petite chapelle en sable et chaux qui fut bénite par Monseigneur le 28 août 1860, sous le vocable de Saint-Jean-Baptiste. Malheureusement, Timéone et sa femme tombèrent malades, et le poste fut supprimé le 1^{er} décembre 1860, pour n'être repris qu'en 1878.

De retour à Taiohaé le 22 janvier 1859, Monseigneur reçut à la fin du mois une visite qui le remplit à la fois d'espérance et de

crainte. Matio, chef de la partie haute de la vallée d'Hakatéa, jusque-là rebelle aux appels de la grâce, venait tout juste le supplier de l'instruire et en même temps de le défendre contre les persécutions de *Taua mata héva*, prêtresse des idoles qui gouvernait toute l'importante vallée d'Hakauï. Cette femme, en effet, très opposée aux missionnaires, lui avait déclaré la guerre sous le seul prétexte qu'il se mettait à prier. L'Évêque et Témoana, jugeant que l'affaire était de conséquence, partirent aussitôt pour Hakatéa et Hakauï, accompagnés de Matio, du P. Fournon et de quelques chefs de Taiohaé. En arrivant au débarcadère d'Hakatéa, ils y trouvèrent pour les recevoir une trentaine de naturels, presque tous de la vallée d'Hakauï; plusieurs étaient en armes : mais pas un ne leur adressa une parole aimable. Au contraire.

— Je ne veux pas prier, s'écria un d'entre eux.

— Si tu ne veux pas prier, c'est ton affaire, répondit M^{re} Dordillon; nous ne sommes pas venus pour te solliciter personnellement. Nous sommes venus à l'invitation du chef Matio. Un missionnaire restera chez lui : Si tu veux t'instruire, tu pourras aller le trouver.

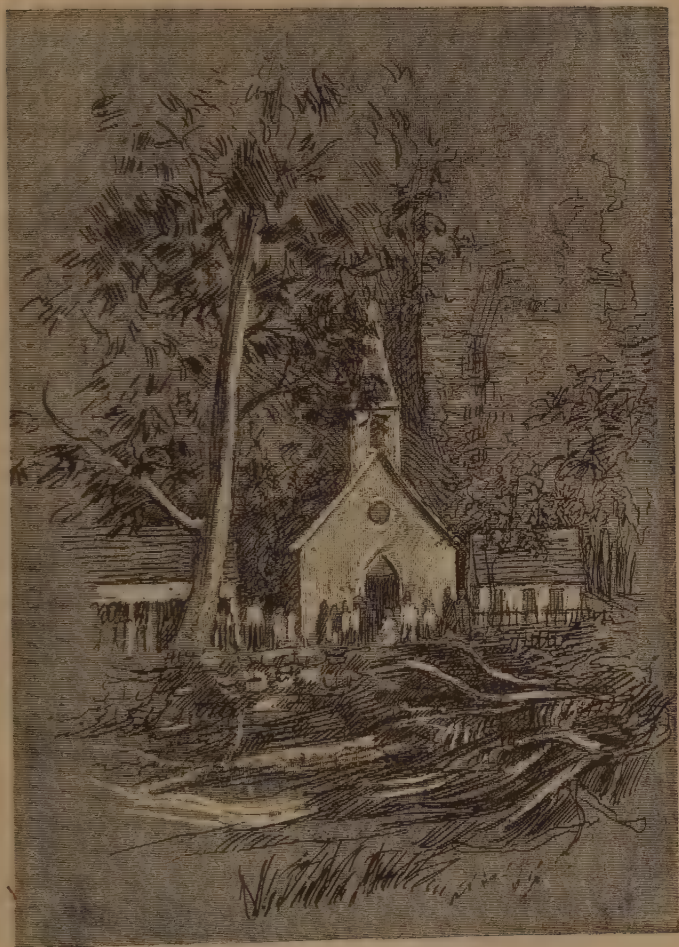
Puis, s'approchant d'un jeune homme armé d'un harpon, — c'était le petit-fils de la prêtresse *Taua mata héva* — il l'invita à déposer cette arme qui n'était pas de circonstance. Les voyageurs passèrent la nuit dans une case au bas de la vallée, sans cesse mis en alerte par les bruits les plus divers : des fusils avaient été aperçus dans une pirogue et on assurait que la cheffesse avait donné l'ordre de mettre à mort les chefs de Taiohaé.

« Dès qu'il fit jour, rapporte Monseigneur, j'allai trouver la cheffesse pour savoir ce qui en était. Nous la trouvâmes assise sur le pavé, à la porte de sa case. Elle nous reçut en nous disant : « *Mémai*, venez ! » une seule fois, froide réception pour le pays; je m'assis par terre, et après un moment de silence :

— « *Taua mata héva*, lui dis-je, est-ce que tu nous fais la guerre ?

— « C'est Matio qui fait la guerre, répliqua-t-elle. Je voulais faire la fête de mon père, et, en priant, il veut m'en empêcher.

« Je lui montrai doucement l'absurdité de sa conclusion. Puis, venant aux faits de la veille, je lui demandai pourquoi on nous avait si mal reçus, pourquoi des hommes armés étaient venus à notre rencontre, pourquoi enfin les gens de Matio avaient été chassés de leurs domaines ?



Nouvelle chapelle d'Hakau.
A droite, presbytère; à gauche, maison du gardien.

— « Si tu fais la guerre à Matio, parce qu'il prie, lui dis-je, tu la fais aussi à nous qui prions, tu la fais aussi aux Français qui t'ont recommandé de protéger les missionnaires et de vivre en paix avec ceux qui prient. On dit partout que tu veux faire tuer Matio et les chefs de la suite de Témoana, il faut que tu viennes t'expliquer là-dessus avec ton suzerain.

« La cheffesse ne répondit pas; mais son fils, prenant la parole, commença par maudire la prière, et il termina en disant que Matio n'avait qu'à s'en retourner et nous autres aussi.

— « Eh bien, lui dis-je, nous partirons, car je vois que tu nous declares la guerre, à nous Français, comme à Témoana. C'est là une affaire que tu auras à régler avec les Français, à leur premier passage. Et en disant ces mots, je me retirai.

« Lorsque j'arrivai à la case où nous avions passé la nuit, je n'y trouvai plus que Témoana, la reine et le P. Dominique. Matio et les autres chefs étaient revenus à bord. Nous nous y rendîmes nous-mêmes sur le champ, et à peine avions-nous levé l'ancre que les Taioa (peuple d'Hakau) apparurent en armes sur le monticule qui sépare les deux vallées. Ils agitaient leurs éventails de guerre en se dirigeant vers la case que nous avions heureusement abandonnée. Nous entendîmes quelques coups de fusil, mais nous étions déjà hors d'atteinte. »

La guerre était donc déclarée par les tenants du paganisme aux premiers adeptes de la nouvelle religion. Le roi Témoana le fit savoir à tous ses chefs fidèles, qui accoururent se ranger autour de lui; il décida qu'on irait attaquer les Taioa jusque dans leur repaire.

Ce repaire était l'autre d'*Anatoko*, placé au milieu de l'étroite et longue vallée d'Hakau, laquelle est admirablement défendue à droite et à gauche par une double chaîne d'énormes rochers atteignant parfois 900 mètres de hauteur. Un vaste cirque, pouvant contenir un millier de personnes, et n'ayant d'accès que par une seule ouverture d'une dizaine de mètres environ, bien gardée, et fermée par une épaisse muraille haute de 3 mètres, telle était la forteresse d'où il s'agissait de déloger l'ennemi.

Le 16 février, après avoir entendu la messe et reçu la bénédiction de leur Évêque, les guerriers chrétiens se mirent en campagne. Les débuts ne leur furent pas favorables. Un des leurs tomba au pouvoir des païens, et fut offert en sacrifice aux faux dieux.

Toutefois, la troupe de Témoana reprit sa revanche le lendemain. Mais le 19 février, les 17 et 27 mars, le résultat de la lutte resta indécis. « Dans ce dernier combat, raconte le P. Chaulet, le roi Témoana montra un sang-froid inouï pour le pays. Placé à la tête de ses guerriers, il reçut plusieurs balles dans sa chemise et dans l'éventail qu'il portait toujours à la main pour donner ses ordres; une ou plusieurs balles brisèrent la bouteille à poudre suspendue à sa ceinture... Après le combat, il fit savoir à toute l'île qu'il ne devait son salut qu'à Jéhovah et à la Sainte Vierge. Dès lors, les canaques, même ses ennemis, ne l'appelèrent plus que le « roi puissant ». Depuis sa conversion jusqu'à sa mort, il a toujours porté à son cou une médaille de la Sainte Vierge. »

La guerre traina en longueur, parce que les Taïoa, évitant toute rencontre, se contentaient de faire des incursions rapides sur les terres de Témoana et de piller et d'incendier tout ce qu'ils pouvaient atteindre. Pour les éviter, Monseigneur dut se réfugier lui-même dans le pavillon des officiers que le Gouverneur avait mis à sa disposition.

Enfin le 23 septembre 1859, le brick le *Railleur*, commandé par le lieutenant Lebleu, arriva de Tahiti, ayant à bord M. de Kermel, chargé de faire cesser les hostilités. La paix fut conclue le 27, et le surlendemain, officiers, missionnaires et chefs fraternisaient ensemble dans un repas donné par les Taïoa. Le 4 octobre, Monseigneur réunit à sa table les officiers et les principaux chefs de l'île. Tout le monde était content, et M. de Kermel repartit le 8 pour Tahiti, laissant les peuplades réconciliées.

CHAPITRE XVII

CONVERSION DES TAIOA. — PASSAGE DE LA *Thisbé*. — NOMBREUSES FÊTES DE CATÉCHUMÉNATS. — BÉNÉDICTION DE N.-D. DES ILES MARQUISES. — ÂGE D'OR DE LA MISSION. — RÉSULTATS MORAUX ET MATÉRIELS RÉSUMÉS DANS DEUX OPUSCULES DE MGR DORDILLON (1860).

En mettant bas les armes, les *Taioa* n'avaient pas promis de s'adjoindre aux néophytes. Témoana eut beau les inviter à venir célébrer avec lui et tous les chefs de l'île l'heureuse conclusion de la paix, la cheffesse *Taua mata héva* (la prêtresse aux yeux courroucés) consulta ses idoles, et celles-ci répondirent selon ses désirs, *qu'il ne fallait pas aller à Taiohaé, de peur d'y être enchaîné!*

Monseigneur comprit, et en attendant l'heure de la grâce pour cette pauvre tribu, il alla porter ses enseignements et ses bénédictions aux chrétientés naissantes de la Dominique, d'Uauka et d'Uapou. Rentré à Taiohaé, il fit l'école au roi Témoana qui parvint assez promptement à lire et à chanter.

En février 1860 survint la corvette de guerre la *Thisbé*, commandée par M. Huchet de Cintré. En campagne pour la visite des missions catholiques de l'Océanie, le brave commandant arrivait à Nukuhiva pour terminer la guerre des Taioa. Monseigneur lui apprit que la paix, conclue au mois de septembre par M. de Kermel, n'avait pas été troublée, bien que la peuplade païenne n'eût pas manifesté le moindre mouvement vers le catholicisme. Le commandant désira voir ces terribles Taioa et surtout le fameux antre d'Anaotako, d'où ils avaient défié toutes les forces de l'île. Par prudence, le roi Témoana ne voulut pas être de la partie; mais Monseigneur et le P. Dominique accompagnèrent les officiers.

« Après avoir été reçus au rivage par un envoyé de la cheffesse, écrit le R. P. Dominique, nous nous rendîmes sur la place publique où nous trouvâmes tout le peuple assemblé. Des musiciens frappaient à grands coups de poing sur les tambours, d'autres claquaient des mains en mesure et chantaient de toute la force de leurs poumons, tâchant de faire rire MM. les officiers par tout ce tapage et le grotesque de la scène. Dès qu'ils eurent fini, la prêtresse, qui est en même temps la cheffesse de la peuplade, assise sur un endroit *tapu* au milieu des chefs subalternes, me fit signe d'approcher.

« — Avertis l'Évêque, me dit-elle, que nous sommes décidés à écouter la parole de Jéhovah.

« Sa Grandeur fit aussitôt part de cette bonne nouvelle à M. de Cintré, et celui-ci félicita la cheffesse de ce qu'elle voulait embrasser la religion de la France. »

Les visiteurs rentrèrent tout joyeux à Taiohaë dans l'attente de la prochaine venue d'un héraut de la *dame aux yeux courroucés*, chargé de demander officiellement l'établissement de la prière chez les Taioa. Le messenger tardant à venir, Monseigneur, inquiet, engagea le R. P. Dominique à aller sonder les dispositions des chefs. Le missionnaire fut accueilli avec des transports de joie. Le fils de la cheffesse le prit pour son *koa*, c'est-à-dire un autre lui-même.

« Aussitôt, écrit ce bon Père, je me trouvai environné de pères, de mères, de fils, de filles, etc., car par cette adoption, tous ses parents devinrent mes parents au même degré que pour lui, et ainsi la grande cheffesse devint ma mère! Tout cela avec des cochons rôtis était fort beau et fort bon. Mais ce qu'il y avait de meilleur, c'est que je trouvai ces Taioa sachant déjà leurs prières du matin et du soir avec beaucoup de cantiques. Ils m'obligèrent moi-même à passer non seulement deux jours mais presque deux nuits entières à leur enseigner des cantiques. Enfin, je partis de chez eux en pirogue avec le messenger officiel chargé d'inviter Monseigneur et Témoana. « Je suis l'envoyé de *Tahiamauani* (princesse qui tient le ciel), dit le messenger à Sa Grandeur. Je viens te prier de venir l'instruire elle et son peuple. » Puis, montrant de la main une de nos deux cloches : « Voici l'instrument que je vous demande pour faire venir les Taioa à la prière ».

« Monseigneur était trop content de la première demande pour lui refuser l'objet de la seconde. Dès le lendemain, nous partîmes, accompagnés des chefs de Taiohaë. Personne n'était sur le rivage pour nous

recevoir. Un homme nous dit seulement qu'on nous attendait sur la place publique. Nous y trouvâmes, en effet, environ 80 indigènes, sur deux rangs, la cheffesse était à l'extrémité de cette petite troupe qui chantait de tout cœur :

Salut à toi, le grand chef,
Salut à notre Évêque,
Salut à l'ambassadeur de Jéhovah,
Salut au grand missionnaire.
Oh! bénis-nous, cher Inanoto.

(Inanoto était un des noms canaques de Sa Grandeur).

« Tout le monde se mit à genoux, et Sa Grandeur bénit l'assistance avec une joie toute paternelle. »

Taua mata héra fut admise au catéchuménat le 28 mars avec une centaine de ses sujets. Elle échangea son nom de « prêtresse aux yeux courroucés » contre celui de *Tahiamauani*, qui veut dire « princesse qui tient le ciel ». Son exemple amena à la prière tous les chefs et cheffesses de la vallée et des environs. Et dès lors, les fêtes de catéchuménat se multiplièrent de tous côtés. Nukuhiva comptait déjà 1800 néophytes, mais le nombre alla en augmentant chaque jour. Monseigneur était continuellement en course pour aller baptiser, confirmer ou présider les fêtes des catéchumènes. Presque partout il était reçu au bruit des décharges de mousqueterie et au chant des cantiques.

L'avidité du peuple pour l'instruction est impossible à dépeindre. Dans la vallée d'Aakapa, par exemple, les chefs s'arrachaient le missionnaire, le bon Père Pierre Chaulet, qui, pour satisfaire tout le monde, passait fréquemment d'un village à l'autre. Les habitants des différentes vallées accouraient à l'endroit de la réunion et ils y restaient jusqu'à onze heures et minuit, ne se lassant pas d'entendre parler de nos dogmes et d'apprendre de nouveaux cantiques. Ils s'en retournaient chez eux à la lueur des torches, et revenaient le lendemain avec le même empressement. Monseigneur bénit leur chapelle le 1^{er} mars 1860. Voici la liste des principales courses apostoliques de Sa Grandeur, depuis la conversion des Taioa jusqu'à la bénédiction de l'église de Taiohaé.

Le 18 avril, il revint à Hakaui pour y admettre 25 personnes au catéchuménat. Le 24, il y baptisait cinq enfants et y inscrivait

cinq nouveaux catéchumènes. Puis, il s'en alla confirmer 2 néophytes à Vahi, et reparaissait à Hakauï le 7 mai pour conquérir quelques nouveaux adeptes. Le 10 mai, nous le trouvons chez les



ILES MARQUISES. — Une famille marquisienne.

Hapaa, tout heureux d'assister aux premiers engagements sacrés de deux chefs de cette peuplade. Le 14, il se remettait en route et allait confirmer dix personnes à Hatihéu, cérémonie suivie de la

profanation et de l'incendie des lieux sacrés. Le 22 mai, il présidait au catéchuménat de deux chefs influents d'Aakapa et à l'anéantissement de tous les lieux sacrés qui restaient encore dans la tribu. A leur place on élevait 3 chapelles. Le 4 juin, il baptisait 19 enfants à Hakauï; le 12, il admettait au catéchuménat trois chefs de Hoatuatua, au milieu d'un concours considérable de néophytes; le 20, il présidait la fête du catéchuménat de la princesse Hinamate de Houmi et d'une vingtaine de ses sujets. Puis, il allait faire une rapide tournée dans l'île Uapou, et revenait baptiser 2 enfants des Taïoa et inscrire 7 nouveaux priants au livre des catéchumènes. Pendant ce temps, la cheffesse de Hakauï, triomphant de ses derniers scrupules, faisait manger de la chèvre à son peuple, et mettait ainsi fin au respect superstitieux dont elle avait voulu qu'on entourât cet animal reçu de Krusenstern.

Enfin, le 23 août 1860, Monseigneur bénit solennellement l'église de Taïohaé qu'il dédia à la Sainte Vierge sous le vocable de « Notre-Dame des Marquises », avec saint Charles et saint Ildefonse pour patrons secondaires.

« En cette circonstance, dit Mgr Dordillon, tous les habitants de l'île furent invités et ils vinrent effectivement. Tous les missionnaires s'y trouvèrent réunis au nombre de cinq. Il y avait une centaine de chefs, en y comprenant ceux qui étaient venus d'Uapou. Aussi la fête eut-elle un éclat incomparable, dont la postérité nous a gardé le souvenir. »

C'est la plus belle époque de la mission des Marquises. Nous n'avons pas besoin de dire que les missionnaires chérissaient leurs néophytes d'un amour paternel; mais nous tenons à noter la vive affection de ceux-ci pour leurs pères dans la foi. Le Père Pierre Chaulet ayant dû quitter ses indigènes d'Aakapa pour aller à Puamau (18 juin 1860), son départ fut l'occasion des démonstrations les plus touchantes. Non contents d'avoir supplié l'Évêque de ne pas leur enlever ce cher missionnaire, ils allèrent jusqu'à retenir la malle du partant dans l'espoir qu'ils forceraient la main à Sa Grandeur. Les nécessités de l'apostolat ne permettant pas à Monseigneur de les exaucer, ils se rendirent humblement à sa décision. Ils accompagnèrent le Père jusqu'au rivage où ils pleurèrent beaucoup, et puis, en signe de douleur, ils tirèrent quarante coups de fusil, tandis que le missionnaire s'éloignait, lui aussi tout en larmes, en remerciant Dieu d'une

si heureuse transformation (1). « C'était l'âge d'or, écrit celui-ci. Les canaques allaient en voyage, aux fêtes, à la pêche, à leurs travaux, sans craindre que rien ne disparût de leurs cases ouvertes. Presque tous les chefs avaient formé une petite police composée de deux ou trois *mutoï*, gendarmes chargés de maintenir l'ordre. *O tempora nimis fortunata!* »

A cette transformation morale, s'était ajouté un commencement de transformation matérielle. Sur le conseil et quelquefois sur l'exemple des missionnaires, ces bons néophytes, armés de pieux, avaient ouvert ici et là des chemins et des sentiers, notamment à Hatihéu, à Aakapa, à Vail, à Hapaa, à Taiohaé. A Aakapa, le P. Pierre avait roulé des quartiers de roche pour faire un pont qui a tenu 40 ans. On avait bâti 18 chapelles dans la seule île Nukuhiva. La paix, la joie, le bon ordre, le progrès matériel marchaient de pair avec les progrès de la foi; il en était de même à l'île Uapou.

Monseigneur composa alors un petit poème intitulé *Mou kaoha* (Divers bonjours), qui porte le n° 9 dans la série de ses opuscules marquisiens, et qui eut un grand succès. Après avoir salué le roi *Karoro* (Charles) Témoana et la reine *Éritapéta* (Élisabeth) Vaékéhu, Monseigneur félicite les souverains et les chefs de leur bonne entente pour la conversion de leurs peuples. Il énumère ensuite les fruits de cette conversion : la fraternité des peuplades, les douceurs de la vie de famille reconstituée, le relèvement de la femme, la fin des *tapu* prohibant tel habit, telle nourriture, telle manière de fumer, tel pavé, tels jeux innocents, atteignant les cheveux, les larmes, les pirogues. Il loue l'institution des *mutoï* chargés de veiller à la sûreté des individus et à l'ordre général, il célèbre l'abolition du libertinage, des chants obscènes et du tatouage, il applaudit à l'ouverture d'une école, au percement des routes, prévoit l'usage des chevaux pour le transport, et montre l'abondance que procure la culture des terres et l'élevage des animaux. En passant, il admire l'église et le palais royal, devant lesquels tout voyageur s'écrie :

« Amis, que c'est beau !

(1) Monseigneur ne voulut pas laisser ces braves gens sans missionnaire, il leur envoya peu après le R. P. Hippolyte Roussel, que le R. P. Chaulet était allé remplacer à Puamau.

« Que c'est beau : les portes, les croisées, les images, les chaises !
Que c'est beau dedans ! Que c'est beau dehors ! »

Passant de la terre à la mer, il fait remarquer qu'on est venu de l'usage des pirogues à l'usage des embarcations, que des embarcations on viendra aux petits navires et peut-être même aux grands. C'est au roi et à la reine, après Dieu, que l'on doit tout cela. Aussi vieux et jeunes leur adressent des éloges. Monseigneur, leur fils adoptif, y joint les siens ; l'Empereur de France et le Vicaire de Jésus-Christ y ajoutent le leur....

La seconde partie du poème est une adresse de l'île Nukuhiva à l'île sœur Uapou, qu'elle invite à marcher sur ses traces. Après avoir raconté l'entrain de ses peuplades à répondre à la prédication des missionnaires, l'île provoque une dernière peuplade par cette apostrophe très marquisienne : « Et les Tavaaki écoutent-ils ? Ne me parle pas des Tavaaki : j'ai tout fait, mais en vain, pour les gagner. Mais écoute : ils sont seuls ! Or, la fête *avec un seul fruit à pain* est-elle belle ? »

Monseigneur consacra encore une autre petite plaquette à perpétuer le souvenir de la *Bénédiction de Notre-Dame des Marquises*. C'est le n° 10 des opuscules de Sa Grandeur. Une embarcation, venant de la fête, aborde la nuit à Uapou, et un de ceux qui la montent fait le récit de la cérémonie, après avoir raconté en détail les péripéties de son débarquement, la nuit, sur les rochers de Hakatao.

Ces deux opuscules, comme tous les travaux marquisiens de Mgr Dordillon, constituent de précieux spécimens de la langue et de la littérature des îles Marquises.

CHAPITRE XVIII

DÉBUTS ET DÉVELOPPEMENTS DE LA MISSION A L'ÎLE HIVAÛA (LA DOMINIQUE). — VISITE DU R. P. DOMINIQUE FOURNON. — PÉRIPÉTIES ET DANGERS (1855-1860).

Nous avons déjà raconté les débuts de la mission à l'île Hivaoua où autrement dit la *Dominique*. Le P. Jean Lecornu y vint de la *Madeleine*, ou Fatuiva, le 15 février 1855, et y fonda le poste de *Puamau*, que les PP. Dominique Fournon et Hippolyte Roussel desservirent l'année suivante. De Puamau, les missionnaires étendirent leur apostolat au village de *Naohé*; mais nous avons dit comment la funeste industrie de l'eau-de-vie de coco, introduite dans cette vallée par deux aventuriers américains, avait obligé les Pères à quitter la peuplade (1857), et comment ils eurent d'autre part à défendre le poste de Puamau contre des prédicants sandwichois venus de Fatuiva (1). La mission, visitée en 1859 par M^{re} Dordillon qui rétablit la paix sur son passage, n'avancait que lentement. Le Père Dominique y fit un voyage d'exploration en juin de l'année suivante. Le P. Eleuthère Snappé était de la partie. Voici comment on les reçut au village d'Hanaupé où on les avait engagés à se présenter tout d'abord.

Le principal chef, Mouipu, du haut des rochers, où il tirait des coups de fusil sur ses gens révoltés, leur cria : « Je suis au feu, je ne puis pas prier, mais ma femme Téhono sera la cheffesse de la prière ».

Les deux prêtres se réfugièrent devant une case voisine, où les curieux ne tardèrent pas à les entourer. Tout à coup des hurlements affreux partent d'un fort à peine éloigné de 400 mètres. —

(1) Chapitre XIV.

« Cachez-vous, leur dirent les naturels en se blotissant derrière les arbres ou les rochers, on va tirer dans notre direction ! » Les missionnaires n'avaient pas encore quitté leur place, que la décharge éclatait. Plaisante ruse de guerre, remarque le P. Fournon, que d'avertir ainsi l'ennemi du coup qu'on va lui porter !

Ils se retirèrent dans une grande case, et, après avoir soupé, ils firent la prière du soir avec les naturels, chantèrent des cantiques, parlèrent de religion, et enfin s'étendirent sur leur natte pour y prendre un peu de repos. Or, voilà qu'un fort gaillard, armé d'un coutelas, se présente à la porte en criant : Où est l'homme aux lunettes ? La porte fut solidement barricadée : mais le fou, car c'en était un, n'abandonna pas la partie. Pendant une heure il fit le tour de la case, cherchant continuellement à y pénétrer et frappant de son couteau les pierres des fondations. L'homme aux lunettes ne riait pas, raconte le P. Dominique, ni aucun de ceux qui étaient avec lui. On appela au secours les guerriers du fort ; mais avant qu'ils ne vinssent, le fou avait forcé la porte, et s'il n'eût laissé tomber son arme, on ne sait trop ce qui serait arrivé. Les missionnaires sortirent : il les suivit, alla s'asseoir à côté du P. Dominique. « Il avait à la main une grosse pierre avec laquelle il frappait les pierres de la case, raconte le P. Dominique. Il me semblait à tout instant qu'il allait s'en servir pour me briser la tête. Enfin les guerriers arrivèrent, et il nous laissa tranquilles. — Vous devriez l'enfermer, leur dis-je, car il est dangereux. — Ce n'est pas notre habitude d'enfermer quelqu'un, répondirent-ils. Ils l'enfermèrent pendant quelques jours, puis ils lui rendirent la liberté. Immédiatement il saisit un fusil et tua le premier homme qu'il rencontra. Il fut à son tour fusillé. »

Le R. P. Dominique laissa son jeune compagnon de route aux gens d'Hanaupé, qui avaient demandé un prêtre à demeure pour leur village, puis accompagné de six bons rameurs, il se dirigea par mer vers la baie d'Ututéhé, dont la peuplade n'était pas ennemie d'Hanaupé. Laissons le P. Dominique nous raconter lui-même les incidents du voyage :

« Arrivés assez près d'Ututéhé, nous aperçûmes trois canaques, armés de fusils, se faufilant au milieu des rochers. Nous leur criâmes de déposer leurs armes, s'ils voulaient parlementer. Mais ils continuèrent de courir vers nous. Mes rameurs sentirent alors décupler leurs

forces sur leurs avirons pour s'enfuir; car Xavier, l'un d'eux, se souvenait que son père, célèbre anthropophage, avait tué 23 victimes humaines, la plupart de la tribu dont les guerriers couraient sur nous; et Xavier ne se souciait pas de payer les dettes de son père; comme aussi nous risquions bien tous d'être condamnés solidairement avec lui; et à passer par le four. Ce même père de Xavier fit, il n'y a que quelques années, à Puamau, un festin où ne furent admis que les gens de son grade, tueurs et mangeurs d'hommes!

« Enfin, sortis de cette anse dangereuse, nous passâmes au large de *six autres baies*, dont il ne me fut pas possible de faire approcher mes rameurs. Nous abordâmes à Taaoa, où on nous reçut en amis : un cochon fut rôti pour nous souhaiter la bienvenue; nous parlâmes religion, je fis une visite aux deux chefs, dont l'un promit de recevoir un missionnaire, que nous n'avions pas à lui donner; puis, je manifestai le désir d'aller voir les Naïki, leurs ennemis. — « Pour être mis au four? » me dit-on. Ne connaissant pas les chemins, peu fréquentés à cause de la guerre, je demandai si quelqu'un ne voudrait pas m'accompagner? — « Il y a ici, dit-on, une femme qui pourrait te conduire sans danger pour elle, car sa mère est d'Atuona. » J'allai la trouver, et la voyant fort indécise, je sortis de ma poche une poignée de feuilles de tabac. A cette vue, plusieurs indigènes, espérant avoir leur part du cadeau, l'engagèrent à accepter. Et nous partîmes ensemble. Chemin faisant, les naturels qui nous rencontraient, me disaient : « Dominique, tu vas te faire cuire à Atuona? » Lorsque nous fûmes assez avancés dans la forêt qui sépare les deux vallées, je vis ma conductrice fort inquiète, elle regardait du côté de la mer, ensuite du côté de la montagne, puis elle examinait si le chemin ne portait pas des traces récentes de pieds d'homme.

« — Pourquoi regardes-tu ainsi, lui dis-je?

« — Eh! ne sais-tu pas que nous sommes anthropophages? Ce n'est pas moi qui t'ai engagé à venir par ici.

« — Est-ce que *Témoohé* est aussi un *Kaïkaïa*?

« — *E aha te koé?* (pourquoi pas?)

« Enfin nous arrivâmes. Aussitôt un jeune homme, courant vers moi : « *Je suis Dominique*, dit-il, viens, tu seras mon missionnaire »; pour signifier : tu prieras chez moi. C'était le fils du principal chef d'Atuona. « Avant d'aller chez toi, lui dis-je, il me faut saluer le chef Témoohé. » Sa case était près d'une place publique. Beaucoup de canaques m'entourèrent, il fallut prier et chanter des cantiques. Je choisis de préférence des cantiques à la Vierge, et des *Ave Maria*, à l'intention des *methodistes*, qui venaient d'arriver dans ce village.

« Le soir, je retournai vers mes canotiers, et les *Tiu* (*gens de Taaoa*) virent clairement qu'on ne m'avait pas mis au four. »

Le missionnaire quitta le soir même la baie de Taaoa, très peu sûre pour les embarcations, — d'où le surnom de « baie des traîtres », — et il se dirigea vers Hanapétéo. Sur le point d'y aborder le lendemain matin, il aperçut des naturels qui lui criaient de toutes leurs forces : *Viens, viens, il n'y a pas de feu ici, sous entendu pour te faire cuire*. Cette invitation déplut aux matelots qui refusèrent de descendre à terre. Le Père descendit seul, et il fut conduit dans un fort où les gens se tenaient à l'abri



ILES MARQUISES. — Église et presbytère d'Hanahéhé, île Hivaoa, construits en 1894.

des attaques de l'ennemi. Le chef se montra favorable à la mission ; il offrit immédiatement un terrain pour bâtir une chapelle.

De là, le missionnaire passa par Hanaiapa qui avait failli quelques années auparavant devenir son tombeau. Des ivrognes avaient en effet demandé au chef la permission de le tuer, sans doute comme victime ; car tout homme qui arrivait d'une peuplade ennemie était regardé comme une victime envoyée par les dieux, et on se hâtait de la leur offrir. Le chef heureusement en avait jugé autrement pour le Père Dominique.

D'Hanaiapa, celui-ci désira visiter par terre les vallées d'Haamau. Arrivé à Hanahéhé, il fut obligé de passer un jour ou plutôt une nuit auprès de chacun des chefs de ces peuplades pour y commencer la prière et y enseigner des cantiques. Croyant lui faire plaisir, les jeunes gens et les jeunes filles se mirent à exécuter leurs chants et leurs danses ordinaires; mais sur un signe de sa part, ils s'arrêtèrent, et il n'en fut plus question.

« Le second jour de ma visite, reprend le R. P. Dominique, j'allai à Hanamaté chez *Tauapéhiani*, anthropophage renommé. On raconte que deux déserteurs baleiniers, s'étant aventurés chez lui, il les mangea, rôtis au four. Pour moi, il me reçut d'une manière fort originale, m'assurant qu'il n'était pas le chef. Le fourbe! En attendant, il avait donné l'ordre de me tuer : on aiguillait déjà le couteau du sacrifice, lorsqu'un homme de Taaoa vint le supplier de n'en rien faire; car, ayant vu les Français à Vaïtahu, il les connaissait, disait-il, et il savait que, si j'étais assassiné, ils ne manqueraient pas de venger ce meurtre par la privation de toutes ses terres. Cet avis retint la main des cannibales et me sauva la vie. »

Telle était donc la situation à l'île de la Dominique vers 1860 : elle était de tous points très arriérée, en comparaison de l'état relativement civilisé et prospère des îles du groupe Nord-Ouest. Cette sauvagerie devait durer longtemps, en dépit de l'établissement du P. Chaulet à Puamau et du P. Eleuthère à Hanaupé. Deux ans plus tard, le R. P. Dominique Fournon étant encore venu visiter Hivaoa, parle en ces termes de son voyage de Hanaupé à Atuona, par les montagnes :

« Je mis deux jours pour faire ce voyage; et en route je logeai chez la cheffesse *Ueei*. On était en guerre. A la tombée de la nuit, tous les guerriers allèrent se cacher dans les broussailles, afin de surprendre leurs ennemis, s'ils venaient les attaquer. *Ueei*, quand je fus sur le point de partir, voyant que les canaques désiraient fort ma soutane, me dit : « Mets ta soutane en paquet dans ton mouchoir, afin que *Tauapéhiani*, par chez qui tu dois passer, ne la voie pas, car, s'il voyait un tel habit, il te tuerait pour l'avoir ». J'aurais eu bien honte de voyager sans soutane, j'évitai de m'approcher des lieux où j'entendais les ivrognes chanter ou tapager.

« Quelques années après, continue-t-il, le R. P. Adrien passant

par Hanamaté fit la rencontre d'une bande de canaques dans les joies de l'ivresse. Du plus loin qu'ils le virent, ils coururent vers lui, armés de couteaux; dans toute la vallée on crut qu'il était mort. Un individu avait levé la main pour le frapper, mais le Père l'avait arrêté en lui offrant quelques boutons pour orner son collier; tandis que l'ivrogne et ses compagnons considéraient les boutons, le Père s'était promptement éclipsé. Il ne paraît pas qu'on l'eût poursuivi pour d'autre motif que celui de venir de Hanaupé, peuple ennemi irréconciliable des Haamau. »

Telles étaient les lois de la guerre.

Grâce au zèle des missionnaires, cet état de choses, nous l'avons vu, avait heureusement disparu des îles Nukuhiva, Uapou et Uauka. La paix régnait dans ces peuplades, des progrès réels avaient été réalisés au point de vue matériel, l'instruction commençait à être en honneur, enfin la religion fleurissait de toutes parts. L'amiral Larrieu, qui visita les îles, à bord du *Duguay-Trouin*, du 4 au 10 octobre 1860, en fut profondément édifié. Il en parla avec admiration à son arrivée à Tahiti, se plaisant à résumer toute sa pensée en cette phrase typique : « Il a suffi que nous partions pour que tout aille bien ! »

CHAPITRE XIX

RÉTABLISSEMENT DU POSTE MILITAIRE DE TAIOHAË. — M. DE KERMEL, RÉSIDENT. — SON HOSTILITÉ ENVERS LA MISSION. — BOIRE ET S'ENIVRER NE FONT QU'UN. — DERNIÈRES FÊTES RELIGIEUSES (1860-1861).

« Il a suffi que nous partions pour que tout aille bien ! » Cette parole loyale, courageuse même, de l'amiral Larrieu déplut, dit-on, à M. de la Richerie, commissaire impérial, qui gouvernait alors nos établissements français de l'Océanie. C'était sans doute la vérité. Max Radiguet avait dit lui-même, et il devait écrire, s'il ne l'avait déjà fait : « Du retrait de nos troupes des îles Marquises, date un progrès moral sérieux obtenu par les missionnaires » (1). Mais il est des vérités que certains esprits supportent difficilement et sur lesquelles il peut être sage parfois de ne pas trop insister.

Quoiqu'il en soit, il fut décidé que le poste militaire des Marquises, supprimé le 15 décembre 1858, devait être immédiatement reconstitué ; M. de Kermel, lieutenant de vaisseau, fut nommé résident ; il arriva à Taiohaë le 19 décembre 1860, avec cette intime et folle persuasion, que le seul moyen de faire quelque chose dans l'archipel, était de prendre le contrepied de la manière d'agir des missionnaires. Plus tard, effrayé des conséquences de cette politique, il en rejettera la responsabilité sur les mauvais conseils d'un homme qui l'avait égaré. En attendant, il allait accumuler des ruines.

Quand il débarqua à Taiohaë, toute l'île Nukuhiva jouissait d'une paix jusque-là inconnue : les indigènes s'adonnaient avec ardeur à l'étude de la religion, les missionnaires enregistraient

(1) *Les derniers sauvages.*

chaque jour de nouveaux baptêmes, des confirmations, des érections de chapelles, des anéantissements de *tapu*. Personne ne trouvait à redire aux ordonnances du commandant Caillet, du 16 août 1858, ou aux règlements votés par les chefs peu de jours après, sous la présidence de ce même officier et du roi Témoana. Ordonnances et règlements établissaient une sanction pour l'ivrognerie et la fabrication de l'eau-de-vie de coco; le libertinage éhonté et le dessèchement des cadavres étaient défendus dans toutes les vallées chrétiennes; le tatouage était interdit aux néophytes. Quelques *mutoï* (gendarmes indigènes) suffisaient au maintien de l'ordre. Si M. de Kermel avait voulu « gouverner », il n'aurait eu qu'à emboîter le pas de son prédécesseur et à ne pas défaire ce qui existait. Mais il paraît que la mission y avait eu une trop grande part. En réalité, n'était-ce pas son œuvre? On ne put pas le supporter.

Le 21 février 1861, comme Mgr Dordillon revenait d'une grande fête religieuse où il avait baptisé et confirmé 90 personnes de la tribu des Pua, quelqu'un vint lui apprendre que le résident était passé après lui dans la même peuplade, et qu'il n'avait pas craint d'engager les canaques à se barbouiller d'*éka*, à reprendre les livrées du libertinage, en un mot à revenir à leurs chères pratiques de débauche et de superstition, qu'on avait eu tant de peine à leur faire abandonner. « Pourvu que les actes d'immoralité ne s'évalent pas sur les places publiques et les grands chemins, avait-il dit au chef de la police d'Hatihéu, ne vous en inquiétez pas!... »

L'évêque ne voulut pas croire à la vérité du rapport : on n'avait pas compris les paroles du résident; comment un représentant de la civilisation pouvait-il inviter ses administrés à revenir aux mœurs féroces et infâmes du paganisme?... Malheureusement, la reine Vaékéhu informa presque aussitôt Sa Grandeur que le chef de la police d'Hoomi venait d'être menacé de prison, s'il continuait à voir l'évêque et à favoriser la prière dans sa vallée. Plusieurs chefs sans reproche furent cassés et remplacés par des hommes beaucoup moins recommandables; le roi Témoana lui-même vit son autorité méconnue. Les passions commencèrent à se réveiller.

Monseigneur, inquiet, demanda au résident s'il autorisait tous les bruits qui couraient déjà dans les peuplades, d'après lesquels les indigènes étaient invités à désertar la mission et à revenir à

leurs usages païens? M. de Kermel protesta qu'il n'y était pour rien, mais ce fut tout. L'évêque comprit que ce nouveau venu ne voulait qu'entraver son œuvre, en foulant aux pieds toutefois les avis et intentions des gouverneurs de Tahiti.

Le 15 décembre 1858, M. le gouverneur Saisset avait autorisé Mgr Dordillon à convertir en église le magasin général qui se trouvait sans destination par le départ des troupes. M. de la Richerie avait lui-même écrit à Sa Grandeur, le 11 mai 1861 : « Le magasin général tout entier est à votre service pour y construire une église et ses dépendances. Vous pouvez continuer vos travaux en toute confiance, et je n'ai qu'un regret, c'est de ne pouvoir vous aider à les mener à bonne fin. *Nous n'oublions pas l'action bienfaisante que vous exercez dans nos îles.* » M. de Kermel trouva moyen de contrarier les travaux de l'évêque en réclamant à outrance des matériaux insignifiants qui provenaient de la transformation du magasin général en chapelle.

D'autre part, le Frère Florent Forgeot avait été installé comme instituteur dans un des bâtiments du fort Collet. M. de la Richerie avait écrit le 25 août 1859, manifestant son désir de voir le français enseigné aux petits marquisiens. On devine si la mission s'y prêta de bon cœur. Le Frère avait une trentaine d'élèves. Tout à coup M. de Kermel lui signifia de quitter le fort au risque de détruire une œuvre si émineinment civilisatrice et française. Mgr Dordillon fit alors construire une école à ses frais. Le résident, surpris, conseilla au Frère de rester; mais, sous prétexte d'alléger les charges de la mission, il prit une mesure excellente pour vider l'école. La mission avait jusque-là nourri et habillé les élèves : M. de Kermel décida que les parents *seuls* devraient désormais fournir le nécessaire aux enfants. Comme ils n'en voulurent rien faire, l'école fut fermée.

Ces tracasseries mesquines et autres semblables navraient évidemment l'âme de l'évêque; rien ne l'affligea cependant comme la faculté donnée aux indigènes de « boire » et de fabriquer de l'eau-de-vie de coco. Le résident, qui affectait de se mettre au-dessus de tous les règlements adoptés par les chefs, ne pouvait manquer de se montrer supérieur à celui qui interdisait l'ivresse. Il ne voulait certainement pas les excès qui allaient se produire, mais il était bien aise de relâcher un peu l'austère sévérité des lois : il donna des « permis de boire », comme ailleurs on donne

des permis de chasse, ne se doutant pas des terribles conséquences de cette première concession.

Il ignorait — et c'est là sa principale excuse — qu'un marquisien ne boit pas de l'alcool pour le plaisir de boire, mais tout simplement pour *s'enivrer* : rationné, il est assez malin pour cumuler ses rations jusqu'à la dose nécessaire à son but ; et, une fois dans l'ivresse, il est non seulement capable de tous les crimes, mais sa seule vue est une pierre d'achoppement pour tous les autres naturels : rien n'est plus contagieux peut-être chez nos canaques que la frénésie de l'ivresse.

Nous avons vu cent fois un commencement d'incendie dans les bois. Tout autour s'établit un courant d'air : les plantes, même les arbres, s'agitent avant que le feu ne les caresse ; on dirait que les flammes et l'objet de leur aliment se recherchent avec une égale ardeur. A mesure que l'incendie se développe, la première brise devient un grand vent. Alors les flammes gagnent vite, et tout ce qu'elles touchent est en feu. L'incendie avance : sans choix, sans distinction, bois sec, bois vert, mousses, herbes, tout y passe, rien ne résiste, rien ne se sauve !

C'est un peu le tableau de l'ivrognerie chez les indigènes des Marquises et peut-être d'ailleurs. Durant quelque temps, à force d'avis et d'instances, on les empêche de boire, nous voulons dire de s'enivrer, car pour eux c'est tout un. Mais si un jour, un d'entre eux réussit à s'enivrer, surtout avec un *permis de boire*, oh ! alors, les autres veulent faire de même. « Celui-ci a bu, disent-ils, il a la permission, et nous autres, nous ne boirions pas?... » Ils l'ont vu ivre, ils veulent être ivres. Le résident le permet. Au loin les avis du missionnaire ! Devant la passion qui se réveille, il n'y a pas de moralité sur ce point, et il n'y en aura bientôt plus sur aucun autre. En effet, l'ivresse est bientôt accompagnée de chants lascifs, de danses obscènes, de la plus épouvantable dépravation des mœurs ; puis, ce sont les divisions des familles, les querelles, les divorces, les rixes, les meurtres, les empoisonnements, les suicides, les incendies, etc... Comme premiers résultats de cette permission de boire, on enregistra dès le début deux empoisonnements : celui du chef de la police de Taiohaé qui, menacé de prison, mit fin à ses jours ; et celui de la femme du chef de la justice d'Hatiheu : son mari ayant été mis en prison, elle s'empoisonna.

Cependant, la mission continuait encore ses conquêtes. Le 30 août 1861, Monseigneur eut la joie de baptiser solennellement la fameuse prêtresse des idoles d'Hakauï, devenue, depuis sa conversion *Tahiamauani* « la princesse qui tient le ciel. » Le 6 octobre suivant, il bénissait la première pierre de l'église d'Hatihéu, pour laquelle on réunissait des matériaux depuis deux ans. La cérémonie eut lieu en présence de l'état-major de l'avis *Latouche-Tréville*. Mais les travaux, commencés avec ardeur dès ce moment, furent interrompus cinq mois après par les désordres arrivés à leur comble. Quant on se remit à l'œuvre, on réduisit considérablement le plan de l'édifice dont les proportions étaient par trop considérables. Cette église reste encore la plus vaste du vicariat.

Cette fête de la pose de la première pierre de l'église d'Hatihéu est la dernière grande fête religieuse que nous ayons à enregistrer à cette époque. Encore ne fut-elle pas sans mélange pour le cœur de l'évêque.

Le 10 avril, le prince Stanislas qu'il avait confié à nos Pères de Valparaiso, lors de son sacre en 1857, était rentré dans les îles. Sa Grandeur s'intéressait beaucoup à l'avenir de ce jeune homme qu'il chérissait d'un amour tout paternel. Or, le soir même de la fête d'Hatihéu, le jeune prince monta à bord de l'avis français et partit pour Tahiti. Mgr Dordillon ne le vit pas sans inquiétude entreprendre un voyage indéterminé, alors qu'il aurait eu tant besoin d'un sage mentor pour compléter sa formation morale et religieuse. Mais cette peine allait paraître bien légère au cœur de l'évêque, en comparaison des amertumes que lui préparait l'administration du jeune résident.

CHAPITRE XX

L'EAU-DE-VIE PRODUIT SES EFFETS DANS L'ÎLE NUKUHIVA. — DÉSORDRES ÉPOUVANTABLES A AAKAPA ET A HATIHÉU. — M. DE KERMEL IMPUISSANT A LES ARRÊTER. — HÉROÏSME DES MISSIONNAIRES : ILS RÉUSSISSENT A CALMER ICI ET LÀ QUELQUES PEUPLADES (1861-1862).

De tout ce qui s'était passé jusque-là, les indigènes avaient compris qu'il ne fallait plus tenir compte des Règlements adoptés en 1858. « Ce règlement *peut* rester en vigueur, tant que les chefs réunis n'en auront pas adopté un autre », avait dit M. de Kermel. Mais il avait ajouté en même temps : « Quand un chef du Gouvernement me portera une plainte comme celle du chef d'Hatihéu, je lui dirai ce qu'il devra faire ». Et on assurait qu'il avait dit à ce chef : « Tant que l'immoralité ne s'étalera pas sur les places publiques, ne t'en inquiète pas ! » Comme si les indigènes, une fois les passions déchainées, allaient être capables de s'arrêter à mi-chemin !

Naniéfitu, chef d'Aakapa, fut un jour mis en prison, injustement, à la suite d'une dispute avec le fils de l'interprète de Taiohaë. Aigri par cet acte de violence, il rentra dans sa peuplade, jurant de la ramener tout entière aux pratiques d'autrefois. Bientôt, en effet, toute la vallée d'Aakapa retentit du bruit des tambours, des chants et des danses obscènes, des hurlements des ivrognes, car l'eau-de-vie de coco se fabriquait nuit et jour. Les Atipapua, leurs voisins, voulurent marcher sur leurs traces. Ils avaient un mort à ensevelir. Au lieu de l'enterrer, suivant les règlements du Commandant Caillet, ils le réservèrent pour le faire se dessécher lentement dans sa cabane, avec tout l'accompagnement des rites infâmes de la superstition. La peuplade, par bonheur, n'était pas

encore complètement perdue : 140 hommes assaillirent la maison du défunt, la réduisirent en cendres, et le frère du mort fut conduit à Taiohaë pour y être jugé suivant les lois.

A Aakapa, malheureusement, personne ne se leva pour s'opposer au déchaînement des passions. Comme cette peuplade avait été convertie par le R. P. Pierre Chaulet, dont le départ — nous l'avons vu — avait été pleuré d'une manière si touchante, Mgr Dordillon pensa que le retour de ce missionnaire calmerait peut-être l'effervescence des naturels. Il le rappela donc de la Dominique, et, de concert avec le roi, il alla le réinstaller à son ancien poste le 7 janvier 1862, tandis que le P. Hippolyte Roussel partait pour Tahiti.

En arrivant à Aakapa, grande fut la douleur de l'Evêque et de ses deux compagnons. Tout le peuple était barbouillé d'*éka* : les tambours battaient, les hommes et les femmes chantaient et dansaient avec une frénésie diabolique. On essaya de les arrêter, ce fut peine perdue : « C'est le Résident qui nous ■ mis dans la voie, criaient-ils, qu'il vienne lui-même nous faire cesser. Nous ne cesserons pas, nous ne cesserons pas ! »

Personne n'offrit aux visiteurs ni nourriture, ni abri. Le roi alla coucher à Pua ; Monseigneur et le P. Pierre se retirèrent au presbytère où enfin, le soir, une femme leur apporta un peu de *popoï*. L'installation ne comporta pas d'autre cérémonie : Monseigneur rentra à Taiohaë le cœur navré.

Pour le P. Pierre, impossible de dire ce qu'il eut à souffrir au milieu d'un tel peuple. L'ivresse était générale et continuelle. Les femmes chantaient et dansaient dans un état de nudité complète. Mais après la boue, le sang. Un homme de la vallée alla boire chez les Pua, il y fut assassiné. Cinq jours après, les gens de sa peuplade passèrent en armes chez les Pua : tout fut livré aux flammes. Les deux chapelles de la mission, il est vrai, échappèrent à l'incendie, mais elles ne furent pas respectées pour cela. Tout fut enlevé, les saintes huiles servirent de pommade, les linges sacrés de ceinturons, et les livres saints entrèrent dans la composition des cartouches. Deux habitants malades qui n'avaient pu fuir, furent rôtis et mangés. La vallée entière resta déserte pendant deux ans. Les habitants, après s'être cachés quelques jours sur les montagnes ou dans des lieux inaccessibles, finirent par se réfugier à Hakaui et à Taiohaë. Cinq d'entre eux, cependant, acceptèrent

l'hospitalité que leur offrait un de leurs parents d'Aakapa : c'était une trahison : ils furent égorgés, et ensuite mis au four et mangés en présence de tout le peuple.

..

Bientôt la division se mit au sein des Aakapa, entre les *Manu* et les *Téhiooko*, deux peuplades de la même vallée. Pour ramener la paix, le bon Père Pierre entreprit un périlleux voyage d'une peuplade à l'autre ; chemin faisant, des balles sifflèrent à ses oreilles : on avait tiré sur lui par erreur. Les deux tribus furent tellement touchées de son dévouement, et si peinées d'apprendre qu'elles avaient failli le tuer, que sur le champ elles acceptèrent ses propositions, et la paix fut conclue.

Mais le Père courut des dangers bien plus graves de la part d'un des plus forcenés habitants d'Aakapa. C'était Piu, le traître, celui qui avait attiré à lui les cinq indigènes des Pua pour les égorger et les livrer au cannibalisme de ses concitoyens. Le Père n'avait pas pu s'empêcher de lui reprocher son infâme conduite, peut-être même l'avait-il menacé de la justice de la France. « C'est bien, lui répondit le sauvage, toi aussi tu auras ton tour. » Pendant six mois, le pauvre missionnaire n'eut pas un moment de repos. Quatre fois il fut assailli dans son modeste presbytère qui fut chaque fois mis au pillage, une cinquième fois la porte de sa chapelle fut ébranlée ; pour lui personnellement, il échappa toujours aux coups de l'assassin.

En apprenant tous ces désordres, M. de Kermel se décida à se rendre sur les lieux. Son voyage commença mal. Ayant couché à Anaho, tout son matériel de voyage fut enlevé par les brigands. Il descendit à Hatihéu pour demander au P. Pierre, qui était là de passage, de bien vouloir l'accompagner, et il se rendit par mer avec lui jusqu'à la baie d'Aakapa. Là, il envoya dire au chef de venir l'aider à débarquer, à cause de la houle qui était très forte ; mais deux fois le chef lui fit parvenir cette même réponse insolente : « Nous n'avons pas été te chercher, tu viens de ton gré, descends de même, ou va-t-en ». Le résident descendit comme il put. Le pistolet au poing, il se dirigea vers la place publique, décidé, disait-il, à brûler la cervelle à l'assassin Piu, s'il pouvait le rencontrer. Mais à mesure qu'il approchait, le bruit des tambours, les chants, les hurlements lui donnèrent à réfléchir. Arrivé



Guerrier marquisien coiffé du casque en écaille de tortue
et armé du casse-tête.

en présence de ces cannibales qu'il ne connaissait guère — c'étaient de véritables démons barbouillés d'*éka* — il leur fit signe qu'il voulait parler. Peu à peu les tambours se turent, on écouta. Mais à peine eut-il ouvert la bouche pour leur enjoindre de cesser leurs diableries et leurs excès, qu'on lui coupa la parole : « C'est toi, lui cria-t-on, qui nous as mis dans cette voie en propageant l'*éka*, les colliers, les chants, les danses, le tatouage, l'eau-de-vie... Tu as peur maintenant ? Nous autres, nous n'avons pas peur !... » Exaspéré et confus, M. de Kermel se retira, suivi du P. Pierre. Chapelle, presbytère, école, estimés à 10.000 francs, tombèrent en ruines sous les coups des sauvages.

..

Le district voisin, Hatihéu, entra lui aussi dans cette voie du désordre. On se mit à faire de l'eau-de-vie de coco, à boire, etc... Les gens s'enivrèrent à un tel point qu'ils tombaient ivres-morts. Le lendemain des orgies, on en trouvait en grand nombre étendus par terre, sans connaissance, la plupart tout nus : on leur rendait le sentiment en les aspergeant d'eau fraîche. Le P. Pierre en rencontra ainsi une vingtaine, sur le rivage, ballotés par la marée montante, jusqu'à ce que le froid de la mer les eût fait sortir de leur torpeur. Mais tous ne revenaient pas à la vie ; plusieurs moururent dans leur excès.

Dans cette vallée d'Hatihéu, le R. P. Orens Fréchou qui la desservait alors, faillit payer bien cher sa courageuse défense des saintes lois du mariage. Koamua, chef de la vallée, affectait de vivre en adultère au grand scandale des néophytes. Pour enrayer le mal, le Père fit une solide instruction sur les principes essentiels du mariage chrétien. Koamua se sentit visé ; troublé dans sa passion, il résolut de se défaire de cet importun qui lui reprochait sa faute. Un soir que le Père faisait sa lecture spirituelle avec le P. Pierre qui était venu le visiter, une balle passa à deux doigts de sa tête : Koamua avait manqué son coup, mais il allait peut-être recommencer, lorsque des néophytes, accourant au bruit de la détonation, l'obligèrent à s'enfuir. Le P. Orens fut alors envoyé au groupe sud-est, où il fonda le poste important d'Atuona ; et le P. Pierre desservit désormais Hatihéu, Aakapa et toute la côte septentrionale de Nukuhiva.

On lui vola, pour ne parler que des animaux, une dizaine de porcs, 20 moutons, une centaine de bêtes à cornes. Après cela, l'idée vint aux pillards de venir faire de l'eau-de-vie sur ses cocotiers d'Hatihéu. Informé du projet, le Père grimpe sur les cocotiers et en coupe tous les régimes propres à la fabrication de la terrible liqueur. Les ivrognes, furieux, lui promirent une prompte vengeance. Ils s'assemblèrent au nombre d'une vingtaine pour le surprendre chez lui; mais trente hommes dévoués se portèrent à son secours et repoussèrent les assaillants; pendant plus d'un mois un indigène armé garda la porte de sa maison.

..

Cependant les crimes se multipliaient dans cette malheureuse vallée d'Hatihéu. Un chef de la tribu des Puioho y égorga, dans des circonstances horribles, une pauvre femme de la tribu des Kātuoho. A cette nouvelle, ceux-ci firent irruption chez leurs voisins, et ces derniers s'enfuirent avec tant de précipitation, qu'ils n'eurent même pas le temps d'emporter de quoi se nourrir dans leur retraite, sur les rochers inaccessibles qui dominent la cascade de Vaiéé. Toutes leurs cases furent pillées et incendiées. D'Aakapa, le P. Pierre aperçut la fumée de l'incendie; il se mit en route pour voir ce que c'était. Quand il arriva, le village avait disparu, à peine restait-il quelques poteaux à demi calcinés. Il poursuivit son chemin jusqu'à Taiohaë pour annoncer la triste nouvelle à Mgr Dordillon; et sur-le-champ Monseigneur partit avec lui pour Hatihéu, en vue d'arrêter la guerre naissante. Les chefs Kātuoho voulaient bien s'aboucher avec leurs ennemis au centre de la vallée; mais comment prévenir les Puioho? Personne ne se souciait d'aller les rejoindre sur leurs rochers, dans la crainte malheureusement trop fondée de n'en pas revenir. Le P. Pierre s'offrit alors, et sans autre guide que son ange gardien, il se dirigea vers les précipices, se frayant péniblement un chemin à travers les broussailles et les lianes inextricables, franchissant des ravins qu'il ne connaissait pas, montant parfois sur les arbres pour s'orienter, appelant à droite et à gauche sans être entendu. Enfin il arriva au pied des escarpements qui le séparaient des fugitifs. Il appela les chefs. Ceux-ci, tout étonnés, lui demandèrent ce qu'il voulait. « Vous communiquer une bonne nouvelle, c'est

Monseigneur qui m'envoie. » On lui tendit une corde d'hibiscus, et il se laissa hisser au-dessus des abîmes. Ses propositions furent d'autant mieux accueillies que, les vivres manquant et le tourment de la faim commençant à se faire sentir, les fugitifs avaient déjà pris la résolution de se suicider tous ensemble en se jetant dans les précipices qui s'ouvraient devant eux. Telle était la ressource extrême de ces tribus, lorsque, cernées de toutes parts, elles ne pouvaient échapper à la mort qu'en tombant entre les mains de leurs ennemis. On peut donc dire qu'en cette circonstance l'héroïsme du P. Pierre a sauvé la vie de tout un peuple ; deux chefs se rendirent à la conférence, et la paix fut conclue. Néanmoins deux membres de la famille de l'assassin furent plus tard immolés, cuits et mangés par les Katuoho.

..

Les assassinats du reste étaient commis pour les raisons les plus futiles. Un jour, un indigène aperçut un vieillard qui portait une longue barbe blanche. Elle lui plut. Il tira un coup de fusil sur le malheureux vieillard, le rasa demi-mort, emporta la barbe pour en faire des *pavahina* (sorte de panache), et jeta le corps dans un trou de *ma* (provision de *popoï*). Le lendemain, la victime respirant encore, il l'acheva à coups de pierre.

A Anaho, un vagabond rencontra un certain Pahuari ivre-mort. L'idée lui vint de le tuer *pour hériter de son nom*. Il l'assomma à coups de pierre, lui ouvrit le ventre d'un coup de couteau, et s'enfuit criant de toutes ses forces : « Je suis Pahuari ! »

La plupart des vallées de Nukuhiva suivirent l'exemple de celles d'Aakapa et d'Hatihéu. On fabriqua de l'eau-de-vie de coco, on s'enivra, on dansa, on se battit, on eut des victimes et des repas de cannibales ; des centaines de cases et une dizaine d'églises furent pillées et incendiées. Les Taïpivaï poussèrent l'audace jusqu'à venir provoquer M. de Kermel du haut des rochers qui dominent la résidence : « Taïpivaï, Taïpivaï, s'écria le résident, surpris et affolé, vite, vite, qu'on mette mon embarcation à la mer !... »

CHAPITRE XXI

CANNIBALISME DES TAÏPIVAÏ. — AVIS DU COMMISSAIRE IMPÉRIAL A M. DE KERMEL. — CONSEILS DE L'EVÊQUE AUX MISSIONNAIRES. — CONSOLATIONS AU GROUPE SUD-EST. — MGR DORDILLON, DIRECTEUR DES AFFAIRES INDIGÈNES. — NOUVEAUX RÈGLEMENTS. — DÉPART DE M. DE KERMEL. — MORT DE TÉMOANA (1862-1863).

Les Taïpivaï étaient entrés, en effet, dans la voie de M. le Résident.

« Tous les jours on buvait et on s'enivrait, écrit au T. R. P. Supérieur Général le R. P. Jean Lecornu, chargé de cette peuplade. Mais ce n'est pas une merveille, me direz-vous peut-être, on s'enivre bien dans tous les pays ? Oui, je le sais comme vous, mais je n'ai jamais vu une telle horreur. Figurez-vous 30, 40, 50, 60 et même quelquefois 80 bambous contenant chacun une dizaine de litres d'eau-de-vie ! Figurez-vous toute une baie réunie pour prendre part à cette fête diabolique, hommes, femmes, enfants, jeunes gens, vieillards ! On boit, non dans des verres, mais dans les plats qui servent à manger la popoï ! On boit jusqu'à ce qu'on sente l'ivresse. Lorsqu'on est ivre, on ne garde plus aucune retenue. Je n'ose vous décrire les abominations auxquelles on se livre. Et ces scènes se renouvellent presque tous les jours. Je vous avoue que lorsque j'étais témoin de tels excès, je ne pouvais m'empêcher de m'écrier : O saint prophète qui pleurâtes autrefois sur la malheureuse Jérusalem, prêtez-moi vos accents douloureux afin que je pleure aussi sur le triste sort de nos enfants ! » (10 juillet 1864).

Le Père Pierre se refuse à dépeindre, lui aussi, les scènes d'abomination qui souillèrent cette peuplade. Et cependant, il nous raconte comment la cheffesse Pukoétini, de Vahi, aida son mari à égorger un certain Vaiové tombé entre leurs mains. La cruelle princesse écorcha la victime et se servit de la peau pour faire des gaines de poignards !

Le roi Témooana leva alors une petite troupe de guerriers d'élite, en vue de repousser les attaques des brigands et de mettre fin à leurs excès. Ceux qui narguaient le Résident pouvaient bien, sans doute, se moquer de leur grand chef. « Viens, viens, lui criaient-ils ; et si tu n'oses venir, envoie ta petite fille Apékua : nous lui arracherons les yeux pour assaisonner notre *kava* et notre *koko*, et



Ile Nukuhiva. Baie de Taiohaé.

nous la ferons cuire dans la marmite. » Puis, ils composèrent sur son compte un *uta* (chant) tellement ignominieux, que le Père n'ose le traduire en français.

Témooana n'en continua pas moins sa campagne contre les cannibales. Il perdit plusieurs de ses vaillants soldats. Un d'entre eux fut rôti et mangé ; ce n'était pas suffisant : les sauvages eurent la barbarie de porter un morceau de son cadavre à sa pauvre femme, en lui demandant s'il ne fallait pas aussi en porter une cuisse à M. de Kermel !

De plus en plus effrayé, celui-ci avait poussé un cri d'alarme vers Tahiti. M. de la Richerie lui dépêcha l'avis le *Latouche-Tréville*, qui réussit à faire conclure la paix, sans pouvoir cependant mettre fin aux assassinats et aux autres désordres (29 septembre 1862).

Par la même occasion, le commissaire impérial donnait à son Résident une nouvelle ligne de conduite, dont nous trouvons un fidèle résumé dans ces quelques mots à l'adresse de Mgr Dordillon : « 11 septembre 1862 : Je recommande à M. de Kermel de ne pas sortir de la baie de Taiohaë et de n'agir que par influence, sans menaces, et sans entrer dans l'administration des tribus. J'espère que ces indigènes finiront par désarmer d'eux-mêmes, et que votre mission, Monseigneur, sera le seul et vrai conquérant devant lequel ils devront peu à peu s'adoucir et se soumettre. Je me plais à penser qu'au milieu de ces troubles nous n'aurons pas à regretter d'assassinat sur aucun de vos zélés ouvriers ».

La recommandation arrivait un peu tard, un mal immense avait été commis, mais enfin c'était la condamnation du système destructeur et la reconnaissance loyale des utiles efforts de la mission.

Combien celle-ci était patiente, prudente, douce, persévérante et sereine au milieu de toutes ces difficultés, on le comprendra un peu en lisant cette admirable lettre de Mgr Dordillon au R. P. Pierre.

« Taiohaë, 25 décembre 1862... Que faire au milieu de tous ces désordres?... Nous soumettre entièrement et de bon cœur, quoi qu'il arrive, à la sainte volonté de Dieu, et le supplier beaucoup d'avoir enfin pitié de ce pauvre peuple qui montre bien qu'il ne sait pas ce qu'il fait.

« Quelle conduite tenir avec des ivrognes, avec des gens incapables d'entendre raison?... Patienter et toujours patienter et ne pas désespérer de voir l'ordre se rétablir ; car tout ce qui est violent est de courte durée, et le calme vient toujours après la tempête. La sévérité dans les circonstances présentes ne serait pas moins inutile que la douceur. Nous n'avons qu'à tolérer ce que nous ne pouvons pas empêcher, nous contentant de montrer que nous n'approuvons nullement les désordres qui se commettent. C'est bien le moment de vous conduire comme un agneau au milieu des loups. Votre confiance en Dieu ne peut être vaine. Si cependant votre vie se trouve exposée au milieu de tous ces ivrognes, rien ne vous oblige à rester à votre poste : vous pouvez le quitter et venir ici attendre de meilleurs jours ; *car ce n'est pas une persécution proprement dite*. Vous n'avez du reste rien à garder, puisque tous ou presque tous vos gens vous ont abandonné ; ce qui ne veut pas dire que

le sacrifice que vous faites de votre vie ne serait pas très agréable à Dieu ; mais je crois qu'il faut le réserver pour d'autres circonstances. Les peines journalières qui vous attendent sont aussi une espèce de martyre très agréable à Dieu... Pensez que vous n'avez personne pour vous soutenir... Je vous conseille de dire à votre gardien de ne pas faire usage de son arme. » (Il s'agit d'un guerrier qui passait la nuit à la porte de la maison du P. Pierre pour le défendre contre les brigands).



Les désordres semés à Nukuhiva n'avaient pas heureusement franchi les limites de cette île, et au mois de décembre 1862, Mgr Dordillon put aller récolter quelques consolations dans les terres du Sud. Il baptisa 7 néophytes à Puamau, confirma 19 chrétiens, et bénit trois chapelles, une chez les Hatua de Puamau, sous le vocable de sainte Catherine, une autre à Hanaupé, dédiée à saint Adrien, et une troisième à Hékéani, consacrée à sainte Bibiane. Sa Grandeur présida aussi la distribution des prix de l'École de Puamau, dont 37 élèves furent jugés dignes de distinction « pour leur bonne lecture ».

Le calme tardant à naître, le *Latouche-Tréville* revint de Tahiti, porteur d'une proposition du commissaire impérial : M. de la Richerie invitait Mgr Dordillon à se rendre auprès de lui, à Papeete, pour conférer ensemble sur les meilleurs moyens de rétablir l'ordre à Nukuhiva. Monseigneur partit ; il n'eut pas de peine à s'entendre avec le Gouverneur. On décida tout d'abord que le service spécial des îles Marquises serait confié à deux fonctionnaires, dont l'un, avec le titre de Résident, veillerait plus particulièrement aux intérêts français dans l'archipel, tandis que l'autre, appelé « Directeur des Affaires indigènes », s'occuperait plus immédiatement du bon ordre et de la civilisation des naturels. Ce Directeur des Affaires indigènes, était tout trouvé : c'était Mgr Dordillon, qui accepta de grand cœur ce poste de dévouement. Il élaborait tout de suite un projet de règlement qu'il soumit à l'approbation du Gouverneur et qui parut au n° 6 du *Bulletin officiel* de 1863 (arrêtés du 19 mars 1863). Il instituait un grand chef, des chefs de district, des juges de district, des chefs *mutoï* et des *mutoï*. Il réglait les mariages, la propriété, et portait diverses défenses destinées à supprimer les sources naturelles et

bien connues des épouvantables désordres qui avaient désolé l'île pendant plus de deux ans.

De concert avec l'évêque, le Commissaire impérial décida la fondation de deux écoles à confier à des Frères et à des Sœurs. Le Gouvernement paierait les maîtres, la mission fournirait les locaux.

D'autres arrangements furent faits. Quelques bêtes à cornes de l'Administration jointes à un nombreux troupeau de la mission formeraient désormais un seul troupeau local commun, à parts égales. Les dépenses se partageraient comme les profits, mais la mission resterait seule chargée de la surveillance. Des bâtiments de l'Administration étaient donnés en jouissance à la mission, avec obligation pour celle-ci de les entretenir ou approprier à ses frais : des fonds cependant étaient promis pour aider à l'entretien des édifices, mais ils ne furent jamais versés. Remarquons en passant que ces soi-disant cadeaux de l'Administration devaient être pour la mission une source d'ennuis. Pour le moment, Monseigneur ne voyait que le bien immédiat qui devait en résulter. C'était l'annonce de jours meilleurs. Aussi se décida-t-il à en écrire un mot à l'*Œuvre de la Propagation de la Foi*, qu'il avait à peine osé entretenir de ses navrantes épreuves.

« 2 mars 1863. — Depuis 1857 notre mission des Marquises, surtout l'île Nukuhiva, avait fait des progrès tellement grands et rapides, qu'en 1860 toute l'île, moins une partie seulement de vallée, avait abandonné le paganisme pour embrasser les saintes lois de l'Evangile. Tout allait à merveille. Le peuple était content et heureux et nous aussi. Mais en 1861 nos néophytes, encore peu affermis dans la foi, cédant à des conseils perfides, sont presque tous retournés à leurs anciennes habitudes, au point de manger leurs semblables. Le roi Témoana ou chef principal nous a toujours été dévoué ; mais son autorité méconnue n'a pu opposer de frein à la dissolution qui, par là, s'est répandue de plus en plus. Nous avons eu la guerre ; et la paix qui l'a suivie cinq ou six mois après, n'a fait que suspendre les hostilités sans ramener la tranquillité et le bon ordre, en un mot sans nous procurer aucune consolation... »

Après avoir signalé les incendies de chapelles et de presbytères et les dangers courus, Sa Grandeur reprend :

« Nous avons continué à visiter les ennemis comme les autres. Nous n'avons, je crois, rien à craindre maintenant pour nos personnes ; mais ce n'est pas assez, il nous faut pouvoir faire le bien. Voilà pourquoi je

suis venu auprès de M. le Gouverneur pour le prier de vouloir bien nous faciliter le moyen de travailler utilement à la conversion de ce pauvre peuple. Les moyens pris à cet effet me paraissent les plus convenables, du moins pour le moment. J'espère donc qu'avec la grâce de Dieu nous obtiendrons quelques succès...

« Nous comptons à l'île de la Dominique 250 à 300 néophytes dont la moitié commencent à savoir lire. L'île est continuellement en guerre, tantôt sur un point, tantôt sur un autre. L'anthropophagie y existe. Dernièrement, sept personnes y ont été mangées à la fois. Nous voudrions tâcher d'adoucir ces peuplades. Il y a deux missionnaires pour toute l'île, qui compte 6.000 habitants; et nous pensons établir prochainement un poste dans la *baie des traitres*, où j'ai fait une visite le 5 février dernier, pour préparer le terrain. Nous avons repris, malgré notre petit nombre, l'île Tahuata qui nous redemandait, et que notre pénurie de sujets nous avait fait abandonner momentanément. Il y a dans cette île un missionnaire pour 400 à 500 habitants. Nous attendons un renfort promis pour nous établir dans les îles de la Madeleine et de Uauka, où nous avons déjà séjourné quelque temps : nous avons là quelques néophytes qui probablement reviendraient à nous, si nous pouvions habiter au milieu d'eux.

« A Uapou le nombre des néophytes a un peu augmenté, mais les païens y dominent encore... »

Le même rapport nous apprend que la mission, après les incendies et les désordres de Nukuhiva, possédait encore 22 églises en pierre ou en chaux et sable, avec autant de petits logements pour le missionnaire; et en outre, des maisons un peu plus considérables destinées aux Frères et aux Sœurs attendus pour la direction des écoles de Taiohaë. Mgr Dordillon binait tous les dimanches à Taiohaë et à Hakaui. Des rameurs le conduisaient par mer d'un poste à l'autre pour 18 à 20 piastres fortes par mois; puis il revenait à pied, après avoir dit la messe et exercé le saint ministère. Il avait de plus une petite embarcation pontée qui visitait les îles une fois par trimestre, à raison de 150 francs par voyage.

Maintenant que l'Evêque était chargé de la « Direction des Affaires indigènes », cette petite embarcation n'était plus suffisante. M. de la Richerie acquit pour 12.000 francs, *aux frais de la mission*, une petite goélette de 23 tonneaux 29 centièmes, l'*Emma*, qu'il s'empressa d'adresser à Sa Grandeur sous le nom de *Marquiesienne*, et qui fut confiée au capitaine Liais, engagé à 250 francs par mois, avec un second à 100 francs. Nous la verrons arriver

aux Marquises fin juillet 1863, rapatriant des indigènes enlevés par des navires péruviens.

Mgr Dordillon rentra dans sa mission le 1^{er} mai 1863, emmenant avec lui 4 Frères de Ploërmel qui furent installés dans l'ancienne



Marquisien tatoué, d'après une photographie.

église de Patoa à Taiohaé : ils eurent 42 élèves pour commencer. Les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny ne devaient arriver qu'en mars 1864 pour s'établir à Maïa. Peu de temps après le retour de Monseigneur, M. de Kermel partit pour Tahiti, et un petit négo-

ciant de Taiohaé, M. Rousseau, lui succéda comme Résident. Mgr Dordillon, après avoir publié le *Règlement adopté pour la conduite des indigènes*, s'efforça de rendre à Témoana l'autorité qu'il n'avait pas mérité de perdre ; l'ordre évidemment ne pouvait revenir du jour au lendemain, M. de la Richerie lui-même ne s'y attendait pas, il l'écrivait en ces termes à Sa Grandeur : « Les difficultés actuelles et les désordres des insulaires ne proviennent pas de l'organisation donnée au mois de mars dernier, mais ne sont que la continuation d'un ancien état de choses auquel cette organisation portera un remède puissant, en donnant un point d'appui fixe aux efforts de votre mission. Telle est ma conviction, et je ne doute pas qu'avant peu d'heureux changements ne se manifestent... »

Ils se produisirent, en effet. Une sorte d'accalmie s'annonçait dans les peuplades, quand, tout à coup, il plut à Dieu d'envoyer à ces pauvres néophytes et à leurs missionnaires deux épreuves accablantes. La première fut la mort du brave et fidèle Témoana, qui depuis sa conversion avait toujours été le soutien du bon ordre et l'auxiliaire intrépide des ouvriers de l'Évangile : il mourut d'une pleurésie le 12 septembre 1863. Ce fut une perte d'autant plus grande que son fils Stanislas ne devait guère lui ressembler. La seconde épreuve fut le fléau de la petite vérole, dont nous allons nous entretenir dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XXII

LE *Diamant* APPORTE LA PETITE VÉROLE A TAIOHAE : ELLE SE RÉPAND A NUKUHIVA ET A UAPOU. — DESCRIPTION DE LA MALADIE : 1.560 VICTIMES. — HÉROÏSME DES MISSIONNAIRES (1863-1864).

Vers la fin de l'année 1862, plusieurs navires péruviens avaient entrepris une expédition peu honorable pour un peuple civilisé. Ils parcouraient la Polynésie en vue d'arracher aux peuplades océaniques le plus d'hommes possible pour les employer à l'exploitation des mines du Pérou. Ils firent ainsi d'épouvantables razzias dans les îlots sans défense, comme à l'Ile-de-Pâques où ils enlevèrent un millier de personnes. Deux de ces navires passèrent aux Marquises : l'*Adelante*, qui prit 5 hommes à Hatihéu, et l'*Empresa*, qui enleva une trentaine d'indigènes : 18 à Uapou, 1 à Nukuhiva, 6 à Puamau, 1 à Vaïtahu, 6 à Fatuhiva. Un troisième navire se présenta, mais sans succès, du côté de Puamau. Les canaques, mis en éveil par un ami de la mission, s'emparèrent du canot qui venait d'accoster, et ceux qui le montaient ne durent leur salut qu'à l'intervention du P. Dominique qui, après les avoir gardés chez lui quelque temps, les embarqua, pour 50 dollars, sur un navire anglais en partance pour Taiohaë.

La traite continuait, quand le gouvernement français intervint et réclama la mise en liberté de tous ces océaniens, dont la plupart du reste, s'accommodant fort mal de leur nouveau genre de vie, mouraient de marasme ou de peste au Callao et ailleurs. La *Marquisienne* ramena les cinq insulaires d'Hatihéu. L'avis de la *Diamant* prit à son bord ce qui restait de la rafle de l'*Empresa* et des indigènes de différentes îles. Il arriva à Taiohaë le 21 août 1863.

« Monseigneur était absent, écrit le R. P. Jean Lecornu; il était allé visiter la Dominique et les autres îles de l'archipel. (On n'a pas oublié que Sa Grandeur était *directeur des Affaires indigènes*). A l'arrivée du *Diamant*, je me rends donc chez M. le Résident pour savoir les mou-

velles. Sur le chemin, je rencontre M. le Résident et M. le Commandant qui allaient à la mission. Après les compliments d'usage, M. le Commandant nous dit, à M. le Résident et à moi : « Messieurs, je viens vous faire « un triste cadeau : je vous apporte la petite vérole ; mais il faut, bon « gré mal gré, que je débarque ici les passagers que j'ai à mon bord et « les malades : le salut de mon équipage avant tout ! Si vous ne voulez « pas les accepter, je vais les déposer malgré vous sur les rochers. « Depuis mon départ de Payta, quinze canaques sont morts, mes « hommes sont atteints, il faut absolument que je débarque les passagers et les malades ». Nous fîmes une vive opposition, M. le Résident et moi, mais il fallut céder à la force. » (40 juillet 1864).

Entre autres choses, M. Rousseau aurait déclaré à l'obstiné commandant, que le débarquement n'aurait certainement pas lieu, si la résidence disposait de quelques pièces d'artillerie.

Huit hommes et quatre femmes, tous étrangers à l'archipel mais appartenant aux peuplades des Mangia, de Tubuaï et de l'Île-de-Pâques, furent déposés à terre et logés au pavillon des officiers de Taiohaë. (Il est à présumer que les Marquisiens étaient morts en route). Le Frère Florent Forgeot fut *exclusivement* chargé du soin de ces malades. Le docteur du bord lui laissa un certain nombre de prescriptions, dont la principale était l'*isolement* des varioleux. « Mais, en dépit de tout ce que vous pourrez faire, dit le docteur, vous allez voir comme le fléau va se répandre dans votre île. Et vous, quoique vous soyez vacciné, je vous recommande de bien vous tenir sur vos gardes ! »

Le navire n'avait pas encore levé l'ancre qu'un indigène était atteint et mourait presque sous les yeux de l'équipage. La vallée de Taiohaë était livrée au fléau. Quatre jours après, une embarcation en portait le germe à Hakaui (1), une autre le porta à l'île Uapou. C'en était fait des deux îles Nukuhiva et Uapou : toute leur population allait passer par l'épouvantable épidémie.

« Le mal, écrit le P. Pierre Chaulet, débutait par des frissons accompagnés de chaleur et de sécheresse de la peau ; puis venaient un violent mal de tête, le brisement des membres, des douleurs dans les reins, des nausées, des vomissements bilieux très pénibles. Le deuxième ou le troisième jour, des boutons apparaissaient à la face et sur le menton, puis sur le tronc et sur tous les membres. Les yeux n'en étaient point

(1) Lettre du R. P. Jean Lecornu, 40 juillet 1864.

exempts non plus que l'intérieur de la gorge et de l'arrière-gorge. Quand l'éruption était complète, la fièvre diminuait pour reprendre toute sa force au blanchissement des boutons. Alors, il y avait tuméfaction du visage et salivation abondante. Enfin, le huitième et le neuvième jour, quelquefois plus tard, les pustules crevaient et commençaient à sécher.

« Les malades éprouvaient alors des démangeaisons très vives et se grattaient au point d'enlever non seulement les croûtes, mais encore la peau. Pour ma part, dans le nord de Nukuhiva, j'en ai vu une vingtaine qui étaient entièrement écorchés de la tête aux pieds : le sang leur sortait par tous les pores, par les yeux, les oreilles, la bouche, le nez. Quoi de plus affreux ! Leurs cases sentaient horriblement. On avait beau retenir la respiration, mettre la main devant la bouche, se bourrer les narines avec du coton imbibé de vinaigre, serrer le nez entre ses doigts, une odeur repoussante, cadavérique et d'une force irrésistible, vous saisissait au nez, à la gorge, s'emparait de vous et parfois vous parcourait tout le corps comme un courant électrique. On n'avait pas plus tôt mis le nez à la porte de ces cases, que le vomissement vous prenait, parfois subitement, surtout lorsqu'on n'y était pas encore habitué.

« Dans cette épidémie, il y eut deux espèces de variole, la *discrète* et la *confluente*. La *discrète* était caractérisée par des boutons plus gros et moins rapprochés, en sorte qu'ils ne se confondaient pas à l'époque de la maturation. Cette espèce de variole était *bénigne* chez les uns, *maligne* chez les autres. On sauva un grand nombre de ceux qui en furent atteints, surtout quand elle était bénigne.

« La *confluente maligne* était caractérisée par des boutons très petits, très nombreux et très rapprochés. Ceux qui en étaient atteints étaient agités, sans sommeil, en proie à une fièvre intense et à une céphalalie intolérable. Ils déliraient presque sans interruption ; à tout moment, il leur semblait voir des fantômes et ils appelaient au secours. Ils éprouvaient de grands mouvements convulsifs. La rougeur et le gonflement de la face étaient considérables, les yeux brillaient, les nausées et la salivation abondaient, et la matière purulente empestait. Les pauvres patients mouraient du huitième au onzième jour, quelque soin qu'on leur prodiguât. C'est à peine si trois ou quatre de ceux qui furent atteints de cette espèce de variole furent sauvés dans l'île Nukuhiva (1). »

. . .

La mission, comme de juste, prodigua aux pestiférés tous les secours qui furent en son pouvoir, et je dois dire, remarque le

(1) *Notice religieuse sur les îles Marquises*, par le R. P. Gérauld (Pierre) Chaulet, (manuscrit), 3^e cahier, 1863-1864.

P. Pierre, qu'elle fut seule à les leur prodiguer, car les colons qui résidaient à Nukuhiva, outre qu'ils étaient pauvres, devaient encore se réserver pour leurs familles, et, enfin, en pareil cas, quel est celui qui ne songe tout d'abord à sa propre sécurité?... Ils se montrèrent très compatissants, c'est tout ce qu'on était en droit d'en attendre.

A Taiohaë, les varioleux purent être *isolés*, la marche de la maladie fut assez lente, on arriva à soigner tous les malades et à enterrer tous les morts, quoiqu'on ait compté jusqu'à 80 décès en un mois. Il n'en fut pas de même dans les autres peuplades. Comment aurait-on pu suffire à tant de nécessités à la fois? Le R. P. Jean Lecornu était chargé de quatre grands districts, et le R. P. Pierre Chaulet de cinq; quant au R. P. Fulgence, il était seul dans son île Uapou. Chacun se dévoua jusqu'à l'héroïsme, et cette période si triste demeure malgré tout une des plus glorieuses et même des plus fécondes de la mission des Marquises, car un grand nombre de pécheurs y trouvèrent la grâce de leur conversion.

A Taiohaë, c'est Mgr Dordillon et le F. Florent Forgeot qui répandaient l'huile et le vin sur les horribles plaies du corps et de l'âme.

« Que faire, écrit le R. P. Jean Lecornu, sans médecin, sans vaccin, sans médicaments? Nous distribuions chaque jour le thé et le sucre que nous avons fort heureusement achetés sur un navire baleinier. Mais, en soignant les corps, nous ne négligions pas les âmes. Sa Grandeur était occupée à visiter les malades, à baptiser les uns, à confesser les autres. Nul obstacle ne l'arrêtait. Mais comment pénétrer dans ces cases si étroites, bâties à la hâte pour l'isolement des pestiférés? N'importe, Elle y pénètre, malgré l'odeur infecte qui s'en exhale, malgré la corruption et la pourriture! Je vous assure qu'à cette vue je ne pouvais m'empêcher de penser à saint Charles allant, au péril de sa vie, porter à son troupeau bien-aimé les secours de la religion et les paroles de l'amour. J'allais moi aussi de mon côté avec le F. Florent, dont je ne saurais trop louer le dévouement, assister les mourants et donner aux morts la sépulture chrétienne. Grâce à la charité du Frère, tous les morts ont été ensevelis et inhumés à Taiohaë (1) ».

« Pendant que Sa Grandeur apportait nuit et jour les secours spirituels aux diverses peuplades de Taiohaë et même de Hapaa, écrit à son tour le R. P. Pierre, le F. Florent parcourait du matin au soir toute la

(1) Lettre du 10 juillet 1864.

vallée apportant suivant le cas des tisanes émollientes, du bouillon, des vivres, allant chercher de l'eau, allumant le feu, etc... D'abord, il fut assez mal vu et même mal reçu, on lui ferma la porte au nez, dans la persuasion que c'était lui qui répandait la maladie dans le village. Mais bientôt les canaques revinrent de leur erreur. Et alors, le cher Frère n'arrivait pas assez vite au gré de leurs désirs, avec ses tisanes, ses calmants, ses soupes, ses toniques, ses bouillons légers, qu'il



Frère Florent FORGEOT, catéchiste aux Marquises.

administrait conformément aux prescriptions laissées par le docteur du *Diamant*. Les convalescents en particulier réclamaient son assistance, car ils mouraient de faim et de soif; ils l'appelaient aussi pour ensevelir les morts. Ce bon Frère eut le temps de donner des preuves éclatantes de son héroïque dévouement, car l'épidémie ravagea Taiohaë pendant près de six mois (1). »

Ému de reconnaissance et d'admiration, le résident, M. Rous-

(1) *Notice religieuse sur les îles Marquises*, par le R. P. Gérauld (Pierre) Chaulet, (manuscrit), 3^e cahier, 1863-1864.

seau, demanda pour ce brave la croix de la Légion d'honneur qui était certes bien méritée. Elle ne vint pas. Le bon Frère, en attendant la récompense éternelle, qui sera d'autant plus belle que celle de ce monde lui aura manqué, reçut de ses chers malades un sobriquet qui lui est resté comme un titre de gloire, ils l'appellèrent : *Tu puriki o te makarokaro*, textuellement : « Le Bourriquet de la petite vérole », voulant caractériser ainsi la constance, l'humilité, l'héroïsme de ses inlassables services.

Quant à Monseigneur, qui avait été l'organisateur de tous les secours temporels et spirituels, il reçut des indigènes le titre de *Te Kakaiki kakāi kopu o te poi inana*, c'est-à-dire « le Père nourricier des pauvres canaques! »

Si les malades de Taiohaë avaient pu être isolés, il n'en fut pas de même dans la plupart des autres villages; les ravages furent alors d'une rapidité foudroyante. Il en fut ainsi notamment dans les districts du R. P. Jean Lecornu où l'on compta jusqu'à dix décès par jour dans une seule vallée. Le premier village desservi par ce Père était Hakauï, à l'ouest de Taiohaë. Une embarcation y avait apporté le germe de la petite vérole. Le premier homme atteint en mourut, et les indigènes, joignant l'imprudence à la superstition, voulurent faire dessécher son cadavre suivant les usages païens formellement réprouvés par l'administration locale. Les conséquences ne se firent pas attendre : quelques jours après presque toute la peuplade gisait à terre, offrant un spectacle des plus affreux.

« Je soignai un grand nombre de malades dans mon enclos, écrit le R. P. Jean Lecornu. Mais, mon Très Révérend Père, quelle pénible position! Vivre au milieu des morts et des mourants, presque sans nourriture! Ne respirer qu'un air pestilentiel, sans aucune consolation! (La plupart des canaques ne songeaient qu'à s'étourdir et à s'enivrer). Voir mourir tant de pécheurs sans pouvoir les réconcilier avec Dieu! J'ai vu disparaître plus de la moitié de la population, c'est-à-dire environ 130 individus, et je n'ai pu procurer les secours de la religion qu'à une trentaine. Un s'est étranglé, plusieurs buvaient de l'eau froide ou se baignaient pour mourir plus vite... Avoir sous les yeux tant de cadavres, sans pouvoir leur procurer la sépulture chrétienne! Un grand

nombre même n'ont pu être inhumés. On les laissait dans leurs cases, et on allait demeurer ailleurs...

« Au bout d'un mois environ, le fléau cessa ses ravages à Hakauï, les convalescents se guérirent, et je pus m'en retourner à Taïohaë pour voir Monseigneur et chercher d'autres habits. J'en avais grand besoin, car Sa Grandeur me dit qu'il sortait de ceux que je portais une odeur cadavérique capable de suffoquer. Quant à moi, je ne m'en apercevais pas. Je m'en retournai le même jour à Hakauï où je passai encore deux semaines, après quoi j'allai chez les Hapaa, peuplade située sur un beau plateau au-dessus de Taïohaë, où la petite vérole commençait à sévir.

« Là, je pus respirer un peu, c'est-à-dire j'y trouvai quelque consolation. Les Hapaa avaient, il est vrai, abandonné la prière comme les gens d'Hakauï; mais, à la voix de Sa Grandeur, qui en avait déjà baptisé une quinzaine, ils étaient revenus de leurs désordres et paraissaient disposés à écouter le missionnaire. Aussi, à l'exception de trois ou quatre, tous se sont convertis avant de mourir. La maladie a enlevé là comme à Taïohaë et à Hakauï au moins la moitié de la population.

« De là, je volai au secours des Taïpivaï, la terreur de toute l'île; ils ont montré les mêmes sentiments de foi que les Hapaa au moment de la mort. J'ai baptisé un grand nombre de catéchumènes et confessé un grand nombre de chrétiens. Je dois avouer ici que j'ai été étonné de leur bonne volonté.

« Il ne me restait plus qu'une baie à parcourir, c'était Hoomi, peuplade située au sud-est de l'île et habitée par des païens. J'y ai baptisé quelques catéchumènes; les païens n'ont pas voulu se convertir. Je les visitais néanmoins très fréquemment, mais ils m'ont constamment répondu qu'ils voulaient mourir païens. Malgré cette obstination, ils étaient les premiers à engager les catéchumènes à recevoir le baptême. Mêmes ravages chez eux que chez les autres. Plus de la moitié de la population a disparu.

« Il y a encore à Nukuhiva d'autres baies. Mais je me garderai bien d'entrer dans les détails. Je ne veux pas priver mes confrères du plaisir de vous raconter eux-mêmes leurs misères et leurs consolations. Je dirai seulement que, du 20 août 1863 au 26 mars 1864, le chiffre des morts s'est élevé à 960 pour Nukuhiva et à 600 pour Uapou (1) ».

Il est grand dommage que le R. P. Jean Lecornu ne nous ait pas donné dans sa lettre de 1864 les détails qu'il connaissait sur le dévouement des autres Pères à Nukuhiva et à Uapou. Les lettres écrites par ceux-ci ont toutes failli à leur destination, ce qui est au

(1) Lettre du 10 juillet 1864.

moins étrange (1). Et le R. P. Gérald, qui aurait pu suppléer à cette lacune dans sa *Notica religieuse sur les Marquises*, omet précisément de le faire, en renvoyant pour ces détails aux lettres que lui et les autres Pères et en particulier Mgr Dordillon ont écrites sur ce sujet. Nous savons néanmoins que le R. P. Pierre (Gérald) Chaulet, secondé par le Fr. Nicolas Haudecœur, se comporta de la façon la plus admirable dans ses cinq districts de Hatihéu, Aakapa, Haatuatua, Pua et Anaho.

« Les pauvres pestiférés, dit-il, remplis de boutons de la tête aux pieds, n'osaient toucher à rien à cause des atroces douleurs qu'ils éprouvaient au moindre mouvement. Brûlés par la fièvre, mourant de faim et de soif, incapables de s'aider eux-mêmes, ils ne savaient faire autre chose que demander du secours, toujours du secours, et personne pour les secourir! Les convalescents avaient les mains et les pieds horriblement écorchés, la peau durcie qui leur sert de semelle se détachait de leurs pieds, laissant entrevoir une chair sanguinolante et remplie de vers. Ils ne pouvaient se tenir debout, ni faire le moindre travail, et ils se laissaient exténuer de faim et de soif, plutôt que d'allumer le feu pour cuire des aliments et d'aller chercher de l'eau pour se désaltérer. Ce qu'ils redoutaient par-dessus tout, c'était le feu, dont la chaleur leur faisait tuméfier la face et renouvelait leurs supplices.

« Après les secours spirituels qui marchaient toujours en première ligne, le missionnaire dut leur prodiguer tous les secours temporels en son pouvoir : aller leur chercher de l'eau, leur allumer le feu, leur préparer des tisanes, les frotter d'huile pour calmer leurs vives démangeaisons, etc., voire même les porter sur ses épaules pour les enterrer. Ainsi faisaient le P. Gérald (Pierre) et son aide, le Fr. Nicolas Haudecœur (2). Puis, tandis que celui-ci creusait des fosses, le Père montait sur les arbres à pain pour en avoir les fruits, ou bien il abattait les cocotiers pour avoir plus tôt fait dans sa récolte de cocos dont la chair tendre et l'eau délicieuse fournissaient à la fois la nourriture et le breu-

(1) La seule explication convenable est que ces lettres, venant d'un pays contaminé, auront été brûlées par la poste, de peur de porter ailleurs le fléau.

(2) Dans la presse, il leur arriva plus d'une fois d'enterrer les morts dans le premier trou de *ma* (*popoï* en conserve) qui se présentait sur leur chemin, ou même sur de simples pavés, n'ayant pas le temps de creuser des fosses. Mais quoi qu'on fit, on ne put ensevelir tous les morts; plusieurs devinrent la proie des chiens et des cochons sauvages. A Nukuhiva, une vingtaine furent ainsi dévorés. Ce qui est plus horrible, ces animaux, alléchés par le goût de la chair humaine, finirent par se jeter sur les mourants et en dévorèrent ainsi plusieurs. Ce que voyant, plusieurs pestiférés s'enterrèrent eux-mêmes vivants pour échapper à la dent de ces animaux voraces. (Voir *Notice religieuse* du R. P. Gérald).

vage les plus ambitionnés des malades. Quant à lui, continuellement en course, il lui est arrivé bien des fois d'être obligé de manger de la *popoï* moisie et infecte, abandonnée par les canaques depuis un mois et plus, et de coucher au milieu des morts et des mourants...

« Pour faire ce que le missionnaire fit dans ce temps de calamité



R. P. GÉRAULD (Pierre) CHAULET,
missionnaire aux Marquises.

publique, il fallait non seulement avoir abjuré tout sentiment de délicatesse et de répugnance, s'être renoncé soi-même, mais encore s'être voué corps et âme au salut des canaques, et pour qu'il n'y succombât pas, il fallait, pour ainsi dire, presque un miracle permanent (1). »

Ce miracle, Dieu le fit : pas un seul des membres de la mission ne fut atteint, et cependant, un d'entre eux, le R. P. Fulgence Pouet, n'était même pas vacciné, et c'est peut-être celui des mis-

(1) *Notice religieuse sur les îles Marquises*, 3^e cahier.

sionnaires qui a été le plus contraint de coucher au milieu des morts et des mourants.

Le fléau frappa surtout les hommes et les femmes, les enfants furent relativement épargnés. La reine Vaékéhu et ses deux filles, qui s'étaient réfugiées dans l'enclos de la mission à Taiohaé, échappèrent à l'épidémie. Les îles Uauka, Hivaoa, Tahuata et Fatuhiva furent entièrement indemnes. Elles le durent en partie à leur éloignement, mais surtout à la vigilance des missionnaires. Le R. P. Orens Fréchou se procura du vaccin et vaccina un grand nombre d'indigènes de Tahuata, d'Hivaoa et de Fatuhiva. Les autres missionnaires en firent autant chez eux dans la mesure du possible.

« Cette épidémie, conclut le R. P. Pierre Chaulet, fut regardée en général comme un fléau envoyé par la divine Providence pour arrêter les crimes des Marquisiens : car, à cette époque, ils étaient plus que jamais ivrognes, voluptueux, orgueilleux, insolents, ingrats, désobéissants, ennemis de la paix et de l'ordre, calomniateurs, vindicatifs, traîtres, querelleurs, semeurs de faux rapports, inhumains, sans modestie, sans retenue, sans miséricorde, remplis de toute sorte d'injustices, de méchancetés, de fornications et d'adultères, de rapines et de maliginités. Je ne suis pas entré dans les conseils de Dieu, poursuit le missionnaire, mais qui sait si le sang de leurs frères, si leurs repas de cannibales n'étaient point montés comme le sang d'Abel en présence du trône du juste Maître pour demander vengeance ! Ne pourrions-nous pas dire avec David qu'ils ont péri à cause de leur iniquité : *perierunt propter iniquitatem suam* ? (Ps. 72).

« Toutefois, ce qu'il y eut de consolant dans cette épidémie, c'est que les canaques, frappés au milieu de leurs désordres, revinrent à de meilleurs sentiments et qu'ils moururent presque tous munis des sacrements de l'Eglise (1). »

(1) *Notice religieuse sur les îles Marquises*, 3^e cahier, *passim*.

CHAPITRE XXIII

A L'ÎLE HIVAÛA OU LA DOMINIQUE, EXPLOITS DE CANNIBALES ET ZÈLE DES MISSIONNAIRES : PRÉDICATION, PRIÈRE, TRAVAIL, ÉCOLES, TELS SONT LEURS MOYENS D'APOSTOLAT. — ON ENTREPREND LA CULTURE DU COTON : ENCOURAGEMENTS DE M. DE LA RONCIÈRE (1864-1865) (1).

Exténués par six mois d'horribles labeurs, les missionnaires, aussi bien que les indigènes des deux îles dévastées, n'éprouvèrent au sortir du fléau qu'un seul et même besoin, celui du repos le plus absolu. Ce fut donc pendant quelque temps, à Nukuhiva et à Uapou, la trêve des lendemains de combats.

Il n'en était pas de même dans le reste de l'archipel, notamment à la grande île de la Dominique où les cannibales continuaient à se distinguer chaque jour par de nouveaux excès; les guerres, les assassinats, les repas de chair humaine succédaient aux orgies, aux danses, aux chants lubriques, aux douloureuses opérations du tatouage; mais, nonobstant ces abominables dispositions, les missionnaires prêchaient, évangélisaient, construisaient des chapelles, enrôlaient des centaines de néophytes, sans se laisser abattre par les retours fréquents de leurs ouailles aux pires excès de la sauvagerie. Ce n'était, du reste, pour la plupart, que des « écoutants » ou « priants », non encore des « catéchumènes », encore moins des « fidèles » proprement dits. Néanmoins, leur inscription sur le registre de la mission, leur assiduité au catéchisme et à la prière, étaient un premier pas vers une vie meilleure.

Le P. Dominique Fournon en avait enrôlé 120 dans la seule val-

(1) De 1860 à la fin de 1864, on avait enregistré 1.337 baptêmes, 212 mariages et 42 confirmations, ce qui faisait depuis le commencement de la mission 3.538 baptêmes, 362 mariages, 105 confirmations.

lée de *Puamau*. Ils semblaient assez bien disposés, quand tout-à-coup deux des principaux, celui-là même qui avait reçu les missionnaires à leur arrivée, Mato et Jean le *Kaikaia* (mangeur d'hommes), sentirent le besoin de se faire tatouer. Le tatouage étant presque toujours accompagné de l'immolation de victimes humaines, de chants lascifs, de danses nues, qui amenaient finalement des divisions, des coups de couteaux et souvent des guerres, on voit d'ici ce que devint une partie de la naissante chrétienté. Une fois entré dans cette voie, on n'en revenait pas tout de suite. On se mit à construire deux grandes pirogues pour la chasse des victimes. Durant le travail, on raconta les exploits des plus fameux cannibales. Trois jeunes hommes en eurent l'esprit tellement exalté que, pour se rendre illustres à leur tour, ils s'en allèrent livrer bataille à un allemand, Barthélemy, que la mission avait pris à son service. Il n'eut que le temps de s'esquiver pour échapper aux trois jeunes bandits.

La même chrétienté de *Puamau* vit un autre scandale. Deux chefs, inscrits au nombre des priants, armèrent à leur tour quatre grandes pirogues et partirent avec 180 guerriers à la chasse des victimes. Ils avaient arboré deux têtes d'homme à la proue de chaque embarcation : c'était le pavillon sinistre des campagnes d'anthropophages. Le P. Dominique se demanda s'il ne devait pas interdire l'église à ces étranges néophytes. Il pensa qu'il valait encore mieux les instruire. Et il prêcha, non sans quelque courage, sur la vaine gloire et la honte de ne pouvoir se dire grand chef qu'au seul titre de « tueur d'hommes » et de « mangeur de chair humaine ».

Ce qui se passait à *Puamau* se passait plus ou moins dans les autres postes. A *Nahoé*, on comptait 26 catholiques. Une grande cheffesse se décida à prier le 26 octobre 1864. Tout semblait en bonne voie, quand le peuple résolut d'aller faire des victimes humaines : le motif était d'agrémenter une danse, la *pahaka*, que l'on devait exécuter en l'honneur d'un parent de la famille qui soutenait le missionnaire!!! Le P. Orens croisa en route la meute des chasseurs, et ne put que gémir d'une telle aberration.

Passons par-dessus les vallées *Motuua*, *Hanapaaaoa* et *Hanaupé*, où la prière se développe assez bien, et arrivons à *Hanamaté* : on y construisait une maison de prière. Cela n'empêcha pas les habitants d'assassiner un indigène d'*Hatua*. Pourquoi? Tout simple-

ment parce qu'il venait d'une tribu ennemie. Sa tête fut promenée triomphalement dans la vallée. En mai 1864, 120 membres de la peuplade fréquentaient la prière. Au mois de juillet, ils eurent encore un oubli : ils assassinèrent un homme de *Puamau* ; puis, en un jour d'ivresse, ils tuèrent un de leurs chefs et trois de ses partisans ; et comme d'ordinaire ces meurtres en appelaient d'autres, ils s'attirèrent la guerre de la part de plusieurs peuplades et furent contraints d'abandonner leur sol natal pour s'éparpiller de tous côtés, leur chapelle périt dans les flammes.

Trente personnes priaient à *Atuona*. Le reste du village n'était pas fameux. Des ivrognes y assassinèrent une femme et en portèrent la tête à leurs voisins, les *Etioho*, pour cimenter l'alliance qu'ils voulaient contracter avec eux contre les *Naiki*. Le présent fut accepté et les *Etioho* s'abattirent comme des oiseaux de proie sur le village des *Naiki*. Ils saisirent un Sandwichois qui s'y était retiré, le tuèrent, le dépecèrent, et vengeance canaque était faite !

A *Hanaménu*, 40 naturels priaient et construisaient une maison de réunion. Les PP. Orens et Dominique y allaient de temps en temps ; de temps en temps aussi la ferveur faisait place à l'ivresse et on revoyait les mêmes scènes de débauche et de férocité que dans les autres vallées.

Si telle était la conduite des insulaires dans les endroits où la religion commençait à faire entendre, au moins par intervalles, sa parole de douceur et de vérité, que penser des peuplades où le missionnaire n'avait pas encore un seul adepte ? Là, les esprits se vouaient tous, sans exception et sans aucune réserve, à de monstrueuses orgies toujours suivies de meurtres et de divisions. Cette île Hivaoa était donc tout l'opposé des deux îles abattues par la grande épreuve de la petite vérole, elle était dans un état d'ébullition continuelle. Qu'on se figure alors la vie du missionnaire au milieu de tous ces cannibales dont les dispositions changeaient comme le vent. Souvent, il dut partager la table de ces mangeurs d'hommes, et parfois même la nuit un coin de leur natte ! Que de patience et de circonspection ne lui fallait-il pas pour ménager leur susceptibilité farouche ! Quelle œuvre ardue que d'asseoir des esprits si agités, de calmer et d'adoucir des natures si féroces et si promptes à satisfaire leurs abominables instincts ! Quatre moyens furent mis en œuvre : l'instruction religieuse, la prière, le travail, l'école. Dès 1849, Mgr Dordillon, avait heureusement inauguré le

système à Nukuhiva. Disons un peu comment on en vint à faire bientôt une très large place au travail.

Les Marquisiens, comme la plupart des autres insulaires de l'Océanie, n'ont jamais été et ne seront probablement jamais de grands travailleurs. La terre qu'ils habitent leur donne presque d'elle-même le nécessaire, leurs besoins sont limités, rien ne les oblige à l'effort quotidien qui est le lot de chacun de nous ici-bas. C'est un malheur pour eux, car la paresse qui en résulte est la source des plus grandes misères physiques et morales. Habitué à une vie facile et douce, ils répugnent à toute œuvre qui les met à la gêne, et n'ont en somme d'activité que pour satisfaire leurs passions. La venue des Européens, qui aurait dû leur être profitable, leur a été au contraire funeste. Navigateurs, pêcheurs, matelots, soldats, marchands, loin de les pousser au travail en ne leur donnant leurs verroteries ou leurs marchandises qu'en échange des produits naturels ou industriels du pays, leur laissèrent voir qu'il y aurait toujours pour eux un moyen très facile d'obtenir ces bibelots étrangers : ce moyen, c'était la prostitution.

Dès qu'un bateau arrivait en rade, les indigènes y envoyaient leurs femmes et leurs filles avec ordre d'en rapporter ce qu'ils désiraient; ils tarifaient eux-mêmes le prix qu'elles devaient exiger des arrivants : surtout, leur criaient-ils, de la poudre, du tabac et du poisson salé!... Ce honteux trafic devint bientôt le principal et presque l'unique moyen d'échange de ces pauvres canaques (1).

(1) Le P. Garcia, racontant son arrivée à Taiohaë le 6 janvier 1839, a écrit ces lignes attristées : « Dans les baies où abondaient les navires étrangers et surtout les baleiniers, on faisait commerce de la prostitution. Si l'on n'avait rien à livrer pour les habillements ou les bagatelles que l'on convoitait, on vendait la pudeur : le mari vendait lui-même sa femme, le père sa fille, le frère sa sœur, pour une couverture de laine, une chemise, souvent pour un morceau de poisson salé ou pour un collier de verroteries de quelques sous. Nous disons ce que nous avons vu. Ces pauvres sauvages, abusés par des gens qui venaient leur enseigner une pareille morale, se vantaient de leur malheur comme de la plus haute fortune du monde. Que de fois nous avons frémi à de pareils récits de la bouche même de ceux que l'on croyait les plus sensés!

« Et il est à remarquer que dans les baies ainsi fréquentées, les canaques abandonnent leurs petites industries et se passionnent pour les mille petits riens qu'ils peuvent trouver à bord. »

On en devine les tristes résultats. Des maladies honteuses, jusque là inconnues, firent soudain leur apparition dans les baies où avaient relâché les navires; la débauche, déjà si grande, se développa d'une manière effrénée; par suite de ces débauches, dit Max Radiguet, la fécondité devint une vertu rare chez les Marquisiennes; puis, les armes, la poudre, les liqueurs fortes reçues en échange de la prostitution, servirent à alimenter des guerres fratricides...

Un de nos premiers missionnaires, le R. P. Garcia, douloureusement ému d'une telle situation, s'écriait : « Viennent de bons ouvriers qui apprennent à travailler pour se passer d'un trafic qui fait rougir le ciel et la terre, et ils rendront un grand service à ces îles ».

Ce vœu, Max Radiguet le fit quelques années plus tard, en écrivant son livre sur *Les derniers sauvages* : « La grande préoccupation du petit nombre d'Européens établis aux Marquises, disait-il, devrait être de tirer parti des ressources du sol et d'introduire dans les îles de nouvelles cultures ». Le gouvernement aurait dû prendre la cause en mains. Mais, hélas ! remarque cet écrivain, il semble que « les divers commandants qui sont passés jusque-là aux Marquises n'ont pas été bien pénétrés des intentions du gouvernement, ou que celui-ci, préoccupé d'intérêts plus sérieux, a négligé de formuler catégoriquement ses intentions ».

C'était donc la faillite de tous ceux qui auraient dû, les premiers, s'intéresser au progrès et à la civilisation de l'archipel. L'auteur ne regardait pas cependant la partie comme perdue, car il restait les missionnaires. « Déjà, dit-il, les canaques ont reconnu que ces hommes dévoués, charitables, patients, austères et inaccessibles à leurs grossiers instincts, forment une classe à part. Ils ont pour eux une estime qui s'est manifestée en diverses circonstances. » Si les missionnaires voulaient bien se mettre à l'œuvre et tenter ce que les autres ont négligé?... « Malheureusement, poursuit-il, ils sont trop peu nombreux et trop détachés des choses de ce monde. S'ils pouvaient d'une façon plus suivie donner eux-mêmes aux indigènes l'exemple d'un travail manuel : s'ils employaient la persistante énergie dont ils sont doués pour la propagande catholique à prouver d'abord à quelques néophytes qu'on peut tirer du travail un bénéfice plus digne et supérieur à celui qui résulte à peu près uniquement de la prostitution, ils réussiraient, je n'en doute pas, à entraîner petit à

petit les populations dans une voie nouvelle et mettraient un terme au débordement et à cette débauche précoce si préjudiciable à la reproduction de l'espèce. » « Aux missionnaires, conclut-il, reviendra sans doute tout l'honneur de cette noble et délicate mission. Leurs succès aux Gambier nous donnent l'espoir que les Nukuhiviens recevront d'eux à leur tour l'impulsion destinée à les conduire vers un état social digne de nous (1). »

C'était, on l'avouera, une mise en demeure bienveillante mais pressante, à laquelle il était difficile de ne pas répondre. La mission décida de se mettre à l'œuvre. Elle choisit, pour essayer, la culture du coton, dont elle introduisit plusieurs espèces dans l'archipel. Nous n'avons pu découvrir la date exacte de cette décision, ni celle de la première plantation faite par les soins des missionnaires. Aussitôt après avoir raconté les terribles épreuves de la petite vérole à Nukuhiva et à Uapou, le R. P. Géraud, dans sa *Notice religieuse sur les Marquises*, nous donne les renseignements suivants : « A l'île de la Dominique, les RR. PP. Fournon, Orens et Eleuthère ayant essayé d'attirer les sauvages en leur donnant, pour un peu de travail à la culture du coton, une rémunération journalière, ils parvinrent ainsi à amener un grand nombre de canaques à renoncer à l'eau-de-vie de coco qui entretient parmi eux les rixes, les assassinats, les guerres et même l'anthropophagie. Préservés de l'ivresse et journellement instruits, les sauvages cédèrent à la grâce et la mission prit de l'extension. Cette méthode efficace de convertir et de civiliser les sauvages marquisiens par la prière, le travail et les écoles, fut employée à Taiohaé par Mgr de Cambysopolis dès le 27 décembre 1849... Le premier envoi de coton de la Dominique par la goélette de la mission, *La Marquissienne*, eut lieu en janvier 1864 (2) ». La première plantation à la Dominique remonte donc au moins à 1863.

Sur ces entrefaites, M. de la Roncière fut nommé gouverneur des Établissements français de l'Océanie, avec le titre de commissaire impérial, en remplacement de M. de la Richerie, et il passa aux Marquises en septembre et octobre 1864. Il loua fort les œuvres de la mission : prédication, prière, écoles, travail, qu'il déclara « émi-

(1) MAX RADIGUET, *Les derniers sauvages*, page 315, seq.

(2) R. P. GÉRAUD (PIERRE) CHAULET, *Notice religieuse sur les îles Marquises*, manusc., 3^e cahier, 1864-1865.

nemment civilisatrices » ; il promit de les favoriser, notamment en faisant prendre, par les navires de l'État, le coton qu'on n'aurait pu expédier autrement, puisqu'il n'y avait pas alors de navires de commerce aux Marquises. Apprenant que le P. Dominique avait déjà fait cueillir une assez grande quantité de coton, il l'assura qu'il en pourrait tirer bon parti, et l'encouragea à aller de l'avant sans crainte. Stimulé dans son entreprise, le P. Dominique résolut de la développer ; il afferma ou acheta quelques nouvelles parcelles de terre en dehors des enclos de la mission, il se procura de tous les objets utiles et bienfaisants (étoffes, habits, outils, lignes de pêche, ustensiles, etc...) destinés à servir de solde aux travailleurs et, à l'exemple du père de famille dont parle Notre-Seigneur dans l'Évangile, il convia tous les désœuvrés à son service, moyennant une honnête rémunération. Les canaques vinrent en foule. Dans la pensée du missionnaire, le travail ne pouvait pas être formellement exclu ou séparé de l'audition de la parole évangélique. Voilà pourquoi les plantations furent toujours placées auprès des chapelles, en sorte qu'après avoir travaillé pour gagner l'objet qu'ils ambitionnaient, les braves indigènes étaient invités à passer à la maison du Bon Dieu, où le Père leur faisait une petite instruction et leur apprenait à prier. C'était l'unique chose qu'il exigeât d'eux avec l'assistance à la messe, autant que possible, le dimanche. Peu à peu, les naturels prirent goût à ce genre de vie qui ne manquait pas d'agrément et qui leur valait surtout une multitude de petites choses qu'il leur eût été impossible de se procurer ailleurs. Ils ne regrettaient nullement ni les coups de couteau, ni les scènes d'ivresse ou de débauche : les esprits et les corps se trouvaient également heureux, et une paix relative commença à régner dans certaines peuplades. D'autre part, les récoltes s'annonçaient fructueuses. En 1865, on recueillit cinq tonnes de coton en 45 jours : on les vendit 1 franc 75 centimes le kilo. Rien que ce chiffre démontre combien les espèces introduites par la mission étaient supérieures et productives. Plus tard, quand la mission aura dû céder son entreprise à des particuliers qui ne sauront pas la maintenir en état, le prix descendra graduellement jusqu'à 12 centimes le kilo. Alors, on dira, comme toujours, que c'est la faute de la mission qui n'a introduit que de mauvaises qualités de coton dans l'archipel : les succès du début sont la meilleure réponse à ces plaintes intéressées.

En attendant, les plantations allaient se développant de jour en

jour et apportant de tous côtés le double bienfait d'une occupation morale pour les sauvages et d'un bien-être nouveau pour les familles des travailleurs. La mission y trouvait une occasion favorable de parler aux âmes, le nombre des néophytes s'accrut rapidement. Les protestants, qui s'en étaient aperçu, firent leur possible pour entraver l'œuvre; puis, là où ils crurent prudent de faire autrement, ils copièrent le procédé du P. Dominique, et eurent à leur tour un certain nombre de plantations. L'élan était donné, l'entreprise s'annonçait merveilleusement féconde et civilisatrice, les missionnaires formaient en leurs cœurs les plus douces espérances; mais, hélas! ceux qui auraient dû favoriser la réalisation de ces belles espérances, allaient tout juste y apporter des entraves insurmontables. Ainsi en fut-il presque toujours dans cette pauvre mission des Marquises, où l'œuvre de l'apostolat n'a jamais cessé d'être contrariée depuis son origine jusqu'à nos jours.

CHAPITRE XXIV

GOUVERNEMENT DE M. DE LA RONCIÈRE. — IL SUPPRIME LA SUBVENTION AUX FRÈRES DE TAIOHAE : CEUX-CI QUITTENT LES MARQUISES. — HISTOIRE DE L'EXPLOITATION DE 4.000 HECTARES PAR LA COMPAGNIE STEWARD. — TROIS POSTES ENLEVÉS A LA MISSION. — LES CHINOIS INTRODUISENT L'OPIUM (1864-1874).

Le nouveau commissaire impérial aurait pu jouer un beau rôle à Tahiti. Partout où il y avait des missionnaires, il pouvait compter sur leur dévouement sans limite à la cause de la civilisation. La plupart ignoraient son passé, ou s'ils avaient appris que trente ans auparavant il s'était fait condamner à dix ans de réclusion pour un attentat passionnel qui l'avait rendu tristement célèbre, (1) en hommes plutôt enclins à l'indulgence qu'à la rigueur, ils ne voulaient y voir qu'un écart de jeunesse, et d'avance ils étaient prêts à le seconder en tout ce qui était conforme à la justice et à l'honneur. Ils ne jugeaient pas le passé, ils aimaient le présent, le gouverneur leur avait donné de bonnes paroles, ils y avaient cru, leur déception en devait être plus cruelle.

Ce n'est pas ici le lieu de raconter ce que M. de la Roncière fit à l'égard de la mission et de la reine des Gambier. En présence d'une attaque manifestement injuste, il ne sut pas se conduire en administrateur avisé ni en juge impartial, et, avec une légèreté incroyable, il fit commettre au Gouvernement français une des

(1) La *Mode* du 10 juillet 1835 publiait le portrait de « l'infortuné jeune homme... à qui la dialectique puissante de M. Odilon Barrot et l'éloquence foudroyante de Berryer ont imprimé une terrible flétrissure. » Voir les *journaux de l'époque*, ainsi que l'ouvrage de Jean Chopart : *Quelques personnages officiels à Tahiti*.

plus lourdes fautes qu'on puisse reprocher à un peuple civilisé : celle d'abuser d'un droit de protectorat très contestable pour condamner à tort une pauvre reine sans ressources à payer l'énorme somme de 150.000 francs ! Mais qu'importait la faute, paraît-il, puisqu'en frappant la reine, on espérait atteindre la mission ! (1)

Aux Marquises, M. de la Roncière n'eut pas d'affaire aussi révoltante. Personnellement, il y eût peut-être fait du bien ; mais, soit qu'on l'ait mal conseillé à Tahiti, soit que ses mandataires aient outrepassé ses instructions, il y a paralysé l'œuvre de la mission qu'il avait cependant louée, encouragée et promis de soutenir. Cette œuvre, éminemment civilisatrice, comprenait surtout deux choses dont il est impossible de ne pas reconnaître l'efficacité : le travail et l'école. A peine installé à Tahiti, le nouveau commissaire impérial adressait au chef de la mission des Marquises qui était en même temps, on se le rappelle, *Directeur des affaires indigènes*, une lettre bien étrange. Il déclarait ne trouver absolument aucune étoffe chez le peuple marquisien ; les colons de l'archipel ne lui inspiraient aucun intérêt ; il ne croyait pas être mauvais prophète en assurant que jamais personne n'irait s'établir dans ces îles : tout ce qu'on pourrait y faire, ce serait l'élève du bétail, ou un grand pénitencier ; les écoles ne lui inspiraient aucune confiance : « pourtant, ajoutait-il, les Frères de Ploërmel et les Sœurs de Saint-Joseph-de-Cluny sont à même de travailler à une grande épreuve... » (5 décembre 1864). En conséquence, il commence par diminuer les crédits inscrits pour l'archipel au budget de la métropole.

Les missionnaires, très surpris, n'eurent pas de peine à prouver par des faits l'utilité des écoles ; et dans une autre lettre du 30 mai 1865, M. de la Roncière voulut bien reconnaître que les efforts tentés jusque-là n'avaient pas été sans succès. Il loua aussi le travail comme un puissant moyen de civilisation, et annonça même que la compagnie anglaise Steward, d'Atimahono à Tahiti, se proposait d'entreprendre l'exploitation en grand des vallées de Taïpivaï et des Hapaa à Nukuhiva. En somme la lettre corrigeait ce qu'il y avait eu d'exagéré et d'injuste dans la lettre du 5 décembre 1864. Malheureusement ce ne fut pas pour longtemps.

(1) Voir *Les Iles Gambier* par Jean Chopart, in-8°, 1870. San-Francisco.

Quelques mois plus tard, il annonçait à Mgr Dordillon « qu'il n'y avait plus lieu d'avoir une *charge des affaires indigènes*. » Pourquoi? « Les indigènes des Marquises, déclarait-il, sont des Français et, comme tels, soumis à nos lois... les mêmes que pour les Français! » Autant vaudrait dire que les enfants sont des hommes et, comme tels, soumis à toutes les lois qui ont été faites pour les hommes. C'est là un sophisme cher à beaucoup d'administrateurs de ne vouloir tenir aucun compte de la faiblesse des peuples enfants qu'ils prétendent civiliser. Ils disent d'abord : « Il n'y a rien à faire avec de tels sauvages; » et quelques mois après, ces sauvages sont proclamés pompeusement les égaux des hommes les plus polis, et on légifère pour eux comme s'ils avaient quatorze siècles de civilisation! Donc, puisque les Marquisiens sont des Français, *ils auront leur état civil; le mariage à l'église ne pourra jamais se célébrer qu'au vu du certificat du mariage civil*.

Très bien, mais qui sera chargé de donner ce certificat? « Le résident, écrit M. Eyriaud des Vergnes, en sa qualité d'officier d'état civil, procède aux mariages dans les conditions *exigées par la loi* (1). » On trouvera que c'est peu pour tout un archipel où les communications sont peu faciles et où les naturels sont sur ce point d'une négligence extraordinaire. Aussi y aura-t-il peu de mariages, excepté lorsque les officiers d'état civil consentiront à un accommodement dicté par le bon sens autant que par la morale et l'intérêt de la colonie.

Poursuivant son plan de réforme, M. de la Roncière décrétait que de même qu'il relevait Mgr Dordillon de sa charge de *Directeur des affaires indigènes*, de même il relevait le R. P. Jean Lecornu de sa charge d'*interprète*. Il sentait que ces deux hommes étaient trop droits, trop sincèrement dévoués à leurs administrés, pour le seconder dans tous les projets qu'il avait en tête. Un résident ferait mieux son affaire : il allait donc en envoyer un qui serait à la fois chargé des Européens et des indigènes, et juge « aux attributions aussi étendues que possible. » Enfin, voulant à sa manière favoriser le travail, il décidait que le résident, muni d'un registre *ad hoc*, serait seul chargé de « recevoir, peser et payer *en argent* les produits de chaque propriétaire. » Il n'oubliait pas sans doute qu'il

(1) Archipel des Marquises, in-8°, 1877, Paris, Berger-Levrault, 5, rue des Beaux-Arts.

avait promis à la mission de l'aider à écouler ses récoltes : les navires de l'Etat étant la seule voie par où on pût les écouler, il limita ce service à *deux ans*, jetant ainsi les missionnaires dans la pénible incertitude de savoir s'ils devaient développer leurs plantations, les réduire ou les abandonner. Cela ne l'empêchait pas de conclure « qu'il comptait sur le zèle des missionnaires pour faire connaître et expliquer aux indigènes ces différentes décisions dont ils ne pouvaient être que satisfaits; » et il invitait Monseigneur à user de « sa haute influence sur les populations, pour le mettre à même de lui donner des preuves de sa bienveillance!... » On ne pouvait pas être plus gracieux.

Si vraiment M. de la Roncière avait à cœur la civilisation des Marquises par le travail, il ne prenait guère les moyens d'arriver à son but. Sans parler du découragement où il jetait la mission, il faut être bien ignorant des mœurs canaques et de la situation du commerce aux Marquises à cette époque, pour ne pas deviner ce qui devait arriver. Le résident paiera le coton et les autres produits *en argent comptant*. Soit! mais que feront les indigènes avec leurs piastres, puisqu'il n'y a pas de magasin à leur portée? Ils achèteront de la poudre et de l'eau-de-vie aux navires de passage, et on favorisera ainsi les guerres et le cannibalisme qu'il eût été cependant si nécessaire de combattre. La mission était, croyons-nous, beaucoup plus sage et par le fait bien plus civilisatrice, en payant ses travailleurs en nature, en vêtements, outils, ustensiles etc. qui développaient à la fois le bien-être matériel et le goût de la civilisation. Au reste, nous ne croyons pas que les indigènes aient donné beaucoup de besogne aux résidents pour peser et payer leurs produits, car à ces conditions la plupart renoncèrent à travailler. Les résidents ne sortant presque pas de la baie de Taiohaë, il aurait donc fallu qu'on leur apportât les produits de tous les coins de l'archipel. Par quels chemins serait-on venu? On connaît peu les canaques, quand on leur donne des encouragements de ce genre. Mais M. de la Roncière traçait les grandes lignes, et les indigènes devaient être satisfaits. Au surplus, il avait une foi invincible dans les résultats merveilleux de la compagnie anglaise qui devait exploiter les baies de Taïpivaï et des Hapaa, et ce succès absolument certain méritait bien quelques sacrifices.

L'entreprise, en soi, n'avait rien que de très louable, et si elle

avait été un peu plus fondée sur la justice, mieux préparée, et menée avec plus de suite, elle aurait pu n'avoir que de bons résultats.

Malheureusement, elle débuta par ce que nous considérons comme une injustice. Il fallait à M. de la Roncière, ou ce qui revient au même, à la compagnie Steward, 4.000 hectares de terrain pour faire ses plantations. Quinze vallées de Taïpivaï, de Hapaa, de Hooumi furent choisies dans ce but. Les chefs de Taï-



ILES MARQUISES. — Indigènes de Hanamaté (île Hivaoa).

pivaï cédèrent 2.000 hectares, sans vraiment savoir ce qu'ils faisaient, ni surtout sans qu'on leur eût dit exactement ce qu'on leur donnerait en retour. Voici le libellé du contrat : « Les chefs de Taïpivaï s'engagent à mettre à la disposition du Gouvernement français... 2.000 hectares. Les prix d'estimation sont laissés à la bienveillante appréciation de M. le Commandant supérieur, commissaire impérial, M. de la Roncière » (28 juin 1865).

Les 2.000 autres hectares demandés aux chefs de Hooumi furent assez difficiles à obtenir. Les chefs ne voulaient pas. On leur mon-

tra quelque argent : ils acceptèrent, et l'affaire fut conclue. Quand les uns et les autres furent dépossédés et qu'on leur remit le prix si complaisamment laissé à la bienveillante appréciation de M. le Gouverneur, ils s'estimèrent dupés. Ce prix fut bien minime, comme l'avoue un rapport officiel de 1904 : « Après entente, une indemnité, *d'ailleurs peu importante*, dit-on, fut donnée aux chefs et aux habitants (1) ». Oui, elle fut peu importante. D'après M. Nichols, futur gérant de la compagnie anglaise, les 2.000 hectares de Taïpivaï furent payés 950 piastres, les 2.000 de Hooumi environ un millier, le tout ne monta pas à 2.000 piastres, c'est-à-dire à 10.000 francs, en supposant que la piastre ait eu alors la valeur de 5 francs.

On trouvera sans doute que c'était peu, surtout quand on apprendra que ces mêmes 4.000 hectares furent aussitôt cédés, pour 30.000 francs, à M. Steward, sous la réserve toutefois que chaque famille des vallées — peu populeuses — y aurait la jouissance de 2 hectares (2).

* *

La mission ne fut pas oubliée dans cette expropriation d'une partie de l'île Nukuhiva. Elle possédait trois postes dans les vallées livrées à M. Steward : ils furent vendus avec le reste, sans même qu'on daignât en informer le Vicaire apostolique; et comme indemnité, M. de la Roncière annonça à Monseigneur que désormais il n'y aurait plus de subvention pour l'école des Frères de Taiohaë, car, disait-il, « on est assuré que de l'argent ainsi dépensé

(1) Aux chefs, oui; les habitants ne reçurent jamais un centime, mais ils se plainquirent amèrement d'avoir été vendus.

Voir le rapport : *Réglementation de la propriété foncière aux Marquises*. Papeete, 1904. Imprimerie du Gouvernement. Ce rapport n'a été tiré qu'à une quinzaine d'exemplaires : nous avons pu en avoir un.

(2) Tout le monde ne fut pas enchanté de cet arrangement. Les gens de la vallée de Vaili demandèrent à quitter leur terre pour ne pas être mêlés avec les étrangers. Mgr Dordillon, toujours le refuge des affligés, alla demander aux chefs d'Hatihéu de leur accorder une partie de leur propre vallée où ils pussent vivre comme chez eux. La chose fut accordée en considération de l'amour qu'on avait pour l'Evêque. Mais quand on en vint à l'exécution, les Taïpivaï ne purent se résoudre à émigrer. C'est qu'en abandonnant leur vallée, ils auraient été considérés dans tout l'archipel comme des vaincus, des fugitifs et méprisés comme tels. (*Notice religieuse sur les Marquises*, par le P. CHAULET (1866-67). — Voir EYRIAUD DES VERGNES, *L'archipel des îles Marquises*, p. 23.

est de l'argent perdu » ! Toutefois, il consolait l'évêque en disant que « la compagnie anglaise fonderait des écoles pour les familles employées dans l'établissement », et ce serait parfait.

On trouvera sans doute que M. de la Roncière choisissait mal son temps pour rogner les quelques centaines de francs que la colonie accordait à l'école des Frères de Ploërmel. Avant de supprimer la subvention, il eût été sage d'attendre au moins la fondation d'une école par la compagnie Steward. Il n'en fut rien, et la conséquence de cette mesure, ce fut le départ des Frères qui, n'étant plus payés, quittèrent les Marquises (1866). La mission reprit l'œuvre à ses frais, avec son personnel ; mais naturellement quelque chose en souffrit. Quant aux trois postes qu'on lui enlevait, la mission ne pouvait à aucun prix en accepter la perte, vu l'extrême nécessité qu'il y avait pour elle d'avoir un pied à terre dans ces vallées pour l'évangélisation d'abord des canaques, et ensuite de ceux qu'on appelait pompeusement *les colons, dont les familles modèles devaient servir d'exemple aux Marquisiens*. M. Javouhey étant venu en novembre 1866 pour s'occuper de l'exploitation des 4.000 hectares de la compagnie Steward, Mgr Dordillon, tout en faisant valoir ses droits, lui demanda, sinon la restitution des postes, du moins l'autorisation de bâtir des chapelles pour l'évangélisation des vallées mises en exploitation. L'administrateur répondit qu'il ne pouvait être question de chapelles ni de prière pour le moment, on verrait plus tard. On n'en parla plus jusqu'en 1871, où M. Steward voulut bien se rendre aux instances de la mission, et l'autoriser à bâtir trois chapelles à Vaii, à Hooumi et chez les Hapaa ; l'année suivante, une quatrième fut élevée à Kaavatete, dans la vallée de Vaii (1).

Comme on le voit, c'était bien des sacrifices pour cette fameuse entreprise anglaise. Mais M. de la Roncière mettait en elle toutes ses espérances : elle était à ses yeux « une question de civilisation et même de propagation du catholicisme parmi les immigrants à introduire » (2), et « une affaire dont la réussite était absolument assurée » (3). Ce ne fut ni l'un ni l'autre.

Dans son rapport au ministre de la Marine, M. Eyriaud des

(1) P. CHAULET, *Notice religieuse sur les Marquises*, 1866-67.

(2) Lettre du 18 février 1866.

(3) Lettre du 6 juin 1866.

Vergnes nous apprend comment l'œuvre débuta. On commença par faire de l'huile de coco, mais le produit payait à peine la main-d'œuvre. On y renouça pour se consacrer exclusivement à la culture du coton. On fit venir dix Chinois de Tahiti; ils ensemencèrent quelques hectares; les fruits s'annonçaient assez bien, quand M. John, représentant de la maison Steward aux Marquises, abandonna tout-à-coup les plantations et rentra à Tahiti — avec les dix Chinois. Au bout de quelques mois, un anglais, M. Nichols, fut envoyé relever l'entreprise avec 31 Chinois. En 1873, une trentaine d'hectares de cotonniers étaient enfin en pleine culture et les cotons commençaient à s'expédier à Tahiti; mais les Chinois, fatigués de servir une compagnie qui les payait très irrégulièrement, abandonnèrent alors M. Nichols; celui-ci n'ayant, pour ramasser les cotons, qu'un petit nombre d'indigènes *dont on payait le travail avec des marchandises* (1), une grande partie de la récolte fut perdue; la compagnie Steward fit faillite, et en 1874 toutes les grandes espérances de M. de la Roncière étaient anéanties (2). Les terrains concédés firent retour au domaine, les vallées de la rive gauche furent revendues aux indigènes pour la somme de 15.000 francs, et celles de la rive droite à M. Goupil.

Ainsi finit tristement la grande exploitation modèle hors de laquelle il n'y avait pas de salut. Si elle fut sans résultats commerciaux, elle ne fut pas sans graves conséquences au double point de vue physique et moral de la race marquisienne. M. de la Roncière n'était plus là pour s'en rendre compte, mais ceux qui restaient, eurent le temps d'en gémir. M. le Commissaire impérial avait été sans doute de bonne foi, quand il avait annoncé que des familles de colons viendraient exploiter les 4.000 hectares des vallées de Taïpivaï et autres. Comme colons, on ne reçut qu'une quarantaine de chinois qui, s'ils arrivaient sans femmes, ne prétendaient pas s'en passer. Aussi longtemps qu'ils restèrent, toute la jeunesse féminine de Taïpivaï et des vallées voisines alla se prostituer à la plantation. La dissolution fut telle que plusieurs en moururent, et beaucoup d'autres y gagnèrent de terribles maladies qu'il est inutile de nommer. De plus, les Chinois apprirent

(1) On a prétendu faire un crime à la mission de ce qu'elle payait les indigènes avec des marchandises, il n'est pas inutile de montrer que la compagnie Steward dut le faire elle-même pour obtenir un peu de secours.

(2) EYRIAUD DES VERGNES, *L'archipel des îles Marquises*, p. 70.

aux indigènes à fumer l'opium; la seule introduction de ce nouvel élément de mort dans l'archipel suffirait à nous faire regretter à tout jamais la déplorable erreur commise par M. de la Roncière et ceux qui l'ont inspiré. *

L'histoire de la compagnie Steward nous a conduits au-delà du gouvernement de M. de la Roncière. Nous allons revenir sur nos pas pour voir à l'œuvre les préposés officiels de M. le Commissaire impérial, je veux dire ces résidents, juges « aux attributions aussi étendues que possible » et chargés à la fois des Européens et des indigènes.

CHAPITRE XXV

LES RÉSIDENTS LACHAVE ET LAURENT HOSTILES A LA MISSION. — ABOLITION D'UNE PARTIE ESSENTIELLE DES RÈGLEMENTS DE MARS 1863. — LA MISSION DE NOUVEAU SPOLIÉE. — FERMETÉ DE LA REINE VAÉKÉHU. — VAINS EFFORTS DE L'ÉVÊQUE POUR EMPÊCHER LE RETOUR DES CANAQUES A LA SAUVAGERIE. — AVEUGLEMENT DE L'ADMINISTRATION : M. LAURENT IMPUISSANT A SE FAIRE OBÉIR. — LE TATOUAGE FINIT DANS LA BOUE ET DANS LE SANG. — REPAS DE CANNIBALES A HATIHÉU. — ARRIVÉE DU NOUVEAU RÉSIDENT, M. HIPPOLYTE. — LE *Guichem* BOMBARDE HATIHÉU (1865-1867).

« Coloniser, c'est accomplir l'œuvre la plus haute de solidarité humaine, a dit M. Georges Leygues, clôturant un Congrès colonial, le 6 juillet 1900; car la colonisation qui n'aurait pas pour but d'élever en moralité, en dignité et en bien-être les peuples qu'elle pénètre, ne serait qu'une œuvre grossière et brutale, indigne d'une grande nation! » Nous sommes de cet avis, mais nous ajoutons que vouloir coloniser, en contrecarrant continuellement l'œuvre fondamentale de la civilisation, — nous voulons dire, l'œuvre de la religion, les efforts des missionnaires, — c'est se condamner à l'avance au plus cruel insuccès, et travailler fatalement à ramener les âmes à la barbarie.

M. de Kermel l'avait expérimenté en 1862 et 1863. Pour sauver la situation, M. de la Richerie, commissaire impérial, n'avait rien trouvé de mieux que d'appeler à son secours les missionnaires. En mars 1863, il avait nommé Mgr Dordillon *Directeur des Affaires indigènes aux Marquises* et, de concert avec lui, il avait élaboré de sages Règlements qui avaient bien vite rétabli l'ordre et ramené

partout la tranquillité et le travail. On ne peut pas dire qu'il y eût en 1865 une seule bonne raison pour modifier cet état de choses. M. de la Roncière en jugea autrement. Il supprima la charge de *Directeur des Affaires indigènes* — dans le but manifeste de se passer du concours de la mission — et il envoya à Taiohaë un Résident, M. Lachave, lieutenant de vaisseau, avec les attributions les plus étendues, 15 novembre 1865.

Celui-ci prit la chose au sérieux. « Je ne connais que Dieu et moi, disait-il à ceux qui essayaient de lui faire quelques observa-



ILES MARQUISES. — Taiohaë : Ancienne résidence épiscopale.

tions : ici, il n'y a que moi qui commande! » Il en fit tant que le navire qui l'avait amené, emporta un terrible rapport de police sur les débuts de son administration : deux mois après, février 1866, il était ramené à Tahiti, pour éviter des complications diplomatiques avec les gouvernements anglais et américain. Il paraît que ce bon M. Lachave, en exécution d'un arrêté sur la vaine pâture, s'était mis à fusiller et à faire fusiller tous les animaux surpris en dehors des limites fixées par lui. Un propriétaire perdit à lui seul une cinquantaine de porcs!... Si encore il n'y avait eu que les animaux de menacés, mais de nombreuses personnes faillirent

recevoir jusque dans leur maison des balles qui, nous le voulons bien, ne leur étaient pas destinées. Mgr Dordillon, le Fr. Nicolas Haudecoeur en entendirent siffler à leurs oreilles à deux pas de l'évêché (1). « C'est à un tel point, disait le rapport de police adressé à M. le Commissaire impérial, que les habitants de ce pays, si tranquilles et si paisibles, sont comme ahuris par cette étrange manière d'entrer en fonctions. »

Le 6 juin 1866, M. de la Roncière envoya M. Laurent, lieutenant de vaisseau, prendre la place laissée vacante par le rappel de M. Lachave. A peine débarqué, le nouveau résident convoqua auprès de lui tous les chefs de Taiohaé et leur déclara que rien ne les obligeait à tenir compte de certaines défenses contenues dans les *Règlements de mars 1863*, comme, par exemple, de ne plus afficher les livrées du libertinage, de ne plus chanter des cantilènes lascives, de ne plus battre le tambour à *la sauvage* avec claquements des mains, de ne plus exécuter des danses nues, de ne plus se tatouer, de ne plus célébrer les fêtes païennes... Aucune de ces choses n'est désormais défendue, dit le nouveau Résident; ce que les sauvages traduisirent par la proposition plus directe et plus franche : chacune de ces choses est conseillée. Et ils s'y lancèrent avec d'autant plus d'ardeur, qu'ils avaient à se dédommager, les uns d'avoir perdu une partie de leurs bêtes, les autres d'avoir été dépossédés de leurs terres.

Pendant que les orgies recommençaient, M. Laurent s'occupa des intérêts de la mission. Il ne cacha pas la haine qu'elle lui inspirait. *Je déteste tous les prêtres en général, disait-il, mais surtout ceux qui m'entourent.* Il le leur fit bien voir.

Bien avant que la France eût un pied à terre aux Marquises, la mission s'y était installée, et y avait acquis, suivant les formalités primitives de l'époque, les différents terrains nécessaires à son établissement. Ainsi en était-il, à Taiohaé, d'un lopin de terre appelé *Papakioho-Puniéoo* et *Tuépoépo*, que le R. P. Mathias Gracia avait acheté en 1839 au chef Pakoko, trois ans avant l'arrivée des Français. C'est là qu'avaient été bâtis la première chapelle et le premier presbytère de Nukuhiva. Le roi Témoana, devenu chrétien, y avait ajouté une autre parcelle de terre nommée *Hatutéatéa*. Tout cela était de notoriété publique, et on peut dire qu'il n'y

(1) P. Géraud Chaulet, *Notice religieuse sur les Marquises*, 1865-67.

avait pas dans toutes les îles de propriété plus vénérable aux yeux des naturels.

Ce ne fut pas suffisant, pour écarter la main rapace de l'Administrateur. Sérieusement, il demanda qu'on lui montrât le « papier » du contrat de vente : il lui fallait sans doute la signature du fameux chef anthropophage qui avait décapité cinq de nos soldats et que M. Porteu fit fusiller en 1845 (1). On eut beau lui représenter qu'en 1839 il ne pouvait être question d'*écritures* avec des cannibales qui ne signaient leurs actes qu'à coups de fusil ; mais qu'on pouvait, à défaut de « papiers », lui fournir de nombreux témoins capables de le renseigner. Il ne voulut rien entendre, disant que le témoignage des indigènes était pour lui sans valeur, et il enleva les terrains *pour les donner à des colons!*... Si c'est là ce qu'on appelle *coloniser*, qu'on le dise carrément ; mais qu'on ne parle plus de venir « élever la moralité et la dignité des sauvages », car avec de pareils exemples d'injustice on risque fort de se rabaisser soi-même au-dessous de la vulgaire honnêteté native des canaques ; ceux-ci ne se gênent pas pour apprécier comme elle le mérite la conduite coupable de ceux qui les gouvernent (2) et ils disent tout crûment : c'est un vol.

* * *

Le 12 avril 1867, Mgr Dordillon, sur la prière du T. R. Père Euthyme Rouchouze, supérieur général, se décida à faire un voyage à Tahiti pour voir s'il était possible d'arranger à l'amiable les graves difficultés de la mission des Gambier (3). M. Laurent profita de son absence pour essayer de détacher la bonne reine Elisabeth Vaékéhu de la cause de la mission.

(1) Voir chapitre V.

(2) Mgr Dordillon avait prié plusieurs commandants de bien vouloir faire enregistrer les terrains de la mission. « A quoi bon, lui avaient-ils répondu, puisque personne ne vous les conteste?... » Non, aucun naturel n'aurait eu l'audace de contester une propriété aussi clairement établie, ni même, croyons-nous, aucun étranger. Il a fallu que ce fût le représentant même du droit, le défenseur obligé de la justice et de l'équité!... *Notice sur les îles Marquises*, par le P. Giraud Chaulet, 1867.

(3) En se rendant à Tahiti, Mgr Dordillon emmena avec lui le R. P. Jean Lecornu qui poursuivit son voyage jusqu'en France, où il fit imprimer le *Hamani Pure* (prières et cantiques) et une nouvelle édition du Catéchisme marquisien.

— Il ne faut plus prier, lui dit-il; je vais chasser tous les missionnaires de l'archipel; que gagnes-tu à prier avec eux?...

— Chasser les missionnaires, lui répondit l'intrépide femme, c'est ton affaire. Mais, que tu les chasses ou non, sache bien que, pour moi, je ne cesserai jamais de prier. Je sais ma prière par cœur. Si je venais à l'oublier, je la lirais dans mon catéchisme!...

En racontant le fait à Monseigneur, la pauvre reine ajoutait tristement : « Les Européens ici ne sont pas bons, comment les canaques le seraient-ils?... »

Mais le Résident ne se tint pas pour battu. La reine avait auprès de la mer un terrain nommé *Kohuhunui*, qu'il désirait offrir à un de ses amis. Pour en déposséder la reine, il lui demanda une impossibilité : rendre à ce terrain les pierres qui en avaient été tirées pour aider à la construction de l'église de *Mauia* et du mur d'enceinte du cimetière!

— Puisque tu me persécutes si injustement, répondit la reine avec indignation, je t'abandonne non seulement *Kohuhunui*, mais encore la maison que j'habite à *Viihénua*. Je ne suis qu'une pauvre veuve, déjà vieille. A vous autres de démolir le cimetière et l'église pour en avoir les pierres. Pour moi, chassée de mes terres du rivage et de ma maison, je vais, dès aujourd'hui, me fixer au fond de la vallée, dans les broussailles, à *Ihunui*. La seule grâce que je te demande, c'est que tu me laisses déterrer ma fille Louise, qui repose au cimetière, afin qu'elle aussi subisse mon infortune et partage mon exil!

M. Laurent sentit que cette fois il avait plus que dépassé les bornes de l'injuste, et que l'affaire tournait au tragique. Il supplia la reine de se calmer, et la chose en resta là.

. . .

Dans sa visite à M. de la Roncière, M^{gr} Dordillon n'avait pas manqué de faire connaître aussi clairement que possible au gouverneur la situation des Marquises. Il lui avait parlé des écoles à encourager au moins moralement, des mariages religieux à enregistrer au civil, des propriétés de la mission à munir de titres légaux, mais surtout de la crainte où il était de voir se renouveler les excès de 1862, si on ne remettait en vigueur les *Règlements de mars 1863*.

Huit jours après, le 15 juin 1867, un nouveau règlement parut,

portant un certain nombre d'articles des règlements de 1863, mais pas une seule des défenses auxquelles l'Evêque avait semblé tenir par dessus tout, c'est-à-dire celles qui prohibaient les livrées du libertinage, les chants obscènes, les batteries de tambour à la sauvage, les danses nues, les fêtes païennes et le tatouage. Monseigneur en fut surpris et peiné ; mais ce qui l'étonna bien plus, ce fut d'apprendre que le Résident s'appliquait à faire accroire aux naturels que la suppression de ces défenses équivalait à une approbation positive, à un encouragement formel à revenir aux pratiques d'autrefois. Le prélat adressa là-dessus à M. de la Roncière de nouvelles explications, tendant à lui démontrer la nécessité de réprimer cet abus.

M. le Commissaire impérial répondit, le 17 août 1867, comme jamais ne le fit un gouverneur digne de ce nom. On a beau être chef d'une administration laïque, on n'est pas pour cela dispensé de garder les convenances quand on écrit à un évêque. Il plaisante Monseigneur sur les *vétillies* qui font l'objet de sa lettre, *vétillies*, dit-il, dont l'administration ne peut s'occuper, *parce qu'elle ne fait que des « choses sérieuses »* ! Poursuivant sur ce ton, il invite Sa Grandeur à enseigner aux indigènes à *battre sur leurs caisses « le pas accéléré »*, pour leur faire abandonner *les batteries à la païenne*. Incidemment, il ne fait consister que dans l'absence du *Bénédicté* et des *Grâces* la différence énorme qui séparait les repas ordinaires des *mau*, festins païens donnés à l'occasion des morts, et qui duraient de dix à vingt jours, avec exclusion formelle des femmes, mais non sans accompagnement de victimes humaines, quand on pouvait s'en procurer. Puis, joignant l'insulte à la moquerie, il reproche à la Mission de n'avoir pas fait dix bons catholiques en vingt ans, et conclut en disant aux missionnaires ce qu'ils doivent faire désormais...

Hélas ! à l'heure même où il plaisantait ainsi sur les graves observations de l'Evêque, son Résident aux Marquises commençait à recueillir les fruits amers de son imprudente et aveugle politique. Si on avait aboli un certain nombre de défenses des Règlements de mars 1863, on en avait maintenu une qui certes avait bien sa valeur, c'était celle qui prohibait la fabrication de l'eau-de-vie de coco. Mais ici éclate l'illogisme ou l'inexpérience de ces braves Gouverneurs qui s'imaginent pouvoir tracer des limites à l'orgie des canaques, pouvoir les lancer dans la voie du

désordre et leur marquer des barrières qu'ils ne doivent pas franchir. Autorisés à faire ce qu'il y avait de plus mal, les naturels conclurent qu'ils l'étaient aussi à faire ce qui l'était beaucoup moins, en particulier à boire de l'eau-de-vie. On en fit partout, et jusque dans les vallées voisines de la Résidence. M. Laurent donna ordre au chef des Hapaa de comparaître devant lui, pour expliquer comment, en dépit des défenses les plus formelles, il laissait faire de l'eau-de-vie dans sa vallée?

— Nous faisons de l'eau-de-vie de coco, répondit hardiment celui-ci, parce qu'à Taiohaé on porte les livrées du libertinage, on exécute des chants lascifs, des danses obscènes, on bat du tambour avec claquement des mains, on se tatoue, etc. Tu as dit que tout cela est bien et bon. L'eau-de-vie de coco, auprès de tout cela, n'est qu'une petite pécadille : qui peut plus, peut moins ! On fait de l'eau-de-vie de coco, parce que tu délivres aux canaques de Taiohaé des permis d'acheter de l'eau-de-vie aux marchands. Puisqu'on boit et qu'on s'enivre à Taiohaé, pourquoi ne ferions-nous pas de même chez nous ? Nous faisons de l'eau-de-vie de coco, parce que nous sommes loin des marchands et que nous n'avons pas d'argent pour en acheter. Nous ne cesserons d'en faire que lorsque tu auras aboli les livrées du libertinage, les cantilènes lascives, les tambours, les danses, le tatouage et les fêtes païennes, et que tu ne permettras plus aux canaques de Taiohaé d'acheter de l'eau-de-vie aux marchands. Mets d'abord un peu d'ordre dans ta vallée, et j'en mettrai alors dans la mienne ; les désordres ne cesseront chez nous que lorsqu'ils cesseront chez toi ! — Et, en disant ces mots, le chef sortit sans même vouloir entendre les observations du Résident (1).

Malheureusement les désordres ne se limitaient pas aux vallées voisines de Taiohaé : le mal se propage beaucoup plus vite que le bien. Les habitants des autres îles, instruits du nouveau programme de l'administration du « laisser-faire », se lancèrent aussi dans la voie qui leur était tracée. On fit partout de l'eau-de-vie de coco. A la Dominique, les événements se compliquèrent d'une guerre qui éclata à Puamau le 10 juin 1867 et qui dura plusieurs mois. M. Laurent voulut aller calmer les esprits. Accompagné du R. P. Dominique Fournon et d'un interprète, il essaya de persuader aux guerriers de déposer leurs armes :

— Nous ne nous mêlons pas de tes affaires, lui répondit sèchement

(1) P. Chaulet, *Notice religieuse sur les Marquises*, 1867.

le chef de la vallée, appelé Mato ; pourquoi te mêles-tu des nôtres ? Qui t'a prié de venir nous donner des leçons ? Occupe-toi donc tout d'abord de ta vallée !... (1).

Le pauvre Résident, si fier devant l'humilité des missionnaires qu'il savait incapables de lui faire le moindre mal, ne trouva rien à répondre à l'insolence de ce sauvage qui lui disait brutalement la vérité. Il repartit tristement et couvert de confusion. Découragé, tant par les excès des sauvages qu'il se sentait impuissant à dominer, que par des paroles de blâme reçues de Tahiti, il réclama son changement. En attendant, son nom passait en proverbe dans les peuplades livrées aux désordres : *Na Rora te nikeo*, chantait-on : c'est la faute à Laurent !

. . .

De plus en plus inquiet de la tournure que prenaient les événements, M^{re} Dordillon, avec une longanimité qui aurait dû lui gagner des âmes moins pleines d'elles-mêmes, tenta une nouvelle démarche auprès du Commissaire impérial. Il lui représenta tout ce qui se cachait de redoutable sous les quelques *vétilles* que son administration avait grand tort de négliger. Il lui expliqua ce que signifiaient certaines pratiques qui pouvaient à première vue paraître inoffensives. Prendre telle ou telle parure, c'était ni plus ni moins une provocation publique à la débauche. Le tatouage ne se bornait pas à l'opération plus ou moins douloureuse et dangereuse d'un dessin tracé sur la peau au moyen d'un instrument tranchant ; quand il était complet, il exigeait la célébration d'une fête monstre qui mettait en mouvement toute la population et l'arrachait au travail pendant cinq ou six mois. La cérémonie de clôture, dite *Koika tuhi tiki*, manifestation des tatouages, était toujours accompagnée de scènes de débauche à faire frémir, et presque toujours aussi de l'immolation d'une victime et d'un repas de cannibales. Du reste, on s'autorisait de la permission de revenir

(1) Il y eut dans cette guerre 6 hommes tués, au nombre desquels fut Mato lui-même, qui avait reçu les missionnaires dans la vallée. Pendant cette guerre les balles sifflaient journellement aux oreilles des missionnaires, car la mission se trouvait juste entre les deux camps ennemis. En outre, les PP. Dominique, Adrien et Chrétien furent personnellement menacés de mort et désignés pour victimes.

aux usages d'autrefois, pour revenir aussi à l'eau-de-vie de coco.

« On en fait partout, disait l'Evêque en terminant. et bientôt, si cela continue, non seulement nous n'aurons pas *dix bons catholiques*, mais l'autorité elle-même n'arrivera pas à se faire obéir, à moins de parler à coups de canon. M. le Résident doit voir déjà à quoi se réduit son autorité pour le bien, soit à Nukuhiva, soit dans les autres îles de l'archipel. On se moque de lui, c'est le mot, je le tiens de lui-même, et on s'en moque en face! »

M. de la Roncière persista encore dans son aveuglement. Il répondit, le 16 octobre 1867, que, *jusqu'à meilleures preuves*, il estimait le jugement de Sa Grandeur égaré par un zèle excessif.

Les « meilleures preuves » allaient vite venir. La lettre de M. de la Roncière n'était pas encore parvenue à destination, que déjà les prévisions de l'évêque se réalisaient. On s'était tatoué en grand non loin de la Résidence. Le tatouage terminé, il fallait bien en célébrer la fête. Et, pour que celle-ci fût complète, il y fallait une victime. Le 24 octobre, deux indigènes, Hahataï et Tipoé-hitu, saisirent et poignardèrent un naturel d'Anaho, Hénériko Tikipoéka. Le lendemain, la grande cérémonie du « *Koika tuhi tiki*, exposition du tatouage », se déroulait tranquillement sur une des places publiques d'Hatihéu, suivant toutes les coutumes du paganisme. Deux peuples prirent part à la fête, celui d'Anaho et celui d'Hatihéu. On chanta des cantilènes lascives, on battit du tambour avec claquements des mains, on dansa, on exhiba toutes les nudités que l'on voile ailleurs, on se livra à tous les débordements de la passion, et puis on se partagea les membres sanglants de la victime.

La femme Vaotété d'Anaho commença par dévorer les yeux. Les Tuoho reçurent une jambe, le cou, la moitié d'un bras; les Atipuka, le cœur et le foie; les Atiahu, une jambe; les autres assistants se partagèrent la carcasse et le reste.

Koamua, qui avait mordu dans la jambe crue de la victime, — d'où son nouveau nom de *Koamua*, — ne voulut pas être seul à participer à l'abominable festin; il se présenta à l'école dirigée par le P. Chaulet, et réclama sa fillette pour la faire mordre à son tour dans la chair humaine, afin, disait-il, qu'elle s'y habitue de bonne heure, et qu'elle le fasse plus tard sans répugnance. On devine l'accueil du missionnaire.

Ceci se passait le 25 octobre; le navire de guerre le *Guichem*



ILES MARQUISES. — Guerrier armé du casse-tête
et orné des plumes de phaéton.

était depuis la veille dans les eaux de Taiohaé, apportant la réponse de M. de la Roncière à Mgr Dordillon, et emmenant M. Hippolyte, lieutenant de vaisseau, envoyé pour remplacer M. Laurent. A la nouvelle du crime, M. Hippolyte donna ordre immédiatement au navire de le transporter à Hatihéu. Les coupables s'étaient déjà enfuis, les uns dans les précipices, les autres dans les forts construits au fond de la vallée, à l'époque de M. de Kermel, dans le but, disait-on, de faire la guerre aux Français. M. Hippolyte résolut de poursuivre les cannibales jusque dans leurs retranchements. Il se mit en route, à la tête d'un détachement de 25 hommes du bord, et accompagné de la reine Vaékéhu, qui avait bien voulu intervenir dans cette affaire. Chemin faisant, la bonne reine, désirant éviter l'effusion du sang, proposa à M. Hippolyte de la laisser aller seule, ce que le Résident accepta volontiers. Elle partit donc, sans autre sauf-conduit qu'un *mutoi* de Taiohaé (1). Elle escalada la montagne au sommet de laquelle le fort était bâti, et dès qu'elle fut à portée de voix, elle expliqua aux guerriers l'objet de sa visite.

— Soyez bien persuadés, leur dit-elle, que l'affection que je vous porte est le seul motif qui m'a déterminée à venir jusqu'à vous. Croyez-moi, rendez-vous sans combat. N'aggravez pas votre faute par une résistance inutile. Que gagnerez-vous à faire la guerre aux Français? Avez-vous des canons? Pouvez-vous les vaincre? Réfléchissez aux terribles conséquences de la défaite!...

Les guerriers, touchés de la démarche de leur vénérable reine qu'ils aimaient, se rendirent à ses prières; ils descendirent avec elle dans sa maison de Hatihéu, et là ils déposèrent leurs armes entre les mains du nouveau Résident.

Heureux d'en être quitte à si bon compte, celui-ci se contenta d'exiger qu'ils lui livrassent les deux assassins; mais ce n'est pas la coutume chez les canaques de livrer ainsi les coupables à la justice étrangère. Ils feignirent de les chercher, mais là seulement où ils étaient bien sûrs de ne pas les découvrir. Le Résident, pour les intimider, ordonna le bombardement du village d'Hatihéu : vingt coups de canon furent tirés, la plupart sur la case où avait eu lieu le dépeçage de la victime, on mit le feu aux cases d'Anaho, et le *Guichem* rentra à Taiohaé, emmenant en otage la sœur d'un des deux assassins. Celui-ci se livra de lui-même au bout de deux

(1) Nous croyons également que le P. Chaulet l'accompagnait.

jours pour délivrer sa sœur; l'autre fut pris par ruse. Tous deux furent emmenés à Tahiti pour y être jugés. Quant aux autres coupables, ils passèrent une semaine dans l'enclos de la mission pour se remettre de leurs excès, et puis ils allèrent relever leurs cases abattues par les coups de canon ou brûlées par l'incendie.

« La leçon aurait été salutaire, conclut le P. Chaulet, si celui qui l'avait donnée ne s'était hâté lui-même de relancer les coupables dans le mauvais chemin. »

CHAPITRE XXVI

LE NOUVEAU RÉSIDENT MARCHE SUR LES TRACES DE SES PRÉDÉCESSEURS :
IL PERSÉCUTE LA MISSION. — SES EXCENTRICITÉS. — IL CAUSE LA PERTE
DE LA *Marquisienne*. — TRISTESSE DES MISSIONNAIRES. — A QUI LES
RESPONSABILITÉS? — PROTESTATION DE L'ÉVÊQUE (1867-1868).

Le nouveau Résident, M. Hippolyte, avait donc triomphé d'une poignée de sauvages. Fier de ce beau résultat, il se fit un point d'honneur de ramener l'ordre dans toute l'île. Il imposa aux hommes de rudes corvées qu'ils accomplirent en divers endroits, et s'appliqua à relever les écoles que son prédécesseur avait ruinées. « Il n'y a que deux moyens pour civiliser les canaques, disait-il : l'école pour les enfants, le canon pour les hommes : ceux-ci sont incorrigibles. »

Répondant à ses ordres, les *Taïoa* envoyèrent 16 garçons, mais pas une seule fille, à l'école de Taïohaë (10 décembre 1867). — Par ailleurs, la mission stimula le zèle des *Fuhioho* pour la construction d'une école plus vaste à Hatihéu, et un bel édifice de 20 mètres s'éleva comme par enchantement.

Malheureusement ce beau temps fut de courte durée. Le gouverneur de Tahiti, M. de la Roncière, n'approuva pas toute la manière d'agir du nouvel administrateur : entre autres choses il blâma le bombardement de Hatihéu. M. Hippolyte, qui était un homme altier, dit le P. Chaulet, en changea aussitôt les voiles de son administration. Dans son dépit, il se mit à propager, comme son prédécesseur, les livrées du paganisme, les cantilènes, les danses, les scènes de libertinage, les fêtes païennes, et il les encouragea de sa présence.

La mission étant pour lui un censeur tacite mais gênant, il

commença par se formaliser de tout ce qu'elle faisait, puis s'acharna à l'entraver et à la vexer de toutes manières. « Je ne m'arrêterai pas à relever les tracasseries sans nombre que la mission eut à endurer de sa part, écrit le R. P. Chaulet, il y aurait là matière à une brochure considérable; cependant, pour en donner une idée, j'en citerai quelques-unes :

Tout d'abord, il essaya d'établir un lupanar à 50 pas de l'évêché. Il échoua dans son dessein; mais durant toute une année, les oreilles de Monseigneur tintèrent de l'affreux charivari qu'hommes et femmes faisaient en se querellant, en chantant ou en battant le tambour sur des touques de fer blanc... Puis tout ce monde s'amusa à voler les oranges, les poules, la canne à sucre de l'Évêque. Celui-ci avait beau réclamer : le Résident ne tenait aucun compte de ses réclamations. Bien plus, pour donner le change, il finit par accuser lui-même, sinon l'Évêque, du moins le domestique de l'Évêque de venir lui dérober les fruits de ses arbres à pain. Solennellement, il apposta deux gendarmes au pied de ces arbres voisins de l'enclos de Monseigneur; mais comme ces braves Pandores trouvaient la chose peu intéressante, il donna l'ordre de cueillir tous les fruits, bien qu'ils fussent loin de maturité, semblant dire par là qu'il aimait mieux les voir pourrir que de les savoir exposés à la rapacité des gens de la mission!...

Le vapeur *d'Entrecasteaux* passa vers cette époque à Nukuhiva. Mgr Dordillon ayant besoin de vivres, demanda au capitaine de lui en céder. M. de la Roncière l'avait formellement autorisé à se pourvoir de la sorte. Le capitaine se fit un plaisir d'accorder la demande. Mais l'Évêque avait à peine reçu les vivres, qu'un gendarme envoyé par le Résident réclamait sur l'heure le paiement des vivres obtenus. Monseigneur, qui était pour lors à court d'argent, fit dire à M. Hippolyte qu'il ne pouvait payer tout de suite, mais qu'il paierait très exactement et sans retard à Tahiti où M. le Gouverneur lui devait 3.000 francs. Furieux de cette réponse, le Résident courut à l'instant même chez Sa Grandeur pour lui dire : « Si j'avais pensé que vous ne payeriez pas sur-le-champ, j'aurais défendu au capitaine de vous céder quoi que ce soit ».

Les défenses contre la mission étaient innombrables. Ainsi il défendit la vaine pâture à Taiohaë et dans les vallées adjacentes, dans le but manifeste de vexer la mission. Non content de faire fusiller ou voler tous les cochons ou même les poules qui avaient le malheur de sortir de l'enclos de la mission, il défendit aux indigènes d'élever des animaux pour le missionnaire. Plus fort que cela, il leur défendit de saluer le prêtre ou l'Évêque; quelques-uns même n'eurent pas le droit d'adresser la parole à Monseigneur!...

Nous avons vu que les Puhioho s'étaient mis à construire une grande et belle école pour les enfants de Hatihéu. L'édifice terminé, Mgr Dordillon voulut honorer de sa présence la fête de l'inauguration, à laquelle furent invitées la reine Vaékéhu, avec trois Sœurs de Saint-Joseph de Cluny et leurs élèves. Cette fête consistait en un modeste repas donné par les enfants; pour tout menu, il y avait des bananes fournies par le R. P. Chaulet et de la *popoi* battue par les enfants de l'école, rien de plus. Mais c'était une joie pour l'Évêque et pour les amis de la mission : M. Hippolyte ne pouvait manquer de la traverser. Effectivement, on le vit arriver tout à coup, dans une grande colère, et, *au nom de la loi qui défend les attroupements séditieux*, il prohiba la réunion!... Nous laissons au lecteur le soin de juger si de pareils actes ne révèlent pas un grain de folie. En tout cas, ils sont l'indice d'une animosité basse et jalouse qui déshonore un administrateur.

Par haine de la mission, le Résident se mit à combattre le plus qu'il put les écoles, ces mêmes écoles dans lesquelles au début il avait mis toutes ses espérances. Elles étaient tenues, les unes par les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, les autres par les missionnaires ou les Frères catéchistes qui avaient succédé aux Frères de Ploërmel; en un mot, elles étaient tenues par la mission : c'en était assez. M. Hippolyte parcourut les peuplades pour dissuader les parents d'envoyer leurs enfants à l'école; il défendit aux chefs de les favoriser en aucune manière, menaçant même de prison ceux qui leur témoigneraient la moindre sympathie. C'est dans une de ses tournées pour ruiner les écoles qu'il s'exhiba *en simple chemise* au milieu des canaques : il se promena ainsi sur le bord de la mer, dans la baie d'*Anaho*, montrant ses jambes grêles à l'admiration des indigènes stupéfaits. On conçoit le mépris que ces pauvres canaques éprouvèrent pour un administrateur qui ne savait pas se tenir devant eux, qui se ravalait même au-dessous de la plupart d'entre eux : ils en rirent et s'en moquèrent, et n'appelèrent plus leur Résident que du sobriquet de « jambes de flûte » ou « jambes de héron : *raé matuku* » (1).

. * .

En agissant de la sorte, on le pense bien, M. Hippolyte ne faisait guère l'œuvre civilisatrice pour laquelle il avait été envoyé dans

(1) P. Géraud Chaulet, *Notice sur les Marquises*, 1868.

les îles. Tout le monde était mécontent : les canaques, les colons, le gouverneur lui-même qui n'allait pas tarder à le relever de ses fonctions. Mais avant de finir, racontons une dernière anecdote qui lui arriva dans les premiers jours de décembre 1868.

Il avait donné ordre à tous les chefs d'engager les peuplades à revenir aux pratiques païennes. Deux chefs de Hatihéu, Pumoïho et Kooamua ne crurent pas devoir entrer dans le mouvement. Il les cita à la Résidence, affirmant qu'il leur donnerait une leçon dont ils n'auraient pas de peine à se souvenir. Toutefois, il affecta de ne pas rester à Taiohaë pour les attendre; il partit en mer, en excursion à la *Terre déserte*, un coin de l'île ainsi nommé de l'absence de tout village. C'était un jour de dimanche. En narguant les hommes, il voulait avoir le plaisir de narguer Dieu.

Il se mit en route de grand matin. Mais cette partie de plaisir faillit tourner au tragique. Son canot se brisa contre les rochers de la « Terre déserte ». Il envoya aussitôt un de ses domestiques demander à Monseigneur de lui prêter sa goélette, la *Marquisienne*, pour rentrer à Taiohaë. Monseigneur s'empressa de lui envoyer la goélette avec un bon capitaine. Seulement, habitué à ne recevoir de conseils de personne, il méprisa les avis du capitaine, il s'obstina à vouloir commander la manœuvre, et la *Marquisienne* alla s'échouer sur la côte d'*Uéa*, qui s'appela désormais « baie de la Marquisienne ».

Le 9 au soir, à 11 heures de la nuit, un pauvre voyageur, harassé de fatigue, frappait à la porte de l'Évêque. C'était M. Hippolyte en personne. Tout penaud, il venait informer l'Évêque du nouveau désastre et demander encore un secours : la baleinière de la mission. De grand cœur, l'Évêque accéda à sa demande, et tandis qu'il donnait des ordres pour le départ de la baleinière, ému jusqu'au fond de l'âme du pitoyable état dans lequel se trouvait son hôte, il lui fit servir des rafraîchissements qui furent acceptés avec bonheur : le pauvre homme mourait de faim et de soif!

Rentré chez lui, le Résident osa à peine adresser la parole aux deux chefs qu'il s'était promis d'humilier et de confondre. Confus lui-même au-delà de tout ce qu'il est possible d'imaginer, il se hâta de les renvoyer chez eux, sans leur avoir administré la terrible semonce qu'il leur avait préparée. Trop heureux était-il de se débarrasser de leur présence à une heure où tout le monde chantonnait ses ridicules exploits et surtout la stupéfiante surprise qu'il avait eue peu de jours auparavant, de trouver un beau matin un de ses arrêtés barbouillé d'ordures à la porte de sa maison. Voilà où on en était venu, par sa faute, du respect que l'on doit à l'autorité d'un Résident!...

Rendant compte de ces événements au R. P. Chaulet, Mgr Dordillon écrivait le 15 décembre 1868, avec une sérénité toute surnaturelle :

« Vous avez appris que la *Marquisienne* était échouée sur les rochers de la « Terre déserte », à Uéa. A mon tour, je viens vous informer qu'elle est complètement brisée : *sit nomen Domini benedictum!*...

« M. Lazaro (Chilien), qui avait été accusé sans preuve et mis en prison, depuis le 6 ou le 7 de ce mois, à l'occasion de l'arrêté barbouillé (d'ordures), a été mis hier, à midi, en liberté; mais il doit quitter la colonie par le premier navire qui viendra.

« M. Lazaro a tout nié, il persiste à nier et on n'a pas de preuves contre lui. Je dois vous dire que M. le Résident, selon ses habitudes, soupçonne la mission.

« La persécution n'est pas finie, comme vous voyez. Je ne puis concevoir une telle conduite de la part de M. le Résident. Il faut que le diable se serve de lui pour nous tracasser, Dieu le permettant ainsi pour notre bien et peut-être pour le bien de notre pauvre mission. Les grands maux ne durent pas longtemps. En attendant qu'il plaise à Dieu de nous envoyer des jours meilleurs, réjouissons-nous d'avoir part aux souffrances de Jésus-Christ. Si nous souffrons avec lui, nous serons glorifiés avec lui, dit saint Paul. Nos souffrances sont le principe et la semence de la vie bienheureuse.

« *In omnibus exhibeamus nosmetipsos sicut Dei ministros, in multa patientia, in tribulationibus, in necessitatibus, in angustiis... Per gloriam et ignobilitatem, per infamiam et bonum famam* (1). — *De cetero, fratres*, disait l'Apôtre aux Thessaloniens, *orate... ut liberemur ab importunis et malis hominibus* (2).

« Nous sommes certains que Dieu est avec nous, car il a dit qu'il est avec ceux qui sont dans la tribulation pour son saint Nom. *Iterum dico, gaudete*. Ayons tous et toujours bon courage. *Si Deus pro nobis, quis contra nos?* »

Cette fois, la mesure était comble. M. de la Roncière, qui n'allait pas tarder à quitter lui-même son gouvernement, jugea qu'avant de partir, il ferait une œuvre méritoire en relevant M. Hippolyte de son administration; il le lui signifia dans les derniers jours de décembre 1868, et lui donna pour successeur M. Eyriaud des Verges, qui arriva aux Marquises le 16 décembre.

M. Hippolyte resta encore quelques jours, durant lesquels il lui

(1) *II Cor. VI, 4-8.*

(2) *II Thes. III, 1.*

fut possible d'allonger la liste de ses folles prouesses. Le Frère Othon Pallermann, tonsuré, chargé de l'école de Taiohaë, n'avait pas le don de lui plaire; il le fit arrêter un jour par ses chiens, l'accabla de toute sorte d'injures, et finalement le provoqua en duel!... Le Frère se défendit comme il put des chiens que la voix de leur maître excitait contre lui. Voyant que le mauvais jeu durait toujours, il rappela à M. Hippolyte qu'il y avait un consul de sa nation à Tahiti — le Frère était Bavarois — et qu'il allait l'informer de la manière d'agir d'un administrateur Français. Cette menace rendit M. Hippolyte au sens de la réalité, et il laissa le Frère continuer son chemin. « Pourra-t-on jamais croire un fait semblable! remarque là-dessus le R. P. Chaulet. Et cependant, c'est un fait aussi certain que le soleil éclaire la terre... (1) »

*
* * *

On se demande ce que pouvait bien être l'œuvre des missionnaires au milieu de tant de tracasseries? Hélas! elle se réduisait à bien peu de chose à Nukuhiva. On baptisait les nouveaux-nés, on faisait l'école et le catéchisme aux enfants, — à l'école de Hatihéu il y en avait 84 — on assistait les mourants. Auprès des adultes, il n'y avait rien à faire : ils étaient tout entiers à leurs amusements et aux nouvelles du jour, et chaque jour en effet leur apportait du nouveau. L'âme des missionnaires était triste, celle de l'Évêque plus encore. Le grain de sénévé qu'ils jetaient en terre au prix de tant de sacrifices, ne levait pas; le sol marquisien était sans doute bien dur à défricher, mais il y avait une autre raison qui désolait leur âme, c'était cette opposition systématique de presque tous les gouverneurs et les résidents; et ces hommes néfastes voulaient encore faire retomber sur les missionnaires toute la responsabilité du peu de progrès de la civilisation. C'en était trop. Mgr Dordillon prit la plume et il écrivit à M. de la Roncière cette lettre pleine de fermeté, dont la date est fin novembre 1867 ou 1868 :

« Monsieur le Gouverneur,

« Je vois avec peine que vous revenez souvent sur le peu de progrès fait dans nos îles; mais vous semblez oublier que c'est sous votre gou-

(1) P. Géraud Chaulet, *Notice sur les îles Marquises*, 1868.

vernement que le mouvement rétrograde s'est opéré. Vous me permettez de vous le rappeler. Lorsque vous passâtes aux Marquises en octobre 1864, notre mission vous donnait quelques consolations. Nos écoles allaient bien. Vous promîtes de les favoriser; vous les favorisâtes même jusqu'en 1865. J'ai eu l'honneur de vous faire part de ce qui a suivi, et vous en avez gémi : vous pouvez encore en gémir. Quant à nous, nous en gémirons longtemps; mais nous n'avons pas à nous reprocher la cause de tous ces malheurs. Vous pouvez vous croire dispensé de vous mêler des affaires de la religion, mais vous n'en êtes pas moins obligé à user de votre pouvoir pour la favoriser. S'en mêler comme les tyrans pour la persécuter ne serait pas assurément entrer dans les intentions de l'Empereur. Mais s'en mêler pour lui venir en aide dans un pays français, est tout à fait conforme aux désirs bien connus de Sa Majesté. J'espère que vous ne tarderez pas à en être bien convaincu, car il est bon que Sa Majesté l'Empereur sache ce qui se passe dans nos îles; et Elle en sera informée. »

Cette lettre était une décharge, elle était aussi un avertissement. Monseigneur s'apprêtait à partir pour le Concile : il allait passer en France, à Paris, où il espérait bien pouvoir intéresser à sa cause quelque personnage influent auprès de l'Empereur.

CHAPITRE XXVII

DÉPART DE MGR DORDILLON POUR LE CONCILE. — M. EYRIAUD DES VERGNES PROFITE DE SON ABSENCE POUR ATTAQUER LA MISSION : LE P. ORENS EST SA PREMIÈRE VICTIME (1869).

Mgr Dordillon partit pour le Concile le 23 janvier 1869. Il passa par Tahiti où la nouvelle de son voyage en France semble avoir déterminé M. de la Roncière à s'y rendre lui-même. Le gouverneur craignait sans doute que les rapports de l'évêque ne fissent une trop mauvaise impression au ministère de la marine et des colonies : il prit le parti d'aller lui-même fournir des explications. M. de Jouslard lui succéda le 5 juin 1869. Mais avant de raconter le voyage de l'évêque en France et à Rome, voyons ce qui se passait aux Marquises depuis l'arrivée du nouveau Résident.

« Si les épreuves, les entraves et les vexations de 1868 ont été grandes, écrit le P. Chaulet, celles de 1869 à 1873 l'ont été beaucoup plus. Et je déclare ici, avant d'entrer en matière, que si je n'avais pas pour but de faire connaître le vrai motif du peu de progrès de notre mission, je n'en dirais pas un seul mot. Le lecteur comprendra, en outre, assez facilement, que non seulement il ne m'est pas possible de tout dire, mais que la seule bienséance m'impose le devoir de taire bien des faits. » A notre tour, nous dirons que nous ne voulons même pas user de tous les matériaux que le R. P. Chaulet fournit à notre histoire : nous en choisirons seulement quelques-uns, et ce sera bien suffisant.

* * *

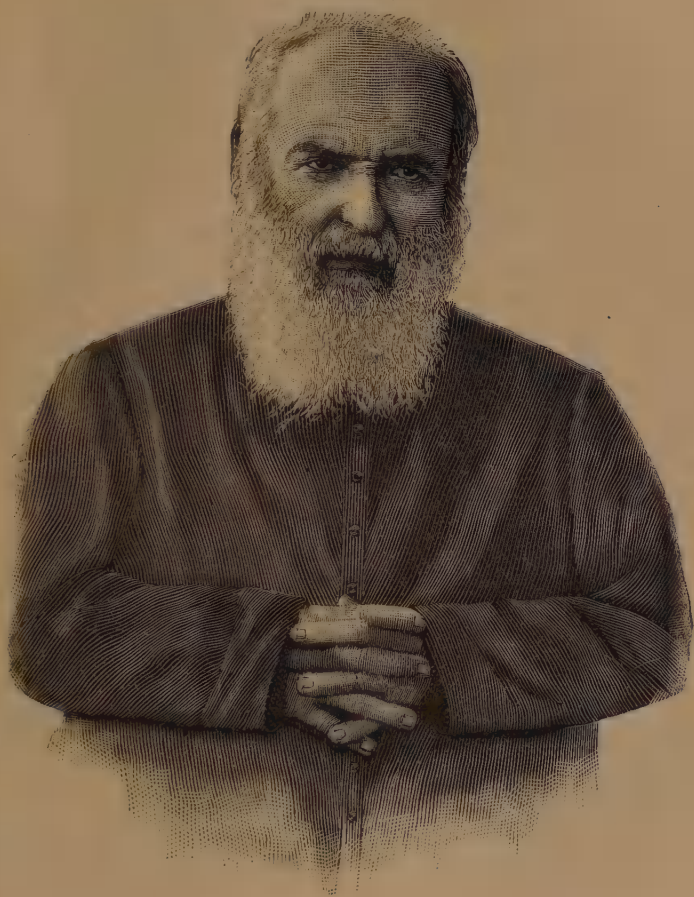
Parmi les sept ou huit prêtres que comptait alors la mission, il y en avait un, respectable entre tous, dont tout le monde louait

la bonté, le zèle, le dévouement, la patience et la sagesse dans ses rapports avec les cannibales qui l'entouraient. C'était le R. P. Orens Fréchou, aux Marquises depuis 1842, et à ce moment chargé de l'île Tahuata et de plusieurs vallées, entre autres d'Atuona, dans l'île Hivaoa. Cet homme si pacifique et si doux, un ennemi de la mission réussit à le représenter à M. Eyriaud des Vergnes comme un voleur, un exploiteur des indigènes et un fauteur d'assassinats par la vente clandestine de poudre qu'il faisait dans la région.

Enchanté de la découverte, le Résident part sur-le-champ pour Atuona et Tahuata afin de surprendre le coupable sur le fait. A Atuona, un ou deux cannibales, bien choisis, répondent à souhait aux questions qu'il leur pose. A Vaïtahu, dans l'île Tahuata, le P. Orens était absent du village : M. Eyriaud force les portes de sa maison comme un vulgaire cambrioleur, cherche en vain de tous côtés les dix barils de poudre qu'on lui disait cachés dans le presbytère, fait sauter la serrure des deux malles du missionnaire où il ne trouve que des étoffes, et finalement s'en prend à une pièce d'or chilienne qu'il aperçoit dans les mains d'un canaque. « Qui t'a donné ce condor ? demande-t-il. — C'est le P. Orens. — Pour combien ? — Pour dix piastres. — Pour dix piastres ! le Père t'a volé, car le condor ne vaut que sept piastres et demie. Oui, mes amis, continua le Résident, le P. Orens est un voleur. Quand il reviendra vous le lui direz, et vous ajouterez de ma part que je lui ordonne de quitter ce bâtiment ». Le Père logeait à une ancienne caserne abandonnée par la troupe, et mise par le gouverneur de la Richerie à la disposition de l'Evêque (16 mars 1863).

Là-dessus M. Eyriaud partit, laissant tous les effets du missionnaire à la merci des canaques. Pour lui, il avait ce qu'il était venu chercher, des « preuves ». Il rentra vite à Taïohaë, emportant ses notes et en plus, ce qui n'était sans doute pas signalé dans son procès-verbal, une peau tatouée de victime humaine qu'il avait eu l'impudence d'acheter.

Mgr Dordillon n'était pas encore parti pour le concile. Le Résident se garda bien de lui souffler mot de l'enquête. Une lettre du P. Orens destinée à informer l'Evêque de ce qui s'était passé, n'arriva jamais à destination. Malgré qu'il se sentit sûr de ses preuves, M. Eyriaud n'avait aucune envie de les communiquer à l'Evêque, de peur que celui-ci, en passant à Papeete, ne donnât au



Le R. P. Orens FRÉCHOU, SS. CC.

Gouverneur des explications trop péremptoires et trop claires. L'Evêque quitta les îles sans rien savoir.

Sur ces entrefaites, le R. P. Dominique Fournon, provincial, en résidence à Puamau dans l'île Hivaoa, était allé rendre visite au R. P. Orens à Atuona. Grande fut son indignation, quand il apprit, de la bouche des canaques, ce qui s'était passé. « M. le Résident a dit, répétaient les indigènes apeurés, qu'il va chasser le P. Orens des Marquises, qu'il lui lavera la tête (c'était son expression), et qu'il évincera tous les Pères de l'île Hivaoa... » Le P. Dominique n'était ni un lutteur ni un peureux, mais il avait la sage énergie qui convient à un Provincial : il partit pour Taïohaë, et le lendemain de son arrivée, le 16 février, il se présentait chez M. Eyriaud des Vergnes :

— Monsieur le Résident, lui dit-il, j'arrive d'Atuona où les canaques m'ont appris : 1^o Que vous voulez chasser le P. Orens des Marquises et lui laver la tête; 2^o Que vous l'avez traité publiquement de voleur; 3^o Que vous voulez réunir ici tous les missionnaires pour nous faire subir un jugement au passage du premier navire de guerre français... Je viens voir si vous avez informé de tout cela le chef de la mission, M^{er} de Cambyso polis; et de plus, comme supérieur du R. P. Orens, je vous prie de me dire franchement ce que vous avez à lui reprocher?

— J'ai appris que le P. Orens n'a pas payé largement les étrangers qui l'ont aidé à construire sa maison d'Atuona, répond l'Administrateur.

— Tout le travail des étrangers a consisté à aider le Père à monter et à crêpir sa maison : il leur a donné pour cela 220 francs, répliqua le P. Dominique. Les chevrons ont été placés par les indigènes, le couvert a été fait par les indigènes, et les indigènes ont reçu la rétribution qui leur convenait. La preuve que le Père a fait largement les choses, c'est que indigènes et étrangers ont tous été contents, et que pas un n'a réclamé. Au surplus, n'étaient-ils pas libres, les uns et les autres, de travailler *gratis* pour un missionnaire qui se dévoue tout entier pour eux? Quant à moi, j'ai tout examiné de près, et je trouve que le P. Orens a été généreux.

— Généreux? fit le Résident. En tout cas, il ne l'a guère été pour les ouvriers qui ont construit le chemin qu'il a fait tracer pour porter son coton à *Tahauku*. Les canaques m'ont dit que pour tout cela il n'avait donné que 50 francs!

— Tout d'abord ne confondons pas les choses, répliqua le Père Dominique. Ce n'est pas pour porter son coton à *Tahauku* que le P. Orens a fait construire le chemin dont vous parlez. Quand M. de la

Roncière visita nos îles, en 1864, il trouva qu'il était difficile d'atterrir à Atuona, et il demanda au P. Orens de faire tracer un chemin et de construire un débarcadère à Tahauku, *promettant de rembourser les dépenses que la mission aurait faites*. Si vous ne voulez pas me croire, consultez donc M. le Gouverneur. Quant aux avances faites par le P. Orens en argent, ce n'est pas 50 francs, mais 300 qu'il a versés, et *qui ne lui ont pas encore été remboursés*.

— Quoi qu'il en soit de cela, il y a une chose certaine, reprit le Résident, c'est que le P. Orens n'achète pas le coton des canaques à sa juste valeur. Il ne leur donne qu'une livre de bœuf salé pour 60 livres de coton, cela évidemment c'est un vol.

— Qui n'entend qu'une cloche, n'entend qu'un son, Monsieur le Résident. Avez-vous fait peser la viande dont vous parlez pour pouvoir affirmer si carrément qu'il n'y en avait qu'une livre?

— Non, sans doute, répondit l'Administrateur, car ceux qui m'ont renseigné n'en avaient pas; mais ils m'ont désigné le tout par signe. Le capitaine du bord, M. Martin, ayant du bœuf salé, j'en ai fait peser un morceau semblable à celui qui m'avait été indiqué, et il y en avait juste une livre!

— Eh bien, Monsieur le Résident, je dois vous dire que vous avez été très mal renseigné. Tout d'abord il est absolument faux que le P. Orens achète du coton aux indigènes. Comment l'achèterait-il? Ils n'en ont pas. La seule plantation qui existe à Atuona nous appartient. C'est nous qui l'avons faite, de nos deniers, et sur notre terrain. Si le terrain et les cotonniers sont à nous, il me semble que le coton nous appartient aussi. Et permettez-moi de vous faire une protestation, M. le Résident. Vous avez dit aux canaques d'Atuona, de ramasser le coton à leur propre compte; de le garder chez eux, et de le vendre au capitaine de l'*Alice*. Vous est-il permis de disposer ainsi d'une récolte qui ne vous appartient pas?

En second lieu, il est absolument faux que le P. Orens paie les *ramasseurs* de coton avec du bœuf salé. Comment pourrait-il le faire? Il n'en a jamais eu. C'est moi qui en délivre aux canaques de Puamau et au meilleur compte possible pour les engager au travail et les arracher à la paresse, à l'ivresse et à tous leurs désordres.

Les planteurs de coton à Tahiti ne donnent aux cueilleurs *qu'un sou et demi* par livre : nous autres, nous en donnons *deux*. Où sont les plus généreux? Au lieu d'exploiter les canaques, comme vous le dites, n'est-il pas manifeste que nous cherchons tous les moyens possibles de leur faire du bien?

Je n'ignore pas que des gens mal intentionnés s'appliquent à nous représenter comme des hommes très riches. Mais, quand M. de la Roncière est venu visiter l'île de la Dominique, il s'est plaint à Mgr Dordil-

lon de notre pauvreté : il a trouvé que nous étions vraiment trop pauvres, misérables, sans domestiques, que nous n'avions que de chétives maisons, en un mot que nous n'étions pas à la hauteur de notre siècle. Ceci ne nous humilie point, car l'esprit de tout missionnaire est l'esprit de crucifiement et de privations de tout genre ; mais cela prouve simplement que nous ne cherchons ni nos intérêts ni nos aises, mais le salut et le bonheur des peuples qui nous sont confiés.

— Le P. Orens a acheté des paniers de fungus (champignons) aux canaques, reprit le Résident ; et comme ceci est du commerce, il a 500 francs de patente à payer (1).

— Je vous répondrai tout d'abord, Monsieur le Résident, que nous avons acheté des terrains à la Dominique, dont voici les titres de propriété dûment légalisés par votre prédécesseur, M. Laurent : veuillez en prendre connaissance. Outre ces terrains dont nous sommes propriétaires, nous en avons loué quelques autres pour développer la culture du coton : en voici pareillement les actes, que je vous prie de vérifier. Si nous avons des terrains en propriété ou en location, je trouve tout naturel et très juste que nous jouissions, suivant les clauses des contrats, de tous les fruits qu'ils produisent. Le fungus est de ce nombre. Les indigènes nous le ramassent, ils nous l'apportent : nous les dédommageons de leur peine comme si en réalité ce fungus n'était pas déjà notre bien. Parce que nous sommes bons, faut-il nous en vouloir ? Ce qui est absolument faux, c'est de prétendre que nous allions acheter, à la manière des marchands, du fungus chez les indigènes : cela jamais.

Je ne vois pas, en outre, Monsieur le Résident, que ce soit prendre vraiment les intérêts des indigènes que de les obliger à vendre leur fungus seulement aux navires qui viennent si rarement par ici. Comme il n'y a pas de maison de commerce à la Dominique, les naturels sont donc obligés d'attendre le passage d'un bateau pour écouler leurs récoltes. Cela les décourage ; ils vivent pendant ce temps dans la paresse, la nudité. S'ils pouvaient écouler plus facilement le produit de leur labeur, ils travailleraient bien plus volontiers. Un autre inconvénient, c'est qu'ils n'achètent guère aux navires que de l'eau-de-vie pour s'enivrer : de là l'ivresse avec son cortège accoutumé, les rixes, et bien souvent les assassinats. En outre, ne sachant ni peser ni calculer, beaucoup d'entre eux n'ont aucune confiance dans les capitaines qui passent et dont ils ne comprennent pas le langage : tout autant de raisons qui les dégoûtent du travail. Nous, au contraire, nous les stimulons en recevant le produit de leur cueillette au jour le jour.

— Enfin, reprit le Résident, voici un fait que vous ne pourrez pas

(1) Nous supposons que la pensée du Résident était celle-ci : le P. Orens a acheté du fungus pour le revendre.

nier. A Vaïtahu, le P. Orens a donné à un indigène un condor pour la valeur de 50 francs; or, vous savez aussi bien que moi que la valeur réelle du condor n'est que de 37 francs 50 centimes. Pour le coup vous ne pourrez pas l'absoudre de vol à l'égard de ce pauvre canaque? (1)

— Pardon, Monsieur le Résident. Vous oubliez qu'il y a fort peu de temps que M. le Gouverneur nous a fait connaître le nouveau taux de la piastre et du condor. Il y a très longtemps que le condor dont vous parlez a été donné par le P. Orens, et à cette époque il avait ici, aux yeux de tout le monde, la valeur de 50 francs. On le donnait et on le recevait pour ce prix. Pourquoi voudriez-vous en faire un crime au P. Orens plutôt qu'aux autres habitants de l'archipel?

— Je vois bien, répliqua le Résident, que vous vous soutenez les uns les autres : c'est naturel. Quant à moi, je ne reviens jamais de mes premières impressions, et je vous déclare que je ferai tout mon possible pour vous empêcher la culture du coton...

Et sur ce le P. Dominique se retira.

* * *

Quelques jours après, les RR. PP. Fulgence et Géraud Chaulet, ayant eu l'occasion d'aller chez le Résident, l'affaire du P. Orens fut de nouveau mise sur le tapis. « Inutile d'essayer de justifier ce Père, s'écria M. Eyriaud. J'ai informé M. le Gouverneur par une pièce munie de six signatures. S'il n'ajoute pas foi à mon rapport, il n'a qu'à envoyer un navire de guerre prendre le Père et le faire juger à Tahiti. »

M. de la Roncière, qui se disposait à partir pour Paris, eut assez de sagesse et de loyauté pour traiter comme il convenait le factum de son Résident. Il classa le rapport, et ce fut fini. Comme il connaissait le P. Orens, qu'il l'avait vu à l'œuvre, il recommanda aux capitaines qui visiteraient Atuona, non seulement de ne pas le molester, mais bien plutôt de le favoriser.

Néanmoins le P. Orens abandonna les bâtiments de Vaïtahu, comme le lui avait ordonné M. Eyriaud. Son âme était si calme et si bonne, qu'écrivant au R. P. Chaulet sur l'odieuse conduite du

(1) Le Gouvernement français a donné libre entrée à l'argent chilien dans ses colonies du Pacifique. Comme la valeur de la monnaie chilienne vis-à-vis de l'argent français est essentiellement variable, il en résulte de continuelles fluctuations dans le taux de la piastre. On peut dire qu'il varie chaque jour. De là des ennuis et des pertes fréquentes.

Résident à son égard, il disait : « Je lui pardonne de tout mon cœur. Il a pris ses informations auprès d'un homme que tout le monde accuse d'assassinat. C'est l'homme le plus sot de la vallée!... (1) »

Ainsi se vengent les disciples du Christ.

(1) 11 avril 1869. *Notice sur les Iles Marquises*, par le R. P. Chaulet ; année 1869.

CHAPITRE XXVIII

M. EYRIAUD DES VERGNES LANCE LA POPULATION DANS LE DÉSORDRE : IL REÇOIT UNE BONNE LEÇON DE LA REINE VAÉKÉHU. — IL SE FAIT « LIQUIDATEUR » DES BIENS DE LA MISSION.

L'attaque du Père Orens n'avait été qu'un jeu : le Résident avait simplement voulu se faire la main. M^{sr} Dordillon parti, il se livra en toute liberté à sa chère occupation de ruiner à tous points de vue l'œuvre des missionnaires.

L'école des garçons de Taiohaé étant peu nombreuse, on avait décidé de la réunir à celle de Hatihéu, sous la direction du Frère Florent Forgeot (20 janvier 1869). Le Résident visita le mois suivant cette école ainsi que celle des filles : il trouva l'écriture des élèves fort belle et se montra on ne peut plus satisfait de l'ensemble. Mais, à peine eut-il quitté la peuplade, que le bruit se répandit qu'il avait invité les canaques à reprendre leurs usages païens, à afficher les livrées du libertinage, à chanter les *uta* ou cantilènes lascives ; en outre il aurait dit ne voir aucune raison d'entretenir des écoles à Hatihéu, quand il n'y en avait pas à Taiohaé.

Les indigènes, dont les passions n'avaient certes pas besoin d'être stimulées, recommencèrent leurs infernales débauches. Les enfants des écoles ne purent tenir en classe : le son du tambour, les cris des danseurs étaient plus forts que la discipline ou la surveillance des maîtres ou maîtresses, et ils s'en allaient se barbouiller d'*éka*, chanter, danser... « Hélas ! écrit le R. P. Chaulet, notre misérable mission est-elle donc condamnée à représenter sempiternellement l'œuvre de Pénélope ou celle de Prométhée ? Ces fêtes du libertinage sont tellement dissolvantes que M. Hippolyte, revenant un

jour de celle qui avait eu lieu sous sa présidence dans la vallée d'Hoata, s'était applaudi d'avoir ruiné par là plus de dix ans de travaux apostoliques ».



Idoles, maraë, tambours sacrés aux Iles Marquises.

Le R. P. Chaulet toutefois ne prit pas facilement son parti de la désertion des écoles : il fit agir auprès du Résident, et à deux reprises il en obtint des arrêtés de police qui assurèrent pendant quelques semaines la présence des élèves ; mais ces mesures furent vite oubliées, les écoles se vidèrent peu à peu, et nul frein ne s'opposa au dévergondage de l'enfance et de la jeunesse (1). Du

(1) Le premier arrêté de février disait : « Tout enfant qui s'évadera de l'école, sera dénoncé au chef qui le fera ramener dans les 24 heures par un mutoï... Aucun enfant ne pourra quitter l'école, aucun parent ne pourra l'en retirer

reste, comment s'y opposer, quand l'autorité civile l'encourageait et même l'ordonnait?

Le 2 mai 1869, M. Eyriaud des Vergnes se rendit à l'île Uapou pour inviter les chefs à prendre part à une fête païenne qui devait avoir lieu à Taiohaé chez son ami, le canaque *Péhipo*. Les habitants d'Uapou, heureux de cette bonne pensée, le firent jouir sur le champ du spectacle qu'il s'apprêtait à voir seulement à Nukuhiva. Rien ne manqua à cette saturnale, pas même le sacrilège. Après s'être bien amusés, les danseurs couchèrent dans l'église du village, et pour faire encore un plus grand plaisir au Résident, ils habillèrent une idole et la placèrent sur l'autel! « Cette fête, écrivait le R. P. Chrétien alors chargé de l'île Uapou, a fait un mal incalculable. Depuis lors bon nombre de néophytes ne paraissent plus que rarement à la prière : il semble qu'ils ont tout abandonné pour se livrer complètement aux désordres. »

Si le Père Chrétien gémissait, M. Eyriaud des Vergnes triomphait. La fête d'Uapou avait été belle, il voulait que celle de Taiohaé fût imposante. Avec les chefs de toutes les vallées, il voulait y voir la reine Vaékéhu elle-même. Péhipo, qui faisait les frais du repas, alla l'inviter le 8 mai. « Dans quatre jours, dit-il, je célébrerai mon *mau* (grande fête, grand repas païen) : je viens t'inviter. » — « Tu sais bien, répondit la reine, que je ne puis pas y assister, puisque tu célèbres cette fête à la païenne. » Péhipo, qui était un peu ivre selon son habitude, chercha alors à l'intimider en brandissant un couteau : « Bon gré, mal gré, criait-il, il faudra que tu y viennes, car le Résident y sera! » La reine eut grand'peur, mais elle persista dans son refus, et le cannibale se retira, en proférant des menaces. M. Eyriaud des Vergnes fut informé de ce qui s'était passé, et il laissa l'injure impunie. Il n'approuvait pas sans doute la « manière » du rustre, mais il était d'accord avec lui pour le fond. Le 12, il se rendit lui-même auprès de Vaékéhu :

sans une cause d'urgence que le P. Géraud et les chefs réunis auront seuls le droit d'apprécier ».

Le deuxième arrêté, en date du 8 avril 1869, est sévère, trop même, semble-t-il : « Tout enfant évadé de l'école sera, pour la première fois, condamné à un travail d'utilité publique pendant deux jours; en cas de récidive, la peine sera portée à 5 jours ». Les travaux consistaient à nettoyer la route longeant la grève. Ecrire des arrêtés ne suffit pas : il eût mieux valu ne pas les rédiger et s'appliquer à en faire observer le sens.

« Demain, lui dit-il, aura lieu la fête donnée par Péhipo et Tané, l'interprète du Gouvernement. J'y assisterai et je viens t'inviter à y assister pour m'y tenir compagnie. — Cette fête, répondit la reine, doit être une fête de libertinage : les convives y viendront avec les parures du libertinage, les colliers, les habits couverts d'éka; on y chantera des cantilènes lascives, on y battra le tambour avec accompagnement des mains, on y exécutera des danses indécentes... Cette fête n'est bonne qu'à ramener les désordres qui ont eu lieu du temps des Kermel, des Laurent, des Hippolyte. Tel est notre usage, à nous canaques : on commence par prendre les livrées du libertinage, on chante des *ula* lascifs, on danse, puis on se tatoue; on fait ensuite des fêtes, on fabrique de l'eau-de-vie de coco, on s'enivre, on se querelle, on se bat, on se tue et on se mange!... Ainsi, je te le déclare, je ne puis assister à cette fête, parce que je suis chrétienne et que je ne veux pas scandaliser mes sujets. Je ne veux pas qu'on dise plus tard que j'ai favorisé les désordres et que j'ai coopéré au retour de mes sujets au paganisme. » Le Résident prit son chapeau et se retira, tout confus. Il avait reçu une bonne leçon, mais elle ne lui profita pas.

La fête eut lieu. Tous les chefs invités y parurent, mais tous n'y étaient pas de bon cœur. « Nous avons adopté la prière, remarquait Pumoïho, chef d'Hatihéu, on nous dit que nous sommes Français : sommes-nous donc Français pour assister à des fêtes pareilles et vivre dans les désordres comme autrefois? » Il n'était pas le seul à blâmer la chose en secret; plusieurs autres disaient entre eux : « Le Résident est un impie, le boutefeu de tous les désordres, c'est une indignité! »

La fête fut ce qu'elle devait être : une abomination. Elle dura trois jours. Non seulement M. Eyriaud y assista, mais il y contribua en fournissant un tambour. Il s'y passa des choses telles, qu'un ministre protestant indigène qui y avait fait acte de présence avec sa fille, sentit le besoin de se disculper le dimanche suivant (16 mai) devant son peuple. « La débauche, l'adultère et le concubinage sont des vices très mauvais, dit-il aux assistants. Vous avez dû apprendre ce qui s'est passé à la fête où j'étais présent avec ma fille, et peut-être en avez-vous conclu que je suis un libertin... Je n'ai pu rien empêcher. Que voulez-vous que je fasse? Je ne puis que protester devant vous, afin que vous ne croyiez pas que moi aussi je suis un débauché!... »

M. Eyriaud des Vergnes n'avait pas ces scrupules. La fête du 15 août approchait. C'était, à cette époque, fête nationale, la fête

de l'empereur. Il invita les Pua, les Atitoka et toutes les peuplades de Nukuhiva à venir la célébrer à la mode canaque. Les peuplades accoururent avec leurs tambours et tout l'accompagnement de leurs fêtes païennes. La fête devait avoir lieu dans une grande case bâtie devant la maison de la reine. Dès que celle-ci vit venir les indigènes, elle leur envoya dire que s'ils arrivaient avec les livrées du libertinage, il était inutile qu'ils vinssent lui demander à loger chez elle, elle n'en souffrirait aucun dans sa demeure et dans son enclos. Tout honteux, ils allèrent loger ailleurs. Voyant la fermeté de la reine, le Résident assura que rien de blessant pour ses yeux ne paraîtrait au repas. Avec cette promesse, et dans le but d'empêcher le mal, la reine consentit à assister au festin, ainsi que le Provicaire apostolique, le R. P. Pouet, et les Sœurs de Saint-Joseph-de-Cluny. Mais quand ces invités eurent disparu, la fête changea de ton.

Ces fêtes avaient des conséquences durables; elles étaient plus funestes par les suites que par le mal même qui s'y commettait. Les passions réveillées, excitées, ne savaient plus s'arrêter en chemin. Un navire de guerre américain étant passé le 30 septembre à Taiohaé, les matelots se trouvèrent tellement assaillis, que le capitaine, écœuré, s'écria : « Qu'est-ce donc que ce pays? Et de quoi s'occupe ici l'autorité française? » La plume se refuse à transcrire tous les excès dans lesquels se plongea cette pauvre population. La débauche étant proche de la superstition, on se remit à consulter les dieux (octobre 1869).

* * *

Voilà une des tribulations qui éprouvèrent alors l'âme des missionnaires. Elle n'est pas la seule malheureusement. A l'exemple de nos persécuteurs d'aujourd'hui, M. Eyriaud des Vergnes se dit que, pour ruiner plus sûrement l'œuvre de la mission, il ne devait pas se contenter de fermer les écoles, vider les églises, corrompre le peuple, il devait aussi appauvrir la mission, et « liquider » ses biens, comme le font si adroitement en ce moment les Liquidateurs des Congrégations religieuses en France. Waldeck-Rousseau n'a pas eu le monopole de l'invention du « milliard »; un petit Résident des îles Marquises aurait pu lui en fournir la recette.

« Vous voilà, grand propriétaire de Taiohaé! » s'écria le contre-

amiral Cloué, en apostrophant le Fr. Alexis Gueric qu'il rencontra un jour sur son chemin à Nukuhiva. — « Pardon, M. l'Amiral, répondit le Frère, je ne suis pas propriétaire, je ne suis qu'un simple religieux des Sacrés-Cœurs, et je me fais gloire d'avoir tout abandonné pour le service de Dieu. — Oh ! je sais bien que vous ne travaillez pas pour vous, répliqua le contre-amiral, mais pour la mission. » Or, à son idée, d'après les dires de M. Eyriaud des Vergnes, la mission était *propriétaire de tout* : c'était le fameux « milliard!... » Avec un peu de bonne volonté, le Résident en était arrivé à cette conviction plus ou moins sincère, et certains faits insignifiants l'avaient servi à souhait.

D'abord son prédécesseur lui en avait donné l'assurance. « Il n'y a plus moyen de rien avoir par ici, disait M. Hippolyte, les missionnaires ont tout accaparé!... » Ce pauvre M. Hippolyte s'était imaginé, comme bon nombre de nouveaux venus, qu'on en était encore aux Marquises aux temps tout primitifs du passage des premiers navigateurs, où pour une aiguille, un miroir, un peu de verroterie, on obtenait tout ce qu'on voulait des naturels (1). Mais ce n'était plus cela. Les insulaires, surtout dans les baies les plus fréquentées, étaient devenus exigeants, et si pour un cochon vous ne leur aviez donné qu'un clou ou un écheveau de fil, ils se seraient indignés comme de pauvres gens que l'on vole. Néanmoins il n'est pas toujours prudent de se récrier contre des hommes revêtus d'un uniforme ou, ce qui est encore plus redoutable, munis de pleins pouvoirs sur l'archipel. Les indigènes, dont la ruse n'est pas la moindre ressource, imaginèrent alors un truc qui leur réussit très longtemps. Ce fut de déclarer que les objets convoités ne leur appartenaient pas, mais qu'ils étaient au missionnaire. « Allez les demander au Père un tel », répondaient-ils finement, sachant fort bien que le Père un tel était à dix lieues de là ou que le visiteur ne s'abaisserait jamais à faire cette démarche.

Ce truc eut plein succès auprès de M. Hippolyte qui avait la réputation d'être pingre. On entend d'ici les malédictions qu'il lançait contre les missionnaires, chaque fois qu'il voyait leur propriété s'étendre de la sorte sur les cochons, sur les poules et sur les bibelots qu'il demandait ! De là cette défense qu'il fit aux naturels d'élever des animaux pour les missionnaires. De là aussi cette

(1) *Voyage de Dumont d'Urville*, t. III et IV passim.

conviction qu'ils avaient tout accaparé. S'il avait eu un peu de flair ou s'il avait eu assez de simplicité pour demander une explication et y croire, il n'aurait pas été longtemps à éventer la mèche. Faute de cela, il se laissa jouer par les naturels, et il quitta les îles en déclarant à son successeur que la mission avait mis la main sur tout, même sur les poules...



Un gendarme aux Marquises.

Quand M. Eyriaud des Vergnes se rendit à la Dominique pour surprendre le P. Orens au milieu de ses barils de poudre, s'il ne découvrit pas la poudre qu'il cherchait, il trouva quelque chose de non moins intéressant qu'il ne cherchait pas, la preuve que la mission accaparait en effet tous les produits du pays. Etant passé à l'île Uapou, il fit demander des poules par son interprète. Les indigènes, se défiant de lui comme de son prédécesseur, répondirent carrément : « Elles sont au Père Chrétien ! » Or il n'y avait pas un mois que le P. Chrétien était dans cette île ; et qui connaît l'homme, peut affirmer sûrement que ce cher Père ne s'était pas

encore préoccupé de savoir s'il y avait même des poules dans son village. « Ah ! s'écria M. Eyriaud, voilà bien ce que me disait M. Hippolyte : les missionnaires possèdent tout, tout est à eux ! » Seulement, au lieu de se laisser berner comme son prédécesseur, il emporta les poules et s'en alla sans payer.

De retour à sa résidence, il prit aussitôt des mesures énergiques pour faire rendre gorge à la mission ! La mission élevait quelques porcs, comme du reste tous les colons et tous les indigènes. C'était et c'est encore à peu après la seule viande du pays, et dans les échanges et les transactions, on y recourt comme en certaines contrées d'Orient à la chèvre ou au mouton. M. Eyriaud décida que tous les porcs de la mission disparaîtraient. Aussitôt ses canotiers se mettent à l'œuvre. Ils traquent nuit et jour les pauvres bêtes dans la brousse, sous les hangars et, confondant les porcs des simples particuliers avec ceux de la mission, ils font si bien qu'en peu de jours il n'en resta plus un seul dans la vallée. Et que faisait-on de ces animaux ? Les plus beaux étaient envoyés aux maisons de libertinage ; les autres étaient liés par les quatre pattes et abandonnés dans la brousse où ils mouraient de faim. On le voit, c'est absolument le même procédé que dans la liquidation actuelle des biens des congrégations religieuses, où un petit nombre de locaux est utilisé pour des usages ultra-profanes, et le reste périt sur pied sans aucune utilité pour personne. Les persécuteurs de tous les temps se ressemblent : ils ne savent que détruire, ravager, sans même pouvoir tirer parti de leur riche butin.

Les porcs de la mission décimés, restaient ses chevaux. Mgr Dordillon, au retour de son sacre en 1857, avait amené de Valparaiso deux beaux types de la race chevaline choisis exprès pour en doter l'archipel. La jument que l'amiral Dupetit-Thouars y avait laissée en 1842 était morte sans faire souche. Les chevaux de l'évêque avaient eu un meilleur sort : ils s'étaient multipliés et formaient déjà une belle espèce qui avait bien son prix. M. Eyriaud les condamna à mort. Tout individu qui les apercevrait en dehors de l'enclos de l'évêché — et on se chargeait de les en faire sortir — avait le droit de les tuer (1). Les indigènes se gardèrent bien d'ac-

(1) Voulant légitimer cette mesure un peu étrange, M. le Résident prétextait que les chevaux en liberté lui *faisaient peur*. Pour un officier de marine, ce n'est pas très brave !

complir pareille besogne. « Qu'ont donc fait ces pauvres bêtes, disaient-ils, pour qu'on les abatte de la sorte? » Les gendarmes se mirent à l'affût, mais le missionnaire veillait : les chevaux furent soigneusement gardés dans l'enclos. Enfin, un jour, le brigadier aperçut deux chevaux broutant l'herbe paisiblement auprès du cimetière des Français. « Vite, dit-il à son subordonné, prends ton fusil et tue-moi cela ! » Et le gendarme, bêtement, osons-nous dire, épaule deux fois de suite et fait feu. Les chevaux roulent à terre. Après quoi, fier de son exploit, Pandore s'en va chanter victoire à la Résidence. « Savez-vous au moins si ces chevaux sont de la mission? lui demanda le Résident. — Ma foi, M. le Résident, je n'en sais trop rien : on dit que l'un appartient à M. Rousseau, l'autre à M. Lazaro. — Malheureux, répliqua le Résident, vous avez tué le cheval de M. Rousseau?... » Les deux colons informés du massacre de leurs montures, poussèrent les hauts cris, envoyèrent leurs réclamations au Gouverneur, et celui-ci donna ordre au Résident de réparer l'erreur en versant aux plaignants la somme qu'ils exigeaient.

Quant aux chevaux de la mission, ils furent prudemment tirés de Taiohaé et transférés à la hâte de l'autre côté de l'île, à Hatihéu.

CHAPITRE XXIX

M. EYRIAUD DES VERGNES RUINE L'ENCLOS DE LA MISSION ET EN CONFISQUE DEUX PARCELLES. — LE P. FULGENCE, PROVICAIRE, TOMBE MALADE DES SUITES DE CES TRACASSERIES. — LA DYSENTERIE ATTAQUE LES POPULATIONS DU NUKUHIVA : DÉVOUEMENT DES SOEURS ET DU P. CHAULET. — BONNE VISITE DU COMMANDANT FRANQUET (1869).

Les missionnaires sont évidemment des apôtres avant tout. Envoyés par Notre-Seigneur pour annoncer aux peuples la bonne nouvelle de l'Évangile, leur premier devoir est de prêcher, d'enseigner les vérités du salut. Mais, tout en remplissant cette obligation essentielle, rien ne les empêche de travailler aussi au progrès matériel de leurs néophytes, et c'est ce qu'ils ont fait et ce qu'ils feront toujours et partout : la civilisation n'a pas de plus intrépides ni de plus habiles promoteurs : les missionnaires des Marquises ne font pas exception.

Partant de ce principe que, dans les pays sauvages surtout, les leçons de choses valent mieux mille fois que les plus éloquentes discours, Mgr Dordillon avait créé à sa résidence de Taiohaë un enclos superbe où il montrait aux indigènes et aux colons ce que, avec un peu de travail et d'industrie, on peut tirer du sol marquisien. Il avait réuni là toutes les espèces de bananiers indigènes, les orangers, les évitiers, les *duti*, les manguiers, la canne à sucre ; il y avait acclimaté les bananiers de Chine et de Rio de Janeiro, le grenadier, deux ou trois figuiers et enfin les vanilliers, les premiers introduits dans l'archipel. C'était une petite merveille qui excitait

l'admiration de tous les visiteurs. C'en fut assez pour attirer les poursuites du Résident.

Un jour du mois d'avril 1869, il vint trouver le R. P. Fulgence Pouet, provicaire, qui, en l'absence de l'évêque, gouvernait la mission, et il lui demanda d'ouvrir un chemin à travers l'enclos pour y faire passer le gros bétail conduit aux pâturages. Semblable requête surprit énormément le missionnaire; mais le Résident affirmant que ce passage était réclamé par *tous les colons* : « Puisque tous les colons le demandent, répondit le Père, nous ferons ce sacrifice dans l'intérêt de la colonie; mais à une condition, c'est qu'aux deux extrémités de ce nouveau chemin il y aura une porte mouvante qui empêche les animaux d'aller dévaster le verger. — C'est plus que juste, répartit l'administrateur : il y aura des portes, car je serais désolé de voir périr un enclos si bien entretenu. »

Deux ou trois jours après, les colons qui avaient du gros bétail, MM. Salon, Lazaro, Williams, etc., informés de la démarche du Résident, déclarèrent immédiatement que jamais l'idée ne leur était venue de réclamer pareille chose : le chemin qui existait déjà était très suffisant et tout aussi commode que celui qu'on voulait faire. Indigné d'avoir été trompé, le Provicaire s'empressa de retirer son autorisation; mais le Résident se moqua de tout ce qu'on put dire, et il fit tracer le chemin, par corvées indigènes, au grand mécontentement de tout le monde.

Le passage terminé, les barrières placées aux deux bouts, le Résident conseilla au Provicaire d'élever, des deux côtés du chemin, une forte muraille pour empêcher que les animaux, en se rendant à leur parc, ne fissent de regrettables incursions. Le conseil était sage. Seulement, en bonne justice, n'était-ce pas à M. le Résident de construire cette double et coûteuse muraille de 80 mètres?... Il ne parut pas s'en douter, et le Père Fulgence fut obligé d'y pourvoir. On se mit à l'œuvre. Comme on tirait les pierres d'une muraille construite dans ce même enclos par le Frère Florent en 1865, le Résident survint tout à coup et défendit d'utiliser ces pierres, sous prétexte qu'elles avaient été prises autrefois sur un terrain du gouvernement et que par conséquent elles lui appartenaient. Ne sachant où prendre ses matériaux, le P. Fulgence renvoya ses ouvriers, et se résigna à subir les conséquences de ces injustifiables et mesquines prohibitions.

Le Résident ne le tint pas pour quitte : « Puisque vous ne pou-

vez bâtir une muraille, lui dit-il, mettez au moins une bonne palissade, et lorsque ce sera fait, je vous délivrerai un acte authentique de propriété. — Là mission n'avait d'autre titre que la possession de l'enclos depuis 1842 ou 1843 et la donation verbale que le commandant particulier de cette époque (M. Collet ou M. Favereau) avait faite de ce terrain à la mission dans la personne du R. P. Vincent-Ferrier Duboize, le premier des nôtres qui se soit établi à cet endroit. Le terrain avait aussitôt pris le nom d'*Enclos de la mission*, et le travail et la persévérance des missionnaires en avaient fait un splendide verger. — Le Provicaire fit mettre une bonne palissade de chaque côté du chemin. « Maintenant, ajouta le Résident, si vous voulez votre acte de propriété, faites bien cultiver l'enclos. »

La patience du P. Fulgence était grande, mais elle était mise à une rude épreuve. Voilà en effet que ce même homme qui lui disait : « Faites cultiver l'enclos », le somme peu de jours après, 27 juin 1869, de supprimer les deux portes mouvantes établies aux deux extrémités du chemin pour sauvegarder le verger contre les animaux errants. Cette fois, c'en était trop. Le Père protesta contre des exigences si déloyales; il refusa catégoriquement d'enlever les frêles barrières dont la permanence lui avait été formellement garantie. Mais le Résident qui se moquait des protestations du missionnaire comme de ses propres engagements, fit enlever les portes, et en peu de jours les animaux eurent tout dévasté. Les bœufs, les ânes, les cochons — la vaine pâture avait été pourtant supprimée! — purent se donner rendez-vous en toute liberté dans ce bel enclos qui leur était ouvert : ils n'y laissèrent pas un seul bananier sur pied; leurs dégâts, d'après les colons de Taiohaë, ne furent pas inférieurs à la somme de 10.000 francs. Mais non contents de dévaster l'enclos, les animaux sauvages, rôdant jour et nuit autour de la maison, rendirent la situation vraiment intolérable. On comprend alors qu'un visiteur indigné ait affiché un jour sur la voie publique cette lettre, que beaucoup d'indigènes et de colons purent lire, avant qu'elle n'eût été arrachée par un gendarme :

« Mes amis, nous avons visité les Marquises et nous y avons admiré la sage administration du nouveau Législateur. On dit pourtant de lui qu'il a forcé les portes et les malles d'un respectable missionnaire, sous prétexte de chercher de la poudre chez lui; qu'il a acheté pour un cou-

teau la peau tatouée d'une victime humaine... (*nous passons une ligne; l'affiche continue :*) qu'il a fait détruire les cochons de Taiohaë; qu'ayant ordonné de tuer les chevaux de la mission, on a tué par méprise ceux de deux colons, tandis que, par la vigilance d'un missionnaire, les chevaux de la mission étaient transportés de l'autre côté de l'île.

« Dans nos précédentes visites, nous avons admiré à Taiohaë un magnifique enclos, près de la voie publique, rempli de bananiers avec toutes sortes de productions du pays. Dans notre dernier voyage, nous avons vu, à notre douloureuse surprise, ce même enclos complètement dévasté, et en place des bananiers, nous n'avons trouvé que des épines. Et remarquez bien, mes amis, que c'est ce sage Législateur qui a fait dévaster ce magnifique enclos, sous prétexte qu'il n'était pas cultivé. — Je vous prie de croire, mes amis, que ceci n'est pas une calomnie, pas même une médisance. Nous sommes étonnés que les missionnaires gardent le silence sur des désordres si grands et si visibles; mais les missionnaires sont français comme nous, et ils aiment à laver leur linge sale en famille. Il faut avouer qu'ils en ont un fameux paquet. »

Les missionnaires, cependant, n'avaient pas manqué au devoir de la protestation et du recours aux autorités premières. Le Rév. Père Fulgence avait écrit à M. de Jouslard qui venait de remplacer M. de la Roncière au gouvernement de Tahiti. Il lui avait tout expliqué, et l'avait supplié de mettre fin à la persécution. Pour toute réponse, il avait reçu ces lignes :

« Monsieur le Provicaire,

« Que vous répondre au sujet des barrières, des clôtures, des portes, du passage des animaux?... Je ne suis pas sur les lieux, et, en vérité, si j'y étais, il me faudrait donc remplir entre le Résident et la mission les fonctions attribuées au juge de paix? Ce ne serait pas digne. Je vous crois ainsi qu'à M. le Résident assez de raison et de justice pour pouvoir vous arranger vous-mêmes, si vous en avez le désir. L'affaire d'un *tiki* (idole) placé sur l'autel, dans une église, est très regrettable. J'ai exprimé mon mécontentement à M. le Résident, en lui disant de prendre des mesures pour que pareille chose ne se renouvelle pas. »
(26 juillet 1869).

La mission ne demandait pas mieux que de s'entendre, mais M. Eyriaud des Vergnes ne le voulait à aucun prix. Confiant dans l'approbation de ses chefs, il poursuivit son œuvre : il mit en vente l'enclos de la mission. Mais soit délicatesse, soit crainte de réclamations ultérieures, pas un seul colon ne se présenta aux enchères,

et ce fut en vain que le Résident chercha des acquéreurs. Vers la fin de l'année, cependant, il réussit à distraire deux larges parcelles de l'enclos, à l'est et au sud, en faveur des gens de son bord (1). L'enclos se trouva de la sorte tellement morcellé, que lorsque le gouverneur Girard le visita le 10 décembre 1871, il ne put retenir cette exclamation : « M. le Résident a fameusement rogné votre enclos!... » Mais ce fut tout; le mal était fait, et on ne l'a jamais réparé. Tout ce que fit M. Girard, ce fut de donner un titre de propriété pour ce qui restait (2 septembre 1872).

Veut-on savoir maintenant l'impression produite sur les naturels par cette triste leçon de choses? « Vous autres, Français, disaient-ils, vous êtes absolument comme nous. Nous sommes anthropophages : vous l'êtes aussi. Ainsi, M. le Résident a acheté à Hivaoa la peau d'une victime!... Nous sommes voleurs : vous l'êtes aussi. M. le Résident a fait amarrer tous les cochons de Taiohaë, il les a fait piller, il les a fait détruire par les chiens et à coups de fusil. — Comme nous, vous vous culbutez, vous vous emparez des terres les uns des autres... Que pouvez-vous nous reprocher maintenant? Qui est-ce qui écouterait votre parole? Vos actions valent-elles mieux que les nôtres?... » Je courbai la tête, confus, écrit le P. Chaulet; et en effet, que répondre? N'est-ce pas l'exemple que nos autorités donnent depuis déjà trop longtemps? Suivant cet exemple venu de haut, les canaques se mirent à se voler entre eux d'une façon extraordinaire. Les mois de septembre, octobre et novembre 1869 furent vraiment remarquables à ce point de vue, et chacun donnait pour excuse qu'il ne faisait qu'imiter M. le Résident. La mission naturellement paya plus que personne, car on se disait que l'on pouvait tout contre elle... Voilà l'œuvre civilisatrice de ces beaux administrateurs qui s'indigneront ensuite contre les missionnaires en disant : Malheureux, vous n'avez rien fait pour civiliser ces peuples!

Pour augmenter le mal, M. Eyriaud des Vergnes se mit à marier et démarier les gens à tort et à travers. Il déclara que le mariage religieux n'avait aucune valeur, qu'il était même un pur concubinage, et il s'acharna à désunir les époux liés par le sacrement.

(1) Cette confiscation est d'autant plus inique que ces deux parcelles avaient été achetées par l'Evêque, une partie à l'encan, le reste à des colons (P. Chaulet, notice sur les Marquises, 1869).

Pour lui, il s'était choisi, dans la peuplade des *Pua*, une compagne digne ou indigne de lui, comme on voudra, qui, sans lui être unie par aucun lien sacré, tenait dans sa demeure la place d'une épouse et commandait en souveraine. A côté de lui, cette canaquesse gouverna l'archipel, distribuant à son gré les récompenses ou les châtiments, enlevant des terres aux uns pour les donner aux autres... De tout cela, les indigènes conclurent qu'ils pouvaient eux-mêmes parfaitement se dispenser de tout mariage, et pendant près de trois ans, nul d'entre eux, si ce n'est à Taiohaë, ne songea à se marier pas plus au civil qu'au religieux.

. . .

Toutes ces épreuves brisèrent la santé du R. P. Fulgence. En l'absence de l'évêque, il avait toute la responsabilité du temporel et du spirituel de la mission; or, à tous les points de vue l'œuvre courait aux abîmes. Les ruines amoncelées en quelques mois lui faisant prévoir de plus grands malheurs, il en perdit l'appétit et le sommeil, ses forces déclinerent, il tomba dans l'anémie : le R. P. Chaulet dut venir à son secours et se charger de la plus grande partie de son travail. Cette situation dura un an.

A tout cela vint s'ajouter une épidémie de dysenterie qui, sans être aussi meurtrière que le fléau de 1863, — puisqu'elle ne fit qu'une vingtaine de morts à Nukuhiva, — n'en fut pas moins une grande épreuve pour la mission. Le P. Dominique, le Fr. Michel et une Sœur de Saint-Joseph de Cluny en furent très incommodés.

« Cette épidémie commença quelques jours avant Noël, et elle dura six mois, écrit le P. Chaulet. Elle était accompagnée de rhumes, de céphalalgie opiniâtre, de fièvre, de rhumatismes, de points de côté, etc. Vingt personnes en moururent, presque toutes munies du sacrement de baptême ou du sacrement de pénitence. Je dois dire ici, à la gloire des Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, qu'elles firent preuve d'un grand courage et d'un grand zèle dans le soin de leurs malades, nuit et jour.

« Pour moi, le provicaire étant malade, je me trouvai seul à desservir toute l'île et à visiter les dysentériques. Un jour que je me rendais à Aakapa, je me sentis atteint à mon tour par la maladie. Je rentrai promptement à ma résidence de Hatihéu, et au lieu de tisanes émoullientes ou de l'eau de riz qu'on avait jusque-là administrées, je pris trois cuillerées de vinaigre légèrement édulcoré. Je répétais trois fois, d'heure en heure, ce spécifique; le mal disparut et le lendemain j'avais

la force d'aller visiter les pestiférés de *Vaii* et de *Hooumi*, à 6 heures de Hatihén. Ayant été repris le surlendemain des mêmes symptômes, je répétai mon remède et j'en éprouvai un soulagement complet. J'en conclus que c'était un antidote souverain contre la dysenterie dans les pays chauds, si on le prend dès les premières atteintes du mal. Je l'employai alors avec succès auprès d'un grand nombre de malades, et je crois bien en avoir sauvé ainsi une vingtaine des bras de la mort. Ce remède eut tant de vogue, que la plupart des familles voulurent avoir du vinaigre à leur disposition, et pour mon compte je leur en donnai plusieurs dames-jeannes. »

Toutefois l'année 1869 finit par un rayon d'espérance. Soit qu'il voulût effectivement se rendre compte de la situation, soit tout autre motif, le Ministre de la Marine ou peut-être plus exactement le Gouverneur de Tahiti, avait donné ordre au capitaine Franquet, commandant la frégate *du Chayla*, d'aller faire une tournée aux Marquises. La frégate mouilla le 29 décembre 1869 dans les eaux de Taiohaë. Le commandant rendit visite au représentant de l'évêque. Celui-ci lui montra son enclos entièrement dévasté, coupé par un chemin public, rogné par les deux bouts. « Pour l'honneur de la France, s'écria le commandant, il faut que cet enclos soit rétabli tel qu'il était : je m'engage à le réclamer auprès du Gouverneur. Je demanderai, en outre, que cet enclos vous soit reconnu comme votre propriété, ou que du moins on vous en garantisse la paisible jouissance aussi longtemps que la mission existera aux Marquises. » Il promit aussi de dénoncer à qui de droit les inqualifiables malversations de M. Eyriaud des Vergnes; et il continua sa visite de l'archipel. En passant à Hivaoa, il eut la satisfaction de rétablir, pour quelques jours, la paix à *Puamau*. Puis il rentra à Tahiti, laissant les missionnaires sous le charme de sa bonne et consolante visite, pleins d'espoir en des jours meilleurs; ne devaient-ils pas avoir pleine confiance dans la justice de leur cause? Hélas! ils allaient avoir de cruelles désillusions!...

CHAPITRE XXX

CONTRE-ENQUÊTE DU CONTRE-AMIRAL CLOUÉ. — CELUI-CI NE SONGE QU'A SOUTENIR LE RÉSIDENT. — IL CHASSE LE PROVICAIRE DE L'ÉVÊCHÉ. — LES COLONS DÉFENDENT LA MISSION. — RIDICULES ET CALOMNIEUSES ACCUSATIONS DU RAPPORT (1870).

Si la visite du commandant Franquet avait jeté un rayon d'espérance dans l'âme des missionnaires, son enquête avait donné de sérieuses inquiétudes à l'administration coloniale.

« Le commandant a beaucoup interrogé les colons et les indigènes sur la manière d'agir de notre Résident, écrivait le Provicaire à Mgr Dordillon, et d'après toutes les apparences, les tracasseries suscitées aux missionnaires et à beaucoup d'autres vont cesser (4 janvier 1870). »

Malheureusement ce ne devait être qu'un moment de répit. M. Eyriaud des Vergnes se sentant menacé, appela-t-il au secours un Frère de la loge? Ce qui nous incline à le croire, c'est que ce fut, en effet, un franc-maçon, un ami personnel de M. Eyriaud, un de ses protecteurs, un de ceux qui l'avaient fait nommer au poste de Résident, ce fut le contre-amiral Cloué qui vint refaire l'enquête si impartiale du commandant Franquet. Il arriva à bord de l'*Astrée* dans les premiers jours de juin 1870. Un de ses premiers actes fut d'expulser le Provicaire de l'évêché. On est surpris, en écrivant cette histoire, des similitudes nombreuses qu'elle présente avec les événements qui se déroulent en France depuis une dizaine d'années : on dirait que nos tyranneaux des colonies ont tracé la voie aux grands hommes du Bloc. Le contre-amiral Cloué chassa donc la mission de sa principale résidence de tout l'archipel. Pour

comprendre ce fait, il ne sera pas inutile d'entrer dans quelques détails et de remonter quelques années en arrière.

En 1863, après le départ de M. de Kermel et l'évacuation définitive du poste militaire de Taiohaë, le gouverneur de la Richerie avait donné à Mgr Dordillon une partie des bâtiments abandonnés par les troupes. Voici les termes de l'arrêté en date du 19 mars 1863 :

« Art. 2. — Le bâtiment, côté B, au plan d'ensemble, évalué à la somme de 18.000 fr. sera remis, tel qu'il existe, au chef de la Mission catholique des Iles Marquises, chargée de l'exercice du culte dans cette possession française.

« Art. 3. — Ce bâtiment servira d'hôtel pour l'évêché et ferait retour au gouvernement, dans le cas où la Mission viendrait à cesser ses services aux Iles Marquises. Il est entendu que, dans ce cas, les aménagements ou augmentations, faits à l'évêché par la Mission, lui appartiendraient, et resteraient à sa libre disposition.

« Art. 5. — Ces concessions sont faites sous réserve de l'approbation du Ministre de la Marine et des Colonies. »

Le magasin général du gouvernement à Taiohaë avait été donné à la même époque et dans les mêmes conditions. Un Résident ayant plus tard soulevé quelques doutes, et Mgr Dordillon lui-même ayant demandé si la clause « sous la réserve de l'approbation du Ministre » n'était pas rédhibitoire, M. de la Richerie écarta toute équivoque en assurant l'évêque qu'il n'avait absolument rien à craindre, que cette clause était une pure formule qui se mettait toujours, mais qu'on ne faisait presque jamais ratifier ou qui s'accordait nécessairement.

Là-dessus, Monseigneur fit aménager le magasin général et le transforma en cathédrale, il augmenta ou améliora les autres locaux. M. de la Roncière ayant succédé à M. de la Richerie, Monseigneur ne tarda pas à voir que ce nouveau Gouverneur cherchait à le déposséder. Trois mois avant son départ pour le Concile, il en reçut une lettre dans laquelle on lui disait carrément de sortir de sa cathédrale, parce que ce local (ancien Magasin général) lui avait été simplement *prêté*, et qu'en tout cas il suffisait d'un

arrêté nouveau pour rapporter celui du 19 mars 1863. « S'il en est ainsi, répondit noblement l'évêque, je commence par quitter moi-même mon évêché. Quant à abandonner ma cathédrale, je laisserai à d'autres le soin de chasser Dieu de son sanctuaire! »

Sur ces entrefaites, Monseigneur partit pour le Concile et M. de la Roncière se rendit lui-même à Paris. Les choses en étaient restées là. Pendant leur absence, M. Eyriaud des Vergnes s'avisa de contester au R. P. Fulgence, provicaire, la possession de l'évêché. Le Père, pour couper court à ces querelles, demanda à M. de Jouslard, nouveau Gouverneur de Tahiti, de bien vouloir déclarer nettement quels étaient les droits de la mission.

« Vous pouvez vous rassurer sur la possession de la maison dite du gouvernement, qui est aujourd'hui le logement de l'évêque, répondit immédiatement le Gouverneur. *L'arrêté du 19 mars 1863 en a fait don à la mission*, et il n'est pas dans mes intentions de revenir sur cet arrêté! » (26 juillet 1869).

L'affirmation ne pouvait pas être plus catégorique. D'une part le Gouverneur reconnaissait la donation faite en 1863; d'autre part il déclarait n'avoir nullement l'intention de revenir sur cet arrêté. Or qu'arriva-t-il le 14 juin suivant (1870)? Voici en quels termes le R. P. Fulgence l'annonce à Mgr Dordillon, dans une lettre du 21 juin 1870 :

M. le contre-amiral Cloué a repris le gouvernement dit Evêché le 14 juin 1870, et y a installé M. Eyriaud des Vergnes que vous avez vu avant votre départ pour le Concile. Il me semble avoir agi en cela contre la justice et contre les convenances : 1^o *Contre la justice*, puisque M. de la Richerie nous avait fait don de cet immeuble et que M. de Jouslard, notre commissaire impérial actuel, avait confirmé ce don par sa lettre en date du 26 juillet 1869; — 2^o *Contre les convenances*, puisque M. le Contre-Amiral n'a pas daigné s'entendre auparavant avec le chef de la mission.

Le 14 juin, M. Eyriaud des Vergnes est venu me donner lecture de l'écrit par lequel M. le Contre-Amiral l'autorisait à reprendre le Gouvernement (c'est-à-dire l'Evêché). Cet écrit m'a pleinement convaincu que M. Cloué agissait de son propre chef, sans aucun ordre du Ministère. J'ai par conséquent représenté à M. le Résident que je ne donnerais les clefs de la maison qu'après en avoir reçu un ordre par écrit. Il est allé à bord de la frégate de M. le Contre-Amiral, et de là, il m'a adressé la lettre suivante :

« *Frégate l'Astrée, le 15 juin 1870.*

« *Monsieur le Provicaire,*

« *A la suite de l'inspection générale de M. le Contre-Amiral commandant en chef de la station du Pacifique, inspection qui a eu pour résultat la remarque fondée que les logements des fonctionnaires de l'Etat et des vivres étaient dans un état déplorable, M. l'Amiral m'a écrit une lettre en considération de laquelle j'ai pris la décision suivante :*

« *Dès aujourd'hui j'ai l'intention de prendre possession du bâtiment dit de l'Evêché et vous prie en conséquence de vouloir bien opérer le déménagement des meubles de la mission qui y sont déposés.*

« *Recevez, Monsieur le Provicaire, l'assurance de ma considération distinguée.*

« *Eyriaud des Vergnes, etc. »*

J'ai donc fait enlever les meubles de la mission, et j'ai porté à la connaissance de M. le Gouverneur ce qui vient de se passer...

On avouera que c'était couper court et bien court avec des actes officiels, des protestations officielles et enfin une possession de huit années, durant lesquelles la mission avait considérablement amélioré l'immeuble. Elle y avait construit un entrepôt, elle avait élevé un mur d'enceinte, le tout avec les autres réparations avait coûté environ 12.000 francs. Tout cela lui était enlevé, sans qu'elle eût même le temps de savoir où elle abriterait et les meubles de la maison et les provisions de l'entrepôt.

On avouera aussi que la raison fournie pour légitimer ce coup de force — car c'en est un — n'est ni bien solide ni bien flatteuse pour le gouvernement. L'amiral a constaté que les logements des fonctionnaires sont dans un état pitoyable. A qui la faute? Pourquoi, au lieu de s'acharner à entraver l'œuvre des missionnaires, MM. les administrateurs n'ont-ils pas employé un peu de leur temps et de leur énergie à réparer ou à améliorer leurs résidences? Ils auraient ainsi fait œuvre doublement profitable pour eux, pour l'honneur de la France et pour la civilisation. Ils ont laissé perdre leurs bâtiments; et parce qu'à côté d'eux la mission a su, au prix de grands sacrifices, entretenir, développer, bonifier les siens, ils prétendent que ces locaux doivent leur revenir? Belle théorie en vérité, tout au plus digne des sauvages, mais malheureusement devenue à la mode chez les ennemis de l'Eglise.

Quant à l'autorité du contre-amiral Cloué dans cette affaire, nous sommes encore à nous demander ce qu'elle était. Nous persistons à croire que lui et le Résident ont simplement joué à l'intimidation. Le Père Fulgence ayant quitté la résidence de l'Evêque, M. Eyriaud s'y est immédiatement installé, et une fois en place — c'était le fait accompli — il n'était plus facile de le déloger. Le Père Fulgence écrivit bien au Gouverneur. Sa lettre arriva-t-elle à destination? On ne sait. Ce qu'il y a au moins d'étrange, c'est que M. de Jouslard ne répondit même pas, or une réponse s'imposait dans une affaire aussi grave....

* * *

Mais le contre-amiral Cloué ne venait pas seulement pour chasser la mission de l'immeuble de l'évêché, il devait faire une contre-enquête sur les faits signalés dans le rapport du commandant Franquet. Il visita *l'enclos de la mission* ravagé, comme nous avons dit, les dégâts n'étaient pas niables. « Que réclamez-vous? demandait-il au Provicaire. — Monsieur l'Amiral, je désire que le chemin tracé au milieu de l'enclos soit fermé aux deux bouts comme c'était convenu, et qu'on nous délivre enfin un acte de propriété. — Mais vous ne cédez rien? — Pardon, je cède plus de 3.000 francs (les colons disaient 10.000) de dommages qui nous ont été causés par suite de l'enlèvement des portes, ordonné par M. le Résident. »

Les choses en restèrent là. « Monsieur l'Amiral s'est montré l'ennemi de la mission, écrit le Père Fulgence à Monseigneur. Il nous représente comme des hommes qui veulent s'emparer des propriétés du Gouvernement et le voler (!). Aussi il a beaucoup questionné les colons. S'il veut être de bonne foi, il doit avouer qu'on lui a rendu un témoignage favorable sur notre manière d'agir. Je suis au courant de cette matière. Mais c'est un franc-maçon. Il ne faut donc pas s'étonner qu'il soit contre nous avec notre Résident, son ami et son frère de la Loge.

« Si on continue à nous persécuter, nous allons nous fixer chez les indigènes qui nous y invitent.... La Reine, les chefs, les colons, etc., vous offrent leurs profonds respects et soupirent après votre retour. » (21 juin 1870).

Le Contre-Amiral fit donc une enquête. A son arrivée, le Rési-

dent lui avait dit : « A Nukuhiva personne n'est pour les missionnaires ». C'était parfait. Quand l'Amiral voulut se mettre à l'œuvre et interroger les colons ; « Peste ! s'écria M. Eyriaud, il en vaut bien la peine, tous sont pour la mission ! » Il le savait mieux que personne. Consultés par le commandant Franquet, tous, sans exception, avaient répondu qu'ils étaient très contents de la mission, qu'elle s'était toujours montrée généreuse à leur égard, et qu'auprès d'elle ils avaient toujours trouvé aide et assistance.

Comme on ne pouvait cependant pas faire d'enquête sans interroger quelqu'un, M. Eyriaud des Vergnes choisit l'homme qui devait l'aider à prouver les méfaits des missionnaires. C'était un américain du nom de Thomas, jadis domestique à la mission, et congédié au mois d'août 1869 pour cause d'ivresse. Il habitait maintenant *Hakahoka* dans la vallée d'Hapaà. On pouvait croire que le ressentiment lui déliera la langue et le ferait parler comme il fallait. On l'envoya donc chercher et on l'emmena avec toutes sortes de précautions à bord de l'*Astrée*.

— Dites-nous franchement, lui demanda l'Amiral par le moyen d'un interprète, ce que la mission vous donnait par mois en récompense de vos services ?

— Elle me donnait 85 francs en argent ; de plus elle me nourrissait avec ma femme et mes deux enfants, sans compter l'huile, le savon et les autres choses qu'elle me fournissait. J'évalue au minimum à 200 fr. ce qu'elle me donnait chaque mois.

— Quand vous étiez employé à Puamau, chez le Père Fournon, est-ce que ce Père ne payait pas ses travailleurs avec des pièces de zinc ? Voyons, ne nous cachez rien, parlez franchement.

— Pardon, Monsieur, le Père Fournon ayant à son service beaucoup de canaques pour cultiver et ramasser le coton, a imaginé, pour se dispenser d'écrire, de donner aux ouvriers des pièces de zinc sur lesquelles il y avait un numéro représentant le nombre des journées de travail qu'ils avaient fournies. C'était, si vous aimez mieux, des *bons pour la somme de.....* Ces bons sont en zinc, au lieu d'être en papier, ce qui vaut beaucoup mieux pour les indigènes, car le papier aurait été vite déchiré. J'ai été employé à faire ces pièces de zinc et je puis vous affirmer qu'elles ont toujours été distribuées dans ce sens. C'est moi-même qui les distribuais en grande partie. Lorsque les canaques apportaient leurs pièces, ils étaient payés en nature conformément à leurs désirs et à la valeur que ces pièces représentaient. C'est moi-même qui ai souvent payé les canaques de la sorte.

— Etes-vous content de ce que le Père Fournon vous a donné pour vos services?

— Oui, certainement, il m'a largement payé.

Nous pourrions dire *ab uno disce omnes*. Aussi le R. Père Fulgence était-il tranquille : « Si M. l'Amiral veut être de bonne foi, écrivait-il, il doit avouer qu'on lui a rendu un témoignage favorable sur notre manière d'agir. » Cette unanimité n'était pas du goût du Résident. A peine l'*Astrée* eût-elle quitté l'archipel, qu'il s'avisa d'interroger lui-même un Alsacien du nom d'Emile, qui avait travaillé lui aussi chez le Père Fournon.

— Le Père Fournon vous a-t-il toujours bien payé? lui demanda-t-il.

— Certainement. Je n'ai pas de raison de me plaindre.

— Est-ce le Père qui vous a donné la chemise que vous avez sur vous? (On voit qu'il n'y a pas de petits détails pour un administrateur, et que l'adage *non curat de minimis* est ici mal venu).

— Oui, M. le Résident, c'est le Père Fournon qui m'a donné cette chemise.

— Pour combien?

— Ah! je ne saurais pas le dire au juste; car je n'ai pas fait de prix avec le Père. Me trouvant à la Dominique sans connaître la langue, sans savoir où me réfugier, sans secours aucun, exposé à être tué et mangé par les sauvages, j'ai demandé du travail au Père Fournon. Il m'en a accordé. Il a eu soin de moi, il m'a bien nourri et je suis très content de lui, quoique je n'aie pas fait de marché pour mon travail. Pour ce qui est du prix de la chemise, je crois que le Père me l'a cédée à 5 fr. ou peut-être 7 francs et demi, comme il les cède à tout le monde.

— Ce n'est pas possible, reprit le Résident, cette chemise vaudrait ici au moins 10 francs!...

— Monsieur le Résident la désirerait peut-être? fit malicieusement l'Alsacien.

— Oh! non, je voulais savoir ce que la mission vous l'avait comptée...

Ces dépositions et autres semblables nous montrent ce que l'amiral Cloué a pu recueillir sur les missionnaires et leurs œuvres. Il n'en a pas moins rédigé un rapport défavorable, accusant les missionnaires d'être des hommes grossiers, sales, dégoûtants, sans chemise, ne connaissant pas les ablutions (1); il dit qu'ils ne

(1) Si M. Cloué avait eu M. Camille Pelletan comme Ministre de la Marine, il se serait bien gardé sans doute de parler d'ablutions. On sait que M. Pelletan en a horreur. Cela ne l'a pas empêché d'être ministre. On trouvera que M. Cloué entre dans des détails bien intimes : les ablutions, les chemises! Comment a-t-il

sont pas Français, qu'ils refusent de recevoir des titres de propriété afin de pouvoir mieux étendre les limites de leurs terres; qu'ils ne reconnaissent pas le mariage civil; qu'ils veulent dominer le Résident, lequel est universellement estimé. Tout le monde fait son éloge, affirme-t-il, même la Reine, même les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny! Pour le coup, c'est beaucoup trop, etc..., etc...

Toutes ces accusations se réfutent d'elles-mêmes. Nous avons assez montré la manière d'agir des missionnaires et celle du Résident, le reste de l'histoire le mettra encore dans un jour plus parfait. On a vu si c'est le missionnaire ou le Résident qui refuse les titres de propriété, et lequel des deux chasse l'autre de son logis. Quant à la question de toilette, personne, je suppose, ne songe à réclamer du missionnaire marquisien la tenue élégante, éblouissante de l'officier de marine, dont les blanches mains répugnent aux travaux pénibles et salissants. Le missionnaire des Marquises a autre chose à faire que d'astiquer sa personne et ses pauvres effets. Presque toujours en course, par monts et par vaux, par des chemins impraticables, où chaque pas lui coûte un effort et provoque la sueur, il a plutôt l'air d'un soldat en campagne couvert de la glorieuse poussière des combats que d'un rond-de-cuir ou d'un officier d'ordonnance occupés à se faire les ongles. Demandez aux indigènes qui a donné le premier coup de pioche pour bâtir les églises, qui a donné l'exemple dans les grands travaux, les ponts, les routes, les plantations, et ils vous diront toujours que c'est le missionnaire. Ah! il ne s'épargne pas, il brouette la terre et les pierres comme un vulgaire maçon, il gâche le mortier, il abat les arbres, il creuse la terre; et puis, en temps d'épidémie, il ne s'enferme pas hermétiquement comme d'autres dans sa demeure; il parcourt les villages, visite les cabanes, portant sur ses épaules les vivres et les remèdes qui sauveront et soulageront les pestiférés. Qu'à cela il gagne des callosités à ses mains, des taches, ou même des trous à sa soutane, que ses chaussures s'en aillent en lambeaux — le Père Orens en usait douze paires par an — qu'il y contracte même une certaine négligence de toilette qui siérait mal ailleurs, nous l'admettons volontiers; mais on n'a pas le droit de lui en

pu constater cela? Il faut avoir peu de crimes à reprocher à des hommes pour en venir à de pareilles accusations. Ici le ridicule coudoie l'invraisemblance. Voilà des missionnaires qui donnent des chemises à leurs ouvriers, et ils n'en porteraient pas eux-mêmes?.....

faire un crime. Reproche-t-on à un soldat qui revient de la bataille d'avoir l'odeur de la poudre dans ses habits et des trous dans sa capote? Tout cela est vénérable, parce que c'est le témoignage matériel du dévouement, de l'effort, du sacrifice, de l'héroïsme, oui de l'héroïsme. Le contre-amiral Cloué a jeté la pierre à des héros!

Il leur reproche en outre de n'être pas Français. Voyons un peu quel était le personnel de la mission des Marquises à cette époque :

- 1^o Mgr Dordillon, vicaire apostolique, Français.
- 2^o R. P. Fulgence Pouet, provicaire, Français.
- 3^o R. P. Dominique Fournon, provincial, Français.
- 4^o R. P. Géraud Chaulet, Français.
- 5^o R. P. Orens Fréchou, Français.
- 6^o R. P. Adrien Sneppé, Belge.
- 7^o R. P. Chrétien Willemsen, Belge.
- 8^o Fr. Florent Forgeot, Français.
- 9^o Fr. Alexis Guerrie, Français.
- 10^o Fr. Michel Blanc, Français.
- 11^o Fr. Sévérin Letournier, Français.
- 12^o Fr. Nicolas Haudecœur, Français.
- 13^o Fr. Rombaut Aussens, Hollandais.
- 14^o Fr. Othon Pallermann, Bava- rois.

Donc sur 14 membres de la mission, il y avait dix Français, 2 Belges, 1 Hollandais, 1 Bava- rois. Dix Français contre 4 étran- gers. Et M. le contre-amiral Cloué déclare solennellement dans son rapport : Les missionnaires ne sont pas Français! Si au lieu d'être 10 Français contre 4 étrangers, c'eût été le contraire; s'il n'y avait eu que 4 Français contre 10 étrangers, qu'aurait-il pu dire? Ces simples remarques nous montrent non seulement l'es- prit dans lequel fut rédigé le rapport, mais aussi les faussetés grossières et impardonnables qui en font la trame principale.

Hélas! pourquoi des officiers de marine et des administrateurs s'acharnaient-ils à si misérable besogne, à l'heure solennelle où la vie de la France allait se jouer sur les champs de bataille de la frontière de l'Est! Quand on rapproche les dates et les faits, on est honteux de la mesquine préoccupation de ces défenseurs de notre chère patrie!

CHAPITRE XXXI

VOYAGE DE MGR DORDILLON EN EUROPE. — A PARIS, M. DE LA RICHERIE SECONDE SES DÉMARCHES AUPRÈS DU GOUVERNEMENT. — A ROME, IL VOIT LOUIS VEUILLOT. — LE SAINT-PÈRE LUI DÉCLARE QU'IL NE FAUT PAS ABANDONNER LES MARQUISES. — LE CONCILE. — DÉCLARATION DE GUERRE ENTRE LA FRANCE ET LA PRUSSE. — RETOUR PRÉCIPITÉ DE L'ÉVÊQUE DANS SA MISSION (1869-1870).

Pendant que tous ces événements se déroulaient aux Marquises, Mgr Dordillon, parti de Taïohaë le 23 janvier 1869, arrivait à Paris le 22 juillet suivant, et se mettait immédiatement en rapport avec le Ministère de la Marine et des Colonies. Il avait bon espoir, car il était activement secondé par un ancien gouverneur de Tahiti, M. de la Richerie, avec lequel il rédigea un mémoire dont la conclusion était que le commissaire impérial de Tahiti devait reprendre, avec la mission des Marquises, la ligne de conduite tracée par les *règlements du 19 mars 1863*.

C'est une chose tellement claire, disait l'ancien gouverneur, que la seule raison de la justice et de l'économie domestique doit nous faire gagner la cause que nous représentons. « En vérité, écrivait-il à l'évêque, pour ceux qui connaissent la situation, où trouver une charité comparable à celle de votre mission, de vous et de vos missionnaires, pour nos pauvres sujets marquisiens ! Et notre administration mettrait obstacle à l'exercice de votre dévouement envers nos insulaires !... En mai et juin, poursuivait-il, Tahiti a vu de bien singuliers événements avec la conduite déréglée de M. de la Roncière !... »

Au ministère, on ne refusa pas de revenir au système de 1863 ;

mais quand on voulut examiner la chose de près, on s'aperçut qu'on n'avait même pas un exemplaire des règlements à remettre en vigueur! Il fallut en demander à Tahiti. Pendant ce temps, Monseigneur partit pour Rome où le concile devait s'ouvrir le 8 décembre. Il s'y rendit avec son collègue des Iles Sandwich,



R. P. Siméon DUMONTEIL.

Mgr Désiré Maigret, évêque titulaire d'Arathie : ils prirent le R. P. Siméon Dumonteil, ancien missionnaire aux îles Marquises, pour secrétaire et chapelain, et le Frère Anastase Rouchouze, pour domestique. Par les soins de Pie IX, ils furent logés à l'Hôtel Cartoni, *via San Theodoro in Velabro*.

Durant leur séjour dans la ville éternelle, ils furent reçus deux fois chez M. Louis Veuillot. L'éminent écrivain les retint même un jour à sa table; et c'est à la suite de ces entrevues qu'il écrivit la belle page que tout le monde connaît sur les Evêques missionnaires, ces « Fondateurs de peuples », comme il les appelle, et sur les missions qui sont, dit-il, le « printemps de l'Eglise » dans nos siècles de décadence.

* * *

Mgr Dordillon portait à Rome une question extrêmement grave. La mission des Marquises étant ce qu'elle était depuis trente ans, c'est-à-dire presque sans résultat, presque sans consolation de la part des indigènes et toujours entravée par l'administration civile, fallait-il s'obstiner à défricher une terre aussi ingrate, ne valait-il pas mieux pour les missionnaires secouer sur elle la poussière de leurs pieds et aller ensementer d'autres terres qui attendaient depuis longtemps la venue d'ouvriers évangéliques? Cette question avait été bien des fois agitée entre les missionnaires eux-mêmes : elle avait également été soumise au Supérieur Général de l'Institut.

« Les canaques sont pour nous un mystère, avait écrit le R. P. Chaulet. Voici ce que j'ai souvent entendu dire à nos Pères ou lu dans leurs lettres :

« R. P. Orens : « Nous ne faisons presque rien. Il n'y a rien à faire aux Marquises. Depuis quatre ans que je suis à la Dominique, je n'ai pas encore fait un seul baptême d'adulte! »

« R. P. Dominique Fournon : « Sans le coton, la mission serait à zéro dans mon île (Hivaoa) ». »

« R. P. Fulgence : « Nous ne sommes aux Marquises que pour justifier le bon Dieu ». »

« R. P. Adrien Sneppé : « Je suis là où l'obéissance m'a placé, mais je ne fais rien. »

« Les Sœurs de St-Joseph-de-Cluny : « C'est désolant, c'est à tomber des nues! »

« Quand je dis que nous ne faisons rien, qu'il n'y a rien à faire, à moins d'un miracle de la grâce (les circonstances restant les mêmes, surtout les *extrinsèques*) (1), je n'entends pas cela dans un sens absolu. Si nous ne faisons pas *tout* le bien que nous désirerions, nous en faisons tout de même un peu, en empêchant bien du mal. Nous avons fait beaucoup de baptêmes; nous continuons à baptiser les nouveaux nés. Mais jusqu'ici nous n'avons fait guère de chrétiens que de nom... Cependant personne ne songe à abandonner le poste où l'a placé la sainte Obéissance. Quant à moi, malgré vents et marées, je travaille comme un enragé à bâtir des maisons d'école... (2) »

(1) On devine que la principale de ces causes *extrinsèques* était la conduite déplorable de l'administration civile, qui s'acharnait continuellement à ramener les peuplades au paganisme sinon à la barbarie.

(2) Lettre du 10 mars 1868 au R. P. Frézal Tardieu. Elle résume le rapport au Supérieur Général.

Après le R. P. Chaulet, voici en quels termes le R. P. Fulgence Pouet faisait part de la situation aux membres du Chapitre Général qui devaient se réunir à Paris le 1^{er} septembre 1868 :

« Notre mission continue à aller de mal en pis. La croix s'y rencontre partout et presque sans autre consolation que celle de la foi. *Nous ne paraissions être ici que pour justifier Dieu qui offre à tous les hommes des moyens de salut.* Depuis plus de trente ans de travail, aucun résultat vraiment consolant. En parcourant les diverses îles de l'archipel, on trouve à peu près partout le même endurcissement, le même attachement aux anciennes croyances et la même corruption. Ce malheureux peuple est l'inconstance même; il se laisse emporter à tous les vents des mauvais exemples, qui ne sont malheureusement que trop communs dans nos parages.

« Parfois nous avons eu des consolations, mais de trop courte durée. Depuis dix ans et quelques mois que je suis dans l'île Uapou, j'ai fait 847 baptêmes, presque tous en danger de mort. Maintenant je fais bien peu de baptêmes et point de mariages, car mes paroissiens et paroissiennes se marient sans curé!...

« Ce malheureux peuple oppose à sa conversion le plus grand obstacle que l'on puisse rencontrer, je veux dire la volonté; c'est là un retranchement où il n'est guère facile de le forcer. Mais pourquoi nos Marquisiens opposent-ils tant de résistance à la grâce? C'est, je crois, parce qu'ils sont très orgueilleux et très corrompus. C'est bien le cas de s'écrier avec le saint roi David : *Filii hominum, usquequo gravi corde? Ut quid diligitis vanitatem et quæritis mendacium?*...

« Faites beaucoup prier pour notre pauvre mission, car il n'y a plus rien à faire ici, si Dieu ne touche et ne change ce malheureux peuple par une grâce forte, comme il fit autrefois pour saint Paul... (1) »

Quelles furent les réponses du Supérieur Général, du Chapitre Général, il ne nous a pas été possible de les connaître. En tout cas la question ne fut pas tranchée, et voilà pourquoi Mgr Dordillon, venant à Rome pour le concile, avait hâte de la soumettre au jugement du Saint-Père.

Il fut reçu en audience le 11 décembre 1869. Il exposa à Pie IX les travaux, les peines, les insuccès de la mission, l'inconstance et la dureté de cœur des indigènes, les obstacles quasi insurmontables de l'Administration civile. Quand il eut fini, le Pape, avec une assurance toute surnaturelle, lui déclara « qu'il ne devait pas

(1) Lettre du 21 avril 1868 au T. R. P. Euthyme Rouchouze pour être communiquée au Chapitre Général.

abandonner ces pauvres peuples qui avaient tant à faire pour se vaincre; que leur faiblesse ne l'étonnait pas; ajoutant qu'il y avait bien d'autres peuples en Afrique qu'il faudrait payer pour faire prier Dieu; mais qu'il fallait attendre le moment de la grâce ».

Cette réponse combla de joie l'âme de l'Évêque; il l'espérait, il la désirait, et il en était de même de tous ses missionnaires. Malgré toutes leurs souffrances, ils aimaient tendrement leurs pauvres néophytes, et s'il avait fallu les abandonner, c'eût été pour eux une grande douleur. Seulement, craignant d'être accusés de perdre inutilement leur peine et leur temps, ils avaient tenu à bien faire connaître la situation, afin qu'on leur déclarât officiellement si, malgré cela, ils devaient rester à leur poste. La voix du Pape avait dissipé toute angoisse, toute inquiétude, toute hésitation.

Du reste, leur insuccès n'était pas absolu. Quelques âmes s'étaient sincèrement converties à la vraie foi. L'Évêque parla au Pape de la bonne reine Vaékéhu, reine hélas! sans sujets dignes d'elle, mère sans enfants, épouse sans époux, mais veuve chrétienne dans toute l'acception que l'apôtre donne à ce mot, lorsqu'il écrit à son cher disciple Tite : *honora viduas quæ vere viduæ sunt* : elle était fidèle à Dieu, elle s'adonnait tous les jours à la prière et aux œuvres de charité, elle était un modèle touchant d'innocence et de piété au milieu d'un peuple matériel, sceptique et corrompu. Le Saint-Père fut consolé d'apprendre ce prodige de la grâce aux Marquises, il en profita pour encourager l'Évêque à ne pas se lasser de défricher une terre qui donnait malgré tout de si belles fleurs, et comme témoignage de paternelle estime, il voulut que son portrait richement encadré fût remis par Monseigneur lui-même à la pieuse et royale néophyte de Taiohaë. Mgr Dordillon sortit de cette audience tout transformé; il en écrivit les détails à ses chers missionnaires, leur rapportant surtout la réponse qu'ils attendaient anxieusement : « Restez à votre poste! »

*
*
*

Il n'entre pas dans nos desseins de raconter ici le séjour de Monseigneur à Rome, ni la part qu'il prit au concile; avec son collègue des Sandwich, il fut non seulement pour le dogme de l'infailibilité, mais pour l'opportunité de sa proclamation. Ce point à peine obtenu, la déclaration de guerre entre la France et

la Prusse (18 juillet) fit suspendre tout à coup les travaux du concile. Tous les Évêques eurent hâte de rejoindre leurs diocèses. Comme les autres, Mgr Dordillon s'empressa de quitter la ville éternelle, ce ne fut pas cependant sans avoir eu la consolation d'entretenir encore une fois le vicaire de Jésus-Christ (23 juillet). Fortifié par une nouvelle bénédiction, encouragé par de précieuses faveurs, il repartit sur le champ pour Marseille, d'où il regagna Paris, visitant les maisons de l'Institut situées à Graves (Aveyron), Cahors et Sarlat. Le 30 août il s'embarquait pour Londres, Liverpool et New-York, emmenant avec lui cinq missionnaires, dont deux seulement étaient destinés à sa mission : c'étaient les FF. étudiants Anschaire Jung et Emmeran Schulte, celui-là diacre, celui-ci sous-diacre (1). La subite déclaration de guerre, tout en jetant le désarroi dans toutes les administrations, avait hâté ces départs qui n'étaient prévus que pour l'année suivante. Elle avait aussi coupé court aux négociations entamées par Sa Grandeur avec le ministère de la Marine et des Colonies en vue de remettre en vigueur les *règlements du 19 mars 1863*.

Monseigneur arriva aux Marquises le 6 décembre. La joie de son retour fut grande pour lui, pour la mission, pour les indigènes. Malheureusement, elle n'était pas sans mélange. Outre l'angoisse qui étreignait tous les cœurs à la pensée de l'effroyable tempête de fer et de feu déchainée en Europe entre deux peuples rivaux, il y avait la douloureuse constatation du mauvais état des affaires dans l'archipel : la situation était plus tendue que jamais ; du côté des hommes tout paraissait perdu. Monseigneur ne se plaignit pas ; il accepta la situation avec une douceur et une résignation incomparables. La douceur du caractère de Pie IX semblait avoir laissé son empreinte sur son âme d'évêque. Monseigneur, disait-on, n'est plus le même. Auparavant, il n'avait supporté les épreuves contraires qu'avec une résignation qui ne voilait pas toujours complètement la vivacité de sa nature. Maintenant, il entraît plus avant dans les conseils de Dieu ; il se rappelait davantage que si Dieu veut toujours le bien, il permet souvent le mal, selon un plan mystérieux que nous devons toujours également accepter, malgré

(1) Ils devaient ensuite passer aux îles Sandwich. Le R. P. Emmeran est actuellement à la léproserie de Molokai, un des successeurs du P. Damien. Le P. Anschaire est mort aux Sandwich le 12 septembre 1891.

que nous n'en comprenions pas toute la raison. A l'exemple des saints, il s'étudia à garder une parfaite égalité d'âme au milieu des épreuves de chaque jour. Ayant fait son devoir, il abandonna le reste à la miséricorde divine, imitant désormais l'humble patience de saint Pierre plutôt que l'impétueuse énergie de saint Paul.

CHAPITRE XXXII

MGR DORDILLON, FORCÉ D'ABANDONNER SA CATHÉDRALE COMME SON ÉVÊCHÉ, SE RETIRE A *Mauia* : UNE ÉTROITE MAISONNETTE EN PLANCHES LUI SERT DE PALAIS. — IL VISITE LES DIFFÉRENTES STATIONS DE L'ARCHIPEL. — BEL ENTRAÎN DES PEUPLADES D'HIVAÛA POUR LE TRAVAIL ET LA PRIÈRE (1870-1871).

C'est le 6 décembre 1870 que Mgr Dordillon arriva à Taiohaë. A peine au milieu des siens, il comprit vite que si on avait profité de son absence pour lui ravir son évêché, on s'apprêtait maintenant à lui fermer la porte de sa cathédrale. Cette cathédrale, on se le rappelle, c'était le Magasin général que M. de la Roncière avait remis officiellement à Sa Grandeur en 1864, pour servir aux besoins de la mission, *aussi longtemps que la mission existerait aux Marquises*. La-dessus, Monseigneur avait aménagé l'édifice pour en faire une église; il avait en outre cultivé l'enclos, l'avait entouré de murs, y avait creusé deux puits, planté des bananiers... c'était vraiment du plus bel effet au centre du village.

M. Eyriaud des Vergnes jugea que l'heure était venue de faire profiter ses amis des travaux des missionnaires. Il y avait à cette époque aux Marquises un certain Dupuy, célèbre dans l'histoire des Gambier pour le mal que lui et son oncle Pignon ont fait à la mission catholique (1). Ce fut à cet homme sectaire que M. le Résident concéda — on se demandera toujours de quel droit — le côté ouest de l'enclos de la cathédrale; et en tirant la ligne de démarcation, on fit si adroitement les choses, que le clocher avec sa cloche

(1) Voir JEAN-PAUL CHOPART : *Les Iles Gambier et la brochure de M. Jacotiot*, p. 27.

se trouva pris dans le terrain concédé : une haute clôture en bois sépara aussitôt le clocher de l'église. Le côté est de l'enclos fut ensuite attribué à un anglais, M. Hart, qui se hâta d'y bâtir une usine. On ne pouvait pas dire plus clairement à la mission : Evacuez l'immeuble.

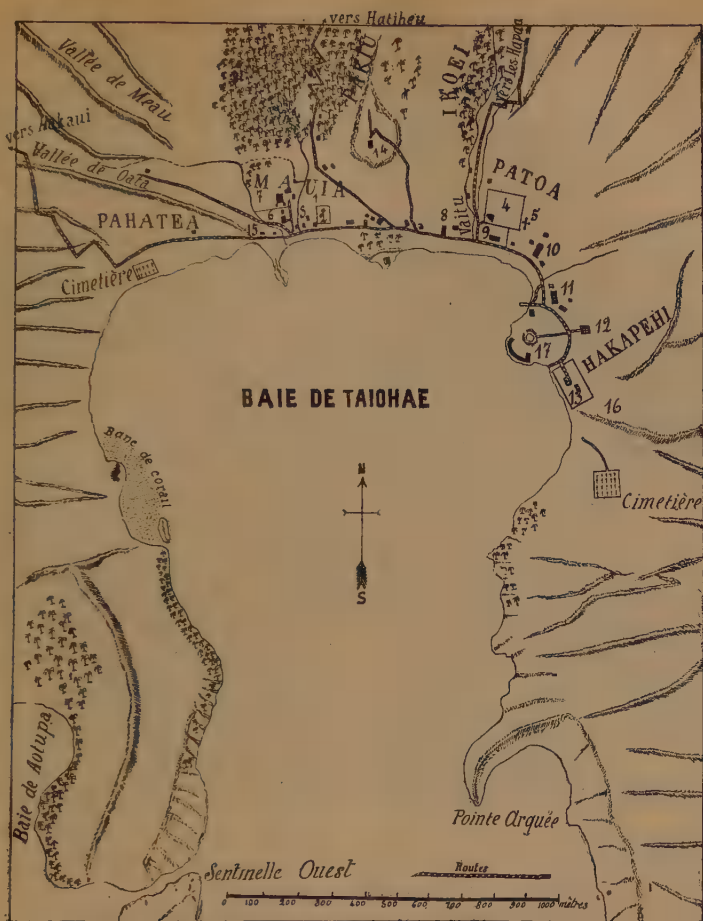
Les choses en étaient là, quand Monseigneur arriva du Concile. Il ne fut pas longtemps à prendre une décision. Chassé de son évêché, il choisit pour demeure une maisonnette en planches, grande de 5 mètres sur 3, et extrêmement basse, qui avait autrefois servi d'imprimerie. Il jugea qu'elle convenait à un évêque missionnaire; seulement, ne pouvant la laisser auprès de la cathédrale, il la fit transporter à un kilomètre de là, à *Mauia*, sur un terrain que le roi Témoana et la reine lui avaient donné en 1854, et où il avait déjà construit une chapelle et un établissement pour les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny et leurs élèves (1). C'est dans cette maisonnette que Monseigneur habitera, durant dix-huit mois, jusqu'au 25 juin 1872. Il y endurera toute sorte d'incommodités, des étourdissements, des maux de tête presque continuels par suite de l'excès de la chaleur; n'importe, il ne se plaindra pas, car il veut donner l'exemple du renoncement à ses missionnaires et expier, autant qu'il est en lui, les ignominies qui se commettent presque journellement dans le village. Tandis qu'il agonise sous son pauvre toit, le Résident festoie bruyamment dans son ancien évêché, encourageant les femmes à se livrer sans aucune retenue à leurs danses obscènes.

Quant à la cathédrale, Monseigneur déclara qu'il n'y reviendrait plus. Il choisit pour église métropolitaine la chapelle de *Mauia* : là se firent désormais tous les offices paroissiaux. L'ancienne cathédrale n'eut plus qu'une messe basse les dimanches et jours de fête, en attendant que les événements y fissent même cesser tout exercice du culte.

. . .

Ces premières affaires réglées, Monseigneur fit la visite des principales stations de l'archipel. Partout ce fut un renouveau de

(1) Le 29 août 1868, Mgr Dordillon écrivait au R. P. Siméon Dumonteil : « L'établissement des Sœurs est situé sur la place publique de *Mauia*, non loin du fameux figuier des banians qui fait, comme vous le savez, l'admiration de tous les voyageurs..... Nous y avons une église en pierres, très belle et 50 à 60 mètres de bâtiments pour le logement des Sœurs et de leurs élèves, qui ont été de 68 à 70, et qui ne sont plus que 25 à 27.



1. Premier établissement des missionnaires en 1839. — 2. Terrain acquis plus récemment. — 3. Emplacement du grand figuier des Banians, dit « figuier de Dumont-d'Urville ». — 4. *Patoa*. Enclos de la mission où le R. P. Duboisé s'établit en 1844. — 5. Fondements de la cathédrale projetée par le Gouvernement en 1854. — 6. *Mauia*. Etablissement actuel de la mission. Les Sœurs de Saint-Joseph s'y installèrent en 1863, Mgr Dordillon et les Pères et Frères en 1871. — 7. Etablissement des Sœurs. — 8. Grand magasin fermé après liquidation. — 9. Gendarmerie. — 10. Société commerciale de l'Océanie. — 11. Magasin général, transformé en cathédrale de 1863 à 1871, puis en prison. — 12. Pavillon des officiers, puis bureau d'agent spécial et poste. — 13. Hôtel du gouvernement, puis évêché de 1863 à 1870, et de nouveau, hôtel du gouvernement. — A côté, magasin bâti par la mission, aujourd'hui école (1909). — 14. Blokhaus dans la montagne. — 15. Ancien palais royal de Témoana. — 16. Anciennes dépendances de l'établissement français. — 17. Batterie et fort disparus.

ferveur. Ainsi, à Taiohaë où le mal était si grand, les offices furent plus fréquentés, et une dizaine de femmes ou de jeunes filles, pour échapper à la tentation, se retirèrent dans un ouvroir que les Sœurs fondèrent à Mauia, et elles y persévérèrent dans la pratique du bien et l'étude de la religion. A l'île Uapou, rien que l'annonce de la prochaine venue de l'évêque ramena les Naïki et les Atitoka à la prière. Mais là où Sa Grandeur trouva le plus de sujets de joie et de consolation, ce fut à l'île Hivaoa. Cette île jusque-là célèbre par ses atrocités, ses guerres, ses actes de cannibalisme, commençait à se civiliser sous la douce influence des RR. PP. Dominique Fournon, Orens Fréchou et Eleuthère Sneppé. Le P. Dominique, Provincial, qui avait pris à cœur de former lui-même à la vie apostolique les jeunes Pères Anschaire et Emmeran emmenés d'Europe par Sa Grandeur, écrivait, à la date du 26 janvier 1871, au R. P. Ladislas Radigue, prieur de la Maison-Mère :

« Presque tous les jours, ces deux jeunes Pères font avec moi une visite de trois ou quatre heures chez les indigènes à Puamau. En voyant l'accueil qu'on nous fait généralement, ils ont peine à croire ce que je leur dis des actes de barbarie commis par beaucoup d'individus que nous rencontrons. Il y a deux jours, le P. Emmeran, en voyant le ton avec lequel je parlais et celui avec lequel on me répondait, s'est échappé à dire : *Vraiment ces gens-là sont trop doux !* Il faut dire qu'il y a deux raisons pour lesquelles nous n'avons pas en ce moment de mauvaises histoires à Puamau : c'est que les canaques de cette vallée ont presque entièrement renoncé à l'ivresse par le coco, puis ils sont en grand nombre nos travailleurs pour la culture du coton, et ainsi ils trouvent chez nous tout ce qu'ils désirent par les ressources que leur donne le travail.

Vous savez en effet qu'à la Dominique, depuis l'initiative de Mgr Dordillon, nous procurons du travail à tous ceux qui en désirent, afin de les amener à la mission, de les apprivoiser, de les civiliser et christianiser. Nos nouveaux arrivés ainsi que les autres missionnaires approuvent fort ce moyen de propagande. MM. les Gouverneurs de la Richerie et de la Roncière nous avaient fort sollicités de prendre ce moyen de civilisation. Il est vrai que les partisans des sociétés secrètes ne voient pas avec plaisir que nous réussissions plus qu'ils ne désirent. En conséquence les entraves n'ont pas manqué. Actuellement je suis accusé officiellement d'être faux-monnayeur. M. le Gouverneur en a parlé sérieusement à Sa Grandeur lors de son passage à Tahiti ! Pour moi, je me console en voyant le bon et saint Père Laval accusé d'être un tyran, un vil commerçant, un empoisonneur, etc., etc.. Les calom-

nies n'iront pas au-delà du jugement dernier. C'est alors que nous aurons mille fois raison à la face de l'univers. Quoi qu'il en soit, nous continuons et nous continuerons nos travaux de christianisation, en riant de tout ce que nos ennemis qui nous estiment pourront dire — c'est parce qu'ils nous estiment qu'ils nous haïssent... » (1).



ILES MARQUISES. — Nouvelle église de Puamau, île Hivaoa. — A droite, ancienne chapelle et presbytère.

Trois mois plus tard, le 2 mai 1871, le R. P. Dominique reprenait la plume et écrivait à son Supérieur Général :

« Notre mission à la Dominique va tout doucement. Nous avons bon nombre de priants, *douze à quinze cents*. C'est en leur donnant du tra-

(1) Cette lettre ne parvint pas à son destinataire. Au moment où elle arrivait en France, la Commune était maîtresse de Paris, et le P. Ladislas Radigue, correspondant du P. Dominique, était en prison, et s'appropriait à payer de sa tête le crime d'être prêtre et religieux. Il fut massacré avec trois autres Pères de notre Institut à la rue Haxo, le 26 mai 1871, en compagnie de 3 Pères Jésuites, de 3 autres ecclésiastiques et d'une quarantaine de laïques, civils ou militaires. En ces jours de Révolution, Paris a dépassé les cannibales des Marquises, qui n'ont jamais tué aucun missionnaire.

vail que nous les amenons à la mission pour les instruire et les christianiser. Nous leur apprenons aussi à lire et à écrire, afin d'élever peu à peu leur esprit et leurs idées plongées dans la matière. Il y a souvent beaucoup d'espérance à la mort pour ceux qui ont été bien instruits, quoiqu'ils n'aient pas bien vécu pendant leur vie, entraînés qu'ils sont par la violence de leurs passions jointe à la faiblesse de leur caractère.

« Les assassinats et les guerres ne sont pas rares à la Dominique, surtout parmi les tribus qui se livrent à l'ivresse par l'abus de l'eau-de-vie de coco. Un tiers de nos canaques a abandonné l'usage de cette boisson enivrante, à cause des atrocités épouvantables dont elle est journellement la cause. »

Ces deux lettres nous font connaître dans quel état Monseigneur trouva l'île de la Dominique, lorsqu'il la visita dans les premiers jours de mai 1871. Il y fut reçu avec la plus vive allégresse, et il eut personnellement une des plus grandes joies de sa vie d'évêque, celle de faire une double ordination dans la modeste chapelle de Puamau : c'était la première fois que pareille cérémonie avait lieu dans cette île. Le jour de l'Ascension, il conféra le sacerdoce au R. P. Anschaire Jung et le diaconat au R. P. Emmeran Schulte, qu'il devait ordonner prêtre le 8 septembre à Taiohaë. Il constata en outre le plus bel élan de la part des peuplades pour le travail et la prière. Une douzaine de vallées au moins étaient entrées dans le mouvement, et d'autres ne demandaient qu'à suivre l'exemple de leurs voisines. On fonda une nouvelle station dans la baie importante de *Hanaiapa*, au nord de l'île, puis on traça le plan d'évangélisation des îles du groupe sud-est, et on se sépara en emportant au cœur l'espoir de voir la mission se dédommager dans le sud des entraves qui arrêtaient son développement dans le nord. Une lettre du R. P. Dominique Fournon, en date du 11 septembre 1871, nous donne une idée assez exacte du mouvement qui poussait alors les peuples d'Hivaoa vers le bien.

« Nous avons appris que cela va toujours fort mal à Nukuhiva, écrit-il au R. P. Pierre Chaulet. Pour nous, à la Dominique, nous sommes tout occupés à faire travailler et à célébrer des fêtes, moyen d'attirer les sauvages, de les unir entre eux et aussi de remplir nos chapelles de néophytes.

« Sa Grandeur vous aura sans doute parlé de la magnifique réception qui lui a été faite à Atuona. Deux mois plus tard, nous avons eu une nouvelle fête à *Hanatékuua*, à laquelle prirent part les peuples de *Pua-*

mau, *Nahoé*, *Hanahi*, *Hanapaoa* et même celui d'*Atuona*. Trente cochons rôtis figuraient au festin qui a été grandiose pour le pays.

« Hier, nous avons eu une grande fête à Puamau : 40 cochons rôtis. Notre église était entièrement remplie de néophytes et beaucoup d'écou- tants s'y trouvaient au nombre de 80, c'est-à-dire tout ce que nos balei- nières avaient pu transporter. Un bien plus grand nombre ont été obligés de rester chez eux, parce qu'ils n'ont pas osé s'exposer par la voie de terre, à cause des anciennes rancunes qui existent, comme vous le savez fort bien, entre les diverses tribus.

« Dans deux jours, nous assisterons à une autre fête à *Motuua* où l'on doit servir 40 cochons. C'est beaucoup pour le moment à la Domi- nique — Les filles qui restent dans notre enclos nous donnent des consolations..... » (1).

Comme on le voit, Dieu répandait un peu de baume sur les nombreuses et profondes blessures que la malignité de quelques hommes faisait journellement à l'âme des missionnaires. Il en est presque toujours ainsi, car Dieu ne permet pas que tout soit sombre à la fois.

(1) P. Géraud Chaulet, *Histoire religieuse des Iles Marquises*, année 1871.

CHAPITRE XXXIII

M. GIRARD GOUVERNEUR DE TAHITI. — *La Rance* VISITE LES MARQUISES.
— LE P. FULGENCE ET M. EYRIAUD DES VERGNES SE RENDENT A
TAHITI POUR RÉSOUDRE LES QUESTIONS PENDANTES. — CONFÉRENCE DU
26 DÉCEMBRE 1871. — GÉNÉREUSE CONDESCENDANCE DE LA MISSION.
CONCLUSION DÉFINITIVE DU 2 SEPTEMBRE 1872. — LE GOUVERNEUR
DÉLIVRE UN TITRE DE PROPRIÉTÉ A LA MISSION (1871-1872).

Tandis que Mgr Dordillon visitait les postes de la Dominique, M. Girard succédait à M. de Jouslard comme gouverneur des établissements français de l'Océanie. Il entra en fonctions le 10 juin 1871. Il arrivait avec les meilleures intentions. A peine installé, il dépêcha vers les Marquises le navire de guerre *La Rance*, commandant Chevalier, avec mission de mettre fin aux désordres provoqués par l'eau-de-vie de coco, et d'examiner l'état du troupeau local pour essayer d'en faire le partage d'accord avec la mission. Le commandant était porteur d'une lettre dans laquelle M. Girard priait l'Evêque de bien vouloir user de son influence pour faire disparaître le tatouage et l'eau-de-vie, source de tous les désordres.

Rien ne pouvait être plus conforme aux vœux de Sa Grandeur et de ses missionnaires.

— Quel est le principal obstacle à la civilisation de votre île ? avait demandé le contre-amiral Cloué au R. P. Dominique Fournon à Hivaoa.

— C'est l'ivresse, répondit le missionnaire.

— Allons donc ! reprit l'officier. J'ai 500 bretons à bord : dès qu'ils descendent à terre, ils s'enivrent tous tant qu'ils peuvent.

— Sans doute, amiral. Mais il y a une grande différence entre l'ivresse de vos bretons et celle de nos canaques. Dès que ceux-ci ont bu leur coco, ils deviennent furieux et se livrent aux pires excès. Ainsi, depuis

deux ans, dans la seule vallée de Puamau, 30 canaques ont péri ou dans l'ivresse même ou à coups de couteau ou à coups de fusil. Il en est de même dans toutes les vallées où l'on boit.

— Et que faire pour arrêter le mal ?

— Etablir une police, reconnaître des chefs de vallée, les rendre responsables; puis envoyer de temps en temps un navire pour voir si les règlements sont observés.

— C'est bien, conclut l'amiral, j'en parlerai au gouverneur.

En parla-t-il, comme il l'avait promis, je l'ignore? Le navire arriva à Taiohaë le 23 juillet, fit le tour de l'archipel et produisit partout la meilleure impression. M. Chevalier remplit consciencieusement son devoir, il condamna énergiquement le coco et tout ce qui en était la conséquence. Il eût fait beaucoup de bien si le Résident, qu'il avait à son bord, n'eût diminué par son exemple l'efficacité de ses paroles? « M. Chevalier s'est montré partout très aimable et ami de l'ordre, écrit le P. Orens, d'Atuona. Il n'en a pas été de même de M. le Résident et de sa suite. L'interprète du gouvernement, les *mutoï* canaques avec une compagnie de Français ont fait voir aux canaques qu'il était agréable de boire de l'eau-de-vie de coco, puisqu'ils en ont bu eux-mêmes! » — « Aussi, écrit à son tour le R. P. Chrétien, l'eau-de-vie de coco continue à l'île Uapou comme si de rien n'était. » En effet, que pouvait valoir la réprimande d'un capitaine, quand le Résident lui-même affectait d'y contredire avec ses amis? (1).

Le vapeur *La Rance* repartit pour Tahiti le 20 août sans avoir fait grand'chose pour le bien général de la colonie; et cela par la faute de celui qui aurait dû l'aider.

Malgré toutes ces horreurs et toutes ces difficultés, le R. P. Chaullet note avec soin qu'au milieu de tant de tribulations, Monseigneur

(1) Une lettre du F. Othon Pallermann, du mois de juillet 1870, nous apprend combien les missionnaires eux-mêmes avaient à souffrir des ivrognes.

« Au commencement de février, écrit-il, un nommé Péahi a été mortellement blessé par son compagnon d'ivresse à Motuua. La guerre s'en est suivie. Pour conclure la paix, les canaques ont pillé tout ce qu'ils ont trouvé dans ma case... Quelques jours plus tard, un certain Toai a volé mon embarcation. Vers le commencement de mars, Kohopu a été assassiné sur la route de Nahoë : sa tête a été mangée à Puamau. Quelques jours après, j'ai dû me sauver précipitamment de Nahoë, les canaques ayant formé le projet de me tuer, parce qu'ils croyaient que je les avais trahis. En avril, un individu appelé Toumé a défoncé ma case la nuit pendant que j'y dormais, il a fracturé mon armoire et a pris tout ce qui lui convenait. En mai, Tupohi, dans son ivresse, m'a menacé d'un

eut la joie de faire faire la Première Communion à 6 filles des Sœurs de Nukuhiva, de confirmer deux élèves de l'école de Hatihéu et d'ordonner prêtre à Mauia le P. Emmeran Schulte, le 8 septembre, en présence de tous les enfants des deux écoles de Hatihéu et d'une belle assistance d'indigènes que cette imposante cérémonie toucha profondément.

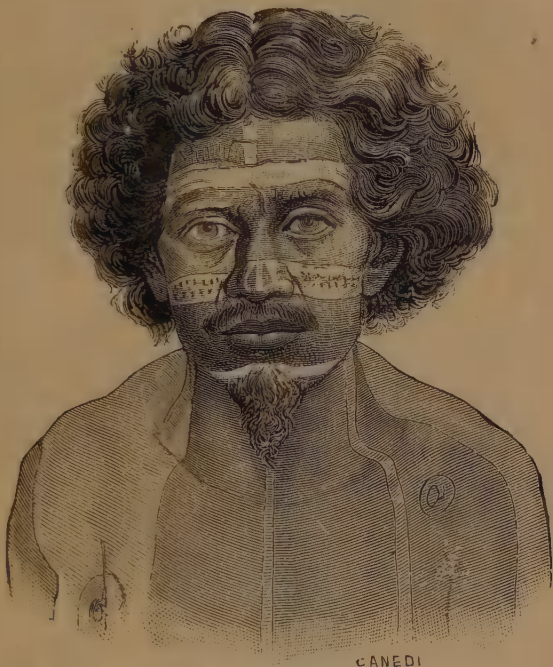
Tout en venant pour essayer de mettre fin aux orgies et aux atrocités des ivrognes, M. Chevalier était venu aussi pour étudier quelques-unes des questions pendantes entre l'administration et la mission. Celle-ci gémissait plus que jamais du mélange de ses intérêts temporels avec ceux du gouvernement. Ce qui aurait dû être pour elle une libéralité, une force, un secours, était devenu une source sans cesse renaissante de difficultés et d'humiliations. On ne tenait aucun compte des arrangements conclus en 1863; ce qu'on lui avait donné en jouissance *pour toujours*, ce que, en cette vue, elle avait bonifié, agrandi, développé, on le ravageait à plaisir, on le rognait, on le reprenait sous le moindre prétexte. Il était temps de sortir de l'équivoque. Aussi l'arrivée du capitaine de *La Rance* fut-elle saluée avec joie par Monseigneur, dans l'espoir d'une solution prochaine.

Parmi les arrangements faits en 1863, il y en avait un qui stipulait que les quelques bêtes à cornes que possédait l'administration seraient jointes au nombreux troupeau de la mission pour ne former qu'un seul *troupeau local commun*, à parts égales (1). Maintenant que, grâce aux soins de la mission, ce troupeau s'était bien

coup de hache. En juin, Toaï, voleur de notre canot, est venu de nuit dans ma case de Hanahi : il était complètement ivre et voulait me mettre à mort, sous prétexte que je l'ai dénoncé à M. le Résident : la cheffesse Manioo est enfin parvenue à me sauver. Peu de jours après, à Hanapaaaoa, à quelque distance de la case où je faisais la prière avec les néophytes, le nommé Mouipu a coupé le cou à une pauvre femme et a porté la tête pour l'offrir à son chef mort dans un excès d'ivresse. Le chef de la tribu où était cette femme a déclaré la guerre aux coupables qui ont été vaincus. On a brûlé leurs cases ainsi que celle de la mission... La fureur du coco s'est emparée de tous les canaques, hommes, femmes, enfants, et je ne passe pas une nuit sans avoir à craindre quelque accident grave. » Cité par le R. P. Dominique dans sa lettre du 24 juillet 1870 à Mgr Dordillon.

(1) Voir chapitre XXI.

développé, l'administration en demandait le partage, et elle envoyait M. Chevalier et M. Langomazino fils prendre des informations sur place et voir quelle serait la meilleure manière de procéder. Monseigneur proposa 1^o de diviser le troupeau par îles;



LES MARQUISES. — Indigène tatoué de l'île Tahuata.

2^o d'en faire la vente; 3^o d'en donner ou d'en recevoir la moitié du prix. On ne pouvait être plus accommodant. Mais M. Eyriaud des Vergnes s'étant mis à la traverse, les enquêteurs partirent sans avoir rien conclu.

M. Girard apprit par eux les bonnes dispositions de l'Evêque et il lui écrivit, le 4 octobre 1871, qu'il acceptait la base d'arrangements proposée, et le remerciait en même temps de tout ce qu'il avait fait pour faciliter à ses mandataires l'accomplissement de leur tâche. Monseigneur envoya alors le R. P. Fulgence Pouet à Tahiti muni de pleins pouvoirs pour s'entendre avec le Gou-

verneur. Le Père partit le 15 novembre. Trois semaines après, le Résident partait lui-même pour Papeete. Mais à l'heure où il arrivait à Tahiti, le Gouverneur était déjà aux Marquises. A peine débarqué à Taiohaë, 10 décembre 1871, M. Girard se rendit auprès de Mgr Dordillon. Il le trouva, toujours souffrant de ses maux de tête, dans la pauvre maisonnette qui lui servait de palais. Il lui donna, avec un vrai bonheur, les témoignages les plus sincères d'estime et de bienveillance, et le félicita en particulier de l'excellente idée qu'il avait eue d'arracher les indigènes à leurs excès en les faisant travailler à la culture du coton. « Physiquement parlant, lui dit-il, c'est le vrai moyen de civiliser ces sauvages, car tant qu'ils croupiront dans l'oisiveté, il n'y aura rien de bon à attendre de leur part. » Il parla aussi des affaires particulières qui l'emmenaient. Il visita l'enclos de la mission méchamment détruit et rogné par M. Eyriaud des Vergnes, il vit l'évêché confisqué, la cathédrale abandonnée, il reconnut qu'une indemnité était due pour la perte de *La Marquisienne*, pour tout ce qui avait été ravi ou saccagé; mais, en l'absence du Résident, il ne voulut rien décider, et il repartit presque aussitôt pour Papeete où, le 26 décembre, il eut une conférence décisive avec le P. Fulgence et M. Eyriaud des Vergnes.

Le P. Fulgence, au nom de la mission, se montra d'une condescendance pour ainsi dire sans bornes : s'il y eut excès de sa part, il était néanmoins fidèle à l'esprit de conciliation que Monseigneur lui avait recommandé. Le Résident resta, lui, ce qu'il avait toujours été, l'ennemi de la mission et le liquidateur de nos biens. On commença par diviser le troupeau local en deux parts censément égales. L'administration s'adjudgea la meilleure, celle qui comprenait les troupeaux apprivoisés de Nukuhiva et de Vaïtahu, et elle abandonna le reste à la mission; ce reste, c'étaient les animaux sauvages, perdus dans les montagnes, difficiles à prendre et même à compter. Le P. Fulgence accepta (1).

On statua ensuite qu'on ne donnerait à la mission aucune indemnité pour la perte de *La Marquisienne*. Le capitaine Franquet et le contre-amiral Cloué lui-même avaient fixé cette indemnité à la somme de 12 à 15.000 francs. C'était, on le voit, un beau sacrifice demandé à la mission. Pour l'obtenir, on lui promit en échange

(1) La part de l'Etat fut de 900 bêtes à cornes et de 80 moutons.

d'exempter son troupeau de la taxe de six francs par tête qu'on voulait imposer dans tout l'archipel. Pour l'amour de la paix, le P. Fulgence accepta encore. Cette exemption n'était qu'un trompe-l'œil, puisque après coup on exempta tous les troupeaux de l'archipel, la taxe n'étant pas appliquée.

On décida, en outre, que la mission ne recevrait aucun dédommagement pour les ravages occasionnés dans son enclos, pour les terrains enlevés, pour une maison en pierres construite sur un de ces terrains, pour les frais d'aménagement de la cathédrale, etc... Il y en avait bien encore pour une somme de 12 à 15.000 francs. La mission ne réclamera rien, vu qu'elle doit s'estimer suffisamment payée par ce fait, que le troupeau qu'on lui laisse étant composé d'animaux sauvages, il y a tout lieu de croire que le nombre de ces bêtes est bien supérieur à celui des animaux apprivoisés de Nukuhiva et de Vaïtahu. Le raisonnement est un peu moqueur; mais le P. Fulgence, ayant mandat de pousser la condescendance jusqu'aux dernières limites, dit encore *Amen*.

En retour de ces sacrifices, il fut statué que la mission garderait à tout jamais ce qui lui restait du terrain communément appelé « enclos de la mission » et, ne rions pas, qu'elle ne serait pas inquiétée pour les pierres d'un mur qu'elle avait fait faire à ses frais!...

Telles furent les conclusions de cette grande conférence du 26 décembre 1871. En les signant, sauf ratification de son Evêque, le P. Fulgence montra la bonne volonté extrême de la mission, et aussi l'immense désir que lui et tous les missionnaires avaient de sortir à tout prix de la communauté d'intérêts matériels avec le gouvernement. La mission y perdait de 25 à 30.000 francs, mais si avec cela elle pouvait avoir la paix, elle s'estimait dédommée au centuple.

Ces arrangements furent rendus définitifs le 2 septembre 1872, lors d'une nouvelle visite de M. Girard dans l'archipel. L'Evêque et le Gouverneur signèrent l'acte précédemment conclu, et M. Girard profita de la circonstance pour délivrer à Monseigneur un titre de propriété de *Patoa*, c'est-à-dire de ce qui restait de l'enclos de la mission.

La séparation des biens, au moins en ce qui concerne le troupeau, montra bientôt ce que l'Etat perdait en se privant du concours de la mission. Jusque-là, la mission avait eu la gérance du troupeau tout entier. Ce service *absolument gratuit* était payé,

comme nous l'avons vu, par des tracasseries de toute sorte, y compris de continuelles suspicions pour des détournements secrets. « L'Etat, dit carrément M. Eyriaud des Vergnes, n'avait aucune facilité de contrôle sur les agissements du fermier. » Une fois la séparation faite, l'administration qui disposait d'un millier de bêtes à cornes et d'une centaine de moutons, ne sut comment s'y prendre pour les faire valoir. M. Eyriaud des Vergnes avoue lui-même le grand embarras où il était de trouver un seul gardien. Il oublie de noter que la mission avait connu avant lui ces mêmes difficultés et qu'elle avait su les vaincre, au prix, il est vrai, de beaucoup de sacrifices. L'administration manquait de zèle autant que de savoir-faire; et par la force des choses, ses animaux devinrent aussi sauvages que les autres (1). Ceci montre une fois de plus que, même au point de vue purement matériel, le missionnaire est un agent extrêmement précieux de civilisation et de progrès, et que les administrations civiles ne peuvent pas commettre une plus lourde faute que de jeter par dessus bord un auxiliaire aussi utile que généreux.

(1) Eyriaud des Vergnes : *L'archipel des Iles Marquises*, p. 76.

CHAPITRE XXXIV

COMMENT M. EYRIAUD DES VERGNES ENTEND LA BIENVEILLANCE ADMINISTRATIVE. — IL OBLIGE LA MISSION A PRENDRE DES *Patentes*, QUOI-QU'ELLE NE FASSE PAS DE COMMERCE. — BELLES DÉCLARATIONS DE M. GIRARD. — LE RÉSIDENT EXCITE LE PEUPLE AU DÉVERGONDAGE. — ON HONORE LA MÉMOIRE DU ROI TÉMOANA. — LE RÉSIDENT ENLÈVE ENCORE UNE TERRE A LA MISSION ET EMPRISONNE LES HÉRITIERS DES DONATEURS, MAIS UNE ENQUÊTE LUI DONNE TORT (1872-1873).

« La mission n'aura pas à regretter les concessions qu'elle fait au Gouvernement, avait dit M. Girard au R. P. Fulgence dans la conférence du 26 décembre 1871 : le Gouvernement paiera largement tout cela de sa bienveillance administrative. »

A peine de retour à Taiohaë, M. Eyriaud des Vergnes montra en quoi consistait pour lui cette bienveillance administrative. Il n'est pas de petites et misérables chicanes qu'il n'ait suscitées continuellement à la mission. Tantôt c'étaient un mur et une maison de la mission qu'il voulait faire abattre, sous prétexte qu'ils n'étaient pas exactement à 50 pas géométriques du bord de la mer : or, il en était de même de la plupart des établissements des colons ; tantôt c'était une amende qu'il infligeait à un Frère on ne sait trop pourquoi ; tantôt c'était la prétention d'obliger l'Évêque à venir *en personne* renflouer la goélette gouvernementale misérablement échouée sur le sable ; tantôt c'étaient des procès scandaleux où il dépouillait la mission de quelques-unes des terres qui lui restaient encore à Taiohaë ; tantôt c'était la culture du coton qu'il encourageait à rebours en défendant aux missionnaires de payer leurs ouvriers en nature et les menaçant de les accabler de procès-verbaux et d'amendes, s'ils ne se munissaient de patentes comme

de véritables commerçants. « Je vous ai bien surveillé, dit-il au Frère Alexis, et si je vous eusse pris à vendre, ne fût-ce qu'une guimbarde, vous en aviez pour cent francs la première fois. »

Pour couper court à toutes ces difficultés, Mgr Dordillon fit prendre 9 patentes dans le courant du mois de juillet 1872, et voici en quels termes il en informe le R. P. Dominique Fournon, le 24 du même mois :

« Malgré mon extrême répugnance, mais pour pouvoir continuer le bien que nous nous proposons de procurer à nos néophytes en les occupant à la culture du coton et aux travaux, je me suis vu dans la nécessité de prendre des patentes pour les divers postes que nous occupons, afin de pouvoir, *non pas vendre*, remarquez-le bien, mais *payer en nature* les travaux que nous faisons exécuter pour la culture du coton, etc.

« Ces patentes nous autorisent à faire le commerce (*ce dont nous ne voulons point*) dans les lieux pour lesquels elles ont été prises et non ailleurs; c'est-à-dire que, devant la loi civile, vous pouvez, à *Puamau*, payer vos travailleurs comme bon vous semblera, soit en effets soit en argent (et faire le commerce), mais non pas dans les vallées voisines de la vôtre, et ainsi des postes de *Hanaupé*, *Anahi*, *Atuona*, *Taaoa*, *Vaitahu*, *Hatihéu* et *Taioaë*.

« Les patentes sont prises au nom d'Alexis (Jean-Baptiste Gueric) et communiquées par lui aux missionnaires dont j'ai désigné les postes. Voici les sommes à payer, du moins jusqu'à ce jour et chaque année : 150 francs pour Taiohaë et 75 francs pour chacun des autres postes. Bien entendu, je le répète, que ces patentes ne peuvent nous donner l'autorisation de faire ce que les saints canons de l'Eglise nous défendent, c'est-à-dire le commerce.

« Veuillez, mon Révérend Père, communiquer cette lettre à nos Pères, afin qu'ils ne paient point (leurs travailleurs) hors de leur poste respectif et ne soient pas mis à l'amende. Vous aurez bien soin de faire venir au poste pourvu de patente les ouvriers qui se trouvent dans un poste qui n'en a pas. Nous pourrons plus tard, s'il le faut, augmenter le nombre des postes pouvant payer en nature.

« Je défends de vendre pour de l'argent et ne permets que de payer les travaux et d'acheter ce qui est nécessaire pour l'entretien des missionnaires.

« Ainsi, mon Révérend Père, nous n'avons qu'à faire ce que nous faisons avant les patentes » (1).

Voilà donc la mission injustement grevée d'un millier de francs,

(1) *Notice religieuse sur les Marquises*, par le R. P. Géraud Chaulet (1872).



ILES MARQUISES. — Guerrier converti.

et, de plus, considérée comme faisant le commerce, ce qui est à la fois un outrage et une fausseté. M. Eyriaud des Vergnes se plaisait à ce jeu de dénigrement et d'injustice. Il n'en était pas heureusement tout à fait ainsi du gouverneur, M. Girard, dont le bon sens et la loyauté sont un soulagement ici pour l'historien.

Le 21 août 1872, M. Girard arriva de Tahiti, à bord du *Surcouf*. Après avoir fait le tour des îles, il revint à Taïohaë le 28, où il eut plusieurs entrevues avec Monseigneur. Comme nous l'avons déjà dit, c'est le 2 septembre qu'il ratifia, avec Sa Grandeur, les arrangements faits à Papeete le 26 décembre 1871. Il profita de la circonstance pour proclamer hautement, en présence de M. Eyriaud des Vergnes, combien il était édifié de la conduite des missionnaires.

« Monseigneur, dit-il, je suis très satisfait de ma visite à la Dominique et à Vaitahu. J'ai vu avec un grand plaisir que la mission occupe les indigènes à la culture du coton, et que les naturels qui travaillent chez vos Pères sont bien habillés.

« A *Hanaménu*, un jeune homme a écrit devant moi son nom très bien et avec beaucoup de facilité. Vraiment, Monseigneur, je dois avouer que je ne m'attendais pas à trouver si bien dans des îles qui sont par trop célèbres par leur anthropophagie.

« Dans mon premier voyage à Taïohaë (10 décembre 1871), j'ai eu l'honneur de vous dire que vous pouviez *payer en nature*, comme cela se fait dans tous les pays, les travaux que vous faites faire par les indigènes. Je ne vois pas la nécessité pour vous d'avoir toutes les patentes que vous avez prises, et bien moins encore de les multiplier. Une seule patente suffit grandement pour chaque île, et à la rigueur vous n'en avez même pas besoin, *puisque vous ne faites pas de commerce*, quoiqu'il soit bon néanmoins que vous en ayez une pour empêcher les commerçants de crier, comme ils ont déjà fait.

« Je vous le répète, Monseigneur, je vois avec un extrême plaisir que vous occupez les canaques à la culture du coton : c'est là, à mon avis, le vrai et peut-être l'unique moyen de les civiliser, matériellement parlant. C'est déjà beaucoup pour le moment qu'ils sentent la nécessité de s'habiller et qu'ils sachent apprécier le travail. Avec le temps viendront les améliorations et les progrès » (1).

(1) *Notice sur les îles Marquises*, par le P. Géraud Chaulet, 1872.

Dès son arrivée à Tahiti, M. le Gouverneur fit paraître au *Journal officiel des Etablissements français de l'Océanie*, 14 septembre 1872, deux décisions relatives à la mission des îles Marquises. La première accorde dix ans d'exemption de taxe et de marque pour les animaux de la mission à Nukuhiva. Mais si l'on observe que cette taxe, dans les attendus motivant sa promulgation, n'aurait pas atteint

Ces déclarations furent un réconfort pour Monseigneur et ses missionnaires. M. Girard sembla s'étudier à leur faire oublier, durant son trop court séjour dans les îles, tout ce qu'ils avaient souffert de la malice et du libertinage du Résident. Nous voudrions pouvoir jeter un voile impénétrable sur tous les débordements de ce triste administrateur. Mais puisque des ignorants ou des imposteurs ont l'audace de nous demander compte de la perte d'un peuple, malgré le profond dégoût que nous en avons, il ne nous est pas permis de tout passer sous silence.

Dans le courant du mois de juillet 1872, une grande fête païenne fut célébrée chez le canaque Péhipo. Qui dit fête païenne dit par le fait même scènes de débauche. M. Eyriaud des Vergnes s'y rendit, y fit même porter des chaises et une table de la Résidence, et comme si ce n'était pas assez, il encouragea de la voix le dévergondage des assistants. « C'est bien, c'est bien, disait-il, c'est ainsi qu'il faut s'amuser. » Et le lendemain, dimanche, il voulut que la fête se transportât chez lui, c'est-à-dire dans cette vénérable demeure qui avait été sanctifiée durant sept ans par la présence de l'Évêque. Notre plume se refuse à décrire ce qui s'y passa. Quelques jours après, le 24 du même mois, trois embarcations pleines de libertins et de libertines s'en allaient à Uapou, drapeau français en tête, pour montrer aux insulaires la bonne manière de s'amuser. A cette nouvelle, plus d'un brave cœur se révolte. « Le pavillon français a été souillé, écrivit quelqu'un, il faut qu'il soit vengé ou brûlé ! » Il ne fut ni vengé ni brûlé, car il resta entre les mains de M. Eyriaud des Vergnes ; mais on devine les suites de ces excitations malsaines. Les écoles qu'on avait eu tant de peine à reconstituer se vidèrent en quelques jours ; les garçons allèrent se faire circoncir, les filles se livrèrent au mal

et frappé la mission, cette faveur apparente change de nature par la fixation limitative à dix ans d'étendue et devient en réalité une charge injuste à effet différé.

La seconde impose une patente commerciale pour des actes qui ne sont ni ne paraissent rigoureusement commerciaux ; bien plus, elle défend le commerce. On ne voit pas trop comment des hommes qui se disent défenseurs de la stricte justice peuvent concilier tout cela. Voici le texte de cette décision :

« Attendu que la mission ne doit tenir aucun magasin de marchandises pour en faire le commerce, avons décidé et décidons :

« La mission est autorisée à payer ses travailleurs en marchandises, sous la condition qu'elle sera pourvue d'une patente de 4^e classe pour chaque île où elle fera exécuter des travaux de culture. »

On en prit quatre, dont le prix total fut de 620 francs.

sans retenue. Les pauvres missionnaires ne purent que se voiler la face et pleurer. L'arrivée du Gouverneur quelques semaines plus tard fut pour eux une heureuse diversion.

Le 3 septembre, au lendemain de la grande conférence de l'Évêque avec le Gouverneur, il y eut à Taiohaë une fête autrement civilisatrice que celles que recommandait le Résident. Une messe solennelle fut célébrée pour le repos de l'âme du bon roi Témoana, mort le 12 septembre 1863. Deux cents personnes y assistèrent, et à l'issue de la messe, le peuple se rendit processionnellement au cimetière où Monseigneur bénit une grande croix érigée sur le tertre où reposent les restes du dernier roi Marquisien.

« La cérémonie fut des plus recueillies, écrit le R. P. Chaulet. C'était vraiment édifiant; on lisait sur tous les visages le regret sincère du bon roi disparu, aussi célèbre pour l'ardeur de sa foi que pour la loyauté de son caractère et sa vaillance dans les combats. Il fut le propagateur de l'Évangile dans son petit royaume et l'ami fidèle de la mission. De son vivant il avait eu sans peine la sympathie de ses sujets, il est beau de voir qu'il la conserve après sa mort. Et moi aussi, continue le Père, j'ai des larmes à verser sur sa tombe, car la reconnaissance m'en fait un devoir; mais ne m'aurait-il rendu aucun service, je me croirais encore obligé à pleurer sur lui, à cause de ses bonnes qualités et de son noble cœur » (1).

A cette occasion, la reine Élisabeth Vaékéhu, épouse du roi défunt, donna une fête grandiose aux populations réunies des deux îles Nukuhiva et Uapou. Sa Grandeur avec les missionnaires de ces deux îles, le Gouverneur avec le Résident et l'état-major du *Surcouf*, les Sœurs de Saint-Joseph avec leurs élèves, les enfants des deux écoles de Hatihéu, les peuples de Nukuliiva et de Uapou prirent part au festin offert par la Reine. Tout y fut édification, concorde et modestie, et chacun s'en retourna en bénissant, d'une part, la mémoire du bon roi Témoana, et de l'autre, la générosité, la dignité, la sainteté de sa vertueuse épouse, la merveille de sa race.

* * *

Le lendemain, M. Girard partit pour Papeete et M. Eyriaud reprit aussitôt son rôle de persécuteur. Le *Surcouf* avait à peine

(1) Notice sur les Iles *Marquises*, 1872.

disparu à l'horizon, qu'un ridicule procès était ouvert à la Résidence pour enlever à la mission une terre qu'elle possédait à *Haaumé* près de *Hatihéu*. Cette terre lui avait été donnée en 1856 par *Hakatini*, chef des *Puhioho*, et toute la descendance de *Hakatini* avait solennellement reconnu et confirmé cette donation en 1865. Sans se laisser émouvoir par les déclarations les plus catégoriques et les protestations les plus fermes des héritiers et des principaux témoins de l'acte, M. Eyriaud des Vergnes, pour plaire à une indigne créature qu'il avait installée maîtresse chez lui, enleva cette terre de *Haaumé* à ses légitimes possesseurs et la donna à un étranger. Mais ce succès ne lui suffit pas. La présence des héritiers du donateur étant pour lui un cruel reproche, — il était dur, en effet, de voir se dresser devant lui de pauvres indigènes qui avaient refusé courageusement de favoriser son injustice, — il résolut de les éloigner de l'archipel; et pour cela, il ne trouva rien de mieux que de les considérer comme des hommes dangereux, qui s'apprêtaient à assassiner les gendarmes français et à faire la guerre aux *Atitoka*. Comment auraient-ils pu songer à pareille aventure, écrit le Père Chautet, ils n'avaient pas de fusils! N'importe, le 12 mars 1873, le gendarme Richard tombe à l'improviste chez deux de ces indigènes, *Pumoiho* et *Vaikau*. Il pensait avoir une rude lutte à soutenir; quelle ne fut pas sa surprise de se voir reçu à bras ouverts, en ami! Il leur déclara qu'il avait ordre de les mener en prison où se trouvait déjà leur compagnon *Pota*. Les deux canaques obéirent comme des agneaux; forts de leur innocence, ils espéraient bien que leur emprisonnement serait de courte durée. Mais, après cinq jours de réclusion extrêmement sévère, ils furent mis à bord du courrier partant pour *Papeete* et déférés au Tribunal supérieur de *Tahiti*.

— *Avez-vous tué quelqu'un?* leur demanda le juge de *Papeete*.
— Non.

— *Avez-vous volé?* — Non.

— *Vous êtes-vous révoltés?* — Non.

— *Quel est donc le crime pour lequel M. le Résident vous envoie ici?* — Nous n'en savons rien. M. le Résident nous a fait arrêter par le gendarme français, M. Richard; il nous a tenus en prison pendant cinq jours; il nous a embarqués à bord du courrier; et nous voici.

— *Quelle était votre occupation à Nukuhiva?* — Nous travaillions

à la culture du coton et nous priions. Lorsqu'on nous a arrêtés, nous aidions le Frère Michel à nous construire une maison.

En présence de telles déclarations, M. Holozet, chef du service judiciaire, s'empessa de prononcer un non-lieu et de mettre en liberté les trois prévenus. Un mois plus tard, *Le Vaudreuil*, commandant Lefèvre, les ramenait à Taiohaë, où une enquête s'ouvrit sur l'affaire d'*Haaumé* (11 mai 1873). La conclusion fut que les trois exilés retournèrent tranquillement sur leurs terres. Pour une fois tout de même la justice avait eu gain de cause (1).

(1) Dans son rapport au Ministère, M. Eyriaud dit, page 17, qu'il fut obligé de casser un chef (Pota) de Hatihéu. Il oublie d'ajouter que M. le Gouverneur le rétablit presque aussitôt; et le chef est mort en fonctions vingt-cinq ans plus tard.

CHAPITRE XXXV

M. EYRIAUD DES VERGNES SE FAIT LE *Nom* DU PRINCE STANISLAS MOANATINI. — DÉTAILS SUR L'ADOPTION ET L'*ikoa*. — AVANTAGES ET INCONVÉNIENTS DE CES DEUX COUTUMES MARQUISIENNES.

Avant le dénouement de l'affaire de *Haaumé*, M. Eyriaud des Vergnes, décidément épris des mœurs canaques, s'était fait adopter solennellement par le prince Stanislas Moanatini, ou plus exactement *s'était fait le Nom* de ce prince, qui avait adopté lui-même dans cette circonstance un enfant appelé *Pakauotéii*. De grandes fêtes avaient eu lieu pour célébrer cette double adoption, toutes les peuplades de Nukuhiva et de Uapou étaient venues étaler à *Hakau* le scandale de leurs danses et de leurs divertissements licencieux. Le prince Stanislas ayant perdu sa femme sur ces entrefaites, le Résident envoya un gendarme lui en chercher une chez les Sœurs : c'était une personne mariée qui s'était réfugiée là pour échapper à la séduction ; son mari vivait encore. M. Eyriaud fut ravi de pouvoir montrer une fois de plus que le mariage religieux n'avait pour lui aucune valeur ; il maria cette femme au jeune prince ; mais il n'empêcha pas les missionnaires de rappeler la parole du Sauveur : « Il n'est personne ici-bas qui ait le pouvoir de séparer ce que Dieu lui-même a uni. »

Puisque nous venons de parler d'*adoption*, nous interrompons un moment le cours douloureux de cette histoire pour donner quelques détails sur cette coutume très marquisienne, ainsi que sur une autre un peu du même genre, l'*ikoa*, qui consiste à faire échange de noms avec quelqu'un.

L'adoption n'est pas autre chose aux Marquises que ce que nous la connaissons dans nos pays, avec cette différence que, si chez

nous elle est une exception, aux Marquises au contraire elle est la règle générale. Ici il n'est peut-être pas un enfant sur dix qui reste dans sa famille naturelle, et qui soit élevé par sa mère. Si une mère a beaucoup d'enfants, tout au plus vers la fin réussira-t-elle à s'en réserver un; tous les autres lui auront été demandés, non pas comme on le fait ailleurs à l'âge de deux ou trois ans, mais avant leur naissance, parfois même avant leur conception! Presque toujours les demandes sont faites par plusieurs personnes à la fois; finalement on n'en retient que deux avec cette clause déterminante : si l'enfant qui doit naître est un garçon, il sera pour un tel; si c'est une fille, ce sera pour tel autre. Comme on le voit, les enfants ne sont pas encore nés, que déjà ils n'appartiennent plus à leurs père et mère. Et cette coutume de livrer ainsi les enfants est tellement ancrée dans le peuple qu'il faut à une mère une bien grande énergie pour oser dire : *non* à ceux qui lui demandent son enfant. Elle résistera peut-être à une première démarche; mais si on revient à la charge, si on insiste, elle finira par céder; et tout ce que les missionnaires ont pu faire pour développer le sentiment maternel et chrétien n'a abouti qu'à peu de chose. Il faudrait empêcher les demandes. Or, que les Marquisiens aiment ou n'aiment pas les enfants (puisque la chose est discutée), il est de fait que presque tous en veulent et en cherchent. La mère privée de son enfant en adopte bien vite un autre pour se dédommager (1). Celle qui, plus heureuse, a réussi à garder le sien, ne s'en contente pas toujours. Elle essaiera, elle aussi, d'en avoir un étranger, et, chose incroyable, ce sera celui-ci qui aura ses plus tendres caresses et, à l'heure du partage des biens, la plus grosse part de l'héritage familial.

Les chefs, quoique la chose fût très rare, pouvaient passer leurs titres et prérogatives à leurs fils adoptifs. C'est le renversement de toutes nos idées et on comprend que ce système anormal et immoral ait eu les plus tristes conséquences. Le R. P. Chaulet le regarde comme une des causes principales de la dépopulation de l'archipel.

En effet, beaucoup de femmes se disent : « A quoi bon avoir des enfants qui me seront enlevés sitôt après leur naissance : ils ne me connaîtront pas, et moi je ne les reverrai peut-être jamais plus? »

(1) On en a vu, faute d'enfant, allaiter et dorloter un petit cochon!

En second lieu, comme il y a toujours des compétitions à ce sujet, ceux qui ont reçu la promesse d'avoir l'enfant, se hâtent de l'enlever, de peur qu'un autre les prévienne. Ils arrachent ainsi l'enfant des mains de la mère, un mois, deux mois à peine après sa naissance. Beaucoup de ces pauvres petits, ne pouvant se passer encore du lait maternel et s'habituer à la *popoï* qu'on leur donne en échange, meurent au bout de quelques jours; les autres s'étiolent et échappent difficilement aux nombreuses maladies qui les guettent.

Une troisième et grave conséquence, c'est que l'éducation de l'enfant adopté est la chose du monde la plus irréalisable dans notre milieu. L'enfant adopté est un petit dieu et un tyran dans toute sa parenté adoptive. Que le maître d'école ne se montre pas trop sévère à son endroit, sans quoi le petit mâtin lui échappera et, sûr de recevoir bon accueil, se réfugiera auprès de ses père et mère adoptifs. Si, las de satisfaire ses caprices, ses père et mère adoptifs s'avisent un jour de lui faire une observation, gare à eux, l'enfant qui connaît sa force leur répondra de manière à leur enlever toute idée de rechute, ou bien il s'en ira, sans rien dire, auprès de tel oncle ou de tel parent adoptif où il sera toujours bien reçu. « Pourquoi l'enfant est-il venu? demandera-t-on. — Parce que ses père et mère adoptifs l'ont grondé. — Les méchants, pourquoi le grondaient-ils? Est-ce qu'on gronde un enfant comme celui-là? » Et il n'est pas de caresses et de mignardises qu'on ne lui prodigue. On commencera naturellement par lui donner ce qu'on lui avait refusé ailleurs; on comblera tous ses moindres désirs. Tout ira bien jusqu'au jour où quelqu'un se fâchera. L'enfant alors quittera la maison où on lui résiste et s'en ira auprès d'un autre parent; et ainsi de suite, il fera le tour de la parenté, de l'île, peut-être de l'archipel, à la recherche de tout ce qui peut flatter ses mauvais instincts. Règle générale, l'adoption telle qu'on la pratique aux Marquises mène à la dépravation.

Un quatrième inconvénient, tout à fait révoltant pour la nature, c'est que très souvent des frères grandissent, côte à côte, sans se connaître. J'ai eu ainsi dans mon école des enfants de 9 à 12 ans qui ignoraient absolument qu'ils étaient frères. En outre, comme ils étaient dans des familles adoptives différentes, il n'était pas rare de voir l'un parfaitement habillé, bien soigné, bien propre, tandis que l'autre avait à peine des guenilles pour se couvrir. Non seulement les frères ne se connaissent pas entre eux, mais si la

famille qui les a adoptés demeure loin de leur famille naturelle, ils n'ont parfois aucune idée de leurs vrais père et mère, et réciproquement ceux-ci les perdent de vue et ne songent guère plus à eux que s'ils ne leur avaient pas donné le jour. Peut-on imaginer situation plus contraire aux sentiments et aux devoirs de la nature? C'est pourquoi nous n'avons pas cessé d'en détourner les indigènes comme d'un usage qui conduit à la destruction de l'esprit de famille et au renversement des bases mêmes de la société.

Si les inconvénients de l'adoption sont si graves, d'où vient donc que les indigènes se sont engagés dans cette voie? Nous croyons que la première cause fut une raison toute politique; il semble, en effet, que l'adoption n'ait été de mise tout d'abord qu'entre familles de chefs. Comme l'a suffisamment démontré le cours de notre histoire, les peuplades marquisiennes étaient presque toujours dans un état d'hostilité les unes à l'égard des autres. Pour s'assurer des alliés, les chefs s'efforçaient de pénétrer par le moyen de l'adoption dans les familles principales des tribus voisines, car une des premières conséquences de l'adoption était d'établir un lien d'amitié et même de parenté entre les adoptants et tous les parents de l'adopté. Plus un chef adoptait d'enfants de tribus différentes, plus il avait d'alliés, et plus il était puissant.

Peu à peu, la pratique de l'adoption descendit de la caste des chefs à celle des simples roturiers. Ceux-ci adoptèrent également dans un but de sauvegarde en temps de guerre. Si, les hostilités éclatant tout à coup, ils se trouvaient sur le territoire d'une peuplade ennemie, ils n'avaient qu'à se réfugier auprès de leurs parents adoptifs fixés dans la peuplade, pour y attendre tranquillement la fin des événements. Un autre motif moins louable fut la convoitise. Beaucoup de familles ont donné ou adopté des enfants pour s'assurer à elles-mêmes ou à ces derniers des richesses qu'elles n'auraient pu avoir autrement.

La cérémonie de l'adoption était assez simple par elle-même. Les adoptants venaient offrir aux parents de l'adopté des présents, autrefois de la *tapa* et autres richesses canaques, aujourd'hui de l'argent, et de la nourriture. On faisait un grand festin, et à quelques jours de là, les parents de l'adopté rendaient la visite aux adoptants et leur offraient à leur tour des présents semblables à ceux qu'ils en avaient reçus. Suivant l'importance des familles, les repas et les fêtes étaient plus ou moins considérables.

* * *

L'adoption, toutefois, ne répondait pas entièrement au double but politique et intéressé qui l'avait mise en honneur dans l'archipel. On ne pouvait adopter que des enfants. Or, il pouvait être utile d'avoir un autre moyen de s'assurer les avantages de l'adoption. C'est ce qu'on fit en inventant l'*ikoa*. L'*ikoa* est une espèce de contrat par lequel deux personnes échangent leurs noms de telle sorte que les droits de l'un passent à l'autre : les droits suivent le nom. Cet usage entraîne des conséquences souverainement importantes. Il crée à l'instant une parenté toute nouvelle. Chacun des deux contractants acquiert un lien d'affinité avec tous les parents de l'autre. Je suis le nom de X, je suis comme un autre lui-même. J'ai domicile fictif dans sa vallée, dans sa maison. J'y puis aller, même que nos tribus soient en guerre, je serai bien reçu dans toute la peuplade. Si je désire un objet que possède mon *Nom*, je n'ai qu'à tendre la main, j'en suis propriétaire comme lui. Système tout à fait commode pour avoir ce que l'on veut, mais à condition de risquer aussi tout ce qu'on a soi-même, car entre *ikoa* on ne peut rien se refuser. Telle était la puissance de l'*ikoa* que si un prisonnier, sur le point de périr et de devenir victime, avait la chance de pouvoir prendre le chef de ses ennemis pour son *Nom*, il était sûr d'être mis en liberté. Dans un combat qui eut lieu à *Taipivai*, un malheureux blessé, sur le point d'être assommé, aperçut le chef de ceux qui allaient le mettre à mort; il s'élance vers lui en criant qu'il le prend pour son *Nom*; à l'instant, le chef arrête ses hommes et ordonne qu'on soigne le blessé comme on le soignerait lui-même. Des matelots déserteurs ou naufragés ont souvent échappé à la mort, ne sachant que plus tard qu'ils devaient leur salut à l'intervention d'un chef ou de la fille d'un chef qui les avaient pris pour leur *Nom*. De tous ceux que nous appelons colons ou résidents dans le pays, il y en a fort peu qui ne se soient faits le nom de quelque chef ou cheffesse par contrats bilatéraux où chacun escompte bien exploiter son associé. « J'aurai du rhum, du tabac, de l'opium, de l'argent... » dit l'un. « J'aurai ses terres, son assistance, ses ouvriers », dit l'autre.

Les premiers missionnaires n'ont pas méprisé ce moyen d'action qui vaut selon l'usage qu'on en fait. Le R. P. François de Paule

Baudichon était le nom de *Iotété* ; Mgr Dordillon celui de *Témoana*. C'était une garantie ni infailible ni tout à fait nulle de protection au milieu de gens anthropophages. Au point de vue des intérêts matériels, inutile de dire que les braves canaques étaient beaucoup plus disposés à recevoir qu'à donner, et que cette parenté était en général fort coûteuse pour les pauvres missionnaires.

On a dit que la bonne reine Vaékéhu était la mère adoptive de tous les missionnaires... C'est vrai, mais dans un sens spécial. Il n'y a pas eu, que je sache, d'*ikoa* positif entre elle et aucun membre de la mission. Mais comme elle patronnait leur œuvre, elle entendait bien aussi protéger leurs personnes, et voilà pourquoi elle ne manquait pas de dire qu'en offenser un seul, c'était l'offenser elle-même personnellement. Par ailleurs, elle pourvoyait à leurs besoins dans la mesure de ses ressources avec le dévouement et la délicatesse d'une mère. Dans ce sens, elle mérite bien le beau titre qu'on lui a donné.

L'*ikoa* n'a pas, tant s'en faut, les graves inconvénients de l'adoption. Il a pourtant celui de favoriser la multiplicité des noms dans un pays où on en change déjà beaucoup trop facilement. C'est un principe dans nos parages que le fils ne doit pas porter le nom de son père : ce nom est sacré, l'enfant ne doit même pas le prononcer. On accepte pourtant la tradition du nom de baptême. Mais en revanche, l'enfant trouvera de multiples occasions d'acquérir des noms nouveaux. Les principales sont : 1^o au moment du tatouage, où il est de règle d'adopter un nom malsonnant, bizarre, comme *Tutaépiha*, bouse de vache, *Tutaékioé*, crotte de rat, etc. ; 2^o lorsqu'on se signale par un exploit, surtout si on tue un ennemi, alors on a le droit de prendre le nom du vaincu (un indigène de Puamau, nommé *Timau*, ayant tué l'âne d'un ministre protestant, se fit appeler *Huriki*, bourrique !) ; 3^o chaque fois que l'on contracte un *ikoa*.

Enfin, si tous ces noms ne suffisent pas, on y ajoutera ceux de tels et tels parents adoptifs, etc... Le Marquisien se fait appeler des noms les plus divers, excepté du nom qui a été inscrit le jour de sa naissance sur le registre de l'état-civil. Tout cela met notre administration aux abois ; mais jusqu'ici elle n'a rien fait de sérieux pour empêcher la confusion des noms, ni pour s'opposer aux adoptions qui sont un si grave obstacle à la morale et à la conservation même de la race.

CHAPITRE XXXVI

M. EYRIAUD DES VERGNES VEUT DEVENIR COLON. — COMMENT IL ACQUIERT LA VALLÉE D'HAKAUI. — IL EST RELEVÉ DE SES FONCTIONS : SA TRISTE FIN. — SITUATION DE L'ARCHIPEL. — DÉPART DU P. DOMINIQUE FOURNON POUR LA FRANCE (1873-1874).

M. Eyriaud des Vergnes s'était donc fait l'*ikoa*, c'est-à-dire le nom du prince Stanislas Moanadini. Ne voulant pas faire les choses à moitié, marquisien de mœurs et de nom, il désira le devenir plus encore par la possession d'une terre. Il voulait pouvoir rester aux Marquises à l'expiration de son mandat de Résident, et lui qui avait tant méprisé les colons, qu'il appelait la « peste de l'archipel » (1), il s'appêtait à se transformer en un homme de cette espèce. Seulement, pour se garantir contre la misère et le vagabondage qu'il leur reprochait, il tenait à se pourvoir à l'avance d'un vaste domaine. Pour arriver à ses fins, il usa de moyens peut-être quelque peu habiles : nos lecteurs trouveront comme nous qu'ils manquent absolument de loyauté et d'honnêteté.

Un jour on vit venir à Taiohaë une nombreuse suite de chefs qui déclarèrent, les uns après les autres, que la vallée d'*Hakau* était la propriété de la reine Vaékéhu. La bonne reine fut bien surprise d'une telle démarche. Les gens d'*Hakau* avaient toujours été les ennemis irréconciliables de son mari défunt, le roi Témooana ; quant à elle, jamais elle ne s'était connu le moindre intérêt personnel chez les habitants de cette vallée. Elle pensa qu'ils voulaient la prendre pour cheffesse et pour protectrice. C'était trop beau

(1) Eyriaud des Vergnes. *L'archipel des Marquises*, p. 12, 13.

pour être vrai dans les temps que nous traversons. Huit jours ne s'étaient pas écoulés, que Vaékéhu n'avait plus rien à Hakaui, tous ses droits étaient passés à M. Eyriaud des Vergnes. Comment cela s'était-il fait? De la façon la plus simple.

Les chefs avaient à peine fini de déclarer que Vaékéhu était maîtresse d'Hakaui, qu'aussitôt on rédigeait un acte de donation, par lequel la reine cédait ses droits à son fils, le prince Stanislas. Pour plus d'authenticité, on y apposait la signature de la reine, laquelle ne savait pas écrire! Puis, par un second acte, non moins authentique, le prince Stanislas transmettait le tout à son *ikoa*, M. Eyriaud des Vergnes; et celui-ci devenait le seul maître de la vallée.

La ruse était bien un peu cousue de fil blanc, mais on n'y regardait pas de si près avec celui qui avait tous les pouvoirs en mains. La reine cependant protesta de toutes ses forces, quand elle apprit l'abus qu'on avait fait de son nom et de sa signature (1). Peut-être ses protestations ne furent pas étrangères à l'éloignement de M. Eyriaud des Marquises.

Quand il eut bien pris possession de ses terres, lorsqu'il y eut bâti une assez belle maison, le gouverneur de Tahiti, M. Gilbert Pierre, lui fit savoir qu'il n'agréait pas ses procédés colonisateurs, et qu'il eût à céder la place à un autre et même à quitter l'archipel, car, d'après ce qu'on dit, le commandant du navire qui apporta la nouvelle, avait mission de l'enlever de force, au cas où il aurait fait mine de vouloir rester. Il ne fit aucune opposition; il transmit sa succession de Résident à M. Eggiman, sous-commissaire de marine, et il partit (février 1874); son départ fut un immense soulagement pour tout le monde.

Que devint-il? Deux lignes d'une lettre d'un amiral à Mgr Dordillon nous révèlent sa triste fin : « J'ai appris avec beaucoup de peine, écrit cet amiral, que M. Eyriaud a fait beaucoup de mal aux Marquises. Je l'ai eu peu de temps à mon bord. Il est mort : il n'a pas eu le courage de vivre! » Le malheureux avait mis fin à ses jours!... Quant à la pauvre créature qu'il avait associée à son libertinage et à son administration, elle ne tarda pas à mourir, rongée par la tuberculose. Mais l'œuvre démoralisatrice dont ils

(1) Savourons cette remarque de M. Eyriaud au sujet de la reine : « Son seul défaut serait peut-être d'être trop bonne et de se laisser déponiller, par le premier venu, de tout ce qui lui appartient en propre. » *Op. cit.*, p. 48.

avaient été les ardents propagateurs se continua longtemps après eux, et M. Eggiman, le nouvel administrateur, eut bien de la peine à dominer la situation. Le mal pénètre mille fois plus vite que le bien dans les âmes des sauvages, et il y pénètre d'autant plus profondément que le bras qui l'y enfonce est doué de plus de vigueur. Or, tel était bien le cas pour le mal encouragé ou conseillé par M. Eyriaud des Vergnes.

On ne se fait pas une idée exacte de la puissance de nos petits résidents des Marquises. « Ils ont une autorité aussi grande, aussi absolue, écrit un officier de marine, que celle d'un capitaine de navire en mer ! » M. Eyriaud s'est amusé lui-même à nous donner la liste de ses attributions, et il proclame qu'on chercherait vainement ailleurs un aussi bel assemblage de fonctions considérables. Il est ordonnateur, officier de l'Etat civil, commissaire de l'inscription maritime, consul de toutes les nations, juge de paix, ingénieur, médecin... Son autorité est si grande, si respectée, qu'il n'a qu'à donner un ordre par écrit et à l'afficher sur un arbre, pour qu'aussitôt il soit fidèlement exécuté. Cet ordre, dit-il, est *toujours exécuté immédiatement* (1). Nous avons déjà vu, et nous verrons encore bien des fois qu'il n'en fut pas toujours ainsi, du moins chez les peuplades du Sud-Est ; mais dans le Nord et en particulier à Nukuhiva, il est bien vrai qu'on ne résistait guère aux ordres du Résident (2).

M. Eyriaud des Vergnes avait donc toutes les facilités possibles pour faire le bien, civiliser les indigènes et développer le travail et les plantations qui commençaient : il est donc bien coupable de n'avoir usé de son pouvoir que pour relancer ce peuple dans les excès du paganisme et de la sauvagerie. Quelle responsabilité

(1) *Op. cit.*, p. 9, 11.

(2) Nous avons cité souvent et nous pourrions citer encore le travail de M. Eyriaud des Vergnes intitulé *L'Archipel des îles Marquises*. Ce n'est qu'un extrait d'un rapport au Ministre de la Marine. Il forme une brochure in-8° de 98 pages et a été publié en 1877 chez Berger-Levrault. L'auteur y est plus réservé à l'égard de la mission, qu'il ne l'a été dans son gouvernement. Parlant des moyens employés pour faire cesser l'anthropophagie, il n'en cite pas d'autres que « la présence des missionnaires et leurs exhortations constantes ». Pourquoi donc, reconnaissant la bonté de leur œuvre, s'efforça-t-il toujours de détruire leur influence civilisatrice ?...

Sa constitution de la propriété (p. 22) ne repose ni sur la justice ni sur la vérité. D'après lui, les chefs sont seuls possesseurs du sol, les sujets n'ont rien. Là-dessus, on dira en 1901 : « les chefs, c'est le gouvernement français ! » Et

devant Dieu et devant les hommes ! Voici en quel état il laissait l'archipel.

A Nukuhiva et Uapou, les esprits étaient tout entiers aux amusements licencieux. Les *uta haaévaéva*, chants obscènes dramatisés, ne cessaient dans un endroit que pour commencer dans un autre. Les acteurs allaient de peuplade en peuplade, ceux de Nukuhiva parcouraient les baies d'Uapou, ceux de l'île Uapou passaient dans celles de Nukuhiva. Ce qu'il fallait de cochons pour alimenter ces fêtes est inimaginable. Et naturellement on faisait main basse sur tout ce qu'on pouvait atteindre, le vol était à l'ordre du jour. Comme on le pense bien, ces désordres menaient à des scènes tragiques où le suicide avait sa bonne part. Pauvres missionnaires, que de tristesse dans l'âme ! Suivant la parole prophétique, ils n'en continuaient pas moins leur apostolat, arrosant de leurs larmes les sillons qu'ils avaient tant de peine à ensemencher, *euntes ibant et flebant mittentes semina sua*. Ils préparaient des temples matériels en attendant de pouvoir y amener des âmes plus attentives. Leurs efforts n'étaient pas complètement infructueux : bon nombre d'indigènes s'intéressaient à la future grande église d'Hatihéu et s'inscrivaient pour de belles offrandes sur la liste de souscription destinée à payer les statues et les orgues de cette église. Pendant ce temps, le Frère Michel Blanc escaladait le sommet du mont *Héu* et y maçonnait une colossale statue de la Vierge — Notre-Dame du Mont Hén — que la mission élevait ainsi au-dessus de l'île Nukuhiva comme un signe de miséricorde et de médiation (1).

on appliquera ce système subversif qui nous fait haïr, nous et notre administration. Autrefois, disent les Canaques, les propriétés se transmettaient par don, alliance, succession, conquête et partage. Aujourd'hui il n'y a que la loi « *na te ture* », qui tantôt ratifie, tantôt condamne les anciens principes. Le système de M. Eyriaud a pu séduire des lecteurs peu au courant des us et coutumes anciennes des Marquises ; il ne satisfait ni l'historien compétent et sincère, ni le lecteur averti et désintéressé. Ce n'est pas la seule inexactitude qu'on ait à relever dans la brochure de M. Eyriaud, mais elle est une de celles qui ont en ce moment la plus triste conséquence, à l'heure où on s'occupe de l'établissement de la propriété foncière dans l'archipel.

(1) C'est à cette époque, mai 1873, que la reine Vaékéhu, de concert avec *Touata* et *Hopevehine*, redonna par un acte authentique les limites actuelles du nouvel établissement de la mission.

Dans le groupe Sud-Est, le travail et la prière étaient souvent interrompus par les scènes d'ivresse et de cannibalisme; les missionnaires avaient à se garer contre les attaques des brigands. Voici un échantillon. Un chef de l'île Hivaoa, un certain *Pina*, chef des



ILES MARQUISES : Notre-Dame du Mont Héu à Hatihéu (Nukuhiva).
Statue sculptée par le Frère Michel Blanc, SS.-CC.

Papuai d'Atuona, fut surpris au moment où il dépeçait les corps d'un chef et d'une cheffesse du voisinage. Dérangé dans sa besogne par les coups de revolver d'un Irlandais, il n'eut que le temps d'emporter une tête et les bras de ses deux victimes pour aller en faire un repas avec ses hommes d'armes. Une guerre s'en suivit, de nombreuses cases furent brûlées, la maison du Père Orens ser-

vit de refuge aux travailleurs chinois de la plantation Hart, le Frère Othon faillit payer de sa tête le salut de deux enfants qu'il soustrayait à la dent des cannibales. Surpris en route au moment où il menait ces enfants dans une autre vallée, il les enferma dans la chapelle de *Hanatékuua*, et il se mit à la porte, décidé à défendre de toutes manières ce dépôt que le P. Orens lui avait confié. N'étant pas de force à lutter contre les brigands, il eut recours à la ruse, il se mit à parlementer avec eux. Pendant ce temps, le chef de la vallée arrivait avec du secours, et les agresseurs furent obligés de s'enfuir.

Au moins le crime de *Pina* ne demeura pas impuni. Le *Bruat*, commandant Marescaut, bombardra les cases des Papuā qui furent détruites et livrées aux flammes. La maison du P. Orens servit de quartier général aux troupes de débarquement; toute la peuplade vint y faire son adhésion aux Français. *Pina* et ses complices eurent beau franchir la crête des montagnes, ils tombèrent dans des tribus qui s'étaient unies à nos soldats, et ils furent enchaînés à bord de l'avisio et conduits à Tahiti (juillet 1873).

Malgré ces actes de sauvagerie, il se faisait un peu de bien dans l'île. En passant à *Puamau* vers cette époque, Mgr Dordillon confirma une dizaine de néophytes. A *Naoë*, il bénit le 5 mai la chapelle élevée par la peuplade, il admit au catéchuménat les cinq chefs de la vallée et fut l'objet d'enthousiastes manifestations. A *Atuona*, il constata la bonne volonté des indigènes, qui réunissaient d'énormes matériaux pour la construction de leur future église.

A l'île Tahuata, il admit au catéchuménat 13 personnes de la baie de Vaïtahu. Le 12 août 1873, le R. P. Dominique Fournon, assisté de 3 Pères et de 2 Frères, bénit solennellement l'église que le Frère Nicolas Haudecœur y avait élevée sur l'emplacement de la première chapelle bâtie par les premiers missionnaires (1). Ce fut l'occasion d'une fête grandiose à en juger par le menu du repas; il y avait 50 cochons, 4 requins, 10 barils de popoï, des montagnes de fruits... Cinq enfants furent baptisés dans cette circonstance. La chapelle fut dédiée à la Sainte Vierge sous le vocable de « *Madre de Dios* », mère de Dieu, en souvenir du nom que les

(1) L'année suivante 1874, le F. Nicolas construisit un presbytère sur l'emplacement de la cuisine des premiers missionnaires.

Espagnols avaient donné à cette baie en 1595. La prière et le travail allaient presque bien dans ce poste. Malheureusement il suffisait du passage d'un baleinier pour dévoyer toute la jeunesse du sexe, qui gagnait aussitôt le bord à la nage... C'est, du reste, un fait aussi clair que le jour, que les baies fréquemment visitées et de longue date par les baleiniers, comme *Omoa*, *Vaitahu* et *Taiohaé*, n'ont jamais été capables d'un progrès moral sérieux. Depuis longtemps les deux dernières n'ont plus un habitant d'origine locale, et la première n'en a plus que quelques unités. Au feu de la débauche, ils ont tout perdu, l'honneur et la vie.

Ajoutons que, dans la vallée voisine, à *Hapatonî*, le R. P. Emmeran réussissait à construire une chapelle, et que le jour de la bénédiction, il inscrivait 5 filles au catéchuménat; et nous aurons ainsi une idée générale de l'état de cette pauvre mission au départ de M. Eyriaud des Vergnes. On y travaillait un peu, on y priait aussi, on construisait des chapelles, des presbytères, des entrepôts pour le coton. C'est merveille qu'on pût en faire autant, vu les difficultés sans cesse renaissantes de la part des indigènes et la malveillance acharnée de l'administration. Vers le commencement de l'année 1874, le R. P. Dominique Fournon, provincial, partit pour la France, afin d'assister au chapitre général de son Institut, qui devait se tenir à Paris le 1^{er} septembre de cette même année. Le Frère Othon, malade, partit aussi vers cette époque pour Valparaiso; mais arrivé à Tahiti, on le jugea assez sérieusement atteint pour le renvoyer directement en Europe.

CHAPITRE XXXVII

ADMINISTRATION DE M. EGGIMAN. — IL FAVORISE LES ÉCOLES ET OCTROIE 50 FRANCS D'AMENDE A MGR DORDILLON ET AU FRÈRE FRÉZAL QU'IL ASSIMILE A UN VAGABOND. — GRAVES DÉSORDRES DANS LE SUD-EST. (1874-1875).

M. Eggiman ne passa guère qu'une quinzaine de mois aux Marquises, de février 1874 à mai 1875. Ce brave sous-commissaire martiniquais fit preuve de bon vouloir, et s'il ne fut pas absolument sans reproche, du moins il eut le mérite de travailler sincèrement au bien de la colonie.

A peine installé, il partit visiter les îles *Hiraoa* et *Tuhuata*. Dans la première, toujours célèbre par l'humeur farouche de ses habitants, il institua des chefs à *Puamau*, *Hanahi* et *Atuona*. Il leur enjoignit de lui faire connaître, par l'intermédiaire des missionnaires, tous les désordres qui se commettraient dans leurs peuplades, avec menace de les condamner aux travaux publics de *Taiohaë*, s'ils manquaient à ce devoir. Dans la seconde, apprenant qu'un navire baleinier venait de vendre de la poudre aux indigènes, il exigea immédiatement que cette poudre lui fût livrée, ce qu'il obtint par l'entremise du R. P. Emmeran; de plus, il menaça des travaux publics tous ceux qui avaient participé ou qui participeraient dorénavant à des acquisitions de ce genre.

Rentré à Nukuhiva, il trouva cette île, comme nous l'avons dit, entièrement adonnée aux chants et danses obscènes. Des bandes de libertins parcouraient les vallées, pillaient les basses-cours, mettant à sec tous les trous de *ma*; telle était leur licence, qu'à leur approche, toute femme honnête se réfugiait à la mission. Une

grande fête eut lieu à *Anaho*. Les 58 enfants que M. Eggiman avait réunis à l'école d'*Hatihéu* s'échappèrent pour y assister. Le Résident trouva que c'était par trop réussi, et il octroya 15 jours de prison à l'auteur de la fête, 15 jours également à *Koamua* qui avait acheté de l'eau-de-vie, et un mois à un demi-blanc pour s'être fait tatouer.

Ces mesures étaient excellentes, elles auraient certainement porté leurs fruits, si hélas! M. Eggiman ne les avait éternuées en assistant peu après à une de ces réjouissances malsaines, et en entraînant sous son toit pour son service intime une personne qui n'avait nullement sollicité cet honneur. Les canaques virent là une approbation implicite de leur manière de s'amuser, et les fêtes se multiplièrent de toutes parts. Une dizaine de condamnations à la prison les empêchèrent néanmoins de dégénérer trop souvent en infâmes saturnales, mais l'esprit de licence continua à régner dans l'île.

Pendant ce temps, les cannibales d'*Hivaoa* revenaient à leurs amours. Le 13 mars, un brigand d'*Hanaiapa* assassinait 3 personnes en une seule fois. Huit jours après, une bande de pillards mettait à sac la mission d'*Hanapaaaoa*. Non contents de voler les effets du missionnaire, ils profanèrent la pierre d'autel, des femmes s'affublèrent des ornements sacrés et le calice fut employé à faire des libations à un *tiki* (idole). En apprenant ces exploits, M. le gouverneur Gilbert-Pierre, de passage à *Taiohaï* le 23 mars, déclara qu'il fallait donner une leçon à tous ces fous. De *Tahiti* il envoya le *Sander*, en faisant dire aux indigènes qu'une somme de cent francs serait donnée pour la capture de chacun des 4 principaux auteurs du pillage; il nomma en même temps 4 *mutoï* pour *Atuona*, *Hanaiapa*, *Hanahi* et *Puamau*, deux à la solde de 360 francs, deux à la solde de 240 francs (1).

Le *Sander* chercha vainement l'assassin des 3 victimes d'*Hanaiapa* : il fut absolument introuvable; quant à obtenir, moyennant cent francs, l'arrestation des pillards de *Hanapaaaoa*, le Gouverneur en fut tout simplement pour ses frais. Le capitaine embarqua tout de même 4 naturels qu'il emmena en otages ou comme témoins,

(1) Décisions du 23 mai 1874, parues le 29 mai à l'*Officiel des Etablissements français de l'Océanie*. Nous croyons savoir que les *mutoï* s'acquittèrent si bien de leurs fonctions, qu'il ne vint jamais à l'idée d'aucun gouverneur de leur verser les appointements prévus au jour de leur création.

et il alla bombarder le village d'Hanapaaoa. Un obus blessa un indigène, ce que voyant, les autres se hâtèrent de restituer le calice et le missel.

Mais la peur du canon ne pouvait être de longue durée dans une population d'ivrognes. Si l'eau-de-vie ne donne pas le vrai courage, elle provoque au moins l'audace des mauvais coups. Le 20 juin 1874, la guerre éclata entre les gens de Puamau et ceux de Hanaupé; il y eut cinq morts. Un mois plus tard, on assassine sur divers points et jusque dans l'enclos du ministre protestant Kékéla à Puamau. Le pauvre homme en a tant de frayeur, qu'immédiatement il vend son matériel et veut s'enfuir à toute force. Heureusement le navire de guerre la *Mésange* arrive et le rassure : M. Eggiman est à bord, 22 septembre 1874. Entendant les coups de fusil que les *Mavi* de Puamau échangent avec les *Hatua*, le Résident part accompagné seulement de deux gendarmes, gravit la montagne où l'on se bat. Il parle, il exhorte, il supplie les belligérants de cesser le feu, il montre les canons de la *Mésange* en rade de Puamau; rien n'y fait, les guerriers continuent à tirer des coups de fusil, et les balles pleuvent si près du Résident, que force lui est de s'éloigner au plus vite pour ne pas être inutilement victime de son dévouement et de sa belle intrépidité.

La *Mésange* avait ordre de s'emparer d'un des principaux cannibales de l'île; elle échoua complètement dans sa mission, comme l'avait fait le *Sander* deux mois auparavant. Elle se dédommagea en allant visiter les baies de l'île voisine Tahuata. Les désordres y étaient moins sanglants qu'à Hivaoa, mais pour le reste, c'était à peu près la même chose. En passant à *Vaitahu*, le Commandant interdit l'eau-de-vie, le tatouage, la vente, le don ou l'échange d'armes et de munitions de guerre; il ordonna aux chefs de confisquer les baleiniers qui débarqueraient ces articles; enfin il décida l'ouverture d'une école, ce qui amena 15 élèves, 7 garçons et 8 filles (7 novembre 1874).

Ces mesures produisirent un moment d'accalmie. On put s'en rendre compte au passage du baleinier l'*Atlantique* au mois de décembre. Pas une seule femme de Vaitahu ne consentit à se rendre à bord, ce qui dans la circonstance était presque de l'héroïsme, vu que les femmes des autres peuplades s'y rendaient avec empressement.

Tout ceci nous montre que la succession laissée par Eyriaud des

Vergnes était pleine de difficultés et même de périls. M. Eggiman comprit qu'il avait peu à attendre de la génération présente, et qu'il fallait avant tout essayer de sauver les enfants. La première chose à faire était d'ouvrir et de soutenir les écoles. Il s'y employa de toutes ses forces, nous sommes heureux de le proclamer. Pour attirer les élèves à l'école de Hatihéu, il fit à plusieurs reprises des distributions d'habits et de biscuits. Il désira une école de garçons à Taiohaë, et la mission se hâta de répondre à ses vœux. Il en ouvrit même dans les autres peuplades, à *Vaii*, à *Aakapa*, à *Hooumi* dans l'île Nukuhiva; puis à *Hakahau*, à *Hohoi*, à *Hakamoui* dans l'île Uapou. Mais ces écoles de vallées ne durèrent pas plus de deux ans. Elles étaient confiées à des indigènes élevés à l'école d'Hatihéu, et l'on comptait sur la haute surveillance des missionnaires pour les soutenir. Les missionnaires ne demeurant pas à poste fixe dans ces vallées, ne pouvaient visiter ces écoles que de loin en loin. C'était trop peu, et l'on comprit qu'il vallait mieux se contenter de trois ou quatre grandes écoles aux chefs-lieux des îles, que d'éparpiller ainsi son monde dans les vallées secondaires.

Ici se place un fait qui nous révèle le défaut de bienveillance ou le manque absolu de tact dont la plupart des administrateurs ont fait preuve à l'égard de la mission et de ses représentants. Nous venons de dire combien M. Eggiman tenait aux écoles, et comment, pour entrer dans ses vues, la mission s'empressa d'en ouvrir une pour les garçons à Taiohaë. Cette école devait être construite dans l'enclos de *Mauia*. Comme si la Providence eût voulu favoriser cette œuvre, le R. P. Dominique Fournon, revenant de France, arriva tout à coup à Taiohaë, en compagnie du Fr. Frézal Charmes, qu'il avait obtenu du Supérieur général (1). Mgr Dordillon arrêta le Frère au passage, et l'employa sur le champ à la construction de l'école projetée. Le travail était à peine commencé, que M. Eggiman, siégeant en correctionnelle, citait l'Evêque et le Frère à sa barre et les condamnait l'un et l'autre à 50 francs d'amende et aux dépens. Quel crime avaient-ils commis? *Risum teneatis!* Un arrêté local, porté contre les déserteurs et les vagabonds, défendait d'employer ces nouveaux venus jusqu'à ce qu'ils eussent fait officiellement leur déclaration de présence dans

(1) Le R. P. Dominique et le Frère Frézal s'étaient embarqués à Brest le 16 septembre 1874.

l'archipel. Le Fr. Frézal Charmes n'étant ni vagabond, mais un brave religieux parfaitement en règle avec ses supérieurs, puisque son Provincial l'avait emmené lui-même de France, nul n'avait eut l'idée qu'on pût lui appliquer l'arrêté porté contre les déserteurs. Mais M. Eggiman veillait, et Monseigneur et le Frère, l'employant et l'employé, comme disait la sentence, éprouvèrent soudain les rigueurs de sa justice; comme si 50 hommes tués dans des guets-apens et pour la plupart rôtis et mangés dans les limites de sa juridiction, n'étaient pas mille fois plus dignes de ses soucis et de ses préoccupations de Résident!

On aura beau dire pour le disculper que la loi est aveugle et qu'elle atteignait tous les étrangers. Nous répondrons avec notre simple bon sens que si le législateur fait des lois aveugles, il espère bien que les juges qui l'appliqueront sauront ouvrir les yeux pour l'empêcher de frapper à côté du but poursuivi. Or le but à atteindre, c'étaient les vagabonds et les déserteurs, et non pas un pauvre Frère qui, à peine arrivé, se mettait à l'œuvre pour le bien de la colonie. Si M. Eggiman avait voulu être conséquent avec lui-même et aller jusqu'au bout de ses principes, il aurait dû s'administrer à lui-même une amende de cinquante francs, puisque en définitive c'était pour le servir que le Frère s'était mis à l'ouvrage.

Mgr Dordillon fut tellement révolté de ce procédé injuste et grossier, qu'il songea à quitter Taiohoë pour se retirer à Hatihéu. Il n'en fit rien cependant, et il subit ce nouvel affront, en répétant avec l'apôtre saint Paul : *persecutionem patimur, et sustinemus* : on nous persécute, et nous le supportons! (I Cor. iv, 12).

CHAPITRE XXXVIII

LE R. P. DOMINIQUE FOURNON SE REND EN FRANCE POUR L'IMPRESSION D'UN LIVRE MARQUISIEN ET POUR ASSISTER AU CHAPITRE GÉNÉRAL DE SON INSTITUT. — IL Y PLAIDE EN FAVEUR DE LA CULTURE DU COTON (1874).

Peu de jours après le départ de M. Eyriaud des Vergnes, le R. P. Dominique Fournon, était parti lui-même pour la France. Il s'y rendait pour deux motifs : d'abord pour faire imprimer un livre marquisien absolument indispensable aux néophytes, puis pour assister au Chapitre général de son Institut, auquel il était convoqué en sa qualité de Provincial (1). Il avait 59 ans et en avait déjà passé 29 en mission.

Lorsqu'il arriva à Picpus, on ne fut pas peu édifié de la simplicité et de la pauvreté de son équipage. Loin de s'embarrasser comme tant de voyageurs, de malles et de valises au transport pénible et dispendieux, il avait réalisé presque à la lettre la recommandation de Notre-Seigneur à ses apôtres : n'emportez ni besace, ni double vêtement, ni chaussures... A l'exemple de la vénérable Mère Javouey, fondatrice des vaillantes Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, il estimait que le bagage d'un missionnaire devait pouvoir tenir dans un chausson ; le sien, à ce qu'on dit, remplissait tout juste un mouchoir, et c'est ainsi qu'il avait franchi les 4 à 5.000 lieues qui séparent les Marquises de Paris.

A peine arrivé, sans perdre une minute, il se met en quête d'un

(1) Jusque-là il n'y avait eu que des Vice-Provinciaux dans nos missions d'Océanie, le Provincial de toutes les missions étant en résidence à Valparaiso. Mais à partir de cette époque, chaque mission eut son Provincial, conformément aux constitutions de l'Institut.

imprimeur, et en quelques mois, aidé du R. P. Jean Lecornu, son ancien confrère, il fait sortir des presses de la maison Simon Raçon et C^{ie} un gros ouvrage intitulé *Hamani haatuhuna*, comprenant 2 volumes in-16 d'environ 450 pages chacun. Cet ouvrage renferme un abrégé de la Genèse, des livres de Job, de Tobie, des Prophètes, des Macchabées; les Evangiles de saint Mathieu et de saint Jean, les Actes des apôtres, la vie de la Sainte Vierge, les Évangiles des dimanches et des fêtes, des instructions pour les fêtes des Saints, et des milliers de strophes de cantiques où se trouve condensée la doctrine chrétienne. Avec ces deux volumes et un autre intitulé *Hamani Pure*, « Livre de prières », les Marquisiens allaient avoir de quoi s'instruire et charmer utilement et pieusement leurs loisirs.

Le Chapitre général s'ouvrit à Picpus le 1^{er} septembre. Nous n'avons pas à nous occuper de ce qu'on y traita pour le bien général de notre Société, mais nous devons mentionner cependant la part active que le R. P. Dominique dut y prendre pour défendre une des œuvres les plus chères à sa mission, la *culture du coton*. Cela va surprendre peut-être, mais cette œuvre avait besoin de gagner la sympathie de plus d'un membre de l'assemblée, et avant tout celle du Supérieur général. En voyant combien les ennemis de l'Église prenaient prétexte de cette culture pour attaquer la mission et même l'Institut, accusant les missionnaires de faire du commerce et de causer des préjudices aux marchands, on se demandait si cette œuvre était vraiment dans l'ordre de celles que la Providence impose à des hommes apostoliques, et s'il ne valait pas mieux y renoncer complètement pour s'adonner purement et simplement à la prédication de l'Évangile...

Le R. P. Dominique répondit, en montrant combien cette œuvre était utile et même en quelque sorte indispensable à l'apostolat des Marquisiens :

Dès les premiers jours de la mission, dit-il, on a constaté que l'insulaire des Marquises est tellement matériel, que la seule exposition de la doctrine chrétienne est impuissante à l'attirer vers nous. Il fallut recourir à des cadeaux : on donna des vêtements, des étoffes, des objets divers. On réussit par là à grouper un certain nombre de néophytes.

Mais toujours donner, toujours faire des cadeaux, est un moyen d'apostatolat dispendieux pour la mission et funeste même aux indigènes. Outre qu'il leur fait croire que nous avons l'obligation de tout leur donner gratis et de contenter tous leurs caprices, ce système a le grave inconvénient de faire des jaloux et d'encourager la paresse, source de presque toutes les misères physiques et morales qui désolent notre archipel. Les gouverneurs se sont préoccupés comme nous de cette plaie hideuse de l'oisiveté canaque ; ils ont reconnu que ce serait faire un bien immense à ce peuple, que de l'amener peu à peu à une vie de travail.

En 1862, le gouverneur de Tahiti invita Mgr Dordillon à entreprendre dans ce but la culture du cotonnier. Monseigneur accepta, il se mit à l'œuvre à Taiohaë, et engagea tous les missionnaires à en faire autant dans leurs districts. « Faisons-le, me disait-il un jour, pour qu'on ne puisse pas nous accuser d'être indifférents au progrès matériel de la colonie : autrement on ne manquera pas de dire comme autrefois, que la mission ne fait rien pour le bien des canaques, et qu'il n'y a pas lieu de la protéger. »

Ce que faisaient Monseigneur et les Pères de Nukuhiva et d'Uapou, je l'entrepris de mon côté à l'île Hivaoa, et ce fut avec plein succès. Je déclarai à nos anthropophages que désormais je ne leur donnerais rien gratis ; que s'ils désiraient quelque chose, ils devraient le gagner par le travail. Cette parole ne leur déplut pas : ils promirent de venir travailler. Seulement, comme je ne pouvais perdre de vue le but apostolique qui nous a emmenés dans l'archipel, j'ajoutai que je n'accepterais au nombre de mes travailleurs que ceux qui consentiraient à assister à nos instructions et à nos offices religieux. Cette seconde condition fut en général bien accueillie, et au seul poste de Puamau, j'eus immédiatement à ma disposition plus de cent hommes de bonne volonté. Tous les jours on leur faisait une instruction soit à l'église, soit dans les champs, soit dans une maison particulière. C'est ce que nous faisons encore aujourd'hui. L'école suivit de près la plantation, car beaucoup de canaques voulurent apprendre à lire. Il en fut ainsi dans chaque poste, et tout le monde y trouva son avantage. Les naturels y gagnaient de quoi se procurer les objets dont ils avaient envie ; au bout de quelques mois, ils furent méconnaissables : ils avaient des vêtements bien conditionnés, leurs maisons se paraient d'ustensiles de ménage et autres objets utiles. Le missionnaire, de son côté, y trouva toute facilité pour faire le catéchisme, enseigner les prières et les cantiques, et en outre il s'attacha fortement les âmes sinon par les liens de la pure gratitude, du moins par ceux d'une dépendance qui n'exclut pas l'affection. Tenir les néophytes autour de nous, c'était les soustraire à mille tentations, par conséquent c'était un très grand bien. Et vraiment, ces bons travailleurs nous ont donné de réelles consolations. Plus d'une fois j'ai

pleuré d'attendrissement en les voyant se grouper autour de Monseigneur avec une piété filiale que je n'avais jamais soupçonnée dans des âmes de cannibales. Nos travailleurs étaient heureux, c'était visible; aussi les autres peuplades étaient-elles jalouses; et comme on attribuait ce bonheur à la présence du missionnaire, c'était à qui aurait un missionnaire dans sa vallée. En voici une preuve touchante.

L'île Tahuata était abandonnée depuis de longues années, faute de missionnaires. A son retour du Concile, Monseigneur résolut d'en reprendre l'évangélisation et le R. P. Emmeran fut désigné pour cela. Le Père n'eut pas plus tôt pris possession de son poste, qu'immédiatement il vit accourir les canaques pour s'inscrire au nombre de ses néophytes, mais, chose digne de remarque, presque tous mettaient comme condition que le Père les accepterait au travail. Le Père le leur promit, et voilà des néophytes tellement attachés à leur missionnaire que leur seule crainte est de le perdre. Nos canaques sont réputés pour le vol; mais il n'y a pas de danger qu'on vole quelque chose au Père Emmeran. Quand il va en course, ou qu'il s'absente pendant quatre ou cinq jours, il peut laisser sa porte ouverte, personne ne lui enlèvera ni une brasse d'étoffe, ni le moindre objet; les néophytes se sont donné le mot pour ne rien lui dérober, de peur que, en punition, il ne s'en aille dans une autre île. Voilà les merveilles opérées par la culture du coton...

Vous désirez savoir peut-être comment nous nous y sommes pris pour faire nos plantations? Nous avons acheté ou loué, au nom de la mission, ou reçu en donation, à la manière canaque, des terrains de nulle valeur pour les indigènes. Là où il y avait des arbres, nous les avons fait disparaître par le feu, et à leur place nous avons planté des cotonniers. A l'époque de la récolte, les néophytes cueillent le coton, et nous les payons au *pro rata* de ce que nous recevons nous-mêmes des armateurs. Si le coton est cher, nous payons largement, s'il est bon marché, nous donnons en conséquence.

Libre à nos indigènes de travailler pour ce que nous pouvons leur offrir. Mais ils sont trop heureux de répondre à notre appel, et en général nous ne manquons pas de bras. Nous les payons avec des étoffes, des vêtements, des objets utiles à leur ménage ou à leurs travaux, rarement en argent. Et cela pour deux raisons : la première, c'est que les marchands qui nous achètent le coton ne veulent presque jamais nous payer nous-mêmes autrement qu'en marchandises; la seconde, parce que les indigènes ne veulent pas de l'argent, mais des effets. Ils ne veulent pas d'argent, parce qu'ils ne sauraient qu'en faire : il n'y a pas de marchands ici à qui ils puissent s'adresser; quant aux marchands qui passent de temps en temps sur de petites goélettes, nos gens n'aiment pas à leur acheter leur pacotille, car ils la trouvent en général d'un prix trop élevé.

Mais, nous dira-t-on, en payant vos travailleurs avec des marchandises, vous faites du commerce, du moins un commerce déguisé : or les saints canons le défendent?...

Je réponds négativement. La loi ecclésiastique nous interdit le commerce *proprement dit*, celui qui consiste à acheter des objets *pour les revendre* tels quels avec bénéfice ; mais non le commerce *économique* qui consiste à tirer le meilleur parti possible des objets que l'on récolte ou que l'on possède (1). Nul ne peut nous empêcher de vendre nos récoltes de coton, sans quoi il faudrait dire que les Trappistes et autres ordres religieux n'ont pas le droit de vendre le blé, le vin, les fruits qu'ils récoltent dans les champs arrosés de leurs sueurs. Alors qu'en feraient-ils et avec quoi vivraient-ils ? où trouveraient-ils l'argent dont-ils ont besoin pour payer leurs domestiques, pour solder les impôts, etc. ? Et nous, que ferions-nous de notre coton, et où trouverions-nous les ressources dont nous avons besoin pour dédommager nos travailleurs ? Pourquoi planter alors, pourquoi récolter !

Que les armateurs nous paient le coton en étoffes, en vêtements, en marchandises ou en argent, cela ne change pas le moins du monde la nature de l'achat ni de la vente. Ils savent qu'aux Marquises on a plus besoin de ces objets utiles que de toutes les piastres qu'ils pourraient avoir en caisse : ces objets sont la vraie monnaie du pays. Nous les recevons comme tels, et à notre tour nous les donnons comme tels à nos travailleurs : c'est absolument comme si nous avions reçu des piastres et comme si nous donnions des piastres : il n'y a pas de différence pour nous. Je suppose qu'il n'est jamais venu à l'esprit d'une personne raisonnable de voir un acte commercial dans le fait de payer la journée d'un ouvrier, qu'on la paie en argent ou en vêtements ou en nourriture, peu importe. Je crois donc être en droit de conclure que, dans notre manière d'agir, il n'y a absolument rien de contraire aux saints canons. Si, pour couper court aux calomnies, on juge à propos de nous faire payer en argent, je crois que Mgr Dordillon y consentira ; mais je déclare que ce sera au plus grand détriment de notre œuvre d'apostolat. Avec leur argent, les canaques achèteront surtout de l'eau-de-vie, et ce sera l'ivresse avec tout ce qui s'en suit.

Mais on objectera que, si nous sommes sans reproche au point de vue canonique, il n'en est pas de même au point de vue civil ; on se

(1) *Negotiatio strictè talis tunc habetur quando aliquid emitur eo animo ut, idem immutatum carius vendatur.* (HAINE, *Theol. mor. De obligat. cleric.*). *Lege ecclesiastica sola interdicatur negotiatio propriè dicta, qua comparatur res, ut ipsa integra et immutata vendatur; non autem æconomica, qua emuntur necessaria ad sustentationem et superflua venduntur; aut artificialis, qua aliquid emitur, ut per industriam mutatum vendetur.* (GURV, *Theol. mor. II, De Statu clericorum*).

plaint que nous faisons tort aux marchands! — A quels marchands, s'il vous plaît? Y a-t-il seulement des marchands aux Marquises?

On dit que les gouverneurs ont reçu des plaintes, qu'ils nous voient de mauvais œil, etc... Je réponds que ce sont les gouverneurs eux-mêmes qui nous ont poussés à cette entreprise. Mais peut-être réussissons-nous trop bien. « Vous n'avez pas besoin de patentes, nous a-t-on dit tout d'abord : vous ne faites pas de commerce, donc inutile de prendre des patentes! » — Puis, les idées changent : « Prenez tout de même des patentes, nous dit-on plus tard; vous n'en avez pas besoin, c'est vrai; mais cela calmera les crialleries de ceux qui disent que vous leur faites tort et que vous faites du commerce. » Nous prenons des patentes, et plus que jamais nous nous tenons sur nos gardes pour éviter toute apparence de commerce. Peine perdue : « Missionnaires, nous crie-t-on, vous faites du commerce. La preuve, c'est que vous avez des patentes!!! » Que voulez-vous que nous fassions?

Le plus simple, ce serait de consulter officiellement le gouverneur de Tahiti, de le mettre en demeure de dire carrément si oui ou non il juge illicite l'œuvre que ses prédécesseurs nous ont en quelque sorte imposée. S'il la déclare telle, il peut être tranquille, nous l'abandonnerons purement et simplement, car en définitive ce n'est pour nous qu'un moyen de civilisation et d'apostolat, très efficace sans doute, mais secondaire; s'il le condamne, s'il nous force à y renoncer, on saura du moins à qui s'en prendre pour les misères qui en seront la triste conséquence.

Si nous pouvions céder nos plantations à des Européens ou à des indigènes capables d'en tirer parti, nous le ferions bien volontiers. Mais c'est impossible.

Dès que nous nous retirerons, nos plantations seront perdues et la plupart des indigènes reviendront à leurs excès. Personne n'est en mesure de nous succéder. Nous savons ce qu'on peut faire dans nos îles : je ne crois pas qu'en dehors des missionnaires, il y ait un seul européen capable de faire travailler nos canaques. Les planteurs de Tahiti ont dû renoncer à leurs entreprises, faute de bras : ici ce sera pire.

Mais pourquoi nous défendrait-on de continuer notre œuvre? Nous ne faisons que ce que d'autres missionnaires font ailleurs, les Maristes aux Samoa, Mgr Kobès au Sénégal, Mgr Jaussen lui-même à Tahiti, où le gouverneur l'a poussé à cultiver la canne à sucre, le cotonnier et le cocotier. — Pour quelle raison nous serait-il défendu d'aviser aux moyens de trouver sur place le plus de ressources possibles, afin de diminuer d'autant les charges de l'Œuvre de la Propagation de la Foi? (1).

(1) Voir le rapport du R. P. Dominique Fournon, daté du 19 août 1874. Il comprend un manuscrit de 9 pages in-folio. Nous en avons donné la substance. (Archives de la Maison-mère).

Le Chapitre général écouta avec la plus sympathique attention le plaidoyer du R. P. Dominique. La cause qu'il soutenait était trop bonne pour n'avoir pas l'assentiment de toute l'assemblée. Les scrupules n'existaient plus. Néanmoins, le R. P. Dominique, aussi bien que tous ses collègues, fut d'avis que, si l'autorité civile persistait à contrecarrer l'œuvre de la culture du coton, il n'y avait qu'à en faire le sacrifice. Un missionnaire, au bout du compte, n'est pas un planteur ni un agriculteur ; on ne l'envoie pas sur les plages lointaines pour y enseigner à cultiver la terre, mais pour y prêcher l'évangile et baptiser ceux qui veulent être chrétiens. Il peut et il doit, dans certains cas, travailler de toutes ses forces à procurer le bien-être de ses ouailles et le progrès matériel de la colonie ; mais lorsque l'autorité civile se fait un jeu de ruiner ses efforts de « planteur, d'agriculteur » et même de maître d'école, il n'a qu'à dire avec les apôtres : *Nos vero orationi et ministerio verbi instantes erimus* : nous avons d'autres devoirs plus sublimes et plus pressants, c'est de vaquer à l'oraison et de nous adonner plus directement au ministère de la prédication. (*Act. vi, 4*).

A-t-on fait ce que proposait le R. P. Dominique, a-t-on consulté officiellement le gouverneur de Tahiti pour le mettre en demeure de s'expliquer clairement au sujet de la culture du coton ? Nous n'en trouvons pas trace dans nos archives. Ce que nous pouvons dire, c'est que la mission continua encore quelques années à faire travailler ses néophytes ; et puis, lasse de toutes les difficultés que cette œuvre lui suscitait, elle y renonça. La parole du R. P. Dominique se réalisa : presque tout fut perdu, et ceux qui avaient le plus crié contre la mission furent les premiers à pâtir de cette perte qui ne profita à personne.

CHAPITRE XXXIX

ARRIVÉE DU NOUVEAU RÉSIDENT, M. DOUBLÉ. — L'AMIRAL PÉRIGOT, ACCOMPAGNÉ DU GOUVERNEUR DE TAHITI, DEMANDE A MGR DORDILLON DE L'AIDER A VISITER LES PEUPLADES HOSTILES : SES HOMMAGES A SA GRANDEUR. — RECRUDESCENCE DE DÉSORDRES ET DE CANNIBALISME. — CE QUE FONT LE RÉSIDENT ET LA MISSION. — AU MILIEU DE TANT DE MAUX, IL Y A QUELQUES BEAUX TRIOMPHES DE LA GRACE. (1875-1876).

Dans le cours du mois de mai 1875, M. Eggiman vit arriver à Taiohaë le lieutenant de vaisseau Doublé qui, en venant le relever de ses fonctions d'administrateur, lui annonça la prochaine visite de l'amiral Périgot à la tête d'une demi-douzaine de navires de guerre. Effectivement, vers la mi-juin, l'amiral arriva à bord de la *Galissonnière*, escortée du *Dayot*, de l'*Inferné*, de la *Vire*, de la *Mésange* et du *Volta*. Jamais, depuis trente ans, on n'avait vu pareilles forces navales dans l'archipel, et chacun se demandait ce qu'elles venaient faire aux Marquises. M. Gilbert-Pierre, gouverneur de Tahiti, était à bord.

On se souvient qu'en mars 1874, celui-ci avait promis de donner aux cannibales de Hivaoa une telle leçon de sagesse, qu'ils en perdissent pour longtemps l'envie de se moquer de la France et de ses représentants. Il avait envoyé tour à tour le *Sander* et la *Mésange* qui n'avaient même pas réussi à capturer les assassins d'Hanaïapa et des environs. Entre temps il avait écrit au Ministre pour réclamer une ligne de conduite avec des forces considérables. Le Ministre avait répondu en envoyant l'amiral Périgot avec recommandation expresse de s'en tenir aux *seuls moyens de persuasion*, à l'exclusion de *tous moyens coercitifs*. Muni de ces

instructions, l'amiral venait donc, sans le moindre enthousiasme, promener tout simplement ses navires à travers l'archipel. Pour s'assurer un plus facile accès auprès des peuplades, il pria Mgr Dordillon de bien vouloir l'aider à s'aboucher avec les chefs. Monseigneur prit place à bord de la *Galissonnière* et la flotte partit pour Vaitahu (île Tahuata), où elle mouilla le 22 juin 1875. Sur l'ordre de Sa Grandeur, le R. P. Emméran partit aussitôt en baleinière pour la baie de Puamau, dans l'île Hivaoa, afin de prévenir le R. P. Dominique de la prochaine arrivée de l'amiral et de réunir à son presbytère, pour le 24, tous les chefs de la côte nord de son île. Le Père Dominique se mit en campagne sur-le-champ, et le 24 tous les chefs étaient au rendez-vous, moins ceux de Hanapaoa qui, en raison de leur hostilité avec les gens de Puamau, avaient demandé à saluer l'amiral au mouillage de Hanahi, ce qui leur fut accordé volontiers. Le 24, la flotte jeta l'ancre dans la baie de Puamau, surnommée en cette circonstance « baie Périgot ». L'Amiral et le Gouverneur, flanqués des deux Résidents, le nouveau, M. Doublé, et l'ancien, M. Eggiman, qui n'était pas encore parti, et accompagnés de Monseigneur, donnèrent audience aux chefs. On parla d'apaisement, de bon ordre, d'abandon du coco, d'amitié, etc. Les deux Résidents et le Gouverneur auraient voulu quelque chose de plus; ils pensaient que l'amiral consentirait à venger par un acte de force l'insulte faite au Résident en septembre dernier; ils auraient voulu aussi qu'il instituât un poste de gendarmerie à Puamau et un autre à Vaitahu. Mais l'amiral, s'en tenant strictement aux ordres qu'on lui avait donnés, ne put qu'exhorter les chefs à maintenir l'ordre dans leurs vallées, et il les congédia en leur donnant quatre piastres à chacun.

De Puamau la flotte passa successivement à Hanahi, Hanapaoa et Vaitahu, où se renouvelèrent des entrevues semblables; puis elle se disloqua, la *Galissonnière* et le *Dayot* partirent pour Tahiti, les autres navires s'en allèrent dans d'autres directions. L'amiral, qui avait fait saluer Monseigneur par une salve d'artillerie, ne voulut pas le quitter sans rendre hommage à son heureuse intervention : « Monseigneur, lui dit-il, j'écirai au Ministre. Je lui ferai connaître les grands services que Votre Grandeur nous a rendus dans les circonstances difficiles où nous étions pour faire la paix et nous faire fraterniser partout. »

La conduite de l'Amiral avait été très digne, celle du Gouverneur également. L'impression produite par le passage de la flotte fut relativement bonne, mais de courte durée : elle ne fut pas comprise des canaques. Cette démonstration par trop pacifique leur fit croire que les Français avaient peur d'eux ou, comme le leur disait le ministre protestant *Kékéla*, peur de l'Angleterre. Ils en devinrent fous d'orgueil et de sottise, et ils s'adonnèrent avec une nouvelle fureur à fabriquer et à boire l'eau-de-vie de coco, faisant leurs libations jusque sous les yeux des équipages de nos navires mouillés en rade (1).

Malheureusement, on ne se contentait pas de boire. Les canaques ont l'ivresse fort indécente et terriblement meurtrière. Ce fut bientôt une recrudescence effroyable de désordres et de crimes de toute sorte. Parfois les missionnaires, comme le P. Auschaire, réussirent à calmer les esprits et à faire déposer les armes; d'autres fois, ils eurent eux-mêmes, comme le P. Dominique, à préserver leurs jours contre les coups de fusil qu'on venait tirer sur leur demeure; ici ce sont des coups de pierre que le P. Emmeran se voit offrir pour remerciement de ses bons avis; là, comme à Nahoé, c'est la chapelle qui fera les frais d'un exploit d'ivrognes, ils la dévaliseront tellement qu'ils ne lui laisseront ni une porte ni une planche du parquet; à Atuona, ils essaieront de brûler le P. Orens dans son presbytère (2). Mais ce n'est rien. Dans un village, un fils

(1) Ainsi, par exemple, sur la plage de Vaitahu, en face du *Limier*, 27 mai 1876.

(2) Cet attentat contre le P. Orens ne manque pas de comique. Un charpentier que le Père avait recueilli et logé dans son enclos eut un jour l'idée de brûler sa propre maison, par dépit de ce qu'on lui avait volé de la poudre. Il y a des gens qui ont de ces idées lumineuses, quand ils ont trop bu, comme c'était le cas. Mais en faisant flamber sa maison, le malheureux avait fait griller des arbres à pain appartenant aux canaques. Ceux-ci, furieux, voulurent se venger; mais le coupable s'enfuit heureusement à Tahauku. Faute du charpentier pour victime, les gens se rabattirent sur le P. Orens; n'était-il pas la cause de tout le mal? N'était-ce pas lui qui avait donné asile à l'auteur du dégât? Là-dessus, on se concerta et on se dispose à saisir le P. Orens dans son presbytère. Il était nuit. Déjà celui qui porte la torche incendiaire arrive à la mission, quand le Père, prévenu par un néophyte, saute par une fenêtre de sa maison, et s'échappe à travers les broussailles dans le simple costume d'un homme qu'on arrache subitement de son lit. Il rejoint son charpentier à Tahauku. dans la plantation de M. Hart; deux maisons de ce dernier prirent feu comme par hasard : c'était la justice canaque qui passait. Le P. Orens, s'étant fait apporter des vêtements de voyage, rentra deux jours après à Atuona. On ne lui en voulait plus, M. Hart avait payé pour lui... (décembre 1876).

tire un coup de feu sur sa mère et, furieux de l'avoir manquée, lui brise un bras à coups de crosse de fusil ; dans un autre endroit, un ivrogne enferme son vieux père dans une case en feuilles, consolide la porte et y met le feu. Dans une autre peuplade, des cannibales assassinent un nommé Fio, mangent une partie de son corps et abandonnent le reste aux chiens et aux cochons. A Puamau, un enfant est partagé en deux ; une moitié est mangée le jour même, l'autre est mise de côté pour le lendemain. A Hanaupé, deux brigands ouvrent de haut en bas le malheureux Veitaha qui leur tombe sous la main : ils lui crèvent les yeux, lui arrachent le foie et les intestins, lui décharnent les bras et le donnent en pâture aux chiens attirés par l'odeur du sang. A Ooa, pour venger un des leurs, trois *Hamau* saisissent un enfant de dix ans nommé *Hao* et en font séance tenante le *fao téé*, dépeçage vivant. Un des meurtriers eut la tête, les deux autres une cuisse chacun (27 août 1876). Durant l'année 1876, le P. Dominique compta jusqu'à 40 morts tragiques dans la seule vallée de Puamau, qui n'avait pas 400 âmes. C'est donc plus de dix pour cent. Quelle horreur ! (1).

Et dire que les navires de guerre passaient et repassaient constamment à travers l'archipel ! L'amiral Périgot arriva le lendemain du *fao téé* du jeune *Hao*. Il écouta le récit que les chefs lui firent des divers crimes commis dans leurs peuplades, il leur remit 40 francs à chacun et s'éloigna au plus tôt, souffrant d'apprendre tant d'atrocités qui restaient impunies. Du moins, à Taiohaë, se consola-t-il auprès de Mgr Dordillon qu'il voulut avoir tous les jours à sa table et qu'il combla de ses attentions les plus empressées : il était heureux de montrer par là la haute estime qu'il avait pour le Vicaire apostolique et la joie qu'il aurait eue de travailler avec lui à ramener l'ordre dans l'archipel (2).

(1) C'est dans ce milieu de sauvages que tombèrent 21 naufragés anglais. Heureusement que le P. Dominique était là pour les recueillir ; il en logea 16 à la mission et confia les autres à un chef qui eut le front de réclamer 200 francs pour la maigre *popoï* qu'il leur avait servie. Le missionnaire fut obligé d'intervenir pour régler la chose à l'amiable, c'est-à-dire en payant de sa poche.

(2) Le commandant de la *Vire*, qui passa dans l'archipel en février 1876, déclarait formellement qu'on ne pouvait pas empêcher les indigènes de faire leur eau-de-vie de coco, ni de s'enivrer, de s'entre-tuer. Quelques officiers proposaient seulement d'imposer une forte patente aux distillateurs : est-ce que cela aurait empêché les alambics de fonctionner et les ivrognes de s'entre-dévorer ? On se demande si c'était sérieux !

M. Doublé, le nouveau Résident, ne partageait pas entièrement sa manière de voir. Disons tout d'abord que, s'il favorisa dès le début les écoles, il lui échappa de dire qu'il n'encouragerait jamais le travail entrepris par les missionnaires, travail que tant d'hommes autorisés avaient cependant recommandé comme un moyen très efficace de civilisation. Lui, il avait un autre moyen dans son programme. Ce moyen, c'était la danse, oui, la danse, ne vous en déplaise. Persuadé que les marquisiens abandonneraient leurs sauteries canaques, si on leur donnait un simple échantillon de nos danses européennes, le grave administrateur ne dédaigna pas de gambader avec sa femme sous les yeux moqueurs des naturels; il leur donna ainsi mainte leçon, mais les indigènes narquois lui répondirent que ses danses ne valaient pas les leurs; puis, profitant de l'exemple officiel, ils reprirent leurs danses obscènes avec tout le cortège des *uta*, *rari*, *mau* et toute la kyrielle des diableries qui accompagnaient naguère encore leurs amusements païens. A Nukuhiva, le chef Koamua fit transporter son fils et son neveu sur le pavé de *Manihi* qui fut déclaré « sacré » au milieu d'une fête toute païenne (22 octobre 1876). Durant ces pompes superstitieuses, le *mutoi Kiokia* était tellement *tapu*, qu'on ne pouvait même pas lui parler. On en vint à se faire « arracher les dieux », quand on se sentit malade, et on trouva des sorciers pour déclarer que la cause du mal, c'était le mécontentement d'un dieu caché dans un *kétu*, une pierre qui servait de base à la cabane d'un brave homme. On enleva la pierre et on sacrifia un cochon, mais on ne nous a pas dit si le malade s'était senti soulagé.

Devant tant d'ignominies, que faisaient les missionnaires? Bien loin de penser comme M. Doublé que la danse était un moyen sûr de calmer les passions, ils faisaient au contraire tout ce qui était en leur pouvoir pour en détourner leurs chers néophytes. Ils les attiraient tant qu'ils pouvaient dans les plantations, car au moins lorsque ces pauvres insulaires travaillaient, ils ne songeaient pas à se gorger d'eau-de-vie pour s'entre-tuer ensuite et se dévorer.

Non contents de travailler aux plantations, les missionnaires toujours préoccupés du bien matériel et spirituel de leurs ouailles, arrangeaient le chemin du débarcadère de Vaitahu, introduisaient des troupeaux de moutons et des bêtes à cornes dans les vallées d'Hanatevaï et d'Hanaïapa, dans l'île Hivaoa; durant trois épidémies de rougeole, de fièvre typhoïde et de dysenterie, ils se mul-

tipliaient auprès des malades au point de tomber eux-mêmes de fatigue ou de maladie; puis, espérant sans cesse de meilleurs jours, ils bâtissaient avec un zèle admirable de nouvelles chapelles, en particulier à Hatihéu, à Aakapa, dans l'île Nukuhiva, à Hanatekuua, à Hanaiapa dans l'île Hivaoa, à Hapatonî et à Hanatetena dans l'île Tahuata. Ces travaux, sans compter ceux de la construction de diverses maisons d'école, entrepôts ou presbytères, étaient exécutés par les Frères Michel, Nicolas, Florent et Frézal; les missionnaires, le Père Pierre surtout, ne dédaignaient pas d'y aider de toute la force de leurs bras, et de temps en temps les canaques y participaient avec bonheur, surtout quand il s'agissait de la chapelle de leur vallée. Rien que cette contribution personnelle à l'édification d'un temple destiné au vrai Dieu, était déjà un certain signe de conversion et un doux encouragement pour l'âme du missionnaire; aussi priait-il et faisait-il prier pour le salut de son peuple.

Nous trouvons dans les documents de l'époque la trace de trois neuvaines faites à cette intention, deux sous l'impulsion du Rév. P. Emmeran, missionnaire à Vaitahu, une sous la direction du R. P. Anschaire à Hanatekuua. Il nous semble qu'elles n'ont pas été complètement stériles. Dans une lettre du 21 novembre 1875, le R. P. Anschaire parle avec émotion du grand exemple de piété donné par un de ses néophytes, François, qui, se voyant atteint de la fièvre typhoïde et se croyant près de mourir, s'était fait transporter à l'église pour se fortifier par le Pain des Anges. Peu de temps après son baptême, sentant gronder en lui toutes les violentes passions de sa race, François n'avait pas caché au missionnaire qu'il désespérait de vivre en chrétien. « Je veux bien aller au ciel, disait-il, mais j'ai peur de le manquer. » Le Père lui avait alors parlé du Cœur de Jésus et l'avait exhorté à se recommander sans crainte à cet abîme de miséricorde et de tendresse. Pour obtenir la grâce de persévérer jusqu'à la mort, le jeune chrétien avait aussitôt donné 40 piastres pour l'achat d'une statue du Sacré-Cœur destinée à orner l'église de sa vallée. Il n'eut pas la satisfaction de la voir en place, mais Notre-Seigneur lui fit la grâce qu'il désirait tant; ce fut en effet le 4 juin, fête du Sacré-Cœur, que François, muni de tous les sacrements et prêchant à ceux qui l'entouraient, quitta cette terre d'exil pour la patrie éternelle.

De son côté, le P. Emmeran, après avoir enregistré 20 baptêmes durant l'année 1876, voit un de ses bons néophytes d'*Haoipu*, Augustin, bâtir lui-même une chapelle pour sa vallée.

A Puamau, le chef de cette peuplade où l'on ne parle que de boire et d'égorger, demande lui-même le baptême pour mourir en chrétien. Il en est ainsi très souvent. « Nous avons la consolation de voir nos malades se préparer à la mort », écrit Mgr Dordillon le 8 septembre 1876. Et dans une lettre du 11 mai de la même année, il raconte la mort édifiante de *Tonata*, fille de la reine, qui, « après une maladie de huit mois, soufferte avec beaucoup de patience, est morte de la mort des justes, ayant montré une grande confiance et une grande dévotion à la Sainte Vierge et à saint Joseph ».

Ces traits et quelques autres semblables suffisent à prouver que Dieu avait ses élus au milieu de tous ces abominables brigands dont nous venons de parler; ils suffisaient à tenir en haleine l'héroïque dévouement des missionnaires et à les empêcher de se décourager dans le rude labeur qui leur était échu.

Il ne sera pas inutile de résumer la statistique de la mission à cette époque. Nous l'extrayons du rapport de Mgr Dordillon à l'*Œuvre de la Propagation de la Foi* en date du 10 janvier 1876. Les missionnaires au nombre de 9, y compris l'évêque, desservent les îles Nukuhiva, Uapou, Hivaoa et Tahuata. Ils sont aidés dans leur tâche par 6 Frères convers et 3 Sœurs de Saint-Joseph de Cluny. La mission possède 39 chapelles, dont 2 en pierres, 5 en bois et chaux, 32 en planches; elle travaille à en bâtir 10 autres, dont 5 en pierres. Elle dirige 5 écoles, et en outre elle enseigne à lire dans 19 postes particuliers. La population de l'archipel est alors de 6 à 7.000 habitants, dont 4.000 environ sont ou chrétiens ou catéchumènes ou écoutants, 2.500 païens et 100 hérétiques.

CHAPITRE XL

BÉNÉDICTION DE TROIS ÉGLISES DANS LE GROUPE SUD-EST. — CONSTRUCTION DE ROUTES. — CONSOLATIONS ET ESPÉRANCES. — ARRIVÉE DE NOUVEAUX MISSIONNAIRES. — REPRISE DES POSTES DE UAHUKA ET DE FATUHIVA. — INSTALLATION DU P. WENDELIN A VAITAHU AU MILIEU DE GENS QUI SE FONT LA GUERRE. — AVANT DE LES QUITTER, LE P. EMMERAN LES RÉCONCILIE. (1877).

L'année 1877 vit comme les précédentes beaucoup de désordres et d'assassinats. Cela ne durera pas, avait déclaré le commandant du *Dayot*, M. Planche, en quittant les îles pour rentrer à Paris. Il se proposait d'aller trouver le ministre pour lui faire connaître toute l'étendue du mal et lui indiquer un des moyens qui, à son avis, seraient grandement efficaces pour ramener l'ordre : instituer une police locale qui aurait mission de ne laisser passer aucun crime sans châtimement.

En attendant, les missionnaires continuèrent à vivre au milieu des ivrognes et des cannibales, comme de timides agneaux abandonnés à des loups furieux. Si cent fois ils ne furent pas massacrés, ils le doivent évidemment à une protection spéciale de Celui dont ils étaient les messagers de miséricorde et de paix. Qu'ils aient pu passer sains et saufs à travers tant de peuplades en guerre, c'est déjà un prodige; mais qu'ils aient pu y mener à bonne fin la construction de nouvelles églises, c'en est un autre encore plus remarquable. Dès les premiers mois de cette année 1877, trois églises en pierres se trouvèrent terminées au pays des cannibales, une à *Hapaton*i dans l'île Tahuata, les deux autres à *Hanatékuua* et *Hanaiapa*, dans l'île Hivaoa. Mgr Dordillon voulut aller les bénir. Il commença sa tournée pastorale par l'île Tahuata.

Le 2 mai il débarqua au port de Vaitahu, au bruit des coups de fusil que les guerriers tiraient en son honneur. Le débarcadère et le chemin qui conduit à la chapelle étaient décorés d'arcs de triomphe et de guirlandes, tout le peuple formait la haie et chantait des cantiques de bienvenue.

Monseigneur resta une semaine dans cette baie, heureux de renouer connaissance avec de vieux néophytes qu'il avait instruits ou même baptisés tout à fait au début de sa carrière apostolique. Il y bénit solennellement une statue de la Vierge ainsi qu'une statuette de l'enfant Jésus, il y confirma 4 personnes et, entouré des Pères Dominique, Orens, Chrétien, Anschaire et Emmeran, il célébra une messe pontificale qui remplit d'admiration les nombreux néophytes accourus d'Hivaoa et d'ailleurs.

Le 10 mai, à la tête d'une flotille de 18 embarcations, il partit avec tout ces missionnaires et leurs chrétiens pour la vallée d'Hapatonî, et il y procéda solennellement à la bénédiction de l'église, qui avait 18 mètres de long sur 8 de large et était surmontée d'un beau clocher; 400 canaques y assistaient. Pour héberger tout ce monde, les gens de l'endroit avaient fait rôtir un âne et 40 cochons, ils avaient préparé 30 bannes de *popoï* et amoncelé des tas de canne à sucre, de taro et de confitures indigènes. L'évêque et les missionnaires, servis à part, durent manger debout, autour d'une table qui tremblait sous le fardeau qu'y plaça la générosité de leurs hôtes : un énorme plat de *popoï* et un cochon tout entier! (1)

De Tahuata Monseigneur se rendit à l'île Hivaoa, et commença par visiter la vallée de Puamau si célèbre pour son cannibalisme. Il y trouva des néophytes qui, au milieu de tant de désordres, avaient su rester fidèles à leur Dieu. Le P. Dominique lui montra, non sans quelque fierté, un ouvroir où une vingtaine de personnes se soutenaient et s'édifiaient mutuellement dans le travail et la prière. Dix-sept chrétiens furent confirmés, et Sa Grandeur poursuivit sa route jusqu'à *Hanatékuua* et *Hanaiapa* pour y bénir les deux églises que le R. P. Anschaire y avait fait construire; celle de *Hanatékuua* était presque entièrement l'œuvre des indigènes : c'est un bijou, s'écria Monseigneur en l'apercevant. De fait elle fut longtemps une des plus belles de l'archipel.

(1) Voir le récit de ces fêtes dans les *Annales de la Congrégation des SS.-CC.*, 1878, *passim*.



ILES MARQUISES

- ☉ *Résidence du Vicaire apostolique*
 †
 ○ *Résidence des Missionnaires*
 • *Chapelles*
 ✦ *Fort*
 --- *Routes*
 ⊗ *Montagne percée*

Groupe Sud-Est



Ces deux églises furent dédiées l'une et l'autre au Sacré-Cœur : c'était une dévotion que l'on s'efforçait d'implanter dans les âmes fidèles, et il semble bien que cela n'a pas été sans quelque succès. La bénédiction de l'église de Hanatékuua eut lieu le 23 mai, celle de l'église de Hanaiapa le lendemain. Le soir de l'inauguration de la première, une fillette de quatre ans vint déposer 50 francs entre les mains de Monseigneur pour l'achat de candélabres, une autre lui remit 250 francs pour une lampe du sanctuaire, tandis que les néophytes prenaient l'engagement de fournir eux-mêmes l'huile nécessaire à l'entretien de cette lampe nuit et jour.

Tout de même, malgré la scélératesse du très grand nombre, on pouvait bien dire qu'il y avait quelque chose de changé dans ces peuplades. Dès qu'ils eurent le bienfait de la présence réelle et continuelle de Notre-Seigneur au tabernacle, les bons néophytes de Hanatékuua prirent l'habitude de venir lui tenir compagnie. Oh ! sans doute, ces âmes ferventes n'étaient pas bien nombreuses. Le P. Anschaire n'en comptait pas plus de dix. Néanmoins, quand on songe que cela se passe aux Marquises, dans l'île Hivaoa, pays de la sauvagerie et de la corruption, on apprécie hautement ces lignes où le P. Anschaire disait à son Supérieur général : « Grâce au divin Cœur de Jésus, ces dix néophytes ont vraiment l'esprit chrétien, et plusieurs même approchent de la sainte Table à peu près tous les mois. » (Lettre du 20 sept. 1877).

Avec de tels hommes le missionnaire pouvait réaliser des merveilles. C'est ce qu'il fit. Il n'y avait ni route ni chemin pour aller de Hanatékuua à Hanapaoa et à Hanaiapa. De concert avec ses chrétiens et les gens de bonne volonté, le P. Anschaire se mit à l'œuvre, et bientôt ces trois postes furent reliés entre eux par des routes muletières qui facilitèrent singulièrement les relations. La mission avait dépensé 2.000 francs dans cette entreprise d'utilité publique, elle ne les regretta pas.

Mgr Dordillon rentra à Taiohaë, l'âme consolée et pleine d'espérance. « Je viens de passer un mois et quelques jours au milieu de nos Pères de la Dominique et de Vaitahu, écrit-il le 15 juin 1877 au T. R. P. Bousquet. J'ai eu la satisfaction d'y bénir 3 églises en pierres et de voir que le zèle de nos Pères n'est pas infructueux pour les indigènes ; il procurera, je l'espère, un poids immense de gloire à nos bons et fervents missionnaires, dont la conduite, je

dois le dire, m'a bien édifié. Que ce soit là pour vous une consolation!... L'église de Hatihéu n'est pas encore terminée, et nous allons en commencer une autre à Vaitahu. Nos néophytes aiment les belles églises et veulent y contribuer un peu! »

Les gens de Vaitahu, en effet, avaient été piqués de voir que le peuple d'Hapatoni avait une église bien supérieure à la leur qui n'était qu'une pauvre chapelle en bois. On n'eut pas besoin de les presser beaucoup pour les décider à construire à leur tour une



Iles Marquises. — Eglise de Hanatekua, ile Hivaoa.

nouvelle église plus digne de l'importance de leur vallée. Ils ne demandaient pas mieux que d'y prêter leurs bras. En attendant, comme témoignage de leur bonne volonté, le soir même de la bénédiction de l'église d'Hapatoni, le vieux chef ~~cavaque~~ de Vaitahu avait offert 400 francs à Monseigneur pour l'acquisition d'une lampe du sanctuaire avec promesse de fournir jusqu'à sa mort l'huile nécessaire pour l'alimenter.

Voyant de telles dispositions, le P. Emmeran conçut en outre un projet magnifique, mais vraiment trop hardi. Pour aller de Vaitahu à Hanatéténa, il n'y avait guère d'autre voie praticable que celle de la mer; il fallait contourner l'île, faire 30 kilomètres, quand en réalité il n'y a pas 6 kilomètres de distance entre ces

deux villages. Sur les conseils du P. Dominique, il proposa à ses canaques de tracer une route en ligne de droite, et offrit d'y contribuer de sa bourse pour une somme de mille francs. Il y eut un premier moment d'enthousiasme, mais quand on examina de près cette belle entreprise, on se convainquit bientôt qu'elle était irréalisable : il fallait en effet franchir les *Pinaï*, toute une série de précipices, où des milliers de francs se seraient longtemps engouffrés en pure perte. On y renonça donc, et, en place, le Père se contenta de faire construire un débarcadère à Hanatéténa.

Ces fêtes et ces travaux nous indiquent un certain bon mouvement dans la masse marquisienne. Le père de famille se rendait compte que la moisson blanchissait et que les bras allaient manquer pour la cueillir. Heureusement, le 15 août 1877, deux nouveaux missionnaires et un frère catéchiste arrivèrent de France : c'étaient les RR. PP. Privat Delpuech et Wendelin Moëllers, et le Frère Marie-Sébastien Acar (1). De concert avec le R. P. Dominique, provincial, Monseigneur décida qu'on profiterait de ce renfort pour reprendre l'apostolat de deux îles abandonnées depuis longtemps : *Fatuhiva*, abandonnée en 1855, et *Uahuka*, abandonnée en 1860. Le R. P. Fulgence Pouet, qui desservait en ce moment l'île Uapou, fut désigné pour l'évangélisation de Uahuka. Il installa le R. P. Privat Delpuech à son poste de Uapou qui pouvait compter à cette époque 345 habitants, dont 221 chrétiens et 74 catéchumènes, et il se rendit avant la fin de l'année 1877, à Uahuka, où il trouva 150 habitants. Il y fit bâtir une chapelle en planches, y ouvrit une école, y baptisa en deux ans 15 personnes, célébra 5 mariages et groupa une trentaine de priants dans chacun des trois villages de l'île. Mais bientôt il dut reprendre le service de Uapou, car le R. P. Privat étant passé à Puamau, auprès du R. P. Dominique, ne tarda pas à s'en aller à Tahiti; il en résulta un ralentissement notable dans l'évangélisation de Uahuka.

(1) R. P. Privat Delpuech, né le 6 août 1853 à Cun, Lozère, profès le 23 avril 1875. — R. P. Wendelin Moëllers, né le 21 mars 1850 à Dulman, diocèse de Munster, profès le 10 novembre 1873. — Fr. Marie-Sébastien Acar, né le 3 novembre 1850 à Courtrai, Belgique, profès le 18 décembre 1876, décédé à Puamau le 30 mai 1896.

Quant à l'île Fatuhiva, Monseigneur la réservait au zèle expérimenté du R. P. Emmeran. Il fut décidé que ce Père, avant de se rendre dans sa nouvelle mission, installerait le P. Wendelin à l'île Tahuata, dont le poste principal était Vaitahu. L'installation se fit dans des circonstances assez extraordinaires. Presque toutes les peuplades de l'île avaient pris les armes, les unes pour Vaitahu, les autres contre cette vallée. Le motif de cette campagne était multiple, il était bien difficile de savoir au juste qui avait raison, qui avait tort. Les uns parlaient de terres enlevées par droit de conquête, d'autres d'une somme d'argent volée à la cheffesse de Haoipu, d'autres encore de fabrication d'eau-de-vie de coco, etc... La guerre durait depuis le 30 août. Tout le monde était sur le qui-vive; mais cédon's la parole au R. P. Wendelin, qui raconte en ces termes son entrée en fonctions :

« Chargé de m'installer, le R. P. Emmeran me conduisit de Pua-mau à Vaitahu, vallée la plus importante de l'île Tahuata et résidence ordinaire du missionnaire. Nous y arrivâmes le jeudi 18 octobre 1877; mais en touchant au terme de notre course, nous fûmes témoins d'un étrange spectacle : l'enclos de la mission était rempli d'une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants. Or, voici quelle était la cause de ce rassemblement. Les habitants de Vaitahu étaient en guerre avec ceux de Hapatoni et de Hanatéténa, et comme d'après les usages du pays, il est permis en temps de guerre de massacrer tous ceux du parti ennemi qui tombent sous la main, les personnes incapables de se défendre s'étaient retirées chez nous en disant : *Le missionnaire saura bien nous protéger.*

Pour remplir notre rôle de pacificateurs, nous dûmes aller d'un camp à l'autre. Pendant que nous gravissions le flanc de la montagne sur laquelle les adversaires de Vaitahu avaient établi leurs fortifications, je dis au R. P. Emmeran : « Croyez-vous bien que ces gens-là nous laisseront visiter leurs travaux? Ne vont-ils pas nous prendre pour des espions? Ma demande fut accueillie par un éclat de rire; et bientôt je dus rire moi-même de ma simplicité, en voyant que la forteresse dont je m'étais préoccupé n'était qu'une misérable hutte en feuillage, dont la façade tournée vers l'ennemi ne consistait que dans un tas de pierres.

Après que nous eûmes fait plusieurs visites aux deux partis, afin de les rapprocher, il arriva que les gens de Vaitahu, trahis par l'un des leurs, furent contraints de se retirer au fond de la vallée. C'était la nuit d'avant la Toussaint. Autrefois le parti victorieux aurait couronné sa conquête par le massacre et l'incendie; mais les insulaires, même payens, savaient que ce jour-là était une grande fête pour les catholiques

et ils en respectèrent la solennité. Ayant donc déposé leurs fusils, les triomphateurs se rendirent à la résidence du missionnaire, encore parés de leurs ornements guerriers : les uns avaient sur la tête une couronne de dents de poisson avec une coquille de nacre; les autres portaient sur les épaules, autour des reins ou aux chevilles, soit des pièces d'étoffe rouge, soit des touffes ou des couronnes de cheveux. Malgré cet air martial, ils ne demandaient pas mieux que de faire la paix.

Les catholiques surtout témoignèrent leurs intentions pacifiques en assistant au saint sacrifice de la messe : ils dédommageaient ainsi le prêtre des angoisses qu'ils lui avaient occasionnées la veille, en lançant involontairement des projectiles contre lui.

Après la célébration des saints mystères, nous nous rendîmes, le P. Emmeran et moi, vers le lieu où s'étaient réfugiés les vaincus, pour leur porter des propositions de paix. Notre rôle de parlementaire, ordinairement si difficile, fut bientôt couronné d'un plein succès. Le lendemain matin, les deux partis belligérants se réunissaient près du rivage de la mer, et là, sous l'œil du missionnaire, s'opérait la réconciliation. Il y eut alors une scène émouvante. Après que le chef des vainqueurs eut reçu les cadeaux d'usage en pareille circonstance, il embrassa son adversaire et le retint appuyé sur sa poitrine jusqu'à ce que tous les autres guerriers se fussent aussi mutuellement embrassés à la mode canaque, en frottant nez contre nez. La paix étant ainsi conclue, tous les fusils furent déchargés, et les choses rentrèrent dans l'état où elles étaient auparavant.

Touchés de reconnaissance pour le bienfait qu'ils venaient de recevoir, les habitants de notre vallée se disaient entre eux : « C'est encore le missionnaire qui nous a rendu la paix; il est toujours notre meilleur ami et notre conseiller le plus impartial; montrons-lui donc notre reconnaissance. » En disant cela, ces braves gens apportaient au Rév. Père Emmeran une couronne de dents de marsouin. Mais mon confrère ne voulut point accepter cet hommage. « Ce n'est pas à moi, dit-il, que vous devez témoigner votre reconnaissance; c'est à la Sainte Vierge, car je l'ai priée pour vous depuis le commencement de la guerre; c'est à elle que vous êtes redevables du bonheur de la paix; offrez-lui donc cette couronne, afin que désormais, en la voyant, vous vous rappeliez combien vous aimez cette bonne Mère; et vous, n'oubliez pas de l'invoquer!... »

Cet avis fut agréé; mais nos hommes venaient à peine de se retirer, lorsqu'un guerrier de l'autre camp s'avança vers le missionnaire, et lui dit : « Tu as donné cette couronne à la Sainte Vierge, c'est bien. Mais saint Joseph, qui est à gauche de l'autel, ne recevra-t-il rien ? Tiens ! voilà une couronne de plumes (une *peue*) que je t'apporte pour lui, au nom de tout mon parti. »

Le dimanche suivant, il y eut un salut solennel, à la suite duquel les dons furent déposés aux pieds de la Sainte Vierge et de son chaste époux (1); et tout le monde, d'un commun accord, remercia le bon Dieu de ce grand bienfait de la paix, si désiré et si nécessaire (2). »

Après avoir présenté le R. P. Wendelin aux différentes peuplades de Tahuata, le R. P. Emmeran partit le 10 novembre pour l'île Fatuhiva ou « la Madeleine », très regretté et pleuré des néophytes qu'il avait évangélisés avec tant de prudence et de bonté. En six ans de séjour à Tahuata, il y avait enregistré 104 baptêmes. Au moment où il partait, l'île ne comptait plus que 400 habitants, 31 de moins qu'à l'époque de son arrivée. Suivons-le dans sa difficile entreprise de Fatuhiva.

(1) Après 30 ans, ce présent est encore à sa place!

(2) Lettre du R. P. Wendelin Moëllers du 10 avril 1878, *Annales de la Congrégation des SS.-CC.*, 1879, p. 95, 96, 97, 98.

CHAPITRE XLI

REPRISE DU POSTE DE FATUHIVA PAR LE R. P. EMMERAN. IL SE FIXE A HANAVAVÉ. — UN MOT DE GÉOGRAPHIE ET D'ETHNOGRAPHIE. — ON BOIT BEAUCOUP : GUERRE, SACRIFICES HUMAINS. — PÉNIBLES DÉBUTS DE LA MISSION : 5 BAPTÊMES. (1877-1880).

Nous avons dit, au chapitre XII de cette histoire, comment en 1853 les RR. PP. Fulgence Pouet et Jean Lecornu avaient fondé un poste à *Omoa*, village principal de l'île Fatuhiva; et comment deux ans plus tard, en raison du manque d'ouvriers apostoliques et des faibles résultats obtenus, on avait abandonné l'entreprise pour établir la mission dans un centre de plus grand avenir, à *Puamau*, la plus importante vallée de Hivaoa. Depuis lors, personne n'était revenu à Fatuhiva; et les quelques ministres protestants sandwichois qui avaient espéré y récolter le fruit des travaux de nos premiers missionnaires, avaient dû eux-mêmes désertier la place; un des leurs était devenu fou à la suite de l'enlèvement de sa femme par un indigène éhonté : vêtu d'une simple ceinture canaque, le pauvre malheureux s'était mis à courir comme un sauvage!...

Tout le monde cependant n'était pas fou. A plusieurs reprises, notamment en 1862 et 1872, des chefs avaient demandé, avec instance qu'on leur donnât un missionnaire. Ce qu'on n'avait pu leur accorder jusqu'ici, l'arrivée des PP. Privat et Wendelin permit de le réaliser en 1877. Le R. P. Emmeran Schulte fut chargé de répondre à leur appel. Il se rendit chez eux le 11 octobre, en compagnie du R. P. Dominique Fournon, et acheta un terrain à *Hanavaré*, où il devait fixer sa résidence. Si l'on choisit cette baie plutôt que celle d'*Omoa*, c'est que la population y était relativement

mieux conservée. L'insécurité de son port (la *Mésange* s'y était perdue le 27 août 1877) l'avait davantage préservée de la visite des navires et par suite de la double peste de la corruption et de la phtisie qui décimait Omoa. Le R. P. Emmeran y revint définitivement le 10 novembre, emmenant avec lui les FF. Frézal et Nicolas, qui devaient l'aider à se loger.

L'île Fatuhiva, ou la *Madeline*, est la plus méridionale de tout l'archipel, elle est à dix lieues environ au sud de l'île Tahuata; sa forme ressemble à celle d'une oreille. Une haute chaîne de montagnes la parcourt d'un bout à l'autre; les sentiers qui grimpent sur ces hauteurs sont parfois si dangereux, que les naturels eux-mêmes ne s'y engagent qu'à la dernière extrémité; les nombreux crânes fracassés qui ont roulé au fond des précipices nous apprennent que, pour beaucoup de ceux qui tentèrent l'aventure, cette prouesse fut la dernière de leur vie. La population de l'île à cette époque était de 7 à 800 âmes.

« L'indigène de Fatuhiva, écrit le R. P. Emmeran, est peut-être le plus beau type de la race marquisienne. D'une haute taille, son corps est bien bâti et ses traits sont empreints d'une certaine noblesse et fierté. Sa chevelure, sans exclure le blond et le roux, est presque toujours noire, mais, mon Dieu, qu'elle est bizarrement arrangée! L'homme rase tantôt le sommet de la tête, ne gardant comme un Dominicain que la couronne monacale; tantôt il rase seulement un des côtés, d'autres fois il trace de simples chemins à droite, à gauche; souvent enfin il laisse pendre une touffe de cheveux sur l'oreille droite ou sur l'oreille gauche : c'est l'indice d'une vengeance à satisfaire. Inutile de dire qu'il est tatoué de la tête aux pieds; la femme cependant n'a de tatouage qu'aux lèvres, aux oreilles, aux bras et aux parties inférieures. Tant qu'il est jeune, le Fatuhivien a une expression de physionomie avenante; mais à mesure qu'il vieillit, il prend un air sombre et troublé, on dirait qu'il a reçu au front la marque de Caïn. Initié par un Espagnol à distiller l'eau-de-vie de coco, il passe les trois-quarts de son temps dans l'ivresse et tous les excès qui en sont la suite. »

Tel est le peuple que le R. P. Emmeran avait à convertir. Quand il débarqua sur la plage d'Hanavavé, le 10 novembre 1877, toute la peuplade était occupée à boire. Le lendemain, dimanche, était la solennité de la Dédicace des églises. Le missionnaire dressa un autel au pied d'un cocotier, qui subsiste encore, et c'est là qu'il célébra sa première messe, à deux cents pas du *marāë* où des centaines de victimes avaient sans doute péri en l'honneur de Satan. Quelques personnes qui avaient fréquenté la mission à Tahuata assistaient à la messe; au milieu d'elles un homme, un seul, se

tenait debout, c'était le grand prêtre de l'endroit, *Taua-Hapaiani* ! On devine aisément l'émotion du célébrant.

Les débuts de la mission furent difficiles. Pendant plus d'un mois, le missionnaire et les Frères essayèrent en vain d'acheter un cochon pour apaiser leur faim. Personne ne voulait de leurs étoffes ou des autres objets qu'ils offraient en échange : la seule



LES MARQUISES. — Entrée de la vallée de Hanavavé (la baie des Vierges),
vue de l'intérieur (île Fatuhiva).

monnaie qui eût cours dans ce pays, c'était la poudre, et ils n'en avaient pas. Ils furent donc réduits à faire abstinence et à jeûner plus qu'il ne l'auraient voulu. Les Frères néanmoins construisirent une maisonnette provisoire en bois, que les indigènes couvrirent en feuilles de cocotier. Quant à l'établissement projeté en maçonnerie et charpente solide, on dut y renoncer, faute de matériaux : ce que voyant, les Frères partirent en mars 1878, et le Père se trouva désormais seul au milieu de mille difficultés.

Il vit très clairement qu'il n'avait rien à espérer des vieux et des vieilles. Autant aurait vallu prêcher l'innocence à des ténéurs d'estaminets ou à des patrons de débauche. Des 24 néophytes que

le R. P. Jean Lecornu avait laissés dans l'île en 1855, il en restait encore une demi-douzaine. Le Père s'adressa à eux et aux enfants qu'il attira à lui par des distributions de biscuits. Il réussit ainsi à grouper dans sa pauvre maisonnette tantôt 20, tantôt 30, tantôt 40 auditeurs; quelques grandes personnes vinrent aussi, alors il se servit des enfants pour les instruire : ainsi se forma une petite chrétienté dont le principal mérite était de faire trêve quelques jours à l'ivresse et d'apprendre quelques bribes de prières et de doctrine.

D'Hanavavé, le Père se rendait de temps en temps dans les peuplades voisines, surtout à Omoa dont la population était à cette époque de 236 habitants. Il y avait là beaucoup de malades dévorés par la phthisie. Le Père les voyait fréquemment : c'étaient des âmes prêtes à paraître devant Dieu, il brûlait du désir de les régénérer dans les eaux purifiantes du baptême. Mais comment faire comprendre de tels mystères à des brutes qui ne pouvaient s'endormir sans avoir une bouteille d'alcool à portée de leur main!... Pourtant son ministère ne fut pas sans consolation; en deux ans, il eut le bonheur de baptiser quatre de ces malheureux *in articulo mortis*. Puis on lui bâtit peu à peu une maisonnette provisoire dans cette même baie d'Omoa : mais à peine installé, il s'aperçut qu'on le volait et il alla s'en plaindre au chef. Pour toute réponse, notre homme lui déclara qu'il allait tuer celui qu'il soupçonnait être l'auteur du larcin. C'était plus qu'il n'en fallait, et le Père se hâta de réprimer ce trop grand zèle qui voulait faire un malheur pour en réparer un autre.

. . .

Vers cette époque, octobre 1878, les gens d'Hanavavé firent une longue fête où l'eau-de-vie n'était plus fournie dans des bambous, comme de coutume, mais à pleins tonneaux. Aussi quel vacarme! « La vallée, écrit le P. Emmeran, était devenue comme un parc à bestiaux. L'oreille y était continuellement déchirée par les cris sauvages et les hurlements des ivrognes mêlés au son du tambour; l'œil ne rencontrait partout que des canaques se roulant follement dans la brousse. »

Pour faire diversion à sa douleur, le Père voulut se rendre à Atuona. Tous les hommes étant plongés dans la boisson, il ne put

embaucher que cinq enfants de 12 à 14 ans pour conduire sa barque : aussi lui fallut-il près d'un mois pour faire son voyage, et encore dut-il se réfugier avec tout son monde à bord d'un navire pour regagner son poste. Quand il y arriva, il le trouva bien changé. L'eau-de-vie avait fait des siennes. Après avoir bien bu, bien chanté et bien dansé, les naturels s'étaient pris de querelle, la guerre avait éclaté entre le grand-prêtre *Taua-Hapai-ani* et le reste de la peuplade, dix guerriers contre cent. Quand le Père débarqua, tout le haut de la vallée était livré aux flammes. Un coup de fusil abattit le grand-prêtre; mais ses neuf partisans ne se découragèrent pas. Son gendre, Vaiku, gagna à sa cause 10 guerriers d'*Otooi*, puis bientôt une peuplade d'*Omoa*; mais pour cette dernière, il dut recourir à l'*houtu*, alliance sacrée qui ne se nouait qu'au prix du sang d'une victime. Six de ses partisans s'élancèrent dans le pays ennemi, ils y surprirent un homme au sortir de sa case, le tuèrent et lui coupèrent la tête qu'ils emportèrent pour le sacrifice de l'alliance.

Les sacrifices humains ont été innombrables aux Marquises; ils ne s'accomplissaient pas exactement de la même manière partout. A Fatuhiva, lorsque la tête seule de la victime était offerte en sacrifice, comme dans le fait dont nous parlons, on passait une corde par la bouche de la victime, de manière à la faire sortir au-dessous du menton, et la tête était suspendue au moyen de cette corde comme un trophée à la lance, ou au canon du fusil de celui qui l'avait coupée. L'heure du sacrifice venue, tout feu devait cesser dans la peuplade, pour ne laisser en activité que le feu sacré de l'holocauste; les femmes devaient rester cachées dans leurs maisons. La tête était portée au *maraë*, déposée sur une des pierres sacrées, tandis qu'on exécutait tout autour une danse infernale. Le grand-prêtre procédait ensuite au dépeçage. Il arrachait d'abord les cheveux, puis divisait verticalement la peau de la tête en allant du sommet au front, au nez, aux lèvres, etc.; il arrachait la peau et jetait le tout dans le feu. En même temps un cochon était offert à la divinité.

Quand la victime était saisie et offerte vivante, on lui passait néanmoins une corde par la bouche et par le dessous du menton; la victime était attachée par les pieds et par les poignets à une perche et portée ainsi au *maraë*. Là, après la danse, on lui coupait les mains, on l'étranglait et on la suspendait à un des arbres sacrés de l'enclos, en allumant au-dessous un petit feu qui la grillait doucement, jusqu'à ce que, la corde venant à casser, elle tombât dans le brasier où elle achevait de rôtir.

La tête coupée à Hanavavé fut offerte et brûlée en l'honneur d'un grand dieu d'Omoa. Ce ne devait pas être la dernière victime de cette guerre. Il semble qu'en se voyant directement combattu par le missionnaire, le démon ait voulu affirmer son cruel empire sur ce pauvre peuple en réclamant une plus grande effusion de sang sur ses autels. En effet, à peu de temps de là, une femme fut encore immolée, et sa tête fut brûlée dans la case sacrée de l'ex-grand-prêtre devenu tout à coup un des dieux les plus célèbres de l'endroit. Le 25 juin 1879, six personnes furent saisies dans le même dessein, une d'entre elles s'échappa pour aller mourir ailleurs; on coupa la tête des cinq autres et pour compenser la sixième qui manquait, on emporta un bébé de 4 mois qui fut la sixième victime.

Pendant ce temps, que faisait l'administrateur de l'archipel? M. Doublé passa deux fois dans l'île. Aux informations du missionnaire, il répondit qu'il ne s'occupait pas de cela, car il n'était venu dans ces parages que pour inspecter. Le missionnaire, lui, faisait autre chose. Il eut d'abord à sauver ses jours et ceux de quelques enfants qui s'étaient attachés à lui. Dès qu'il vit à quels excès se portaient les belligérants, il emmena précipitamment dans une vallée voisine trois enfants qu'il avait à sa charge. Puis, ayant réussi avec beaucoup de peine, à enclore le terrain de la mission, il y recueillit les gens pacifiques dont la vie pouvait être menacée. Son asile cependant ne fut pas inviolable; les guerriers l'envahirent pour y découvrir des vaincus que le Père avait un instant abrités sous son toit. Fort heureusement ceux-ci avaient eu le temps de s'enfuir et il n'y eut pas d'autre mal qu'une alerte de quelques heures.

Durant cette longue guerre qui ne finissait jamais, le Père put avancer quelque peu l'établissement de son œuvre. Malgré tant de difficultés, il célébra aussi solennellement que possible la fête de Noël 1878 à Omoa; il fit un cinquième baptême d'adulte, et le 28 septembre 1879, il bénit la maison-chapelle que le Fr. Frézal était venu achever à Hanavavé. Au mois de décembre, il vit doubler sa besogne. Le R. P. Chrétien Willemsen étant passé de la mission des Marquises à celle de Tahiti, le missionnaire de Fatuhiva eut dès lors à son compte la visite des vallées de *Hanamaté*, *Hanatéa* et *Hanahéhé*, dans l'île Hivaoa.

La guerre avait cessé par lassitude, mais les instincts féroces n'avaient pas disparu. Malgré qu'on annonçât tous les jours la prochaine arrivée de navires de guerre chargés de mettre fin au cannibalisme de l'archipel, les Fatuhiviens n'en continuaient pas moins leurs orgies et leurs querelles. Je ne parle pas des coups de poing, des coups de pierre, des bras ou des jambes cassés, dit le P. Emmeran, c'était le résultat quotidien de toutes les buveries en commun. Je ne puis toutefois passer sous silence ce qui eut lieu à Hanavavé les 20 et 21 mai 1880. Il y avait déjà cinq jours que nos gens buvaient, et ils n'avaient pas encore dépassé la mesure ordinaire; mais soudain un nommé *Hutuvavé*, choqué de ce que sa sœur semblait regretter la prodigalité de victuailles consommées dans ces festins, se lève, la frappe à coups de poing, à coups de pied, danse de toutes ses forces sur son pauvre corps meurtri, et finalement l'achève à coups de pierre, sous les regards insensibles des assistants : « *Na te tané*, c'est son frère ! » disait-on avec indifférence !... Pas la moindre parole d'indignation ou de pitié !

Le lendemain un autre meurtre couronnait ces « agapes fratricides ». Il était grand temps que la France vint au secours de ce pauvre peuple qui se détruisait lui-même.

Après deux ans et demi de souffrances et de labeur, le P. Emmeran était parvenu à se faire un enclos, une sorte de *réduction*, où il veillait sur une quinzaine de personnes qui paraissaient animées de bonnes intentions; il en avait le double qui assistaient régulièrement aux prières, il avait planté un peu de coton. C'était tout; c'était peu de chose pour un missionnaire qui avait eu de si beaux résultats à Tahuata : mais il se consolait en méditant cette parole de saint Paul : que chacun recevra sa récompense, non pas d'après le succès obtenu, mais suivant le travail accompli : *unusquisque autem propriam mercedem accipiet secundum suum laborem*. (I Cor. III, 8).

CHAPITRE XLII

QUELQUES CONSOLATIONS A TAIOHAË. — LA FUREUR DU COCO ET DU SANG DÉSOLE HIVAOA ET TAHUATA. — QUELLE EST LA CAUSE PREMIÈRE DE TANT DE MEURTRES ? — TROIS ATTENTATS EN UN MOIS CONTRE LE P. DOMINIQUE. — SON RAPPORT A M. DOUBLÉ. — RÉPONSE ÉVASIVE DE CE DERNIER ET DU COMMANDANT DU *Decrès*. — QUELQUES CONSOLATIONS A TAHUATA. — LE CHEMIN DES *Pinaï*. (1878-1879).

Tandis que le P. Emmeran rétablissait avec tant de peine le poste de Fatuhiva, les autres missionnaires luttaienent avec la même énergie contre le débordement de cannibalisme et de corruption qui était la loi générale de l'archipel. A Nukuhiva, les danses encouragées par M. Doublé ne favorisaient guère les travaux apostoliques. Mgr Dordillon fit néanmoins quatre baptêmes et deux mariages à Taiohaë durant l'année 1878, et il note avec joie que l'école des filles, tenue par les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, donne les plus douces consolations.

« Hier, écrit-il le 28 juin 1878, nous avons eu une belle fête du Sacré-Cœur. Le R. P. Fulgence, qui se trouvait ici, nous a aidés à la solenniser avec plus de pompe. Les Sœurs de Saint-Joseph m'ont remis, ce même jour, une somme de cent trente-et-un francs, fournie par leurs élèves et d'autres personnes, pour le luminaire du mois du Sacré-Cœur que nous célébrons avec le plus d'éclat possible. Ces mêmes Sœurs m'ont remis aussi soixante-et-onze francs cinquante qu'elles avaient reçus pour le mois de Marie. Tout n'est donc pas sans consolation.

« Une Sœur, nouvellement arrivée, voyant nos enfants rangées en cercle dans le sanctuaire aux pieds de notre belle statue du Sacré-Cœur auquel elles offraient, à genoux, deux caisses de bougies, avoua

que cet acte de piété avait fait disparaître toutes ses peines. J'étais alors moi-même dans l'église et j'ai senti mes yeux se mouiller de larmes. C'était vraiment un spectacle bien attendrissant, et j'aimais à redire cette invocation qui nous est chère : *Vivat Cor Jesu sacratissimum per infinita sæcula seculorum. Amen* (1). »

Le spectacle était moins réjouissant à Puamau dans l'île Hivaoa. Le R. P. Dominique avait bien groupé une trentaine de fidèles néophytes dans son enclos; parmi les autres habitants de la vallée, il y en avait encore une bonne centaine qui ne refusaient pas de lui prêter leurs bras pour le travail et qui venaient volontiers aux exercices religieux. Mais à côté de ceux-là, que d'ivrognes et d'assassins! Vingt-sept morts violentes en dix-huit mois!

« Les habitants de Puamau, écrit-il, exception faite du petit nombre de ceux qui se trouvent en rapport continu avec le missionnaire, offrent le spectacle d'un peuple de brigands, armés les uns contre les autres, au sein de l'anarchie et de la plus profonde misère. La liqueur enivrante du coco absorbe à elle seule presque toutes leurs préoccupations de nuit et de jour, et par suite, les vols, les rixes, les assassinats se multiplient de plus en plus. Presque personne, même parmi le sexe faible, qui ne porte l'empreinte de quelque coup violent. En outre, pas de travail et par suite presque pas d'habits. Quelques misérables huttes à demi-couvertes leur servent de demeures; et en guise de natte, quelques feuilles de cocotier sur lesquelles on s'étend pêle-mêle : c'est tout. »

Cette affreuse misère est d'autant plus remarquable, qu'à côté de ces êtres déguenillés, n'ayant pour fortune qu'un fusil et des litres d'alcool, on trouve d'autres naturels bien logés, bien habillés, possédant de belles embarcations de douze à quinze cents francs. Où donc ceux-ci trouvent-ils leur richesse? La réponse est facile : tout simplement dans le travail et l'obéissance aux conseils du missionnaire. On cultivait le coton, on traçait des chemins, on construisait des églises et des entrepôts, on commençait à fabriquer le coprah (2). Le Père Dominique, sûr de la fidélité de ses travailleurs, avait augmenté, cette année-là, le nombre et l'importance de ses entreprises agricoles ou de ses constructions. Hélas! il avait compté sans les suites du coco, c'est-à-dire l'oisiveté,

(1) *Annales de la Congrégation des SS.-CC.*, 1878, p. 632.

(2) On sait que le coprah n'est autre chose que la noix de coco desséchée. Le coprah des Marquises est exporté à San-Francisco, Marseille et Hambourg. On l'emploie pour la fabrication du savon, d'une huile spéciale et même pour la pâtisserie.

l'ivresse, la guerre; et lorsqu'à la fin de l'année il fit la balance des recettes et des dépenses, il eut la douleur d'enregistrer six mille piastres de déficit. C'était décourageant! Ce qui ne l'était pas moins, c'était de voir que le travail lui-même était impuissant à arrêter les désordres. Beaucoup d'indigènes ne travaillaient un peu que pour avoir le moyen de s'enivrer ensuite. A peine



ILES MARQUISES. — Le R. P. Eleuthère (Adrien) Sneppé
et le Fr. Entrope (Michel) Blanc.

avaient-ils gagné quelque chose, qu'immédiatement ils allaient le dépenser dans des buveries, qui, presque toujours, finissaient par le meurtre.

Une fois ivres, il ne faisait pas bon se présenter sur leur chemin. A *Hanatékuua*, petite oasis de prière et de travail, le Père Anschaire faillit être tué au milieu de ses néophytes par un coup de fusil qu'un mari avait tiré sur sa femme. Dans le district d'*Hékéhani*, le Père Adrien Sneppé, l'ange de la douceur et de la paix, fut lapidé par des brigands qui lui avaient enlevé sa pauvre monture dont il usait pour ses courses apostoliques. A *Ooa*, les meurtres devinrent tellement nombreux, que les habitants, effrayés, abandonnèrent la place, non sans avoir pillé l'église et le presby-

tère. A *Hanapaaoa*, on compta vingt-cinq morts violentes du mois d'avril 1877 au mois de décembre 1878. Dans toute la vallée, il n'était presque pas une personne qui n'eût un bras cassé, un pied meurtri, une côte enfoncée ou le visage tuméfié. « La mort fascine tout le monde, écrivait le P. Dominique. Dans le but de se détruire, les hommes s'arment de fusils, de lances et de couteaux, et les femmes de cordes pour s'étrangler. » Quelle est la cause première de tout ce mal ?

A cette demande un canaque intelligent répondit, qu'à son avis, la cause première de tout le mal, c'était l'*orgueil* : oui, le Marquisien a un orgueil fou ; la seconde, c'était la *vengeance* : son orgueil froissé ne pardonne pas, et il est cruel ; toutefois, dans son état normal le canaque n'ose aller aux extrêmes ; mais plongez-le dans l'ivresse, alors il tentera les coups les plus horribles et les plus extravagants ; c'est pourquoi le *coco* était bien la troisième cause de tant de crimes, celle qui mettait en branle tout le reste.

Le brave indigène ne raisonnait pas si mal ; nous acquiesçons plus volontiers à son avis qu'à celui d'un écrivain qui a osé prétendre que la cause de tant de meurtres, c'était la fringale de nos Marquisiens pour la chair humaine. « Quand on y a une fois goûté, assure-t-il, il est impossible de s'en passer ! » Cette assertion si grave tombe d'elle-même, quand on voit que sur les soixante-dix-huit victimes immolées dans ces derniers temps, il n'y en a pas eu un quart qui aient été mangées. Les Marquisiens furent anthropophages, c'est bien certain ; mais on charge un tableau qui est déjà trop noir, quand on les accuse d'être tellement friands de chair humaine, qu'ils se chassent entre eux comme du gibier !

* * *

Ce n'était point pour cela sûrement que l'assassin *Vahitété* se présenta, le 20 novembre 1878, chez le Père Dominique à la tombée de la nuit. La main sur le manche de son large couteau, il réclamait un habit rouge ! Sans doute il voulait cet habit pour être plus beau que les autres, et pour l'avoir il était capable, dans son ivresse, de tuer le missionnaire ; nous avons des exemples d'assassinats commis ou sur le point d'être commis pour un habit, pour une ceinture, pour de simples boutons ! Aussi le P. Dominique se garda-t-il de résister en face au bandit qui appuyait sa requête de

la pointe du couteau. Il lui fit observer qu'il était bien tard pour choisir l'habit qu'il désirait, et lui conseilla de revenir le lendemain en plein jour. Sur ce, des néophytes arrivèrent, et l'ivrogne fut habilement éconduit.

Huit jours après, voici un autre assassin, *Toaihoï*, qui, non content d'avoir égorgé sa femme, rêve de faire d'autres victimes. Il pénètre dans l'enclos de la mission, et cherche le Père Dominique pour le couper en morceaux à coups de hache. Des néophytes accoururent et l'ivrogne est mis dehors. Mais le 10 décembre 1878, Vahitété revient à la recherche d'une victime, qui tout d'abord doit être un chrétien nommé Théodule; ne le trouvant pas, il se rabat sur le Frère Séverin; celui-ci ayant échappé, il court droit au Père Dominique qu'il trouve seul dans sa maison. Le missionnaire crut bien cette fois que c'en était fait de lui. Néanmoins, avec un calme plus apparent que réel, il accueille doucement le féroce cannibale, et calme peu à peu sa passion par de bonnes paroles qui le flattent : *Responsio mollis frangit iram.....*

Néanmoins, ces trois attentats, arrivés à si courte distance l'un de l'autre, inquiétèrent le missionnaire : rarement on avait poussé l'audace jusqu'à envahir aussi facilement son enclos et son presbytère : il était évident que, par suite de l'ivresse, les naturels ne respectaient plus rien, et qu'on avait tout à craindre de leur part. Il fit là-dessus un rapport officiel qu'il adressa au brigadier placé à *Tahauku*, près d'Atuona, pour maintenir l'ordre parmi les Chinois employés à une plantation. Le brigadier transmet les plaintes à M. Doublé qui visitait les îles quelques mois plus tard. Le Résident fit venir le Père à bord du *Decrès*, et il lui déclara que *M. le Ministre ne considérant les Marquises que comme une possession nominale et de nulle importance*, l'exercice de son autorité se limitait à Nukuhiva, et qu'il ne pouvait intervenir qu'en cas de défensive... Alors qu'allait-il faire dans le groupe Sud-Est? Tout simplement constater l'état des choses et rien que cela, sauf sans doute à en référer aux autorités supérieures.

Quelques jours après, le Résident était à Vaitahu, dans l'île Tahuata. Le Père Wendelin lui exposa les ravages que l'eau-de-vie de coco faisait dans cette île. La vallée d'*Hapatonî*, qui avait tout d'abord donné tant d'espérance, nageait littéralement dans l'alcool. Chaque jour, ses soixante-dix habitants vidaient ensemble une vingtaine de bambous de l'inférieure liqueur, soit de cinquante à

quatre-vingts litres ! Aussi la guerre, les assassinats et tous les autres excès allaient-ils se multipliant de jour en jour. Le Père avait dû intervenir plusieurs fois pour arrêter l'effusion du sang et protéger les faibles contre les brutalités des forts ; mais il était débordé, et dans cette île où, au dire du R. P. Privat, le prêtre était plus respecté et plus aimé que nulle part ailleurs, le Père Wendelin commençait à devenir lui-même très anxieux. « Que faire ? lui demanda le Résident. — Dites un mot, répondit le Père, et tout ira bien. On a peur. Un mot, et le coco cessera !. — Ce mot, répartit le commandant Chevalier, je ne le dirai pas ! » Il n'était pas possible de signifier plus clairement aux missionnaires, qu'ils n'avaient rien à attendre de l'Administration.

Pourtant, au milieu de tous ces désordres, le Père Wendelin ne fut pas sans quelques dédommagements. A Vaitahu, il eut quatre baptêmes solennels et quatre mariages. A Motopu, il bénit une chapelle pour les habitants de cette vallée qui se décidaient à prier. Et dans la vallée d'Hapatoni, il assista à la lutte héroïque du néo-phyte Daniel et de sa femme contre tout le reste de la peuplade qui se plongeait dans l'ivresse. Ce fut un beau spectacle que celui de la persévérance de ces deux seuls chrétiens : aussi Dieu les combla-t-il de ses grâces les plus intimes. Daniel mourut en prédestiné au mois de juillet 1879. Voulant imiter, autant que possible, Notre-Seigneur en croix, il refusa de reposer sur un matelas durant les derniers jours de sa maladie ; il se fit coucher sur la terre et c'est ainsi qu'il mourut en pratiquant la mortification et l'humilité. A peine mort, le Père dut se hâter de l'ensevelir et le faire de ses propres mains ; car l'ivrogne Mohuho ne parlait de rien moins que de faire bien vite une victime pour l'enterrer à côté du défunt...

Quand les gens sont dans l'ivresse, il ne fait pas bon leur confier sa vie. Le Père Wendelin qui devait souvent recourir aux indigènes pour se faire transporter en embarcation d'une vallée à l'autre, se demanda s'il n'y aurait pas moyen de se passer de leur concours : il essaya, à deux reprises, de se rendre de Hanatéténa à Vaitahu, par voie de terre, en franchissant les dangereux *Pināi* ou précipices qui rendent à peu près impraticables les sentiers de

la montagne. La seconde fois, il se fit accompagner par le Fr. Nicolas qui était chargé de lui frayer le chemin et d'étudier les moyens de rendre l'entreprise moins dangereuse. Chaque fois il dut constater, qu'à moins d'être un acrobate de profession, il était inutile de tenter l'aventure. Sur bien des points, en effet, il fallait grimper à la corde comme des matelots dans la mâture d'un navire, ou s'élancer par-dessus des abîmes comme des gymnastes qui s'exercent à franchir des fossés. Cette double expérience lui suffit, et il jugea encore plus sage de se confier à la bonne volonté de ses ouailles et à la clémence des flots. Ceux-ci, pourtant ne l'épargnèrent guère; ils lui firent craindre plus d'une fois d'irréparables désastres, et enfin, une nuit, ils lui brisèrent son embarcation contre les rochers. Ainsi va la vie apostolique : périls du côté des hommes, périls du côté de la terre, périls du côté de la mer. Pourvu que Dieu soit là pour protéger et soutenir, qu'importe? Il était auprès des missionnaires des Marquises, et c'est pourquoi ils ont continué jusqu'à ce jour leur périlleux apostolat.

CHAPITRE XLIII

M. CHASTANIÉ SUCCEDE A M. DOUBLÉ COMME RÉSIDENT. — IL RELÈVE LES ÉCOLES ET PROMET DE FAVORISER LA MISSION. — BÉNÉDICTION DE L'ÉGLISE DE HATHÉU. (1879).

Le 12 mars 1879, M. Doublé fut relevé de ses fonctions d'Administrateur des Marquises par l'arrivée de M. Chastanié, envoyé pour prendre sa place et donner à la colonie une impulsion nouvelle. Avant de s'éloigner, l'ancien Résident tint à rendre hommage aux missionnaires : il déclara à Monseigneur que, durant tout le temps qu'il était resté dans l'archipel, « il n'avait eu qu'à se louer de la mission, et qu'il ne comprenait pas comment ses devanciers avaient pu tendre à diminuer son influence bienfaisante auprès des canaques; qu'à son avis, on la verrait au contraire s'augmenter avec tout avantage ».

Ce témoignage s'accordait assez avec les belles espérances que faisait naître la conduite du nouveau venu. Le 24 avril 1879, Mgr Dordillon écrivait au T. R. P. Bousquet.

« Permettez-moi de vous faire part de ma joie et de mes espérances. Nous avons actuellement pour Résident M. Chastanié, lieutenant de vaisseau, de Cahors, qui aime à dire qu'il a commencé à apprendre à lire dans la petite école tenue dans notre maison de Cahors par le vieux et bon Père Sylvère. Il me répète souvent qu'il veut vivre en bonne intelligence avec la mission et qu'il ne fera jamais rien qui puisse lui nuire. Jusqu'ici tout nous fait espérer qu'il en sera ainsi, et nous en bénissons le Seigneur, qui n'est jamais plus près de nous que quand nous serions tentés de le croire plus loin.

« Le 21 de ce mois, a eu lieu l'ouverture de l'école des garçons à Taiohaë par M. le Résident, qui se charge de tous les frais. Le F. Marie-

Florent Forgeot est nommé Directeur avec un de nos jeunes chrétiens, ancien maître d'école, pour adjoint. L'école est installée dans les bâtiments de la mission autrefois affectés au même usage. Tous les élèves sont internes et déjà au nombre de 54. Ils seront plus nombreux dans quelques jours par l'arrivée des enfants de deux autres districts. L'école des filles de Taiohaë, qui compte déjà 39 élèves, va aussi beaucoup augmenter, car M. le Résident va y faire venir toutes les filles de Nukuhiva.

« Il y aura de plus une école à Hatihéu pour les garçons de cette localité et des deux vallées voisines. L'île Uapou doit aussi avoir ses écoles. Il est fâcheux que nous n'ayons pas autant de maîtres qu'il en faudrait : nous ferons néanmoins tout ce qui sera possible pour profiter des circonstances et seconder les bonnes dispositions de M. le Résident.

« Le 21, à l'occasion de l'ouverture de l'école de Taiohaë, j'ai célébré une messe du Saint-Esprit, demandée par M. le Résident. Il y a assisté en grande tenue avec tout le personnel de la colonie et les chefs indigènes. Vers 11 h. 1/2, déjeuner à la Résidence avec les chefs indigènes. A 3 heures 1/2, joute sur mer entre dix ou onze embarcations. Les prix étaient de 60, 50, 40 et 25 francs.

« Depuis huit jours, continue le Prélat, Taiohaë a presque changé complètement de face; la vie y est revenue, on paraît content, les chefs réunis par M. le Résident à l'occasion de l'ouverture de l'école ont manifesté le désir de revenir au bien. Le temps nous apprendra le reste. En attendant, nous bénissons Dieu.

« Dans quelques jours aura lieu la bénédiction de l'église de Hatihéu, et M. le Résident a promis d'y assister. »

Effectivement, le 8 mai, Sa Grandeur avait la consolation de bénir cette église et d'y voir le Résident à la tête d'un peuple considérable.

Cette église de Hatihéu avait été entreprise en 1860 par le R. P. Orens Fréchou et confiée, pour l'exécution, au zèle et au talent du F. Nicolas Haudecœur. C'était l'âge d'or de l'île Nukuhiva. Hatihéu était bien peuplé, les gens étaient pleins d'enthousiasme, on voulait faire grand et beau : 32 mètres sur 12, sans compter l'espace occupé par les tours. On se mit à l'œuvre avec ardeur. Il fallait aller chercher au loin les matériaux : on construisit des chemins pour en faciliter les transports; puis, comme il pleuvait souvent, on bâtit des hangars pour abriter les travailleurs, et en dépit du mauvais temps, l'œuvre atteignit bientôt deux mètres au-dessus des fondations. Malheureusement, il se produisit alors un grand revirement dans toute l'île, les canaques

se mirent à faire de l'eau-de-vie, puis vinrent les guerres, les incendies, l'anthropophagie. A Aakapa, dans une seule journée, neuf personnes furent rôties et mangées. Là-dessus arriva la petite vérole qui enleva les deux tiers des habitants (1863). Le F. Nicolas ne trouvant plus personne pour l'aider, fut appelé ailleurs, et jusqu'en 1874 il ne fut plus question de reprendre les



ILES MARQUISES. — Eglise de Hatihéu (île Nukuhiva).

(Photogr. de Karl von den Steinen).

travaux interrompus. Ce ne fut que le 12 août 1874 que le F. Michel (Eutrope) Blanc se remit à l'œuvre, mais en réduisant les proportions de l'édifice : au lieu de 32 mètres sur 12, on se contenta de 30 sur 9 : c'était plus que suffisant. L'église est gothique, dans le style du ^{xiv}^e siècle, et flanquée de deux tours hexagonales. Le 29 mars 1879, tout était fini, Mgr Dordillon pouvait la livrer au culte et la dédier quand il voudrait aux apôtres S. Pierre et S. Paul, en l'honneur desquels elle avait été bâtie.

« Bien longtemps avant son inauguration, écrit le R. P. Géraud Chaulet, missionnaire de l'endroit, les canaques des divers districts ne

cessaient de s'informer de la date de sa dédicace. En attendant, ils venaient la contempler et ils ne tarissaient pas d'éloge sur l'œuvre en général et sur chaque chose en particulier. En voyant les statues : « Oh ! qu'elles sont belles, s'écriaient-ils, il ne leur manque que la parole ! Que sont les nôtres en comparaison ? Rien du tout, des figures informes !... » Puis il fallait leur montrer la lampe du sanctuaire, qui monte et descend à volonté, ensuite le meuble à compartiments et à tiroirs pour les linges sacrés, les vases à fleurs, l'escalier des tours, la cloche, l'intérieur des flèches ; et partout c'était *mea Kanahau ! mea makirikiri !* Que c'est merveilleux !... Mais la merveille des merveilles, c'était l'orgue, orgue de barbarie assurément ! Les bons indigènes ne pouvaient se rassasier de l'entendre. Quand le F. Michel leur avait joué quelques airs, ils le suppliaient de recommencer, de continuer toujours : *totahi, totahi, é tahi i toé* : encore plus, encore, encore ! Après avoir tout vu, ils allaient en faire part à leurs amis en des descriptions fabuleuses qui duraient des jours entiers (1). »

La dédicace fut fixée au 8 mai, fête de l'Apparition de S. Michel.

Trois jours à l'avance, un exprès partit pour aller inviter M. le Résident Chastanié et sa famille, la reine Vaékéhu, les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, les notables de Taiohaë, enfin tous les chefs de Nukuhiva et leurs sujets. Depuis deux semaines, toute la vallée de Hatihéu était en mouvement. Ici on arrangeait les chemins, là on construisait des tentes, ailleurs on apprêtait des quintaux de *popoï* que l'on mettait au fur et à mesure dans deux grandes pirogues. Pendant ce temps, les pêcheurs allaient à

(1) Lettre du 4^{er} juin 1879. Dans cette lettre le R. P. Gérard donne les détails les plus minutieux sur son église. On nous excusera de les copier en partie, ils nous aideront à apprécier l'œuvre matérielle des missionnaires et de leurs aides si dévoués, les frères convers, qui ont été les principaux architectes et ouvriers de toutes les constructions de la mission.

L'église de Hatihéu a 30 mètres de longueur, 9 de largeur, 7 de hauteur jusqu'à la naissance du toit. Les fondations ont été jetées à 1^m 50 de profondeur. Les murs sont soutenus par 8 contre-forts, 4 de chaque côté ; et 18 colonnes de style ogival soutiennent la voûte. Au fond de l'église il y a une belle tribune à laquelle on accède par deux escaliers, placés dans les tours qui encadrent la façade. Ces tours hexagonales sont éclairées par 6 fenêtres gothiques. Le chœur est parqueté et séparé de la nef par une balustrade gothique. Du reste l'église tout entière est gothique (xiv^e siècle), à l'exception du portail qui est roman.

Chaque contre-fort est couronné par un bouquet de corail. Chaque flèche est surmontée d'une croix en fer et entourée, à sa base, d'une demi-douzaine de clochetons qui semblent autant de sentinelles. Le sommet du pignon de la façade est orné d'une croix en bois. Au-dessous de cette croix, il y a la représentation de saint Michel terrassant le démon, scène qui a beaucoup impressionné les canaques. « Oh ! s'écriaient-ils, Lucifer va expirer ! Comme il sort

la mer et en rapportaient d'énormes raies, des marsouins, etc., puis des charpentiers dressaient dans la cour de l'église une magnifique estrade où devait être exposé le menu du repas : deux bœufs entiers, escortés d'un nombre respectable de cochons rôtis, de poissons de toute grandeur et d'une quantité énorme de canne à sucre, etc...

Le 6 mai, Mgr Dordillon arrive sur le côtre de M. Crawford avec le Résident et sa famille, la reine Vaékéhu, M. Fischer et sa femme et les garçons de l'école de Taiohaë. Dès que la voile du petit navire paraît à l'horizon, un coup de canon du F. Michel en porte la nouvelle aux quatre coins de la vallée. Le canon du F. Michel n'est pas de ceux qu'on emploie sur les champs de bataille, c'est tout simplement son enclume dont il bourre de poudre le trou qui se trouve en dessous : une lourde pierre complète la charge, et la détonation est aussi forte que celle d'un canon.

Il était 3 heures de l'après-midi. Au bruit du canon, toute la peuplade accourt au rivage, et une embarcation montée par de solides rameurs part à toute vitesse pour aller au-devant de Monseigneur et de sa suite. Monseigneur et les passagers de marque descendent sur l'embarcation, et celle-ci revient aussitôt vers la plage où son arrivée est saluée par un nouveau coup de canon accompagné d'une vive fusillade. Suivant l'usage du pays, on ne permit pas aux visiteurs de descendre à terre d'eux-mêmes ; des

la langue, le malheureux!... » Un peu au-dessus de la porte d'entrée, il y a deux anges qui tendent des couronnes à ceux qui pénètrent dans le lieu saint. Des deux côtés de la porte, deux archanges veillent à la sainteté et à la garde du temple, tenant en main une épée flamboyante. La tribune est éclairée par une belle rosace en verres de couleur, et l'église elle-même reçoit une lumière abondante et colorée à travers ses fenêtres gothiques pourvues de verres de couleurs.

Le haut des colonnes est orné de feuilles d'acanthé et d'emblèmes variés ; 56 nervures, 28 de chaque côté, vont rayonner sur le *tympa*n de la voûte qui est elle-même décorée d'une dizaine d'emblèmes.

Parmi les statues, il faut remarquer celles du Sacré-Cœur, de la Sainte Vierge, de saint Joseph, de saint Pierre et de saint Paul.

L'église est située à une soixantaine de mètres de la plage, au beau milieu de la rade : le marin l'aperçoit de fort loin, car la blancheur de ses flèches la fait admirablement ressortir du sein de la verdure.

Devant l'église, il y a une cour de 60 mètres de côté, plantée d'orangers, de bananiers, d'évitiers, de mangotiers, de corosols et d'un magnifique tamarin. En outre, on y a construit un bassin d'eau alimenté continuellement par une source venue d'ailleurs. Le presbytère est en face.

canaques s'élancèrent dans la mer et chaque passager n'eut qu'à grimper sur le dos d'un des indigènes pour débarquer à pied sec.



Comment on débarque à pieds secs aux Marquises.

Dès que Monseigneur et le Résident furent sur la plage, un chant de bienvenue fut exécuté en leur honneur par un double chœur composé d'une centaine de voix ; puis le P. Géraud fit un compliment en français. Sa Grandeur répondit par des paroles de remerciement, des félicitations, des encouragements, et toute l'assis-

tance se rendit dans l'enclos de la mission, où l'entrée se fit au bruit du canon et de la fusillade.

Ce même jour, arrivèrent par la montagne le R. P. Fulgence Pouet, le Fr. Marie-Florent, le gendarme Laroche et l'interprète du gouvernement.

Le lendemain, 7 mai, on travailla sans relâche à l'ornementation de l'église. Monseigneur lui-même s'y employa activement par de nombreux motifs de décoration en papier doré ou argenté, art dans lequel il excelle :

Enfin le 8, à 8 heures du matin, par un temps magnifique, en présence d'un peuple considérable et des autorités de la colonie, Sa Grandeur procéda à la bénédiction solennelle de la superbe église de Hatihéu, qu'il dédia aux apôtres saint Pierre et saint Paul. La bénédiction terminée, tout le peuple se précipita à l'intérieur de l'édifice, Monseigneur y fit une instruction relative à la cérémonie qui venait de s'accomplir, il administra ensuite le sacrement de confirmation à un certain nombre de néophytes qu'il catéchisa encore quelques instants; enfin, après un moment de répit, il célébra la messe pontificale, au son de l'orgue, sous les regards émerveillés des indigènes. Le chant du *Domine salvam fac rempublicam* clôtura la cérémonie.

Au sortir de l'église, la foule se trouva en face des tentes qui avaient été dressées pour le grand festin : elle n'eut que la peine de s'asseoir autour de la table canaque, et presque aussitôt commença la solennelle présentation des principaux mets du repas. De vigoureux servants portaient sur un brancard les cochons entiers destinés à tel ou tel groupe, tandis que l'amphytrion, de sa voix la plus majestueuse, prononçait une phrase rituelle, à laquelle tous les porteurs répondaient ensemble : *uia, uia, uia, uia!* C'est ce qu'on appelle faire le *Nunuu*, acclamations.

Monseigneur, le Résident et sa femme, la reine Vaékéhu, les missionnaires, les chefs, les autres notabilités mangèrent à de longues tables mises bout à bout sous une tente couverte de feuilles de cocotier.

Après le repas, il y eut des amusements divers, surtout une course en pirogue pour laquelle le Résident donna plusieurs prix.

Enfin, suivant l'usage canaque, on distribua aux invités ce qui restait du festin, afin qu'ils pussent en emporter chez eux et en faire part à ceux des leurs qui n'avaient pu assister à la fête.

« Cette fête, toute modeste qu'elle était, écrit le R. P. Géraud, a été l'occasion d'un nouvel élan pour le bien dans toute l'île Nukuhiva. On est beaucoup plus assidu à la prière; on sent mieux l'importance de l'ordre, du devoir, du travail, et par suite tout le monde en éprouve un grand bien-être. Les écoles sont bien fréquentées : 74 filles chez les Sœurs à Taiohaë, 80 garçons chez le F. Marie-Florent et 30 à l'école de Hatihéu. »

Les Sœurs de Saint-Joseph avaient été privées de la joie d'assister à cette fête, à cause du deuil où les avait plongées la mort de leur vénérable Supérieure, la R. M. Mélanie, décédée à Taiohaë le 22 mars, à l'âge de 75 ans, universellement estimée et regrettée de tous les habitants de l'île.

CHAPITRE XLIV

M. CHASTANIÉ SOUTIENT L'ORDRE ET LES ÉCOLES. — HIVA OA EST TOUJOURS LE THÉÂTRE DE GUERRES ET D'ASSASSINATS IMPUNIS. — MEURTRE D'UN CHARPENTIER SUÉDOIS (23 JUIN 1879). — Le *Lamothe-Piquet* A DEUX BLESSÉS. — ATTENTAT CONTRE LE P. ORENS (6 NOVEMBRE). — COMLOTS CONTRE LES FRANÇAIS : LE P. ANSCHAIRE LES DÉVOILE TROIS FOIS. — SA MAISON CONVERTIE EN FORTERESSE. — INUTILE DÉMARCHE DE *Proclamation pacifique*; ON FERA PARLER LE CANON. (1879-1880).

Cette fête d'Hatihéu fut un des rares moments où on put dire que tous les cœurs vibraient à l'unisson : missionnaires, résident, chefs, colons, néophytes, tout le monde était d'accord pour travailler à ramener l'ordre et la prospérité dans l'archipel. Le Résident prouva bientôt qu'il ne s'en tiendrait pas à de simples paroles.

Le chef Koamua, de Nukuhiva, ayant voulu recommencer les fêtes, les danses et les chants lascifs, M. Chastanié trouva que c'était vraiment trop de tapage à deux pas des écoles et trop de monde assemblé autour d'une case, il signifia aux étrangers de rentrer dans leurs villages, et bientôt, faute de danseurs et de chanteurs, le calme revint dans la vallée.

A Uapou, un chef crut pouvoir autoriser sa peuplade à boire l'eau-de-vie de coco. Cent francs d'amende lui apprirent qu'on ne se moquerait plus impunément des défenses de l'Administration; les buveurs furent condamnés à 25 francs, et les distillateurs du jus prohibé à 75.

Pendant ce temps, les écoles se peuplaient à Nukuhiva et à Uapou. La mission construisait une grande bâtisse pour les filles à



LES MARQUISES. — Ecole et chapelle de Vaitahu (île Tahua) (1894).

Taiohaë (1879), puis, un peu après, une autre pour les garçons à Patoa. Plein d'espoir dans cette bonne œuvre, M. Chastanié voulut l'établir aussi solidement à l'île Tahuata. Il y releva l'école des filles qui se soutenait à peine; quant à celle des garçons, qui n'existait pour ainsi dire plus, il la rétablit à Vaïtahu avec ordre à tous les canaques de l'île d'y envoyer leurs fils en âge d'écolier. Les braves indigènes, fort peu désireux de se séparer de leurs enfants, crurent pouvoir éluder la décision administrative en faisant immédiatement tatouer et circoncire tous leurs enfants de 8 à 14 ans : à leurs yeux, ces marques signifiaient que la formation de leurs fils était assez complète. Le Résident n'entendit pas les choses comme eux, et l'école s'ouvrit à Vaïtahu le 11 janvier 1880. Beaucoup d'écoliers manquèrent sans doute les premiers jours, mais enfin ce fut un commencement et il était permis de croire que le nombre augmenterait peu à peu. Encouragé dans ses espérances, le R. P. Wendelin, missionnaire de Tahuata, agrandit alors sa chapelle de Vaïtahu qui décidément manquait d'espace pour contenir la foule des écoliers et des néophytes.

* * *

A l'île Hivaoa, M. Chastanié ne pouvait guère parler d'écoles. On y faisait la classe à coups de fusil et à coups de couteau, parfois même en festoyant avec les membres sanglants d'une victime humaine. Chaque mois on y enregistrait trois ou quatre meurtres suivis de représailles et d'hostilités continuelles. L'Administration, informée cent fois de ce qui se passait, s'était jusqu'ici contentée de gémir ou d'envoyer un navire de guerre qui ne faisait absolument rien. Combien de temps allait-on permettre à ces cannibales de s'entre-tuer et de se dévorer entre eux? Rien ne faisait prévoir la fin de cette triste situation, quand tout à coup l'assassinat d'un blanc obligea en quelque sorte la France à intervenir un peu plus sérieusement qu'elle ne l'avait fait jusqu'à présent.

C'était le 23 juin 1879. Un nommé *Tuiputena* pénétra la nuit dans l'enclos de la mission d'*Hanaiapa* et y égorgea un charpentier suédois qui habitait une maison que lui avait cédée ou louée le R. P. Anschaire. Le corps du malheureux fut affreusement mutilé et en partie dévoré par l'assassin ou ses complices. Quel avait été au juste le mobile du crime? On n'en sait trop rien : ces gens-là,

nous l'avons dit, tuaient un homme pour un mot, pour un habit, pour un peu de poudre. Il paraît que, dans un moment d'ivresse, le pauvre charpentier avait laissé échapper quelques paroles inconsidérées à l'adresse de Tuiputona ou d'un membre de sa famille. C'en était plus qu'il n'en fallait pour attirer sur lui la vengeance du sang. Il avait cruellement expié sa loquacité et son ivresse (1).

La nouvelle de cet horrible assassinat parvint à Taihoaë en même temps que celle de plusieurs autres meurtres commis à *Hanapaaoa*; elle produisit une impression considérable sur l'Administration, sur les étrangers, sur les officiers du *Lamothé-Piquet* pour lors dans les îles. On décida de rechercher le meurtrier et d'en faire un exemple qui rendit les autres cannibales moins audacieux.

L'avis, commandé par le capitaine Bienaimé (plus tard contre-amiral, aujourd'hui député de Paris), arriva le 4 août dans les eaux d'Hanaïapa. Le commandant enjoignit aux chefs de lui livrer l'assassin, sous peine d'attirer sur eux et sur leurs peuplades le châtimement réservé au coupable. Habitué à voir nos navires de guerre passer et repasser sans tirer un coup de canon, les chefs répondirent que jamais ils ne livreraient un des leurs : ils n'avaient pas peur des Français. Le commandant, indigné, débarqua aussitôt 36 hommes avec 2 pièces d'artillerie; mais tandis qu'il prenait ses positions, les canaques lui blessèrent deux soldats; sa troupe répondit par un feu de mousqueterie qui cribla de balles la grosse pierre derrière laquelle s'était abritée la grand'garde canaque. La décharge n'atteignit personne. Vu le petit nombre de ses hommes et la difficulté d'échapper aux balles d'un adversaire qui avait pour lui tous les avantages d'une position élevée et bien abritée, le commandant ramena promptement tout son monde à bord et fit dire aux canaques qu'ils le reverraient bientôt. Les canaques, persuadés qu'ils l'avaient mis en déroute, saluèrent son départ par des cris de joie ironiques. « Si les Français reviennent, disaient-

(1) Il nous a été impossible de découvrir le nom de cet Européen. Les indigènes l'appellent *Kamuta*, mais c'est un nom générique pour désigner ceux qui travaillent le bois, les charpentiers. Quant à sa nationalité, même incertitude. Il se disait tantôt Suédois, tantôt Finlandais; plusieurs ont cru qu'il était Russe, mais que, pour se faire admettre à bord du navire anglais qui l'a porté dans ces îles, il s'était dit *Suédois*, pour la raison que les Anglais n'admettent pas volontiers des Russes sur leurs bateaux.

ils, nous les tuerons tous, nous les mangerons, et nous porterons leur navire au sommet de nos montagnes. »

Cependant l'avisio emportait à Taiohaë deux brigands nommés *Mohuho* et *Mouipu* qui furent laissés là, et partait à toute vapeur pour Tahiti où le Gouverneur, M. Planche, estima que l'heure était venue de sévir. Sans attendre l'arrivée de l'amiral Bergasse Dupetit-Thouars, chef de la Division navale du Pacifique, le *Lamothé-Piquet* repartit en toute hâte pour les Marquises avec 26 hommes destinés à la formation d'un poste militaire à Hivaoa. En passant à Taiohaë (7 septembre), le commandant Bienaimé informa les autorités de l'imminence d'une campagne contre les cannibales du groupe Sud-Est, et de l'intention où était le Gouvernement français d'inviter les guerriers de Nukuhiva et d'Uapou à prendre part à l'expédition en qualité de « volontaires ». Le prince Stanislas Moanatini fut officiellement chargé d'inscrire les noms de tous ceux qui désireraient s'enrôler sous les drapeaux. Puis l'avisio alla jeter l'ancre à Atuona, où il débarqua la petite troupe qui avait mission d'établir un poste à *Tahauku* ou *Tahuku*, et on attendit la suite des événements.

Ils ne manquèrent pas d'intérêt. Chaque jour apportait une nouvelle preuve de l'hostilité des indigènes. Tantôt c'était un *tapu* qui interdisait aux néophytes l'accès de la mission, ou aux travailleurs l'approche des champs de cotonnier, tantôt c'étaient des orgies d'ivrognes suivies de querelles et d'assassinats, tantôt c'était un complot pour le massacre de la petite garnison de Tahauku...

Le 6 novembre 1879, le R. P. Orens Fréchou revenait tranquillement de *Taaoa* à *Atuona*, monté sur sa pauvre bourrique, accompagné par un garçon de 15 ans. A mi-chemin, l'enfant se rapprocha, craintif, et dit au Père : « Nous allons être tués ! »

A travers les broussailles, il avait aperçu un homme qui les suivait, armé d'un fusil. Le Père essayait de rassurer son jeune compagnon, quand, tout à coup, une décharge de fusil éclate à quelques mètres, la balle siffle à ses oreilles. « Sauve-toi bien vite », crie-t-il à l'enfant, et lui-même, sautant au bas de sa monture, se met à fuir de toutes ses forces, comme peut le faire un vieillard de 60 ans, usé par les fatigues et les privations. A bout

d'haleine, il s'arrête derrière un cotonnier. Il pensait y être à l'abri, quand une voix lui crie de cinquante mètres : « Orens, je



ILES MARQUISES. — Une relique canaque. Pakapa (70 ans), rentier sur le terrain de la mission d'Atuona. (D'après une photographie de M. Gauthier, de Tahiti, communiquée par Mgr Martin). « Ce qui nous vaut cette relique, dit Mgr Martin, c'est un assassinat que le pauvre Pakapa a eu le tort de commettre dans sa vallée d'Hanapeteo (île Hivaoa).

te tue », et à l'instant une seconde balle siffle à ses côtés. Il quitte aussitôt sa retraite pour se cacher plus loin ; mais une troisième

détonation lui faisant comprendre qu'il est l'objet d'une poursuite acharnée, il gagne précipitamment le bord de la mer et, pressant le pas, il rentre, exténué, à Taaoa, où il se réfugie dans la première case venue.

Dès que les habitants eurent connaissance de ce qui s'était passé, les hommes s'assemblèrent et partirent en toute hâte dans la direction de Taaoa, à la recherche de l'assassin et de la modeste monture abandonnée par le Père. Chemin faisant, ils croisèrent une trentaine de guerriers d'Atuona qui, de leur côté, étaient partis à la recherche du Père Orens. Son jeune compagnon était arrivé chez eux en disant qu'un homme avait tiré trois coups de fusil sur le vénérable missionnaire : ils ne doutaient pas que celui-ci n'eût été atteint, car sa bourrique était rentrée seule à Atuona.

« Où est le Père ? crièrent-ils aux gens de Taaoa. — Il est chez nous, répondirent ceux-ci. — Il n'est donc pas mort ? — Non, mais il l'a échappé belle ; nous cherchons sa bourrique. — Elle est chez nous », répondirent les guerriers d'Atuona, tout joyeux. Et à l'instant, ces deux troupes d'hommes, qui en temps ordinaire se seraient accueillis à coups de pierre ou à coups de fusil, se réunirent pour se féliciter mutuellement de l'heureuse issue de la terrible aventure. Ils revinrent ensemble à Taaoa pour complimenter le Père et lui faire amende honorable d'un si horrible attentat. Mais quand l'heure de se retirer fut venue pour les gens d'Atuona, ils voulaient à tout prix emmener le Père avec eux : « Nous vous porterons, lui disaient-ils aimablement, mais nous ne pouvons pas revenir tout seuls au milieu des nôtres. » Le Père cependant les pria de l'excuser ; il leur demanda simplement de lui envoyer sa monture le lendemain ; il reviendrait ainsi au milieu d'eux. Les trente guerriers d'Atuona durent donc rentrer seuls dans leur village. Quand les habitants les virent arriver sans le Père, ils s'en plaignirent hautement, et peu s'en fallut que toute la population ne repartit à l'instant pour aller chercher le missionnaire et le ramener à son poste. Du moins le lendemain, à la première heure, une délégation partit en barque pour Taaoa, et le Père fut ramené ainsi à Atuona, afin de lui éviter de revoir les endroits où il avait failli être assassiné.

Veut-on savoir quels avaient été les sentiments du vénérable missionnaire au moment de l'attentat ? Voici ce qu'il en écrivit à

son Supérieur : « En ce mauvais moment, je pressais sur mon cœur la croix de mon chapelet suspendu à mon cou, et j'offrais ma vie à Dieu, implorant miséricorde pour l'autre vie, et invoquant Marie, ma patronne du baptême. »

Cet attentat fut vite connu au poste militaire de Tahauku ; le chef du poste fut sur le point de dépêcher une embarcation à Taiohaë pour y annoncer la mort du P. Orens, personne ne pouvant imaginer qu'un homme âgé et plus ou moins infirme eût pu échapper à la poursuite d'un agresseur armé d'un fusil.

Celui-ci s'appelait *Uhiahi* ; il était de la tribu des *Tiu* de la vallée de Taaoa. Réfugié chez les *Haamau*, il avoua sans peine ce qu'il avait fait, mais il prétendit n'avoir agi que sur l'ordre d'un nommé *Pohuétoua*, père de ce *Mohuho* que nous avons vu précédemment déporté à Taiohaë par le commandant Bienaimé. Suivant les usages canaques, Pohuétoua devait venger l'emprisonnement de son fils. Le premier sur qui devait tomber le coup vengeur était M. Chastanié qui avait donné l'ordre d'emprisonnement. A défaut du Résident, c'était le commandant du navire de guerre qui devait être frappé, ou un de ses soldats ; et à défaut de ceux-ci, trop difficiles à atteindre, un missionnaire devait payer, comme coupable de favoriser les Français. Pourquoi choisit-on le P. Orens de préférence à tout autre ? Peut-être parce qu'il se défiait moins que ses confrères. Peut-être aussi parce que, à la demande du chef de poste de Tahauku, il avait cédé un petit mamelon où les soldats venaient d'élever quelques cases en guise de fort entre Tahauku et Atuona. Voilà l'explication donnée par l'auteur de l'attentat, elle est assez plausible ; néanmoins, il y en a une autre, tout aussi vraisemblable, c'est que *Uhiahi* a tout simplement agi de lui-même...

. * .

Quoiqu'il en soit, cela nous montre l'état d'hostilité et d'inquiétude où l'on vivait alors dans cette pauvre île Hivaoa. Les soldats n'étaient pas plus tranquilles que les missionnaires. Trois fois les *Uaivi* de Hanaïapa furent sur le point de les surprendre dans leur fort de Tahauku, le 21 novembre, le 10 décembre 1879 et le 5 janvier 1880 ; et chaque fois, le R. P. Anschaire réussit à faire avorter le complot, soit en détachant du groupe des assaillants le

chef *Vaataté*, dont la défection rendit l'attaque impossible, soit en faisant connaître aux Français ce qu'il avait surpris dans ses allées et venues parmi les conjurés. Ceux-ci naturellement finirent par se défier de lui, et peu s'en fallut qu'ils ne lui fissent payer fort cher les services qu'il rendait à nos compatriotes.

En février 1880, le commandant Bienaimé l'ayant fait prier de venir conférer avec lui à Tahauku, il s'y était rendu avec le jeune chef *Ladislav Notohé*, de la peuplade des *Etuoho*. Au retour, le jeune homme fut atteint d'une affreuse maladie de l'épine dorsale qui l'enleva en peu de jours. « C'est un envoûtement, déclara l'indigène *Kioé*, de la tribu des *Etuoho*, il faut une victime; cette victime, ce sera le P. Anschaire ou un des siens, car c'est lui qui a emmené notre jeune chef à Atuona où il a pris son mal. » Là-dessus, *Kioé* tire des coups de fusil sur la montagne voisine de la résidence du missionnaire : c'était le *tuhi toto*, ou déclaration de guerre.

Le 20 mars, *Kioé* revint à la tête de 80 guerriers, décidé à prendre l'offensive. Mais on faisait bonne garde à *Hanatekua* : on avait fortifié le presbytère, on y avait percé une douzaine de meurtrières; une barricade formée de troncs de cocotiers placés debout en défendait l'entrée par-devant; à l'arrière, on avait ménagé une porte de sortie par où le Père pouvait aisément gagner la montagne. Il n'en eut pas besoin. Toutes ces précautions en imposèrent aux assaillants, qui ne tentèrent qu'une seule attaque vraiment dangereuse. Elle se produisit dans la nuit du 8 au 9 avril. Elle aurait pu être un désastre; mais en mettant le feu à la première maison dont ils s'étaient emparés, les agresseurs donnèrent l'éveil à tout le village qui les repoussa victorieusement.

Néanmoins, la situation était fort ennuyeuse pour le Révérend Père Anschaire, de plus en plus gêné dans ses courses apostoliques. C'était l'époque de la retraite annuelle; le P. Dominique, provincial, lui avait écrit comme aux autres missionnaires de faire l'impossible pour venir y assister à Puamau. « Par terre ou par mer, lui disait-il, venez toujours. » Ni par terre, ni par mer; il ne fut donné au P. Anschaire de répondre à l'appel de son Supérieur. Il en fut de même pour le P. Emmeran Schulte, retenu par de semblables difficultés à l'île Fatuiva. Quant aux PP. Orens, Adrien et Wendelin, une fois arrivés à Hanaupé, ils ne savaient plus par où passer pour se rendre à Puamau : tous les chemins étaient gardés, et partout c'étaient des menaces et des coups de fusil.

C'est dans ces conjonctures que se passèrent les fêtes de Pâques. Malgré la rigueur des temps, le P. Anschaire eut dix communions pascales dans sa chapelle de *Hanatekuua*; les autres missionnaires n'en comptèrent certainement pas davantage dans leurs districts. Une liste qui s'allongeait journellement, c'était celle des personnes tuées, ou blessées, ou offertes en sacrifice au démon. Dans les premiers jours d'avril, trois guerriers *Paahataï* immolèrent *Mahéono*, chef des *Haumau*, et en firent une victime dans leur peuplade. Après quatre jours d'un *tapu* extrêmement rigoureux où tout travail était absolument prohibé, la victime fut offerte aux faux dieux, suivant les rites sanglants de la superstition canaque; la peau de la tête fut arrachée et mangée par les sacrificateurs.

Il était grand temps que la France intervînt pour mettre fin à un état de choses si déplorable. Dans les premiers jours d'avril, M. Lanfroy arriva de Tahiti pour prendre le commandement du poste militaire de Tahauku. M. Dufour, aide-de-camp de M. Chessé, le nouveau gouverneur de Tahiti, arriva aussi, chargé de faire une *Proclamation pacifique* à tous les habitants (11 avril). « C'est peine perdue, lui dit M. Chastanié, ces gens-là ne sont ni disposés à vous écouter, ni même capables de saisir le sens de votre démarche officielle. »

Hélas! non, ils ne comprenaient plus qu'une chose, les coups de fusil ou les coups de canon. Eh bien, on allait leur en donner, ou du moins on allait leur prouver qu'on pouvait les servir à souhait. C'est ce que nous allons voir avec l'amiral Bergasse Dupetit-Thouars (1).

(1) Durant l'année 1879, les PP. Prival Delpuech et Chrétien Willemsen quittèrent avec obéissance la mission des Marquises pour aller arroser de leurs sueurs le sol moins ingrat de Tahiti.

CHAPITRE XLV

EXPÉDITION MILITAIRE CONTRE LE GROUPE SUD-EST. — SANS VERSER UNE GOUTTE DE SANG, LE CONTRE-AMIRAL BERGASSE DUPETIT-THOUARS DÉSARME TOUS LES INDIGÈNES. — IL ATTRIBUE UNE PARTIE DE CE RÉSULTAT AUX SERVICES RENDUS PAR LES MISSIONNAIRES. — UNE ÈRE NOUVELLE COMMENCE. — *Te Deum* A TAIOHAE. — HEUREUSE INTERVENTION DE L'AMIRAL A LIMA. (1880).

Le contre-amiral Abel Bergasse Dupetit-Thouars, commandant la division navale du Pacifique, se trouvait alors dans les eaux de la Nouvelle-Calédonie, dont les indigènes s'étaient soulevés et avaient noyé dans le sang des villages entiers de colons. L'amiral employait une partie de ses forces à briser la révolte et à châtier les coupables. Mais, des rivages calédoniens, son regard se portait souvent, inquiet, vers deux autres points du Pacifique. La guerre venait d'éclater sur la côte sud-américaine entre le Chili d'une part, la Bolivie et le Pérou de l'autre. Il fallait surveiller la marche des événements, prêt à intervenir, si l'intérêt de la France ou l'honneur de l'humanité le demandaient. Aux Marquises, nous ne le savons que trop, une intervention immédiate était nécessaire. Moins que tout autre, l'amiral Bergasse Dupetit-Thouars pouvait se résigner à ce que les Marquisiens continuassent à se manger entre eux en bravant nos couleurs. N'était-il pas le neveu de cet autre amiral Dupetit-Thouars qui, en 1838, avait apporté à Vaïtahu les premiers apôtres de la Bonne Nouvelle, et qui, en 1842, avait pris possession de l'archipel au nom de la France? Ne devait-il pas souhaiter de toute son âme de donner enfin à ces îles la paix, la civilisation, la prospérité promises par son oncle?

Aussi, dès qu'il lui fut possible de quitter la Nouvelle-Calédonie, il accourut à Tahiti et y organisa une expédition militaire à laquelle devaient prendre part trois bateaux : la *Victorieuse*, vaisseau amiral, avec 400 hommes, le *Dayot* (160 hommes), le *Chasseur* (160 hommes), puis 120 volontaires Tahitiens, sous les ordres du prince Tomatoa, frère de Pomaré V (1), et enfin 200 volontaires Marquisiens que le prince Stanislas Moanatini enrôlait à Nukuhiva. Il partit de Papeete dans les derniers jours de mai 1880, toucha à Hanavavé dans l'île Fatuiva, tandis que le *Dayot* et le *Chasseur* s'informaient dans les autres îles.

Le 3 juin, il jeta l'ancre dans la baie de Taiohaë, et immédiatement il se mit en rapport avec l'évêque, Mgr Dordillon, persuadé que nul autre ne le seconderait mieux dans la délicate mission qu'il avait à remplir parmi les indigènes. Du reste, en bon chrétien qu'il était, il voulait que son passage ne fût pas moins utile à la cause de la religion qu'à celle de la colonie. « J'ai à cœur de concourir, en ce qui dépend de moi, aux progrès moraux des populations de vos îles, écrivait-il le 8 juin à l'Évêque, et d'assurer aussi la sécurité de votre mission : je ferai tous mes efforts pour y arriver. »

En conséquence, le 13, Monseigneur prit place à bord de la *Victorieuse*, et on partit pour Vaïtahu, village principal de Tahuata. Evêque et amiral y furent reçus le 14 par les RR. PP. Orens et Wendelin que le *Dayot* avait réunis pour la circonstance. Le lendemain tous dînèrent à la table de l'amiral; on y discuta longuement sur les meilleurs moyens de rétablir l'ordre et la paix. Trois mesures furent jugées indispensables : le désarmement des indigènes, la prohibition de l'eau-de-vie de coco, l'établissement et le soutien des écoles.

— Aurons-nous quelque résistance de la part de vos gens de Tahuata? demanda l'amiral au R. P. Wendelin.

— Je ne le pense pas, répondit le missionnaire.

Aussitôt, ordre fut donné de convoquer tous les chefs de l'île à Vaïtahu et de leur faire connaître les décisions prises par l'amiral. Avant tout, il réclamait les armes. Le P. Wendelin ne l'avait pas trompé; on vit bientôt accourir le chef Mohuho d'Hapatonî, por-

(1) Aylic Marin dit 400 volontaires Tahitiens (*Au Loin*, p. 253) : nous croyons qu'il fait erreur.

tant ses fusils et sa provision de poudre : il voulait être le premier à faire acte de soumission ; il avait des raisons toutes personnelles d'en agir ainsi : outre le désir de faire oublier un passé qui n'était



L'amiral Abel Dupetit-Thouars, qui prit possession des îles Marquises, au nom de la France, en 1842.

pas sans reproche, il espérait se faire proclamer chef de Vaïtahu, à la place de la fille du prince Stanislas Moanatini, *Eri Vaëkéhu*, précédemment choisie par les gens de la vallée (1). Mais ce fut en vain. L'amiral eut plus de confiance dans le bon sens et la bonne volonté de cette jeune femme, l'élue des habitants et, déjà

(1) *Eri*, pour *Eripateta*, Elisabeth.

confirmée dans sa charge par M. Chastanié au mois d'avril. C'est pourquoi il décida que le lendemain, 16 juin, il la reconnaîtrait officiellement cheffesse de la vallée.

Effectivement, le lendemain, vers midi, il envoya sa musique à terre pour rehausser de sa présence la cérémonie mi-canaque et mi-française de l'intronisation d'*Eri Vaékéhu*. Vers une heure, il s'y rendit lui-même avec le commandant du *Dayot*. Mgr Dordillon, en rochet et mosette, les reçut au débarcadère et les conduisit au lieu de la réunion, où Eri attendait, entourée de Rota et de trois guerriers canaques en grand costume. Il y eut des compliments réciproques, des chants, de la musique, des présents, puis un superbe diner de gala ; après quoi, l'amiral visita les écoles, dont il encouragea les maître et maîtresse Aïpu et Anastasie, en leur donnant une gratification de cinquante francs. Enfin, il installa deux gendarmes dans les vieux bâtiments français : un nouvel ordre de choses allait commencer, sans qu'il en eût coûté un seul coup de fusil.

En serait-il de même à Hivaoa ? Les missionnaires n'osèrent l'affirmer. La situation était bien différente. Les peuplades étaient autrement guerrières et audacieuses, jamais elles n'avaient été subjuguées par nos armes, et la longue impunité où on les avait laissées leur faisait croire qu'elles étaient vraiment terribles pour nous. Pour les réduire à merci, l'amiral voulut s'entourer de toutes ses troupes. Il alla chercher les 200 volontaires Marquisiens de Taiohaë, et avec ses trois bateaux, il cerna la côte orientale d'Hivaoa, depuis Atuona jusqu'à Hanaiapa. Le 22 et le 23 il eut de longues conférences avec le R. P. Dominique à Paumau et le R. P. Orens à Atuona. Le premier semblant craindre que la répression ne fût par trop sévère : « O mon Père ! répartit l'amiral, voilà 38 ans que nous sommes dans ces îles, et les canaques sont aussi sauvages que le premier jour. C'est honteux et l'on nous méprise. Je veux le désarmement, la cessation du coco et les écoles. J'ai des forces, j'ai du temps, j'ai des ordres : je ne partirai pas que l'ordre ne soit rétabli. Je vais lancer le Nord contre le Sud. J'épargnerai le plus que je pourrai la vie de mes hommes, car je fais plus de cas de la vie d'un de mes matelots que de celle de cent canaques. J'agirai en conséquence. Je ferai la guerre comme en Nouvelle-Calédonie... »

Au Père Orens, il demanda le Fr. Nicolas Haudecœur pour le

guider à travers l'île. Et le lendemain, 24 juin, après avoir fait la sainte communion à 3 heures du matin, il partait de Tahauku pour Haamau et Hanaiapa, à la tête de 500 hommes et de 3 canons. Il arriva sur la hauteur, que le jour était à peine levé. Silencieusement, la troupe cerne le village qui s'y trouve encore plongé dans le sommeil : 54 indigènes sont ainsi pris sans qu'ils aient le temps ou la possibilité d'esquisser un geste de révolte. On les fit mettre à genoux, on leur lia les mains derrière le dos, et un peloton de soldats les conduisit à Tahauku où le *Dayot* les reçut et les emporta le soir même à Taiohaë.

Pendant ce temps le *Chasseur* bombardait Hanapaoa et venait mouiller à Hanaiapa en compagnie de la *Victorieuse*; d'autre part, la colonne continuait sa marche vers ce même village, où elle arrivait très tard, dans la nuit, éclairée par les projections électriques des deux navires de guerre. En route, elle avait encore capturé une vingtaine de canaques, parmi lesquels le chef *Ahu*. L'amiral rentra à bord à dix heures, après quinze heures de marche; il avait les membres brisés, mais son cœur était soulagé d'un grand poids.

Sans verser une seule goutte de sang, il avait capturé une centaine de canaques et terrorisé les peuplades : la partie était gagnée, le P. Dominique serait satisfait, la répression n'avait été ni meurtrière ni infructueuse. Il ne s'agissait plus que de tirer parti de l'état de stupeur dans lequel ce joli coup de main avait plongé les habitants.

Dès le lendemain, il manda le P. Orens auprès de lui, et il se rendit à Puamau avec toutes ses forces pour y faire comparaître les chefs des vallées et leur signifier ses conditions. Le P. Orens devait lui servir d'interprète. Les chefs arrivèrent, l'entrevue eut lieu le 28. « Vous voyez mes canons, vous voyez mes soldats, leur dit-il; eh bien! si vous ne faites pas ce que je vais vous dire, vous en aurez des nouvelles; car, sachez-le bien, nous voulons en finir avec vous, et je ne partirai pas d'ici que vous ne vous soyez tous soumis, de force ou de gré. »

Déjà suffisamment émus par l'exploit du 25, les chefs n'étaient pas de front à résister à une parole aussi impérative, appuyée d'un geste menaçant. Ils promirent tout ce qu'on voulut : désarmement, prohibition du coco, création d'écoles; à quoi l'amiral ajouta l'obligation de lui livrer les trois guerriers *Tupéré*, *Täivaha* et

Hautété, qui peu de temps auparavant avaient assassiné Mahéono pour en faire une victime.

Les canaques n'aiment pas à livrer leurs pareils. Ils firent dire simplement aux coupables ce que l'amiral exigeait d'eux, et *Tupéré*, au bout de quarante-huit heures, leur répondit qu'ils



Le contre-amiral Bergasse Dupetit-Thouars, qui pacifia les Marquises en 1880

pouvaient envoyer une femme de Puamau pour le prendre : il se rendrait à discrétion. Celle-ci, nommée Auséba, alla le chercher avec son mari Pétéro; le brigand se laissa emmener sans résistance : il livra 14 fusils. Les deux autres assassins firent de même le 4 juillet. Entre temps de nombreuses armes avaient été apportées à Puamau ; huit guerriers d'Hanaménu, pris en flagrant délit

d'ivresse et le fusil à la main, avaient été amarrés sur le *Chasseur* et transportés à Taiohaë. Informé par le P. Dominique de ce qui se passait à Puamau, le P. Adrien Sneppé parcourut ses vallées pour engager ses canaques à imiter leurs compatriotes du nord : en peu de jours, il eut une cargaison de fusils et de poudre à remettre au commandant du *Dayot*...

Les choses étant ainsi, l'amiral voulut répéter, à trente-huit ans de distance, sous une autre forme et sur un autre point de l'archipel, ce que son oncle avait fait à Vaïtahu en 1842. Le 30 juin 1880, nous avons eu à Hivaoa la proclamation solennelle de la *pacification du groupe Sud-Est*. La cérémonie eut lieu sur un mamelon que la mission cédait à l'Etat, à peu de distance de Puamau, pour la construction d'un fort et d'une résidence. L'amiral s'y rendit en grand apparat, à la tête d'un détachement de 450 hommes ; 250 indigènes les suivaient. Arrivé sur les lieux, il fit entrer les 250 indigènes dans le cercle formé par les 450 soldats Français, Tahitiens ou Nukuhiviens, et là, après avoir déclaré qu'il prenait possession de la colline au nom de la France, il s'adressa aux indigènes, les complimenta de leur soumission, les assura que la France leur garantirait la liberté et la paix, mais les prévint aussi qu'elle ne tolérerait jamais plus ce qui s'était passé dans ces derniers temps ; puis il les engagea à renoncer à l'oisiveté, au coco, à envoyer leurs enfants aux écoles ; s'ils y étaient fidèles, ils verraient une ère nouvelle se lever dans leurs peuplades, ce serait le bonheur, fruit naturel de cette pacification qu'il était venu réaliser et qui était désormais un fait accompli... A peine eut-il fini de parler, que le porte-drapeau nukuhivien, chef d'Aakapa, s'écria spontanément : **DÉSORMAIS NUKUHIVA, UAPOU ET HIVAOA NE SONT QU'UN !** paroles qui furent aussitôt couvertes d'acclamations par tous les volontaires Nukuhiviens et Tahitiens.

L'amiral rentra à la mission, où il voulut aller rendre grâces à Notre-Seigneur au pied même de son tabernacle. Son œuvre était terminée : il pouvait partir. Il resta encore quelques jours à Puamau, organisant, réglant différentes choses secondaires, puis, le 8 juillet, ayant chaudement remercié le bon P. Dominique et ses confrères de tout ce qu'ils avaient fait pour le bien général, il partit à bord de la *Victorieuse*, emmenant 700 hommes. Il passa à Vaïtahu, toucha à Omoa et à Hanavavé, deux baies de l'île

Fatuiva, où il put admirer le zèle très méritoire du R. P. Emmeran. A peine informé de la prochaine visite de la *Victorieuse*, ce brave missionnaire s'était mis en route par un temps affreux pour prévenir les peuplades de l'arrivée du chef de l'expédition et les décider à se soumettre comme l'avaient fait les tribus de Hivaoa : 40 fusils avaient été le résultat de cette campagne. L'amiral déposa deux gendarmes et trois soldats à la mission de Hanavavé, et il poursuivit sa route jusqu'à Taiohaë, où, le 11, il adressa à ses troupes l'ordre du jour que voici :

En rade de Taiohaë.

ORDRE DU JOUR

« Le contre-amiral commandant en chef le corps expéditionnaire aux Marquises témoigne aux volontaires Tahitiens, aux volontaires Marquisiens, aux militaires de toutes armes, ainsi qu'aux marins qui ont pris part à l'expédition aux Marquises, toute sa satisfaction.

« Grâce à leur esprit militaire, à leur dévouement et à leur discipline, l'île Hivaoa et celle de Fatuiva ont été rapidement soumises et désarmées, et la paix règne partout aux Marquises.

« L'Amiral sera heureux d'écrire au gouvernement que les Tahitiens, les Marquisiens et les Français ont agi comme de véritables frères, et il décide que les noms de tous ceux qui ont pris part à l'expédition seront inscrits sur des registres spéciaux.

■ Le présent Ordre du jour sera traduit en Tahitien et en Nukuhivien, et sera lu aux troupes à l'issue de la revue.

« *Victorieuse*, Taiohaë, le 11 juillet 1880.

« Le contre-amiral, commandant en chef la division navale de l'Océan Pacifique et le corps expéditionnaire aux Marquises.

« BERGASSE DUPETIT-THOUARE » (1).

Si les journaux se contentèrent d'enregistrer l'heureuse nouvelle de la pacification des Marquises, sans faire soupçonner le moins du monde la part qu'y avaient prise les missionnaires, l'amiral n'avait garde d'oublier ce qu'il devait à Dieu et à ses ministres. Il demanda à Mgr Dordillon qu'un *Te Deum* fût chanté dans l'humble cathédrale de Taiohaë, et il y assista à la tête de

(1) Le *Journal officiel de la République française* publia le 15 septembre 1880 les lignes suivantes : « A la suite d'une marche hardie au travers de l'île, cet officier général — Dupetit-Thouars — est parvenu, sans effusion de sang, à assurer la pacification de l'archipel. » Le *Messager de Tahiti* annonça, dès le 16 juillet, que « l'ordre était complètement rétabli aux Marquises ».

tout son état-major, des marins, soldats et volontaires présents à Nukuhiva. Jamais la petite église n'avait vu plus brillante assemblée aux pieds de ses autels, jamais les indigènes ne contemplèrent spectacle plus édifiant.

Les Nukuhiviens, les gens de Uapou et ceux de Uauka furent alors désarmés. La chose fut d'autant plus facile, que le prince Stanislas Moanatini ayant réuni presque tous les fusils de Nukuhiva et d'Uapou, soi-disant pour servir à la guerre contre Hivaoa, on se contenta de ne pas les rendre. Et c'est ainsi qu'en un tour de main le Nord et le Sud furent désarmés sans coup férir. L'amiral pouvait partir tranquille.

Il quitta Nukuhiva dans les quarante-huit heures, non sans avoir revu et remercié affectueusement le vénérable évêque qui avait été si heureux de contribuer à la pacification de son peuple. Il repassa à Puamau où il établit un poste de gendarmerie et où il eut encore de longs entretiens avec le R. P. Dominique. Sur le point de s'éloigner définitivement de l'archipel, il lui fit ses adieux en ces termes le 15 juillet :

« Je pars pour la France, car grâce à Dieu et à vous, Mon Révérend Père, je n'ai que faire ici maintenant. Ma mission est remplie et heureusement terminée. Je n'ai fait que suivre vos conseils et tout est rentré dans l'ordre. Je vous remercie, mon Père, vous et vos dévoués confrères. Je pars convaincu que nous ne nous reverrons plus ici-bas ; mais priez pour moi, et au revoir au ciel. »

Ils ne se revirent plus, en effet, sur la terre, mais ils ont dû se retrouver là-haut où ils s'étaient donné rendez-vous. Ils sont morts à peu de temps l'un de l'autre. L'amiral est parti le premier, le 14 mai 1890, le missionnaire deux ans et demi plus tard, le 24 novembre 1892 (1).

Le passage de l'amiral Bergasse Dupetit-Thouars est resté légendaire aux Marquises. Longtemps on en parlera comme du type du marin, du général, du chrétien accompli.

De Puamau, il rentra à Tahiti. De là, il écrivit encore à ses amis des Marquises, notamment le 15 octobre, au moment de quitter la colonie, pour dire ses regrets de ne pas revoir l'archipel, mais en

(1) L'Amiral était né le 23 mars 1832, il n'avait donc que 58 ans.

même temps son espoir que l'expédition, où il a été si bien secondé par la mission, aura fait œuvre durable. Il promet 500 exemplaires d'un petit livre, imprimé sur sa demande par l'Administration, et intitulé : *Introduction à la conversation canaque* (1) ; il annonce son successeur, M. Brossard de Corbigny, le Decrès, le Chasseur, le Guichem, M. Chessé, gouverneur, etc... Plusieurs fois il revient sur ses remerciements pour le concours que lui ont prêté les membres de la mission, en particulier Mgr Dordillon, les Pères Dominique et Orens, sans oublier les Frères ni les Sœurs de Saint-Joseph de Cluny, dont il veut qu'on augmente le nombre pour fonder des écoles dans le Sud-Est.

* .

Il partit juste à temps de Papeete pour se rendre utile au Pérou. La guerre Chilo-Péruvienne touchait à sa fin : 25.000 Chiliens, ivres de leurs succès, assiégeaient la ville de Lima. L'issue de la lutte n'était pas douteuse : encore une fois les Chiliens allaient triompher. Mais il était à craindre qu'ils n'abusassent de leur victoire et que, comme cela était arrivé plusieurs fois, ils ne se portassent à des excès. Dupetit-Thouars apprit ces choses en arrivant à Valparaiso dans les derniers jours de décembre : il était en route pour la France. Comptant pour rien la fatigue et le retard qu'une nouvelle affaire allait lui occasionner, il partit incontinent pour le Callao où il arriva juste assez tôt pour sauver Lima des malheurs qui la menaçaient. Il obtint d'abord un armistice de douze heures ; mais la lutte ayant repris avant l'expiration de ce délai, il se rendit auprès du général en chef de l'armée chilienne, et, en présence de tout le corps diplomatique, il lui déclara que si ses soldats commettaient le moindre désordre dans la ville, la flotte chilienne en répondrait. Sur cet avis, le général chilien hésita deux jours à donner l'ordre à ses troupes de pénétrer dans la capitale ; il y consentit enfin, mais seulement pour une partie de son armée, et encore il avait si bien pris ses mesures, qu'on

(1) *Introduction à la Conversation Canaque (îles Marquises)*. In-8° 28 pages, à double colonne, deuxième édition. Papeete. Imprimerie du Gouvernement, 1882. — Opuscule dû à la Mission, surtout à son chef, Mgr Dordillon.

Un autre opuscule du même genre sortit aussi à cette époque des presses du Gouvernement de Tahiti, Il est intitulé : « *Iles Marquises. Conversation canaque sur les phénomènes de la nature* ». In-8° de 21 pages à double colonne, 1882, également à la Mission,

n'eut à regretter aucune des scènes de pillage, de meurtre ou d'incendie qui avaient trop souvent marqué le passage de ses troupes victorieuses.

La société de Lima, reconnaissante, offrit à l'Amiral une plaque d'or où on a gravé, avec le souvenir de cette noble intervention, l'expression de la profonde gratitude de tout un peuple.

Bien que ce trait ne regarde point l'histoire des Marquises, on nous pardonnera de l'avoir mentionné : il est trop chrétien et trop français pour ne pas plaire à nos lecteurs (1).

(1) *On dit avec raison de l'Amiral :*

Juste comme sa croix, droit comme son épée.

Il marchait vers le but sur les flots comme au feu,
Impassible et croyant, pour la France et pour Dieu.

(V. *Contemporains*, N° 214).

TABLE DES MATIÈRES

INTRODUCTION.	I
-----------------------	---

CHAPITRE PREMIER

Découverte des îles Marquises. — Groupe Sud-Est. — Groupe Nord-Ouest. — Géographie. — Géognosie. — Règne végétal. — Règne animal. — Climat. — Peuplement. — Population présumée. — Maladies. — Gouvernement. — Coutumes. — Costumes. — Tatouages. — Industries. — Religion et traditions religieuses.	4
---	---

CHAPITRE II

Principaux navigateurs qui ont visité les Marquises. — Essai de Mission protestante anglaise. — Tentative coloniale de Porter. — Fondation de la Mission catholique (1838)	14
--	----

CHAPITRE III

Passage de Dumont d'Urville. — Admirables résultats de la Mission des Gambier. — Douloureux contraste de l'archipel des Marquises. — Première messe à Vaïtahu. — Première chapelle à Nukuhiva. — Arrivée de nouveaux missionnaires. Ceux de Nukuhiva se réfugient à Uapou et de là aux Gambier ou ailleurs (1838-1844).	25
---	----

CHAPITRE IV

Prise de possession des Marquises par la France (1842). — Poste militaire de Vaïtahu et de Taïohaë. — Guerre de Vaïtahu. — Services éminents rendus aux Français par le R. P. François de Paule Baudichon.	40
--	----

CHAPITRE V

Le Gouvernement français s'engage à soutenir la Mission. — Convention avec le Supérieur Général des Pères de Picpus, 3 mars 1843. —	
---	--

Alternatives de bien et de mal à Uapou, Tahuata et Nukuhiva. — Le cannibale Pakoko. 47

CHAPITRE VI

Naufrage de Mgr Rouchouze et de ses compagnons. — Nouveau renfort de missionnaires. — Nomination du premier Vicaire Apostolique des îles Sandwich. — Le R. P. François de Paule est nommé coadjuteur de Mgr Rouchouze et administrateur du Vicariat de l'Océanie orientale. — Son sacre à Santiago (21 déc. 1843). — Son retour aux Marquises. — Progrès de la Mission à l'île Tahuata. 58

CHAPITRE VII

Nouvel élan de la population de Tahuata pour la vraie religion. — Splendides fêtes de catéchuménat. — Premiers baptêmes solennels. — Premières communions et confirmations, 1846. 67

CHAPITRE VIII

Guerre à l'île Uapou. — Intervention du P. Dordillon. — Mgr Baudichon et M. Brunet font conclure la paix. — Les conversions commencent, 1846. 73

CHAPITRE IX

Obstacles à Tahuata. — Faiblesse du roi Mahéono. — Evacuation du poste militaire de Vaïtahu. — Arrivée de deux sœurs de Saint-Joseph de Cluny. — Mahéono s'exile à Taïohaë. — Guerres et conversions. — Départ de Mgr Baudichon et des Sœurs de Saint-Joseph, 1847-1849. 78

CHAPITRE X

Suppression et rétablissement du poste militaire de Taïohaë. — Guerillas et menaces de guerre. — Peuplade de priants à Taïohaë. — Le brave roi Témoana. — Le commandant Bolle s' imagine être provoqué et bombarde le village royal. — Commencement du récit de la reine Vaékéhu (1849-1853). 86

CHAPITRE XI

Suite du récit de la reine Vaékéhu. — La guerre du commandant Bolle. — Exil du roi et de la reine à Tahiti. — Leur innocence reconnue par M. le Gouverneur Page. — Leur retour aux Marquises. — Déportation de trois condamnés politiques dans l'archipel. — Poste militaire (1852-1853). 92

CHAPITRE XII

Conversion et baptême du roi Témoana et de la reine Vaékéhu. —
Nombreux baptêmes à Nukuhiva. — Fondation et abandon du poste
d'Omoa à l'île Fatuhiva. — Fondation du poste de Puamau dans l'île
Hivaoa (1853-1856). 97

CHAPITRE XIII

Construction de chapelles. — Visite de Mgr Tepano Jaussen. — Le
P. Dordillon nommé Vicaire Apostolique des îles Marquises avec le
titre d'évêque de Cambysopolis. — Situation de la mission à son
départ pour le sacre (1854-1857). 102

CHAPITRE XIV

Sacre de Mgr Dordillon. — Impression de livres marquisiens. —
Retour à Taïohaë. — Guerre des Taïpivaï. — Voyage d'Hivaoa. —
L'eau-de-vie de coco. — Tentative infructueuse des ministres protes-
tants à Puamau, 1857. 107

CHAPITRE XV

Progrès de la Mission à Nukuhiva et à Uapou. — Ecole à Taïohaë. —
Le filet royal et la pêche miraculeuse. — Sentence de la mission
contre les fêtes païennes et les pratiques superstitieuses. — Elle est
soutenue par le commandant Caillet. — *Tapu* et lieux sacrés. —
Nouvelle évacuation du poste militaire, 1858. 112

CHAPITRE XVI

Une nouvelle école. — Continuation de la profanation des *tapu* et des
lieux sacrés. — La guerre sainte des Taïoa, 1858-1859. . . . 119

CHAPITRE XVII

Conversion des Taïoa. — Passage de la *Thysbé*. — Nombreuses fêtes de
catéchuménats. — Bénédiction de Notre Dame des îles Marquises. —
Age d'or de la Mission. — Résultats moraux et matériels résumés
dans deux opuscules de Mgr Dordillon (1860). 126

CHAPITRE XVIII

Débuts et développements de la mission à l'île Hivaoa (la Dominique).
— Visite du R. P. Dominique Fournon. — Péripéties et dangers
(1855-1860). 133

CHAPITRE XIX

Rétablissement du poste militaire de Taiohaë. — M. de Kermel, résident. — Son hostilité envers la Mission. — Boire et s'enivrer ne font qu'un. — Dernières fêtes religieuses (1860-1861). 139

CHAPITRE XX

L'eau-de-vie produit ses effets dans l'île Nukuhiva. — Désordres épouvantables à Aakapa et à Hatihéu. — M. de Kermel impuissant à les arrêter. — Héroïsme des missionnaires : ils réussissent à calmer ici et là quelques peuplades (1861-1862). 144

CHAPITRE XXI

Cannibalisme des Taipivaï. — Avis du commissaire impérial à M. de Kermel. — Conseils de l'évêque aux missionnaires. — Consolations au groupe sud-est. — Mgr Dordillon, directeur des Affaires indigènes. — Nouveaux règlements. — Départ de M. de Kermel. — Mort de Témoana (1862-1863). 151

CHAPITRE XXII

Le *Diamant* apporte la petite vérole à Taiohaë : elle se répand à Nukuhiva et à Uapou. — Description de la maladie : 4.560 victimes. — Héroïsme des missionnaires (1863-1864). 159

CHAPITRE XXIII

A l'île Hivaoa ou la Dominique, exploits de cannibales et zèle des missionnaires : prédication, prière, travail, écoles, tels sont leurs moyens d'apostolat. — On entreprend la culture du coton : encouragements de M. de la Roncière (1864-1865). 169

CHAPITRE XXIV

Gouvernement de M. de la Roncière. — Il supprime la subvention aux Frères de Taiohaë : ceux-ci quittent les Marquises. — Histoire de l'exploitation de 4.000 hectares par la compagnie Steward. — Trois postes enlevés à la Mission. — Les Chinois introduisent l'opium (1864-1874). 177

CHAPITRE XXV

Les Résidents Lachave et Laurent hostiles à la Mission. — Abolition d'une partie essentielle des règlements de mars 1863. — La Mission

de nouveau spoliée. — Fermeté de la reine Vaékéhu. — Vains efforts de l'évêque pour empêcher le retour des canaques à la sauvagerie. — Aveuglement de l'Administration : M. Laurent impuissant à se faire obéir. — Le tatouage finit dans la boue et le sang. — Repas de cannibales à Hatihéu. — Arrivée du nouveau Résident, M. Hippolyte. — Le *Guichem* bombarde Hatihéu (1865-1867) 186

CHAPITRE XXVI

Le nouveau Résident marche sur les traces de ses prédécesseurs : il persécute la Mission. — Ses excentricités. — Il cause la perte de la « Marquisienne ». — Tristesse des missionnaires. — A qui les responsabilités ? — Protestation de l'évêque (1867-1868). 198

CHAPITRE XXVII

Départ de Mgr Dordillon pour le Concile. — M. Eyriaud des Vergnes profite de son absence pour attaquer la Mission : le P. Orens est sa première victime. 205

CHAPITRE XXVIII

M. Eyriaud des Vergnes lance la population dans le désordre : il reçoit une bonne leçon de la reine Vaékéhu. — Il se fait « Liquidateur » des biens de la Mission (1869), 213

CHAPITRE XXIX

M. Eyriaud des Vergnes ruine l'enclos de la Mission et en confisque deux parcelles. — Le P. Fulgence provicaire, tombe malade des suites de ces tracasseries. — La dysenterie attaque les populations de Nukuhiva : dévouement des Sœurs et du P. Chaulet. — Bonne visite du commandant Franquet (1869). 222

CHAPITRE XXX

Contre-enquête du contre-amiral Cloué. — Celui-ci ne songe qu'à soutenir le Résident. — Il chasse le provicaire de l'évêché. — Les colons défendent la Mission. — Ridicules et calomnieuses accusations du rapport (1870) 229

CHAPITRE XXXI

Voyage de Mgr Dordillon en Europe. — A Paris, M. de la Richerie seconde ses démarches auprès du gouvernement. — A Rome, il voit Louis Veuillot. — Le Saint Père lui déclare qu'il ne faut pas aban-

donner les Marquises. — Le Concile. — Déclaration de guerre entre la France et la Prusse. — Retour précipité de l'Evêque dans sa Mission (1869-1870). 238

CHAPITRE XXXII

Mgr Dordillon, forcé d'abandonner sa cathédrale comme son évêché, se retire à Mahuia : une étroite maisonnette en planches lui sert de palais. — Il visite les différentes stations de l'archipel. — Bel entrain des peuplades d'Hivaoa pour le travail et la prière (1870-1871). 245

CHAPITRE XXXIII

M. Girard Gouverneur de Tahiti. — La *Rance* visite les Marquises. — Le P. Fulgence et M. Eyriaud des Vergnes se rendent à Tahiti pour résoudre les questions pendantes. — Conférence du 26 décembre 1871. — Généreuse condescendance de la Mission. — Conclusion définitive du 2 septembre 1872. — Le Gouverneur délivre un titre de propriété à la Mission (1871-1872). 252

CHAPITRE XXXIV

Comment M. Eyriaud des Vergnes entend la bienveillance administrative. — Il oblige la Mission à prendre des Patentes, quoiqu'elle ne fasse pas de commerce. — Belles déclarations de M. Girard. — Le Résident excite le peuple au dévergondage. — On honore la mémoire du roi Témoana. — Le Résident enlève encore une terre à la Mission et emprisonne les héritiers des donateurs, mais une enquête lui donne tort (1872-1873) 259

CHAPITRE XXXV

M. Eyriaud des Vergnes se fait le *Nom* du prince Stanislas Moanaitini. — Détails sur l'adoption et sur l'*ikoa*. — Avantages et inconvénients de ces deux coutumes marquisiennes. 267

CHAPITRE XXXVI

M. Eyriaud des Vergnes veut devenir colon. — Comment il acquiert la vallée d'Hakauï. — Il est relevé de ses fonctions : sa triste fin. — Situation de l'archipel. — Départ du P. Dominique Fournon pour la France (1873-1874). 273

CHAPITRE XXXVII

Administration de M. Eggiman. — Il favorise les écoles et octroie 50 francs d'amende à Mgr Dordillon et au Frère Frézal qu'il assimile

à un vagabond. — Graves désordres dans le sud-est (1874-1875)	280
---	-----

CHAPITRE XXXVIII

Le R. P. Dominique Fournon se rend en France pour l'impression d'un livre marquisien et pour assister au Chapitre général de son Institut. — Il y plaide en faveur de la culture du coton (1874)	285
--	-----

CHAPITRE XXXIX

Arrivée du nouveau Résident, M. Doublé. — L'amiral Périgot, accompagné du Gouverneur de Tahiti, demande à Mgr Dordillon de l'aider à visiter les peuplades hostiles : ses hommages à Sa Grandeur. — Recrudescence de désordres et de cannibalisme. — Ce que font le Résident et la Mission. — Au milieu de tant de maux, il y a quelques beaux triomphes de la grâce (1875-1876).	292
---	-----

CHAPITRE XL

Bénédiction de trois églises dans le groupe sud-est. — Construction de routes. — Consolations et espérances. — Arrivée de nouveaux missionnaires. — Reprise des postes de Uahuka et de Fatuhiva. — Installation du P. Wendelin à Vaitahu au milieu de gens qui se font la guerre. — Avant de les quitter, le P. Emmeran les réconcilie (1877)	299
---	-----

CHAPITRE XLI

Reprise du poste de Fatuhiva par le R. P. Emmeran. Il se fixe à Hananave. — Un mot de géographie et d'ethnographie. — On boit beaucoup : guerre, sacrifices humains. — Pénibles débuts de la Mission : 5 baptêmes (1877-1880).	308
--	-----

CHAPITRE XLII

Quelques consolations à Taïohaë. — La fureur du coco et du sang désole Hivaoa et Tahuata. — Quelle est la cause première de tant de meurtres ? — Trois attentats en un mois contre le P. Dominique. — Son rapport à M. Doublé. — Réponse évasive de ce dernier et du commandant du <i>Decrès</i> . — Quelques consolations à Tahuata. — Le chemin des <i>Pinaï</i> (1878-1879).	315
---	-----

CHAPITRE XLIII

M. Chastanié succède à M. Doublé comme Résident. — Il relève les écoles et promet de favoriser la Mission. — Bénédiction de l'église de Hatihéu (1879). 322

CHAPITRE XLIV

M. Chastanié soutient l'ordre et les écoles. — Hivaoa est toujours le théâtre de guerres et d'assassinats impunis. — Meurtre d'un charpentier suédois (23 juin 1879). — Le *Lamothe-Piquet* a deux blessés. — Attentat contre le P. Orens (6 novembre). — Complots contre les Français : le P. Anschaire les dévoile trois fois. — Sa maison convertie en forteresse. — Inutile démarche de *Proclamation pacifique* ; on fera parler le canon (1879-1880). 330

CHAPITRE XLV

Expédition militaire contre le groupe sud-est. — Sans verser une goutte de sang, le contre-amiral Bergasse Dupetit-Thouars désarme tous les indigènes. — Il attribue une partie de ce résultat aux services rendus par les missionnaires. — Une ère nouvelle commence. — *Te Deum* à Taiohaë. — Heureuse intervention de l'amiral à Lima (1880). 380

Evreux, imprimerie de l'Eure, 6, rue du Meilet. — G. Poussin, D^r.

41583

BV Delmas, Simeon, 1862-1939.
3680 Essai d'histoire de la mission des Iles Mar-
M3 quises depuis les origines jusqu'en 1881. Par
D4 Bureau des "Annales des Sacrés-Coeurs," 1929.
358p. illus., ports., maps. 24cm.

"Extrait des Annales des Sacrés-Coeurs, 1905-1911."

1. Missions--Marquesas Islands. I. Annales des Sacrés-Coeurs, 1905-1911.

A9915

CCSC/ew

